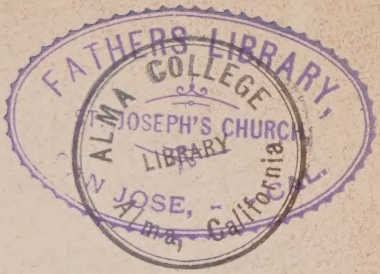

ŒUVRES

DU P. NOUET

VII

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

L'HOMME D'ORAISON

SES

MÉDITATIONS ET ENTRETIENS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

PAR

LE P. JACQUES NOUET
De la Compagnie de Jésus

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

TOME CINQUIÈME

IVe PARTIE. — Vie mystique de Jésus dans le Saint-Sacrement

LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE
LECOFFRE FILS ET Cie, SUCCESSEURS
PARIS
90, RUE BONAPARTE, 90
LYON
2, RUE BELLECOUR, 2
1878

45684

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/lhommedoriason0005lepj

VIE MYSTIQUE

DE JÉSUS-CHRIST

DANS LE TRÈS-SAINT SACREMENT.

COLLEGE OF THE FATHERS LIBRARY, SAN JOSE CHURCH, Alma, California

ENTRETIEN

POUR LA FÊTE DU SAINT-SACREMENT.

Le Saint-Sacrement est le pain de tous les enfans de Dieu, Jésus-Christ les invite tous à sa table.

Venite ad me, omnes quil aboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.

Venez à moi vous tous qui travaillez, et qui êtes chargés; et je vous donnerai une nourriture qui réparera vos forces. MATTH. 11.

C'EST aujourd'hui que le Paradis descend sur la terre, que l'Église militante devient triomphante, et que le Dieu de la gloire étale tous les charmes de son amour pour gagner nos cœurs, et porter la béatitude jusque dans le centre de notre misère. Saint Jérôme dit que c'est l'office des Anges de nous inviter à la table de Jésus-Christ. Mais il me semble qu'il dit trop peu, et que ce n'est pas seulement l'emploi des Anges, mais de Dieu même. Toutes choses ont leur charme, qui les attire et qui les lie avec des chaînes invisibles. L'aimant attire le fer, le pôle attire l'aimant, l'ambre attire la paille, la pierre sanguinaire attire le sang, le soleil attire les vapeurs du sein de la terre et de l'abîme. Qui attire les âmes prédestinées ? la divine Eucharistie. C'est leur aimant, c'est leur pôle, c'est leur attrait, c'est le soleil qui les éclaire et les élève à soi. L'attrait du marchand,

c'est le profit ; du noble, l'honneur ; du soldat, le butin ; du capitaine, la victoire ; du courtisan, la faveur du prince ; du prince, la couronne, le commandement et l'empire. Quel est l'attrait des fidèles ? l'amour de Jésus-Christ, qui a caché dans le divin Sacrement tous les trésors, toute la gloire, tous les triomphes, et toutes les couronnes du Ciel. La vérité est l'attrait de l'esprit, la béatitude du cœur, la vie de l'âme, la joie des sens. Mais l'attrait général de toutes ces puissances ensemble, c'est la divine Eucharistie. Car celui qui mange avec ferveur ce pain céleste, y trouve la vérité, la justice, la béatitude, la joie et la vie éternelle dans sa source, dit saint Augustin. C'est donc à tous les fidèles et à tous les prédestinés en général que s'adressent aujourd'hui ces paroles : « Venez à moi, vous tous qui travaillez. »

Ce n'est pas sans sujet que l'Église appelle la divine Eucharistie le pain des rois, qui leur fait goûter les délices immortelles. Si l'on entend par les rois ceux qui gouvernent les peuples, et qui ont la puissance temporelle entre les mains, il est certain que le bonheur des États, et la prospérité des royaumes chrétiens, sont fondés sur la vertu de cet auguste sacrement ; que c'est de là que le Fils de Dieu, qui est le Roi des rois, gouverne l'univers, et qu'il maintient les monarchies qu'il a établies dans le christianisme. Les aigles de l'Empire volent autour de son sacré Corps, et nous savons que la maison d'Autriche doit son élévation à la piété de Rodolphe envers le Saint-Sacrement. Les lions d'Espagne en tirent la force et la douceur. L'histoire nous apprend que Charles-Quint se présentant à la sainte table avait coutume de baiser la terre avec un profond respect, et mettait bas son sceptre et sa couronne, comme s'il eût voulu dire adieu à toutes les grandeurs du monde, pour chercher son repos et son bonheur dans ce Paradis de délices. Mais il faut avouer que les lis de France

y sont attachés par de plus fortes racines; que nos rois tenant le premier rang entre les enfans de l'Église, sont aussi les premiers à la table eucharistique, je veux dire qu'ils surpassent tous les autres par leur piété, et qu'ils ont regardé de tout temps ce divin mystère comme l'objet de leur vénération particulière. Ils ont fait gloire de tenir leur couronne de l'Agneau : et Charlemagne voulut que son fils Louis-le-Débonnaire la prît sur l'autel, parce qu'il n'y avait point d'autre main que celle de Jésus-Christ qui fût digne de la lui mettre sur la tête. Ils ont tenu à honneur de lui en faire un hommage. Louis XI, ayant été soudainement guéri après la communion, fit présent de celle de son sacre à la sainte hostie de Dijon: avouant, par ce tribut respectueux, qu'il n'y a que Dieu qui soit assez puissant pour porter et soutenir la couronne de France. Ils se sont délogés pour le recevoir dans leurs chambres et dans leurs cabinets, et ils ont estimé que le Fils de Dieu voulant établir sa résidence parmi les hommes, ne pouvait trouver de demeure plus sortable à sa grandeur que la maison des rois de France. Hugues Capet, après avoir reçu le sceptre du ciel, lui donna son palais pour y bâtir une chapelle, où est maintenant l'église de Saint-Barthélemy; et crut que sa maison étant devenue royale ne pouvait croître davantage, s'il ne la rendait toute divine. Robert son fils lui dédia le sien, pour bâtir l'église de Saint-Nicolas. Henri I.er lui donna son hôtel, pour bâtir celle de Saint-Martin; et Louis XII, l'hôtel d'Orléans, pour bâtir l'église des Filles-Repenties, se persuadant que sa maison avait été consacrée depuis que le sceptre y était entré; que la maison de France est la maison de Dieu, et que le cabinet de nos rois est un sanctuaire où il rend sa présence adorable. Enfin ils se sont estimés heureux de porter non-seulement la qualité de prêtres, comme Charlemagne, mais encore de sergens, c'est-à-dire, serviteurs de Jesus-Christ, comme saint Louis, et de sacristains, comme Robert,

qui prit par honneur la commission de garder le Saint-Sacrement et les vases sacrés qui sont destinés à l'autel, pour obliger le ciel à veiller perpétuellement au salut et à la protection de son Etat. Si bien, qu'on peut dire avec raison, que nos rois sont les hôtes du Saint-Sacrement, puisqu'ils le logent dans leurs maisons; ses hommes liges, puisqu'ils lui font hommage de leur couronne; et les gardiens du corps de Jésus-Christ, puisqu'ils ont tant d'ardeur pour sa défense.

Mais si le Saint-Sacrement est le pain des rois de la terre, et la racine de leur prospérité temporelle, il est encore avec plus de vérité le pain des élus et des enfans de Dieu, qui sont les rois du ciel et les princes de l'éternité. Car c'est le sentiment commun des saints Pères, que ce Pain céleste appartient proprement aux prédestinés; que s'ils aspirent à la couronne du ciel, ils la doivent prendre sur l'autel; que leur salut est attaché à la divine Eucharistie, et qu'en la même façon que le Fils de Dieu s'est fait homme dans l'incarnation, les hommes sont faits enfans de Dieu dans la communion.

VÉRITÉ FONDAMENTALE.

Il faut présupposer, pour vérité fondamentale, ce que dit saint Augustin, que le Fils de Dieu s'est fait homme afin de nous faire des dieux; et que cette déification, qui fait le bonheur de tous les prédestinés, est le plus beau chef-d'œuvre de la religion, le plus grand dessein de Dieu, et la plus généreuse prétention du cœur de l'homme. C'est le plus beau chef-d'œuvre de la Religion, parce que toutes ses forces tendent à nous transformer en Dieu par trois opérations hiérarchiques, dont la première nous tourne vers lui par l'éloignement du péché; la seconde nous approche de lui par l'imitation de ses vertus; la troisième nous unit à lui par la participation de la gloire. C'est aussi la plus généreuse prétention du cœur de l'homme.

qui répond à l'impression de la grâce que la Religion lui donne; parce qu'étant pauvre de sa nature, mais noble, il veut toujours monter et s'avancer en honneur, en biens, en repos, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement satisfait. Or, il ne le peut être, s'il ne s'élève à Dieu; parce que ce qui est capable de Dieu, ne peut être rempli que de Dieu. La capacité regarde l'acte; le vide, la plénitude; l'indigence, la suffisance; l'image, le prototype. Donc la capacité infinie regarde un acte infini, le vide infini regarde une plénitude infinie, l'indigence extrême regarde une suffisance souveraine, l'image de Dieu regarde Dieu. Enfin c'est le plus grand dessein de Dieu; parce qu'un ouvrier aussi excellent qu'il l'est en effet, ne peut avoir d'autre dessein en travaillant hors de lui-même, que de faire un ouvrage parfait comme il est parfait en lui-même. Or, il ne le peut rendre parfait qu'en l'unissant à soi; d'autant que la perfection n'étant pas essentielle à la créature, elle ne la peut trouver que dans son auteur. Et comme il n'y a qu'un soleil, une lumière primitive et originale, qui dispense sa clarté sur tous les astres; de même il n'y a qu'un Dieu, un être souverainement et essentiellement parfait, qui donne la perfection à toutes choses. Pour rendre donc l'homme parfait, il faut que Dieu l'attire, qu'il l'élève, qu'il l'unisse à sa bonté, qu'il le déifie et le transforme en lui-même par les traits de la grâce et de la gloire. Et parce que Dieu et l'homme sont deux extrémités infiniment éloignées, il est nécessaire, pour les unir, que l'un et l'autre s'approchent : par conséquent il faut que Dieu descende, et que l'homme monte; que Dieu commence l'union, et que l'homme l'achève; que Dieu s'abaisse vers l'homme, et que l'homme s'élève à Dieu. Le premier se fait dans l'Incarnation, le second dans la Communion. Comment cela? En trois manières, qui feront les trois points de cet Entretien.

PREMIER POINT.

PREMIÈREMENT, le Fils de Dieu se faisant homme prend pour mère la bienheureuse Vierge, et empruntant le plus pur de son sang pour se former un corps, il contracte avec elle une alliance si étroite, qu'ils ne font tous deux qu'une même chair. Ce qui a donné sujet à saint Bernardin de dire que la bienheureuse Vierge est liée au Fils de Dieu par unité de substance et par la participation d'une même chair, la chair de Marie étant devenue la chair du Fils de Dieu. C'est pourquoi elle est comparée à cette lumière qui éclaira le monde les trois premiers jours de sa naissance, et qui depuis servit de matière pour former le corps du soleil. Je sais bien que les Pères ne sont pas tous de même sentiment sur le sujet de cette première clarté qui dissipa les ténèbres de l'univers. Saint Cyrille d'Alexandrie croit que c'était l'élément du feu, qui, s'élevant vers le ciel comme un globe lumineux, jetait ses rayons sur la terre. Quelques autres estiment que c'était la clarté du ciel empyrée. Sant Augustin la veut faire passer pour une lumière spirituelle des célestes intelligences. Saint Denys tient que c'était le soleil même, qui n'était pas encore au point de la perfection de sa lumière. La plus constante opinion est, que c'était quelque matière brillante, quelque corps lumineux duquel le soleil fut formé le quatrième jour, à cause de quoi saint Thomas l'appelle un commencement de soleil. Mais, quoi qu'il en soit de la première lumière de la nature, il est évident que Marie est la première lumière de la grâce, qui a produit le soleil de justice dans la plénitude des temps. Or, si elle est mère du Soleil, c'est-à-dire mère du Fils de Dieu dans l'Incarnation, elle est par suite mère des étoiles dans la Communion, je veux dire de tous les prédestinés, qui ne peuvent vivre de la vie divine qu'ils reçoivent dans le Saint-Sacrement, s'ils ne la reconnaissent pour mère, et si elle ne les avoue pour ses enfans.

Qu'elle soit mère des élus, c'est un privilége dont

tous les fidèles se glorifient. Marie, dit saint Bonaventure, est-elle seulement mère de Jésus-Christ? Non, certes, elle n'est pas seulement mère particulière de Jésus-Christ; mais, par une grâce pleine de consolation et de douceur, elle est encore mère universelle de tous les hommes.

Qu'elle soit mère des prédestinés dans la Communion de son Fils, il est aisé de le montrer. Premièrement, parce qu'elle en fait l'office : car elle nous nourrit, et nous donne ce pain de vie. « Venez, dit-elle, mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai préparé (1). » Dans l'Incarnation, elle nous a conçus par le mouvement du St-Esprit; dans la Passion, elle nous a enfantés avec beaucoup de douleurs; mais elle nous nourrit dans la communion. Nous mangeons de son pain. Cette manne céleste n'est pas formée de la main des Anges, mais du sein de Marie. Prenez ce pain de mes mains, c'est mon Fils bien-aimé! que je vous donne. Secondement, elle n'est pas seulement notre nourrice dans ce mystère, mais encore notre véritable mère; parce qu'en vertu de la communion, nous sommes unis au corps de Jésus-Christ comme ses membres; et si nous sommes les membres du Fils, certainement, dit saint Augustin, nous appartenons à la mère et nous avons part à son enfantement (2). Ajoutez à cela que c'est de sa chair que les prédestinés tirent la vie éternelle; parce que c'est la chair qu'elle a donnée à son Fils, qui les vivifie, et qui est le principe de la lumière de gloire qui les fait naître dans le ciel. Les âmes prédestinées sont précieuses comme la perle. La perle s'engendre de la chair, comme dit St. Éphrem; et l'âme prédestinée s'engendre de la chair de l'Agneau, qu'il a prise de Marie, pour nous la rendre sur la table de l'autel, dit saint Augustin. Vous savez ce que dit le concile de Trente (3), parlant de cet ineffable mystère, qu'il y

(1) *Prov.* 9. 5. — (2) *Serm.* 16. — (3) *Sess.* 13. *c.* 8.

a quelque chose qui s'y trouve directement en vertu des paroles de la consécration, d'autres seulement par compagnie. Que trouvez-vous dans le Sacrement en vertu des paroles? La divinité? Non, elle n'y est que par compagnie. L'âme de Jésus-Christ? Non, elle n'y est que par l'union inséparable qu'elle a avec son corps immortel et glorieux. Quoi donc? Ce qu'il a pris de Marie, c'est-à-dire, simplement son corps et son sang. Dans le mystère de l'Incarnation, dit un célèbre Théologien (1), la divinité marche la première, l'humiliation est à la suite : mais dans la transsubstantiation, l'humanité a le pas, la divinité ne fait que suivre. Le Fils de Dieu, prononçant les paroles de la consécration, pouvait dire : Ceci est mon corps vivant et animé; et alors son âme s'y fût trouvée par la force de ces paroles. Il pouvait dire : Ceci est mon corps déifié; et alors sa divinité eût tenu le premier rang. Pourquoi ne l'a-t-il pas voulu faire? Parce, dit ce Théologien, qu'il ne tenait pas son âme ni sa divinité de sa Mère. Si bien que saint Bernardin a eu raison de dire que toute la gloire et la vertu des sacremens se termine, s'achève et se consomme dans la chair de Marie, c'est-à-dire, dans la partie que le Fils de Dieu en a prise, qui est la plus chère et la plus précieuse. D'où je conclus qu'un des plus doux fruits du sacrement eucharistique, est de nous donner de l'amour pour la pureté, et de la reconnaissance pour la Reine des vierges : de l'amour pour la pureté, car c'est à cette table que nous buvons le vin délicieux qui produit les vierges; et depuis que le Fils de Marie nous a donné son sang et sa chair virginale, le monde s'est rempli d'un nombre presque infini d'âmes qui ont excellé en l'amour de cette héroïque vertu; de la reconnaissance pour la bienheureuse Vierge : car si saint Bernard avait tant de tendresse pour elle, parce qu'elle lui avait donné par trois fois un lait

(1) *Estius.*

miraculeux qui semblait sortir de ses mamelles, quel sentiment doivent avoir ceux qui reçoivent si souvent le sang qui est effectivement sorti de son cœur ? Que peuvent rendre des enfans à leur mère, qui leur donne une vie si noble, et qui les nourrit d'une viande si exquise et si délicieuse ? « Considérez, je vous prie, mes frères bien-aimés, dit le cardinal Pierre Damien (1), combien nous sommes redevables à la bienheureuse mère de Dieu, et quelles actions de grâces nous lui devons après Dieu, puisque nous prenons à l'autel le même corps qu'elle a enfanté dans la crèche, qu'elle a tenu dans son sein, qu'elle a enveloppé dans les langes de son berceau, qu'elle a élevé avec des soins et des tendresses maternelles, et que nous buvons son sang dans le Sacrement de notre rédemption ! Il n'y a point de langue qui puisse dignement louer celle qui nourrit nos âmes de la plus pure substance de ses entrailles, ni de cœur qui la puisse dignement aimer. »

SECOND POINT.

Le Fils de Dieu dans l'Incarnation se fait homme par l'opération du St-Esprit qui couvre la bienheureuse Vierge de son ombre ; et survenant en elle par une riche effusion de grâce, produit dans son sein le chef-d'œuvre de l'amour divin. Les Théologiens distinguent en Dieu deux sortes de productions. Les unes sont intérieures et immanentes, les autres sortent au-dehors : les premières sont propres et personnelles, et les autres sont communes. Le Père éternel produit son Fils par une action immanente : aussi cette action lui est si propre, qu'elle n'appartient qu'à lui seul. Le Fils, conjointement avec son Père, produit le Saint-Esprit : cette action leur est propre ; le Saint-Esprit n'en peut pas produire une autre. Mais, au contraire, toutes les productions qui passent au-dehors sont com-

(1) *Serm. de Virg. nativ.*

munes aux trois Personnes, parce qu'elles partent de la puissance divine qui est un principe commun. D'où il suit, que le Père et le Fils ont travaillé avec le Saint-Esprit au mystère de l'Incarnation, qui étant une saillie de la Divinité hors d'elle-même, doit être un ouvrage commun aux trois divines Personnes qui le produisent. Néanmoins, cela n'empêche pas que l'on y remarque quelques rapports qui sont incommunicables, et affectés, pour ainsi dire, à une seule Personne. Par exemple, qui ne voit que l'union hypostatique regarde particulièrement le Verbe, non pas comme principe, mais comme terme, qui soutient la nature humaine, et qui est la base de son être aussi bien que de sa gloire? ce qui ne doit pas nous étonner, parce qu'encore que ce chef-d'œuvre d'amour ne soit pas une production immanente en Dieu; néanmoins, il est vrai de dire que Dieu est immanent et renfermé dans son ouvrage : par conséquent, il n'est pas étrange qu'il y ait quelques rapports particuliers et personnels, qui ne se rencontrent pas dans les autres ; et c'est ainsi que le Saint-Esprit intervient dans ce mystère d'une manière qui lui est propre, non par opération, mais par donation. L'opération est commune au Père et au Fils ; mais la donation est le propre du Saint-Esprit, qui se communique au Fils et à la mère : à la mère, pour sanctifier son sein, et préparer la couche du Verbe; au Fils, pour l'oindre de l'onction de la Divinité, et conduire la trame de son admirable vie.

Or, ce qu'il fait dans l'Incarnation, je dis qu'il le fait encore dans la divine Eucharistie, non pas avec égalité, mais avec quelque proportion ; qu'il intervient à ce mystère, qu'il a une grande part à la déification de nos âmes. En voici les raisons :

Le Saint-Sacrement, selon la pensée des Pères, est une extension de l'Incarnation, en vertu de laquelle le Fils de Dieu, comme dit saint Augustin, s'incarne dans les mains du prêtre, comme il fit la première fois dans le sein de la bienheureuse Vierge. « O pouvoir admi-

rable des Prêtres, dont les mains, semblables au sein de la Vierge, portent le Verbe divin qui renouvelle tous les jours son Incarnation sur nos autels! O mystère céleste et divin, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit opèrent par votre ministère! » Or, voyez la conséquence que vous devez tirer de ces paroles. Le Saint-Sacrement est une continuation, une extension, un renouvellement de l'Incarnation : l'Incarnation est un ouvrage d'amour, où le Saint-Esprit intervient d'une manière si particulière, que s'il pouvait être éloigné du lieu où il s'opère, il s'y rendrait infailliblement à l'heure même. Donc il faut qu'il soit présent à l'instant de la consécration, auquel ce mystère se renouvelle. « Comment se fera ceci, » disait la sainte Vierge? À quoi l'Ange repartit : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous fera ombre. » De même, dit saint Jean Damascène, si vous me demandez comment se fait le corps de Jésus-Christ, je vous réponds que le Saint-Esprit survient, et qu'il fait, par sa vertu, ce que nous ne pouvons comprendre par la force de notre esprit. C'est pourquoi, dans la liturgie de saint Jacques, évêque de Jérusalem, reçue par toute la Grèce, le Prêtre prie : « Que le Saint-Esprit, par sa toute bonne, sainte et glorieuse présence, sanctifie le pain et en fasse le corps de Jésus-Christ. »

Davantage, le Saint-Sacrement est un mystère d'union, dont le propre effet est de nous unir à Jésus-Christ, nous donner son esprit, nous faire vivre de sa vie, et, par suite, nous faire enfans de Dieu. Qu'est-ce que la Communion? C'est une action qui porte Dieu intimement dans notre cœur, et nous en donne l'esprit et la vie, par l'union intime que nous avons avec lui. Or, je demande qui fait cette union amoureuse, sinon le Saint-Esprit, qui est le nœud de notre liaison avec Jésus-Christ, comme dit saint Chrysostôme? Qui nous donne la vie et l'esprit de Jésus-Christ, sinon celui qui est l'esprit d'amour, l'esprit filial qui

nous fait enfans de Dieu? Car nous ne sommes enfans de Dieu que par adoption. Dieu ne peut avoir des enfans que par l'une de ces trois voies : par la génération éternelle, par la génération temporelle, ou par élection. Par la génération éternelle, il n'engendre qu'un Fils, qui est le Verbe increé ; par la génération temporelle, il n'engendre que le Verbe incarné. Il reste donc qu'il nous fasse ses enfans, non par génération, mais par élection ; par conséquent, enfans d'adoption, conçus du St-Esprit, qui est l'amour du Père et du Fils, et le lien indissoluble de la très-sainte Trinité : car l'adoption est un acte de sagesse et d'amour. L'amour en est le père, la sagesse en est la mère. La sagesse en fait le choix, l'amour l'accepte et le confirme. C'est pourquoi saint Augustin dit que les pères adoptifs font par élection ce qu'ils ne peuvent faire par nature. Or, la sagesse est attribuée au Fils, et l'amour au Saint-Esprit. Il faut donc qu'il contribue à notre adoption ; et, pour être enfans de Dieu, il faut être animés et remplis de l'esprit de Dieu.

Enfin, le Saint-Sacrement est le sacrement de notre sanctification et de notre perfection; il est la source de la grâce et le germe de la gloire, qui sont les deux principes de notre déification. Or, le Saint-Esprit est le sanctificateur de l'Église et le glorificateur des âmes. Il faut donc qu'il intervienne dans ce mystère, pour nous sanctifier, pour nous déifier, puisque c'est pour cela qu'il est descendu du ciel, et que son principal emploi, sur la terre, est de nous transformer en Dieu, et nous faire par grâce ce que Dieu est par nature. Et de vrai, si la déification de l'homme n'est autre chose que la communication de la grâce et de la gloire, qui élève les Saints à la ressemblance de Dieu, le Saint-Esprit n'est-il pas la source de la grâce qui sanctifie nos âmes, et le guide qui les conduit à la gloire? Voilà le principe de notre sanctification. « Ceux qui se conduisent par l'esprit de Dieu, sont les enfans de Dieu. » Voilà le guide de notre éternité

bienheureuse. Or, si cela est véritable, dites-moi où est-ce que le Saint-Esprit verse plus abondamment la grâce, que dans les sacremens de l'Église ? Et de tous les sacremens, quel est le plus fécond et le plus agissant? N'est-ce pas le Sacrement de l'autel? Dans les autres sacremens, il donne la grâce par partie, ici la plénitude; là les ruisseaux, ici la source; là les fruits, ici l'arbre qui les produit; là les dons, ici l'Auteur de tous les dons. C'est pourquoi les Pères de l'Église disent qu'au point de la consécration ce divin Esprit descend sur l'autel; qu'il ombrage l'hostie, comme il fit autrefois la bienheureuse Vierge; et que ce qui se passa en elle au moment de l'Incarnation, se passe encore dans les âmes qui participent aux divins mystères, au point de la communion. Dans le sein de la bienheureuse Vierge, il forma le chef des prédestinés : dans le cœur des fidèles, il en forme le corps. Dans l'Incarnation, il forma en un moment l'humanité sainte du Fils de Dieu : dans la communion, il verse en un moment la grâce sanctifiante, qui nous fait enfans de Dieu. Dans l'Incarnation, il prit la conduite du Verbe incarné : dans la communion, il prend le gouvernement de l'homme prédestiné. Dans l'Incarnation, il attendit le consentement de la bienheureuse Vierge, et ne travailla qu'avec elle : dans la communion, il demande notre correspondance, et n'achève notre déification en nous qu'avec nous-mêmes.

Vérité qui mérite d'être grandement considérée. Que ceux qui sont enfans de Dieu, sachent qu'ils sont poussés de l'esprit de Dieu, afin qu'ils agissent eux-mêmes, et qu'ils fassent ce qu'il faut faire; et quand ils l'auront fait, qu'ils rendent grâces à celui qui les fait agir (1). Car il agit en eux, afin qu'ils agissent, et non pas afin qu'ils demeurent oisifs. Marquez ceci, âme chrétienne : ces bonnes pensées que le Saint-Esprit vous donne dans la communion, ne doivent pas

(1) *S. Aug. l. de correp. et grat.*

être inutiles; il y faut correspondre fidèlement, et vous donner de garde d'étouffer les saints mouvemens qu'il vous inspire. Ah! si nous étions soigneux de les ménager, à quel degré de sainteté ne pourrions-nous pas parvenir. Mais, lâches et infidèles que nous sommes, ou nous n'agissons point; ou, si nous agissons, c'est sans un véritable zèle de la gloire de Dieu; ou, si nous avons quelque étincelle d'amour, elle est bientôt éteinte par notre inconstance et notre légèreté naturelle. Qui de nous peut dire avec l'Apôtre : La grâce qu'il m'a conférée dans l'adorable Sacrement n'a pas été sans effet? Où sont les fruits de nos communions si fréquentes? Où est la douceur des enfans de Dieu, que nous devrions avoir, mangeant la chair de l'Agneau? Où est l'humilité que nous enseigne le Fils de Dieu, par les profonds anéantissemens qu'il fait paraître dans ce mystère? Où est la charité qui devait brûler dans nos cœurs, après être sortie de cette ardente fournaise de l'amour divin?

TROISIÈME POINT.

Le troisième principe qui contribue au mystère de l'Incarnation, c'est le Verbe qui s'unit à notre nature par une liaison si forte et si intime, qu'elle ne fait qu'une même personne avec lui. Or, je dis, par proportion et par rapport, que la divine Eucharistie unit tous les fidèles qui la reçoivent, par une union si étroite de leurs corps et de leurs âmes avec la chair et le sang de Jésus-Christ, qu'ils ne font avec lui qu'un même corps, comme dit saint Chrysostôme; un Jésus-Christ, comme dit saint Augustin; un Dieu, comme dit saint Chrysologue. Car il ne faut pas penser que ce soit seulement une union d'esprit et de cœur, fondée sur la grâce sanctifiante, que le sacrement opère. Cette faveur est grande, quand elle serait toute seule : mais elle est commune à tous les sacremens; et, comme dit l'Apôtre, quiconque s'attache à Dieu devient un même esprit avec lui. Ce n'est pas aussi une simple

union, qu'on appelle de présence locale, qui fait que Jésus-Christ demeure en nous corporellement, et que nous sommes, comme dit saint Cyrille, des hommes qui portent Jésus-Christ dans leurs corps, qui est un honneur incomparable, quand nous n'aurions que le bien de porter ce trésor infini dans nos cœurs. Mais les Pères parlent bien plus hautement de cette union déifique. Ils disent qu'en recevant les divins mystères, nous ne portons pas seulement le Fils de Dieu, mais nous lui sommes unis, mais nous sommes faits un même corps avec lui. O homme, considère l'honneur que tu reçois, et la table où tu es admis. Ce qui fait trembler les Anges d'une sainte horreur, ce qu'ils n'osent presque regarder, à cause de l'éclat et de la brillante clarté qui l'environnent, c'est cela même qui nous nourrit; c'est à cela que nous sommes unis, et c'est par là que nous devenons un même corps et une même chair avec Jésus-Christ. Ils infèrent de là qu'étant membres de Jésus-Christ, et ne faisant tous avec lui qu'un même corps, selon l'Apôtre, nous sommes tous par conséquent Jésus-Christ. « L'entendez-vous, mes frères, dit saint Augustin, le comprenez-vous bien ? Si cela est, admirez la grâce que Dieu nous fait, et tressaillez de joie : nous sommes tous Jésus-Christ. Ils passent plus avant, et concluent qu'étant Jésus-Christ, nous sommes Dieu même ; que c'est pour cela qu'il s'est fait homme, afin d'élever les hommes à la divinité. Il porte l'homme, afin que l'homme ne tombe plus ; il rend céleste celui qu'il avait formé du limon de la terre ; il vivifie de l'esprit divin celui qu'il avait animé de l'esprit humain, et il l'élève à Dieu de telle sorte, qu'il lui ôte tout ce qui est du péché, de la mort, du travail, de la douleur, de la poussière de la terre. De dire comment il fait cela dans la divine Eucharistie, c'est un secret sacré qui n'est connu qu'aux yeux de la foi. C'est un mystère d'unité, comme dit saint Augustin, que Dieu a consacré à la table des Anges, se contentant de nous en laisser l'effet, sans nous en donner la connaissance.

De quelque côté que je regarde cet adorable sacrement, j'y trouve notre union avec Dieu, en vérité et en figure : en vérité, parce qu'il opère effectivement ; en figure, parce qu'il la signifie. Si je considère les espèces du pain et du vin, c'est un mystère d'unité, parce que, comme de plusieurs grains de froment se forme un même pain, et de plusieurs grains de raisin une même liqueur ; de même, de plusieurs Chrétiens se forme un même corps mystique de Jésus-Christ. Si je pénètre plus avant, jusqu'à la chose qui est contenue sous les espèces, c'est un mystère d'unité. Car j'y trouve trois substances différentes, unies en une même personne, savoir, le corps, l'âme, et la divinité de Jésus-Christ. Si je regarde tout ensemble ce qui est contenu, et les espèces qui le couvrent et le contiennent, c'est un mystère d'unité ; car j'apprends, par cet assemblage, que comme le corps du Fils de Dieu est comme lié aux espèces du pain, de même il s'unit à nous d'une manière d'union véritable et effective, quoiqu'elle soit inexplicable. Il est donc vrai que le Saint-Sacrement est un mystère d'unité, parce qu'il l'opère ; et la signifie, parce qu'il en est la cause et la figure. Mais si vous me demandez comment cela se fait, j'avoue mon ignorance ; c'est un mystère que je crois, mais je ne le comprends pas. Saint Cyrille se sert de la comparaison de deux cires fondues qui se mêlent ensemble, et ne font plus qu'un même corps ; de même, dit ce Père, celui qui reçoit le corps et le sang de Jésus-Christ, s'unit si étroitement avec lui, que Jésus-Christ se trouve en lui, et réciproquement lui en Jésus-Christ. Je révère son sentiment : mais c'est un mystère pour moi, je ne le puis pas comprendre. Saint Thomas expliquant cette ineffable union par celle d'une greffe qui est entée sur le tronc d'un sauvageon, allègue ces paroles du Prophète : « Je prendrai de la moelle du plus haut cèdre, et coupant un rejeton de sa cime, je le planterai sur une haute montagne, et il

portera de bons fruits (1). » Ce cèdre, dit l'Ange de l'École, c'est le Père éternel; ses plus hautes branches, les Patriarches de l'ancien Testament; sa cime, la bienheureuse Vierge; la moelle du cèdre, la sagesse éternelle; le rejeton détaché de la cime, la chair de Marie. Le Saint-Esprit prenant la moelle du cèdre et le rejeton de sa cime, les unit ensemble au point de l'Incarnation; puis il ente cette greffe divine dans le cœur des fidèles élevés de la terre par la ferveur de leurs désirs, au point de la communion. Alors ce cœur, qui n'est de soi qu'un sauvageon, devient fertile en bonnes œuvres, et produit toute sorte de vertus. J'admire la pensée de ce grand saint, mais je ne la pénètre point. Saint Augustin l'explique par l'union intime de l'aliment qui se change en la substance de celui qui le prend : avec cette différence que ce n'est pas le Chrétien qui change le pain céleste en sa substance, mais c'est le pain qui change celui qui le mange, et le transforme par sa vertu. Cette vertu secrète me donne du ravissement, mais elle ne me donne point de lumière : tout ce que je puis faire, est de m'écrier avec saint Cyrille : « O la grande gloire du Chrétien ! ô le grand amour de Dieu ! Par la participation des divins mystères, vous n'êtes plus qu'une même chair et un même sang avec Jésus-Christ. » Saint Cyrille compare l'union du Sacrement avec celle de l'Incarnation; ce qui a donné sujet à saint Damascène de dire que la divine Eucharistie nous élève au-dessus des Anges, non par la condition de notre nature, mais par l'union que nous avons avec Dieu. Saint Hilaire porte sa pensée jusqu'au plus haut point, lorsqu'il dit qu'il ne faut point chercher d'autre modèle de cette admirable union que l'unité et la circumincession qui est entre les divines personnes; et c'est le sens qu'il donne à ces paroles du Fils de Dieu : « Je suis dans mon Père, et vous en moi, et moi en vous. » S'il ne parlait, dit-il,

(1) *Ezech. 7.*

que de l'union des volontés, pourquoi eût-il expliqué si nettement l'ordre et la manière qu'il garde en consommant cette unité? sinon pour nous apprendre, que comme il est dans son Père par la communication de sa divinité, et nous en lui par la participation de notre humanité dont il s'est revêtu dans l'Incarnation, il est aussi en nous par la participation de son humanité et de sa divinité qu'il nous donne dans la communion. Quel cœur ne serait ravi de la sublimité de ces mystères; mais aussi quel esprit n'en serait ébloui! O sacrement de piété! ô signe d'unité! ô lien de charité! Brisons ici : et après avoir reconnu l'honneur que Dieu nous fait, le peu de foi que nous avons de ces mystères, le peu de ferveur que nous y apportons, finissons ce discours par la pratique, et voyons la sainteté qui nous est nécessaire pour consommer notre déification, et nous rendre participans de la divine nature.

Nous aimons tous la grandeur : et ce désir naturel de l'honneur, croissant avec l'âge, devient notre tourment, parce qu'il ne trouve rien qui le contente. Voulez-vous donner une pleine satisfaction de votre ambition? Approchez-vous du Fils de Dieu. « Venez à moi, dit-il, vous tous qui travaillez, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » Vous courez après les honneurs : venez à moi, je vous comblerai de gloire; vous voulez être grands, venez à moi, et je vous ferai des dieux; mais venez-y comme je suis venu à vous. Voilà le chemin par lequel il faut s'élever à Dieu dans la communion, qui est celui par lequel Dieu est descendu jusqu'à nous par l'Incarnation.

Approchez-vous donc de la sainte table avec un désir de conformité tout entière au Verbe incarné, et considérez combien vous devez avoir de pureté, d'humilité, de charité et de sainteté, pour vous unir à celui qui est le modèle de toutes les vertus. Ce sera le sujet de vos méditations durant le cours de cette octave.

MÉDITATION

POUR LA FÊTE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Honneur et respect que nous devons au très-saint Sacrement.

Venite, adoremus, et procidamus, et ploremus antè Dominum, qui fecit nos : quia ipse est Dominus Deus noster, et nos populus ejus, et oves manûs ejus.

Venez, adorons Dieu, et nous prosternons devant lui; pleurons devant le Seigneur qui nous a faits; parce que c'est lui qui est le Seigneer notre Dieu, et nous sommes son peuple qu'il nourrit comme son troupeau, et les brebis qu'il conduit de sa main. Ps. 94.

PREMIER POINT.

Considérez que la présence du Fils de Dieu dans l'Eucharistie doit produire en nous un profond respect. La présence de Dieu nous doit partout donner de la vénération et de la retenue, parce qu'elle remplit toutes choses par son étendue, et les consacre par sa sainteté qui ne fait qu'un temple de l'univers; mais il n'y a point de lieu où elle doive produire en nous de plus grands sentimens de respect, que sous les espèces sacrées de l'Eucharistie. C'est le trône de sa gloire sur la terre, où il fait asseoir son humanité sainte, pour recevoir nos hommages, et réparer par là l'ignominie de la croix. L'honneur que vous lui rendez doit répondre, s'il est possible, aux opprobres que vos péchés lui ont fait souffrir; et si vous avez un peu de foi, vous ne devez pas être moins touché de ce redoutable mystère, que si vous le voyiez mourir effectivement sur le Calvaire. L'autel où il repose, est le lieu du monde le plus saint, puisqu'il est comme la source de toute sainteté, comme l'auteur de notre

sanctification, de notre consommation et de notre déification. La majesté avec laquelle il y vient, est admirable; il est environné d'une infinité de miracles que la toute-puissance divine fait en sa faveur, afin de rendre sa présence plus auguste et plus vénérable. Les œuvres de grâce qu'il y opère, sont inexplicables; les mystères qu'il renouvelle, incompréhensibles; et s'il est vrai que la vie de Jésus-Christ n'a été qu'une messe solennelle qu'il commença dans la crèche et finit sur le Calvaire, je puis dire que la messe n'est autre chose que la vie et la mort de Jésus-Christ, dont le mystère durera jusqu'à la consommation des siècles. Toutes ses perfections, soit humaines ou divines, y paraissent dans un grand jour, et relèvent avec éclat la gloire de son humanité dont il est infiniment jaloux en ce sacrement, jusqu'à la faire marcher devant la divinité, qui lui donne, pour ainsi dire, la présence, et ne vient, selon les Théologiens, qu'à sa suite et dans sa compagnie, comme pour lui faire honneur. Les Anges, comme dit saint Marc dans sa liturgie, sont dans l'extase; et saint Chrysostôme, qui les voyait souvent auprès des autels avec une extrême consolation de son âme, assure qu'en même temps que le prêtre prononce les paroles de la consécration, le Ciel s'ouvre pour donner passage à ces bienheureux esprits, qui viennent en foule adorer le Saint des saints, se tenant devant lui avec un incroyable respect, jusqu'à la consommation des divins mystères. Que si les Anges du ciel, qui sont d'une condition si noble, d'une nature si excellente, sont néanmoins si humbles, si respectueux, si petits en la présence de Jésus-Christ; avec quel sentiment de révérence devez-vous vous présenter devant son trône, vous qui n'avez rien qui vous rende considérable devant lui? Qui êtes-vous pour oser vous mêler parmi les princes de la cour, et prétendre aux caresses que le roi fait à ses favoris? Un atôme aux rayons du soleil est bien petit; mais vous êtes encore moins incomparablement devant

Dieu : vous n'êtes rien. Voyez comme les hommes du monde se gouvernent lorsqu'ils traitent avec le prince : la seule pensée qu'ils lui doivent bientôt parler, la vue de son trône, l'attente de sa venue, leur donnent de l'émotion. Ils sont devant lui dans une merveilleuse retenue ; et quoiqu'ils aient la tête remplie de beaucoup d'affaires, ils oublient tout, et ne songent qu'à se rendre attentifs. Qui fait cela ? le seul respect humain envers une personne qui a souvent moins d'esprit qu'eux, et moins de bonnes qualités naturelles. Combien plus la sainteté, la dignité et la grandeur du Fils de Dieu vous doivent-elles ravir à vous-même, et vous mettre dans un extrême respect. Pouvez-vous sans étonnement regarder ce divin Sauveur dans l'éclat de ses perfections, et dans le dessein qu'il a de venir à vous, nonobstant votre indignité ? « Est-il possible, devez-vous dire avec Salomon, que Dieu daigne habiter sur la terre ? Quoi ! celui que les cieux ne peuvent comprendre, qui du firmament fait l'escabeau de ses pieds, veut aujourd'hui loger chez moi, et s'abaisser jusqu'à la poussière (1) ! » Ce Souverain, ce Tout-Puissant, ce Saint des saints, devant qui la pureté même n'est pas exempte de tache, vient faire sa demeure dans mon cœur qui est si froid et si impur. Que lui ferai-je ? Que lui dirai-je ? Quel accueil lui puis-je faire qui soit digne de lui ? Comment me disposerai-je à le recevoir ? Voudra-t-il bien entrer dans une conscience aussi criminelle que la mienne, dans un cœur aussi froid en son amour, aussi divisé par l'affection des créatures, aussi peu à lui par une adhérence parfaite à ses volontés ? Que me dira-t-il à son entrée ? Ne sera-t-il point indigné de se voir si mal reçu, si mal logé, si mal traité ? Ah ! Seigneur, que votre grandeur m'étonne, et que ma bassesse m'humilie ! Je suis accablé du poids de votre majesté ; je n'en puis porter l'impression : souffrez que je me ca-

(1) 2. *Paral.* 6.

che dans mon néant, et que je vous laisse la place; afin que vous soyez le maître absolu de mon âme et de mon corps, et qu'il n'y ait que vous seul qui les occupiez.

SECOND POINT.

Considérez que le respect que nous devons au Saint-Sacrement, doit aller jusqu'au suprême degré de l'adoration.

Tous les sacremens que le Fils de Dieu a établis dans l'Église, sont admirables, dit saint Augustin (1), et méritent une particulière vénération; mais celui de son corps et de son sang les surpasse tous. Il en a fait un objet de nos adorations aussi bien que de notre foi : et comme les Israélites, voyant tomber la manne du Ciel, furent tellement surpris qu'ils étaient comme hors d'eux-mêmes, s'entredisant les uns aux autres : *Manhu?* Qu'est ceci ? il veut aussi que tous les fidèles demeurent ravis à la vue de ce mystère d'amour, de ce pain du Ciel, qui seul, selon la prophétie de David, doit être tout ensemble *mangé et adoré*, à raison des deux précieuses substances qu'il contient, savoir, la chair du Fils de Dieu qu'il nous donne à manger, et sa divinité qu'il nous commande d'adorer. C'est par là que l'on distingue cette viande céleste, des viandes ordinaires : et les Pères de l'Église, pour en faire le discernement, ne nous donnent point de marques plus éclatantes que le culte souverain, et la révérence, soit intérieure ou extérieure, que nous lui devons. Ce culte, que nous appelons de latrie, lui a été rendu de tout temps, ç'a été l'usage de tous les siècles depuis son institution, et la pratique universelle de l'Église, qui a toujours porté le respect qu'elle rend à la présence du Rédempteur jusqu'au suprême degré de l'adoration. On le peut aisément recueillir de l'ancienne cérémonie des Grecs, qui tiraient les rideaux de l'autel au point de la consé-

(1) *Lib. de Specul.* 1. 9.

cration, afin d'exposer au peuple les saints Mystères, pour être, comme ils le sont encore aujourd'hui, adorés et invoqués de tous les assistans, qui témoignent pour lors autant de respect que s'ils eussent vu les Cieux ouverts; d'où vient qu'ils avaient coutume de dire que le Ciel s'ouvrait, lorsqu'on tirait le voile du sanctuaire. Cette sainte tradition est confirmée par le sentiment de tous les Pères. Saint Grégoire de Nazianze, en l'oraison funèbre de sainte Gorgonie, assure qu'elle fut, par l'invocation et l'adoration de l'Eucharistie, délivrée miraculeusement d'une maladie incurable dont elle était affligée. Saint Ambroise ne donne point d'autre sens à ces paroles de David : « Adorez l'escabeau de ses pieds; » ni n'en justifie point autrement la vérité, que par les honneurs divins que nous déférons à cet auguste mystère. L'escabeau de ses pieds, dit ce Père, c'est la terre; et cette terre n'est autre que la chair de Jésus-Christ que nous adorons encore aujourd'hui dans nos mystères. Saint Augustin tombe dans la même pensée. Personne, dit-il, ne mange cette chair qu'auparavant il ne l'adore. Nous adorons, sous les espèces du pain et du vin que nous voyons, la chair et le sang de Jésus-Christ que nous ne voyons pas. Ce respect était si profondément gravé dans le cœur des Chrétiens, qu'il passait même, comme Tertullien l'enseigne, jusqu'au pain commun, dont ils se gardaient soigneusement de laisser tomber la moindre miette, pour la révérence qu'ils portaient aux espèces du pain eucharistique. De là vient aussi l'honneur qu'ils rendaient aux vases sacrés qui servaient au sacrifice, tenant, comme dit Optat de Milet, pour sacriléges ceux qui osaient les profaner, à raison de la sainteté qu'ils contractent par l'attouchement du corps et du sang de Jésus-Christ, comme dit saint Jérôme, qui nous apprend, par ces remarquables paroles, que si nous adorons par la foi la majesté de nos mystères, ce n'est pas aux espèces seules, ni aux simples apparences du pain et du vin, que nous déférons les honneurs divins, elles ne les méritent pas

par elles-mêmes : mais, comme dans l'Incarnation nous adorons la divinité de Jésus-Christ revêtue d'une chair mortelle, qui ne diminue rien de la vénération qui est due à sa grandeur, de même dans l'Eucharistie nous adorons sa chair sacrée sous les symboles du sacrement, qui couvrent l'éclat de sa gloire, sans la lui ravir. Vous me demandez si j'adore le Fils de Dieu sous ces voiles, ou si je ne l'adore point? Comment ne l'adorerais-je pas? Si je ne l'adore, je n'aurai point la vie. Vous adorez donc la créature en adorant ces signes? C'est une extrême folie de le dire. On adore le roi, étant revêtu de pourpre : est-ce la pourpre ou le roi qu'on adore? L'on sait bien que c'est le roi. Cette pourpre est adorée avec lui, tandis qu'il la porte; mais s'il la quitte, elle ne l'est plus. Personne ne lui dit : Dépouillez cet habit, sortez de votre trône; afin qu'étant tout seul, je vous adore. Où est l'insensé qui parle de la sorte? mais on l'adore revêtu de sa pourpre, et reposant dans son trône. De même il a plu au Fils de Dieu de s'unir étroitement aux accidens du pain. C'est son trône, c'est sa pourpre royale. Qui sera l'insolent qui lui osera dire de quitter cet habit qui le couvre, s'il veut qu'on lui rende l'honneur qu'il mérite?

Si vous êtes persuadé que c'est à Jésus-Christ que vous rendez vos hommages en adorant le sacrement; si vous croyez fermement que c'est lui que vous recevez, que c'est son corps et son sang que vous prenez en participant à ces adorables mystères, comment y apportez-vous si peu de respect? Sa table est couverte de tout ce qu'il y a de plus saint et de plus adorable dans le Ciel, l'Agneau est immolé pour tous, le prêtre prie et gémit pour tous les péchés du peuple, un feu spirituel sort de l'autel, et se répand tout à l'entour; les anges tremblent; les séraphins se couvrent le visage; toutes les vertus invisibles vous environnent; tous les esprits bienheureux vous servent d'intercesseurs, prenant ce temps favorable pour apaiser la colère de Dieu que vous avez offensé : au lieu de vous

unir avec eux, et de donner avec frayeur des louanges à votre Maître, vous l'irritez encore davantage par vos irrévérences, vous perdez le respect devant la majesté infinie de votre Dieu, sans songer où vous êtes, sans penser que Jésus-Christ y est présent, et qu'il mesure tous les pas et les mouvemens de votre corps et de votre âme. O majesté souveraine, arrêtez l'insolence de mes sens, réprimez mon libertinage, corrigez l'inapplication de mon esprit, et imprimez dans mon cœur un vif sentiment de votre divine présence, qui rappelle toutes mes pensées, et qui tienne toutes mes puissances recueillies et occupées de vos grandeurs.

TROISIÈME POINT.

Considérez que le respect et l'adoration que nous rendons au Fils de Dieu dans le divin Sacrement, doit passer jusqu'au tremblement et à l'anéantissement de nous-mêmes. L'adoration n'est autre chose, selon les Pères, qu'une protestation volontaire que nous faisons par nos soumissions, de la souveraine excellence et de la majesté infinie de sa personne. Voilà pourquoi elle doit produire deux mouvemens en notre âme : l'un par lequel elle s'élève à la souveraine grandeur de Jésus-Christ ; l'autre, par lequel elle s'abîme elle-même dans son néant.

Par le premier, elle monte de la foi de ce mystère à l'admiration, de l'admiration au respect, du respect à l'honneur, de l'honneur à la louange, de la louange à la confession, de la confession à la glorification, qui est le plus haut point de son élévation. La foi lui découvre les grandeurs de Dieu dans cet ineffable sacrement, et lui en donne une haute estime : cette estime la met dans l'extase et dans le ravissement, et parce que nous avons en singulière vénération les choses qui nous paraissent admirables par leur excellence, l'admiration la porte au respect des grandeurs divines ; et ce respect fait qu'elle les honore par des

signes extérieurs, levant les mains et les yeux au ciel avec tant d'ardeur, que l'on dirait que le corps veut suivre le vol de l'esprit. De l'honneur elle passe aux louanges éclatantes en mille bénédictions, accompagnées d'un désir extrême qu'elle a de publier et confesser à jamais les miséricordes de son Sauveur, et de communiquer à tout le monde les sentimens d'honneur, d'estime, d'amour et de révérence qu'elle a conçus en elle-même, et enfin de répandre sa gloire par tous les coins de la terre, et le faire régner dans tous les cœurs.

Mais, à mesure qu'elle s'élève par la considération des infinies grandeurs de Jésus-Christ, comme si elle était contrainte de succomber sous le poids de sa majesté, il se fait en elle un autre mouvement de soumission, qui l'oblige à descendre dans la connaissance de sa bassesse, de la connaissance dans le mépris, du mépris dans la confusion, de la confusion dans le tremblement, du tremblement jusque dans l'anéantissement, ne pouvant trouver de lieu assez bas pour se cacher, dans l'extrême passion qu'elle a de se soumettre à son Dieu de toute l'étendue de son cœur, et lui témoigner le respect qu'elle lui porte.

Voilà de quelle sorte vous devez vous abaisser devant la majesté de Dieu, vous souvenant que les colonnes du ciel tremblent au moindre mouvement de ses volontés. Voilà comme les saints en ont toujours usé, s'approchant du Fils de Dieu avec une contenance si respectueuse, une humilité si profonde, et des sentimens de leur indignité si pénétrans, qu'il est difficile de les bien expliquer. On en voit même plusieurs à la mort, qui, ayant perdu toutes leurs forces et n'ayant plus qu'un souffle de vie, comme si leur piété faisait un dernier effort, se jettent hors de leur lit lorsqu'on leur apporte le viatique, se mettent à genoux, et l'adorent avec un visage baissé, un corps tout tremblant de respect, une âme anéantie par la pensée de sa bassesse, et enfin avec des marques sensi-

bles d'une extrême révérence, qui condamne notre insensibilité, et nous doit servir d'exemple. Car, si la présence d'un grand a coutume de donner de la crainte, et d'agir sur l'inférieur avec tant de force qu'il en demeure souvent interdit; si la vue d'un ange renversa le prophète Daniel, et le pensa faire mourir de peur, quel sentiment vous doit imprimer la présence de Jésus-Christ, qui est votre Dieu et votre Sauveur! Quand ce respect vous ôterait mille vies, certes vous n'y satisferiez pas. Concevez cette pensée : si Dieu vous faisait l'honneur de se servir de vous comme d'un organe de sa puissance miraculeuse pour créer un monde nouveau, pour ressusciter les morts, pour redonner la vie à son Fils, pour sauver tous les réprouvés et les tirer de l'abîme, avec quelle révérence vous uniriez-vous à lui pour recevoir l'influence de sa vertu? Mais êtes-vous engagé dans une action moins considérable, lorsque vous offrez le sacrifice de l'Agneau qui efface les péchés du monde? Ne reproduisez-vous pas le Fils de Dieu, ou du moins ne lui donnez-vous pas une nouvelle existence sous les signes du sacrement? Ne s'incarne-t-il pas, pour ainsi dire, dans vos mains? Ne s'immole-t-il pas pour le salut des hommes? Quoi donc, cette langue qui le fait descendre du ciel, ce cœur où il prend une nouvelle vie, cette main qui le touche et qui le manie, ne tremble pas! Tremblez, mon âme; tremblez, mon cœur; tremblez, ma main, qui portez ce précieux fardeau, que le ciel même ne peut soutenir sans trembler. Seigneur mon Dieu, faites-moi miséricorde. Car je suis saisi de frayeur lorsqu'il me faut approcher de l'autel pour vous offrir ce redoutable sacrifice; mon âme en est tout émue, mon cœur est dans le tremblement, et mon esprit, dans la défaillance. Soutenez-moi, mon Sauveur, et portez vous-même mon indignité et ma faiblesse, si vous voulez qu'elle porte votre grandeur.

ENTRETIEN

POUR LE VENDREDI DANS L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Le Fils de Dieu invite les pénitens à sa table, et leur trace le modèle d'une parfaite conversion dans le Saint-Sacrement.

Venite ad me, omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.

Venez à moi, vous tous qui travaillez, et qui êtes chargés, et je vous donnerai une nourriture qui réparera vos forces. MATTH. 11.

Toute la nature aspire au changement, parce qu'étant imparfaite dans ses ouvrages, il est nécessaire qu'elle leur fasse changer de qualité et de vertu, pour les conduire au point de leur perfection.

La grâce est en cela conforme à la nature, elle est amie du changement, et elle fait à tout moment de nouveaux progrès, par lesquels elle tend à sa perfection; mais un de ses plus rares changemens est la conversion du pécheur pénitent, que le Saint-Sacrement opère sur nos autels. Aussi les saints Pères l'appellent par cette raison un mystère de changement, une divine alchimie, une transformation amoureuse, où l'âme pénitente se décharge de ses mauvaises habitudes, se purifie, se sanctifie, se déifie, et passe par une heureuse conversion en son Sauveur, qui est l'auteur de tous les changemens de la grâce, qui change nos disgrâces en faveurs, notre injustice en innocence, la mort en la vie, la confusion en gloire, et l'exil au royaume des cieux, comme dit saint Paulin (1).

(1) *Ep.* 9.

§ I.

La conversion du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ est un chef-d'œuvre qui renferme toutes les merveilles de l'art, de la nature et de la grâce.

Pour concevoir cette vérité, il faut présupposer que le Fils de Dieu entre dans cet état de grâce sous les espèces du pain et du vin par une véritable conversion de substance en substance; la substance du pain et du vin cédant la place au corps et au sang précieux de Jésus-Christ, par un effort de sa puissance qui enferme avec avantage toutes les merveilles de l'art, de la nature et de la grâce. Tout l'art des hommes ne travaille que sur des substances complètes, se contentant de leur donner quelque nouvelle figure, ou de les revêtir de quelques nouvelles qualités. Le peintre, par exemple, qui couche ses couleurs sur la toile, ne lui donne ni l'esprit, ni le corps du prince dont il veut faire le portrait. Que faut-il donc? Il lui en donne l'air et la mine. Ce n'est pas le prince, c'est son image : ce n'est pas un homme, c'est sa figure.

La nature est plus industrieuse que l'art. Car elle travaille sur la matière, qui est une étoffe plus vile; elle y introduit des formes substantielles, pour en faire des substances achevées. Ainsi, lorsque le soleil fait passer ses influences jusque dans les entrailles de la terre, où s'engendrent les métaux, il trouve une matière indigeste, sans couleur et sans beauté; mais peu à peu il la prépare, il la cuit, il la purifie; et par une vertu secrète, que l'esprit humain n'a jamais pu découvrir, il chasse la forme de cette terre grossière et massive, pour y introduire celle de l'or.

La puissance ordinaire de Dieu est dans un degré d'opération plus éminent : car elle travaille sur le néant; ce qui passe le pouvoir des créatures. Où était le monde avant que Dieu eût ouvert les portes de l'abîme pour en faire sortir ces beaux ouvrages? Qui lui a fourni la matière pour former cette prodigieuse masse

de terre, cette vaste étendue des mers, ces grands espaces de l'air, ces larges voûtes des cieux qui environnent les élémens, et qui enferment toutes les créatures mortelles ? Tout cela ne lui a coûté qu'une parole. Il a parlé, et tout a été fait.

La puissance extraordinaire de Dieu agit encore plus noblement. Car elle travaille, non sur le néant, comme la création; non sur une matière informe, comme la génération ; non sur une substance créée, comme l'art humain, mais sur un être incréé, et sur la personne du Verbe. C'est sur cette base, ô sainte et adorable humanité de Jésus, que vous subsistez, comme l'image la plus parfaite de la divinité, et le chef-d'œuvre des trois divines personnes.

Mais, dans la conversion du pain et du vin au corps et au sang du Fils de Dieu, je trouve toutes ces opérations de l'art, de la nature, de la puissance ordinaire et de la puissance extraordinaire de Dieu, miraculeusement recueillies.

L'art produit des accidens, et les ajoute à la substance ; mais ici on détache des accidens de la substance, qui demeurent sans support et sans appui.

La nature tire une forme nouvelle de la matière, et en bannit la précédente ; mais ici une substance complète prend la place de l'autre.

Dans la création la main de Dieu fait sortir l'être du néant ; mais ici elle fait rentrer l'être dans le néant.

Dans l'incarnation, la main de Dieu unit la nature humaine et la divine dans une même personne ; mais ici elle unit un Dieu aux accidens du pain dans un même sacrement.

De là vient que, comme les philosophes distinguent les étoiles du ciel en trois ordres, de la première, de la seconde et de la troisième grandeur, pour nous en donner une connaissance plus claire et plus nette ; de même, entre les ouvrages de la toute-puissance de Dieu, les théologiens en remarquent trois, qui se surpassent mutuellement les uns les autres, savoir :

la création, l'incarnation et la transsubstantiation. Car, si l'on considère le terme d'où commence l'action, la création a cet avantage, que de rien elle fait quelque chose; et parce que du non-être à être il y a une distance négativement infinie, il faut que le bras qui s'étend de l'un à l'autre soit d'une force infinie. Si l'on considère le terme où aboutit l'action, l'incarnation a l'avantage; car elle se termine à la personne du Verbe, qui soutient la nature humaine, et qui couronne la divine. Mais si on les comprend tous deux ensemble, et si l'on considère tout à la fois le terme du départ et le terme de l'abord, la transsubstantiation a cet avantage incomparable, que changeant une substance en l'autre, elle égale la création par la destruction de la matière et de la forme, et elle approche de l'incarnation par l'union des accidens avec le corps du Fils de Dieu.

§ II.

L'âme pénitente doit imiter la conversion qui se fait dans l'Eucharistie, par le changement de ses mœurs.

Cette doctrine présupposée, je dis qu'une âme pénitente, pour s'acquitter de ses devoirs, doit imiter cette conversion, et entrer dans le service de Dieu par un parfait changement, non de substance, mais de cœur; non d'essence, mais d'opération; non de nature, mais de vie, comme dit saint Paulin.

Souvenez-vous de ce que disait autrefois l'empereur Gratien, qu'il eût souhaité de faire fondre et distiller sa couronne, son sceptre, son corps, son âme, sa vie, s'il en eût pu exprimer seulement une goutte d'honneur, pour accroître la gloire de Jésus-Christ. Il semble qu'il portait une sainte envie aux viandes que le Fils de Dieu prenait pendant qu'il était mortel, et qui passaient en sa substance pour conserver par leur destruction la vie d'un Dieu. Ce désir était noble et géné-

reux ; mais l'accomplissement en était trop difficile. En voici un, dont l'exécution est plus facile et plus agréable à Dieu. Ne souhaitez point de convertir votre substance en celle de Jésus-Christ pour lui servir de nourriture ; mais désirez ardemment de vous transformer en lui par une parfaite conversion de vos mœurs. Vous le ferez en quatre manières considérables, qu'il vous enseigne dans ce mystère.

Premièrement, dans la conversion du pain et du vin, il ne reste rien de leur substance, ni matière, ni forme ; il ne demeure que l'apparence et les espèces. De même, dans votre conversion, il ne faut rien laisser à détruire dans vos mauvaises habitudes, de vos défauts et de vos anciennes coutumes ; il en faut arracher les plus petites racines. Il ne faut garder de l'homme, s'il est possible, que l'apparence et le dehors ; mais, dans l'intérieur, tout doit être divin, rien d'humain. L'homme doit passer en Dieu, ou plutôt Dieu doit prendre la place de l'homme, et la grâce, de la nature. Crucifiez, détruisez cette ennemie de votre sainteté. Rasez ces forts qui lui servent de défense ; allez l'attaquer dans tous ses retranchemens : dans l'entendement, où elle se cache à la faveur des ténèbres ; dans la mémoire, qui est son arsenal ; dans la volonté, qu'elle fait son esclave ; dans les sens, qui sont ses espions ; dans la concupiscence, qui est sa confidente. Renversez tout jusqu'aux fondemens : dans l'entendement, ces faussetés, ces erreurs, ces maximes mondaines, qui veulent passer pour chrétiennes, et qui se couvrent du prétexte de civilité, de bienséance, de nécessité, de discrétion et de prudence ; dans la mémoire, ce profond oubli de Dieu, et ces soins si vifs et si piquans des choses de la terre ; dans la volonté, ces retours sur vous-mêmes, ces attaches à vos intérêts ; ces réflexions artificieuses sur vos emplois, sur vos affaires, et sur vos actions mêmes les plus saintes, pour voir si votre honneur n'y est point engagé ; dans l'imagination, ces images si fortement empreintes des va-

nités du siècle ; dans la concupiscence, ces tendresses de l'amour-propre qui fuit avec horreur la mortification des sens, le silence, la solitude, et qui poursuit les biens du monde avec des passions extrêmes.

Secondement, dans la conversion du pain et du vin, les accidens demeurent sans sujet et sans soutien. Ils sont, pour ainsi dire, autour du corps de Jésus-Christ, mais ils ne sont ni dans son corps, ni de son corps. Il les soutient, mais il ne les loge pas dans son sein. Il porte la blancheur, mais il n'en reçoit pas la couleur ; il porte la rondeur de l'hostie, mais il n'en prend pas la figure ; il appuie les qualités, mais il n'en reçoit pas l'impression. De même, dans votre conversion, si vous ne pouvez pas étouffer tous les premiers mouvemens de la nature, et si vous n'êtes pas obligé de vous dépouiller de tous les biens du corps qui ne sont pas illégitimes, il faut qu'ils soient autour de vous comme de faibles accidens détachés de leur sujet, que votre cœur n'y tienne point, qu'ils n'entrent point dans votre cœur, et qu'ils n'y fassent aucune impression. Vous voudriez, par exemple, vaquer à l'oraison ; mais sitôt que vous vous appliquez à la prière, vous êtes assiégé de mille pensées importunes. Laissez voltiger ces folles images et ces fantômes autour de votre esprit, mais qu'ils n'entrent point dans votre esprit : ne vous y amusez point, n'y faites point d'attention, n'y donnez point de consentement, ni de complaisance volontaire. Vous voudriez bien oublier l'injure qu'on vous a faite : mais quand vous vous en souvenez, ou que vous voyez votre ennemi, vous êtes tout ému, et, malgré vous, vous sentez l'orage qui s'élève. Laissez gronder le tonnerre, et briller les éclairs autour de vous, c'est-à-dire, ces mouvemens de colère et ces désirs ardens qui vous portent à la vengeance ; mais ne les écoutez point, ne leur donnez point d'appui, ne leur prêtez point les armes. Si la colère s'échauffe, dit saint Augustin, si elle se mutine, si elle veut courir aux armes, retenez le bras; retenez votre langue, de peur qu'elle

ne lui serve d'instrument, et alors ne craignez point ses assauts. Elle a bien de la fureur, mais les armes lui manquent. L'impétuosité est dans la passion, mais les armes sont dans vos mains. Désarmez cette bête farouche, ôtez-lui le moyen de nuire; et, peu à peu, voyant que ses saillies sont inutiles, elle sera contrainte de vous laisser en repos.

Troisièmement, le Fils de Dieu, ne voulant pas paraître à découvert dans l'Eucharistie, qui est le trône de son amour, prend un voile pour couvrir l'éclat de sa gloire, et cacher sa grandeur sous un profond abaissement. Je sais que c'est la coutume des sages de se montrer rarement, et de ne paraître qu'en profil; mais c'est pour se rendre plus vénérables, et pour n'être vus qu'avec admiration. Je sais que la nature cache ce qu'elle a de plus précieux, comme les perles dans l'océan, l'or et l'argent dans les entrailles de la terre; et je ne m'en étonne pas, ce sont des trésors qu'elle veut mettre en sûreté. Je sais que Dieu se cache dans le monde comme dans son sanctuaire, sous le voile de toutes les créatures, et je ne le trouve pas étrange; il n'est invisible que par l'excès de sa clarté. Mais, dans le Sacrement de l'autel, il se cache par l'humilité. Il est dans un anéantissement qui durera jusqu'à la fin des siècles; et s'il est vrai, comme quelques-uns estiment, qu'il conservera ce sacrement dans le ciel, même après la fin du monde, son humiliation sera éternelle. Pourquoi? Pour vous apprendre à vous cacher aux yeux du monde, si vous voulez assurer votre conversion, et pour vous dire qu'il faut fuir les compagnies et vous dégager des occasions dangereuses; ou, si vous êtes obligé de paraître dans le monde, qu'il faut tromper le monde par une sainte finesse, cacher le cilice sous la soie, l'humilité sous la grandeur, et la crainte de Dieu sous l'autorité et le pouvoir absolu.

Enfin, dans la conversion du pain et du vin, le corps sacré de Jésus-Christ, qui prend la place de cet aliment

matériel, demeure sous les espèces dans une suspension générale de toutes les fonctions de la vie naturelle. Il a des yeux, et néanmoins il ne voit point; il ne se sert point de ses puissances; il est en cet état sans connaissance des sens, sans mouvement du corps, sans aucun usage de ses organes; parce que sa sainte humanité n'ayant qu'un être mystique en vertu de ce mystère, et son corps étant réduit à un si petit espace, qu'il se contente de suppléer l'absence d'une miette de pain pour nourrir nos âmes à l'immortalité, il demeure dans une privation volontaire de l'usage des sens; ou s'il en use, ce n'est que par miracle.

S'il n'est pas en état d'agir, il n'est pas aussi en état de souffrir. Il permet qu'on le porte, qu'on le touche, qu'on le manie et qu'on le mange, et néanmoins il est impassible. Il s'est trouvé des hérétiques qui ont jeté la sainte hostie dans le feu, il n'en a point senti la flamme; d'autres l'ont jetée dans la boue, il n'en a pas été sali; d'autres l'ont percée avec des poignards, il n'en a pas été blessé; et le sang qui en sortait n'était pas le sang de ses veines, mais un sang miraculeux; d'autres l'ont jetée aux chiens, qui ne l'ont osé toucher : mais quand ils l'eussent mangée, le Fils de Dieu n'en eût reçu aucun mal en sa personne. Quelque outrage qu'on fasse au Sacrement, la violence s'arrête sur les espèces; tout l'effort des créatures ne peut passer plus avant.

Je dis de même de votre conversion : il faut mourir généralement à tous les mouvemens de la nature corrompue; il faut fermer les yeux aux vanités de la terre; il faut être sourd, aveugle, muet, insensible aux appas de l'honneur et du plaisir, non par une apathie stoïcienne, ou par une stupidité de nature, mais par une sage élection, par un abandon, une conformité, une obéissance parfaitement soumise aux volontés de Dieu : obéissance que saint Jean Climaque appelle une mort volontaire et le tombeau de la propre volonté.

§ III.

En vertu de la Communion, nous sommes obligés de mourir à nous-mêmes, et de prendre une nouvelle vie par une entière conversion de nos mœurs.

Ne pensez pas que cette mort et ce changement de vie soient un simple conseil : c'est une étroite obligation fondée sur le sang que nous buvons, et sur la mort de Jésus-Christ que nous annonçons. Quand nous prenons le calice, que faisons-nous? nous annonçons la mort du Seigneur. Il est donc nécessaire que chacun meure au siècle, et qu'il quitte ses mauvaises inclinations; parce que, comme personne n'annonce la mort, s'il n'est enseveli; de même, personne ne peut tirer la vie de ce céleste banquet, si, par une sainte résurrection, il n'entre dans une vie nouvelle, et ne demeure à l'avenir en Jésus-Christ. Remarquez, dans ces paroles, une double obligation que nous contractons à la sainte table, avant et après la communion.

Que faut-il faire avant que de recevoir le pain des anges? Il faut mourir au péché. Quiconque veut recevoir la vie, qu'il change auparavant de vie : car s'il ne change de vie, il reçoit le jugement de sa mort en prenant le pain de vie (1). Le souverain pontife n'entrait dans le sanctuaire qu'après avoir versé beaucoup de larmes, parce qu'il craignait que son indignité n'attirât sur lui la colère de Dieu, et qu'il ne fût puni de mort à cause de sa témérité. Que doit-on juger de celui qui s'approche du Saint des saints avec une conscience souillée de crimes, sans sentiment, sans douleur, sans désir d'amendement? Les dispositions, Seigneur, que doit avoir celui qui s'approche de votre trône, sont le jugement et la justice. Jugez-

(1) *S. Aug. serm. 1. de Temp.*

vous vous-même, lorsque vous allez à la communion; et si vous trouvez que vous soyez coupable de quelque crime qui vous rende indigne de la participation aux divins mystères, faites-vous justice à vous-même, effacez par la pénitence sacramentelle la tache que vous avez contractée, avant que de vous présenter à la table du Seigneur. Éprouvez-vous vous-même, sondez votre cœur, voyez si vous êtes ami ou ennemi; car le pain que vous prenez ici, donne la vie aux bons, et la mort aux méchans.

Que faut-il faire après la sainte communion? Il faut mener une vie toute nouvelle, parce qu'en vertu de la divine Eucharistie vous vous transformez en l'homme nouveau, qui n'est autre que Jésus-Christ. Car qu'y a-t-il dans l'Homme-Dieu, qui ne soit nouveau? Sa conception, sa naissance, son enfance, sa doctrine, sa vie, ses vertus, sa mort, sa résurrection, son ascension, tout est nouveau, tout est plein de prodiges et de merveilles. Par conséquent, en vertu de l'union que vous avez avec lui dans le Saint-Sacrement, vous devez prendre les qualités du nouvel homme, c'est-à-dire imiter si fidèlement la conversation du Fils de Dieu, et pratiquer tellement les vertus qu'il vous a enseignées, qu'on puisse dire que c'est Jésus-Christ qui vit en vous. A moins de cela, comme dit Paschase, vous ne communiez pas comme il faut; car personne ne communie dignement, s'il ne passe à une nouvelle vie.

Et ne vous excusez point sur vos faiblesses; car il y a grâce pour cela dans l'adorable Sacrement, qui n'est pas seulement le modèle, mais encore le principe de notre conversion : non qu'il donne la première grâce, si ce n'est par accident, comme disent les théologiens; mais parce que son effet est de nourrir l'amour divin, et d'affaiblir l'amour-propre, qui est la source du péché. Ce n'est pas le remède des offenses mortelles que nous avons commises, mais un préservatif contre celles que nous pourrions commettre.

La conversion parfaite dit deux choses, savoir, la destruction du péché et la fuite du péché. Le sang de Jésus-Christ fait l'une et l'autre, mais d'une manière différente. Il détruit le péché par le sacrement de pénitence, il nous préserve du péché par la divine eucharistie; la pénitence donne la vie, l'eucharistie la conserve; la pénitence ressuscite les morts, l'eucharistie nourrit les vivans. La pénitence et l'eucharistie sont deux fontaines différentes, quoique toutes deux tirent leur vertu du sang de Jésus-Christ. L'eucharistie est une fontaine qui arrose, mais qui ne lave pas. Elle sert à donner la fécondité, mais non pas à ôter l'impureté. La pureté est un effort salutaire, mais la fertilité est encore plus désirable. La pénitence purifie les semences des vertus, l'eucharistie les rend fécondes, et leur fait produire de bons fruits. La pénitence est pour les pécheurs, l'eucharistie est pour les justes. La pénitence commence notre conversion, l'eucharistie l'achève. La raison fondamentale est que la divine eucharistie, selon la doctrine des Pères, est la fin de tous les sacremens, et, par une suite nécessaire, c'est aussi leur perfection et leur consommation. Si le baptême nous donne une nouvelle naissance, l'eucharistie nous fait croître en grâce et en vertu. Si la confirmation nous fait soldats de Jésus-Christ, comme dit saint Augustin, l'eucharistie nous arme et nous anime au combat. Si le mariage unit le corps, l'eucharistie unit les cœurs, et porte la bénédiction dans les familles. Si l'ordre consacre les prêtres, c'est pour servir aux autels; l'eucharistie est le plus haut point de leur gloire, et leur plus noble emploi est d'opérer cet auguste et vénérable mystère. Jugez par là du sacrement de pénitence. Que fait ce sacrement? Il réconcilie le pécheur, et le fait passer du péché à la grâce : mais il n'ôte pas toujours entièrement la peine corporelle, ni les mauvaises habitudes, ni la furie des passions, ni la fragilité du cœur, ni les ténèbres de l'esprit. Qui le fait donc, et qui met le sceau à notre

conversion? la divine eucharistie, dont le propre est de nous transformer en Jésus-Christ, par des changemens merveilleux qu'elle opère dans toutes les puissances de l'âme : changement dans l'esprit, par les lumières qu'elle y répand; changement dans la volonté, par la force qu'elle lui donne contre le poids de ses mauvaises habitudes; changement dans le cœur, par le dérèglement des passions, dont elle réprime la violence; changement dans la concupiscence, dont elle éteint les flammes, non directement, dit saint Thomas, mais par une certaine suite, en tant qu'elle augmente la charité, suivant ce que dit saint Augustin, que l'accroissement de la charité est la diminution et l'abolissement de la cupidité. Et voilà la source de ce changement merveilleux du cœur humain, qui de faibles et imparfaits nous rend forts et invincibles, et de terrestres et grossiers, tout spirituels et divins. C'est vous, Seigneur, qui êtes l'auteur de cette merveille; c'est votre amour qui l'opère. Que si cela est véritable, d'où vient, mon Seigneur, qu'il y a tant de communions, et si peu de conversions? Si vous avez mis tant de lumières dans le très-saint Sacrement, d'où vient que nous sommes si stupides? S'il y a tant de flammes, d'où vient que nous sommes si froids? S'il y a tant de grâces, d'où vient que nous sommes si faibles? Hélas! ce n'est pas que votre miséricorde nous manque; mais nous résistons aux attraits de votre amour. Vous voulez nous sanctifier, et nous voulons demeurer dans nos défauts; et au lieu d'une volonté soumise à vos lois, nous venons avec une volonté rebelle et ennemie de son bonheur. Eh! Seigneur, remédiez à ce désordre, accomplissez en moi la parole du prophète Siméon : soyez ma ruine et ma résurrection; la ruine du péché, et la résurrection de la grâce.

MÉDITATION

De la pureté de conscience avec laquelle on doit s'approcher de la sainte Table.

Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat, et de calice bibat.

Que l'homme donc s'éprouve soi-même, et qu'il mange ainsi de ce pain, et boive de ce calice. I. Cor. 11. 28.

PREMIER POINT.

Considérez ce que dit le Concile de Trente : « Que celui qui veut communier, doit se souvenir de ce précepte : Que l'homme s'éprouve soi-même; et que la coutume de l'Église montre et déclare que l'épreuve, qui est nécessaire, consiste en ce que personne ne doit se présenter à la communion avant que de s'être confessé au prêtre, s'il se sent coupable d'une offense mortelle, quelque contrition qu'il croie avoir de son péché. » Pesez cette double nécessité : l'une, qu'il faut être exempt du péché mortel pour communier dignement; l'autre, que celui qui se sent coupable de quelque offense mortelle, est obligé de s'en confesser avant que d'aller à la sainte Table, et qu'il ne suffit pas qu'il en ait de la douleur. Ces deux obligations ne sont pas seulement de précepte ecclésiastique, mais encore de droit divin, fondé sur les paroles de saint Paul; et, quant à la première, il semble qu'elle est même de droit de nature, car la raison naturelle nous dicte que c'est une extrême irrévérence de se présenter à la table du Fils de Dieu, étant son ennemi, avant que de s'être réconcilié avec lui. Car, comme dit saint Ambroise, personne ne doit participer aux sacremens célestes, s'il ne craint Dieu, et s'il n'a conservé le sceau de la grâce, ou s'il ne l'a recouvré après l'avoir perdu,

non plus que l'enfant prodigue ne fut admis à la table de son père, qu'après avoir été revêtu de sa première robe. Voilà l'ordre qu'on doit garder dans ce mystère. Il faut premièrement guérir les plaies des pécheurs en remettant leurs crimes, et puis on leur donne à manger le pain de la table céleste. Ne voyez-vous pas quelle est la netteté et la splendeur des vases sacrés? Nos âmes doivent être encore beaucoup plus saintes et plus éclatantes. Pourquoi? parce que c'est pour nous qu'on a soin de les rendre ainsi nets et luisans. « Jésus-Christ, qui est notre Pâque, a été immolé. C'est pourquoi célébrons ce divin banquet, non avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice et de la corruption de l'esprit, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité. » Quel est ce pain sans levain avec lequel nous devons manger l'Agneau pascal, pour communier dignement? La pureté de conscience, dit Tostat, c'est ce qui est le plus important, pour recevoir avec fruit le corps de Jésus-Christ. Avec quelle contrition de cœur, avec quelle abondance de larmes, avec quelle pureté de corps et d'âme faut-il célébrer ce mystère, où nous recevons en vérité votre chair, où nous buvons en vérité votre sang, où les choses grandes sont unies aux petites, et les divines aux humaines?

SECOND POINT.

Considérez l'énormité du péché que commet celui qui communie indignement. Servez-vous pour cela des règles que les théologiens donnent pour en juger, savoir, l'objet d'où les actions bonnes et mauvaises tirent leur différence essentielle; les circonstances qui changent l'espèce du péché, ou qui l'aggravent; la qualité de la personne qui reçoit l'injure, et de celle qui la commet, et les mauvais effets qui s'ensuivent. Si l'on considère son objet, c'est le premier, le plus auguste et le plus saint de tous les sacremens que le pécheur profane; par conséquent, il commet un très-

énorme sacrilége. Si l'on considére la personne qui reçoit l'injure, c'est un Homme-Dieu. En tant qu'il est homme, l'injure qu'il reçoit surpasse tout le tort qu'on peut faire aux créatures; en tant qu'il est Dieu, l'outrage qui lui est fait surpasse tous les péchés qui ne regardent pas immédiatement sa divinité.

Si l'on considère la personne qui fait l'injure, c'est un homme qui, plus vil que le néant, a l'insolence d'outrager son Créateur et son souverain Seigneur, à sa propre table, au mépris de son infinie grandeur et de toutes les grâces qu'il a reçues de sa bonté. Enfin, si l'on considère les mauvaises suites et les circonstances qui aggravent son crime, il est d'autant plus coupable qu'il ne pèche point ni par ignorance, ni par fragilité, mais par malice, et qu'il oppose au plus grand effort de l'amour divin à son égard, la plus noire ingratitude et la plus horrible perfidie qui se puisse imaginer. C'est pourquoi saint Cyprien le met au rang des idolâtres, disant qu'il profane le temple du Saint-Esprit, qu'il renverse le sanctuaire, qu'il sert en même temps Jésus-Christ et Baal, et qu'il participe tout à la fois à la coupe de Jésus-Christ et à celle des démons.

Saint Jérome nous découvre l'horreur de ce crime par la comparaison de Judas, qui est le chef des méchans prêtres qui traitent indignement le corps du Seigneur.

Rupert dit que celui qui communie indignement est un infâme larron, qui vole le pain des enfans au lieu de le prendre de la main de leur Père céleste, et qu'il mérite la mort pour ce sujet.

Saint Chrysostôme compare le chrétien qui porte son crime jusque dans le sanctuaire, tantôt aux juifs, qui crucifièrent le Fils de Dieu; tantôt à Hérode, qui voulut l'étouffer dès le berceau, sous prétexte de l'adorer.

Enfin saint Augustin dit que la croix du Calvaire, sur laquelle Jésus-Christ expira par la fureur des juifs, lui fut moins sensible que celle qu'il souffre dans une mauvaise conscience souillée de quelque offense mortelle.

Écoutez les plaintes et les reproches que le Fils de Dieu fait à ces impies qui le reçoivent indignement. Pourquoi, dit-il, méchant et malheureux serviteur, souilles-tu mon corps par l'infamie de tes crimes? Tu me mets en une croix plus funeste que celle où je fus attaché sur le Calvaire. Car j'embrassai volontiers celle-ci pour compatir à tes misères; mais celle que tu me fais souffrir m'est intolérable, et je n'y suis qu'à regret.

TROISIÈME POINT.

Considérez le châtiment rigoureux que le Fils de Dieu tire de l'abus du très-saint Sacrement. On ne le peut mieux exprimer que par les paroles du Prophète-Roi, et par les malédictions qu'il fulmine contre les ennemis de Jésus-Christ, au *Psaume* 68. Car elles tombent toutes effectivement sur ceux qui mangent le pain du ciel avec une bouche profane, et qui le reçoivent avec un cœur souillé de crimes.

1.° La Table eucharistique devient, à leur égard, un piége où leur âme s'engage de telle sorte qu'elle devient esclave du péché, et perd, avec la liberté des enfans de Dieu, la vigueur qu'elle avait auparavant pour se porter au bien et se retirer du mal.

2.° C'est un scandale pour eux et pour ceux qui savent leur méchante vie, et qui s'indignent de voir tant de véritables crimes sous le masque d'une apparente dévotion.

3.° C'est un nuage épais qui obscurcit leur entendement, et le couvre de ténèbres si palpables, qu'ils ne peuvent plus supporter les lumières du ciel, ni l'éclat des vérités éternelles, trouvant, par un aveuglement prodigieux, la nuit au milieu du jour, l'erreur et le mensonge en la présence de la Sagesse incarnée.

4.° C'est un poids insupportable sous lequel leur volonté succombe; et au lieu de diminuer la violence de ses mauvaises inclinations, elle les fortifie, et redouble leur tyrannie; d'où vient qu'ils sont toujours courbés contre terre, et ne font aucun effort généreux pour sortir de leur misère.

5.° Ajoutez à cela la colère de Dieu, qu'ils attirent sur eux, à leur grand préjudice; prenant occasion du plus grand de ses bienfaits, de lui faire le plus grand de tous les outrages. Ensuite de quoi, il ne faut pas s'étonner s'il retire sensiblement ses bénédictions spirituelles et temporelles, et s'il leur ôte les biens, la santé, l'honneur, et quelquefois même la vie.

6.° Et quand ils sont ainsi abandonnés à eux-mêmes et à leurs propres passions, que faut-il attendre d'eux, sinon qu'ils tombent de précipice en précipice, et qu'ils amassent crimes sur crimes, par un enchaînement funeste, qui aboutit enfin à l'impénitence finale, étant certain qu'il n'y a point de pécheurs qui s'endurcissent plus tôt, que ceux qui font un mauvais usage du plus saint de nos mystères?

En quoi je les estime les plus misérables de tous les pécheurs, puisqu'ils rencontrent la mort où les autres vont chercher la vie, changeant malheureusement leur remède en poison, le paradis en un enfer, et le principe de leur immortalité glorieuse en un instrument fatal de leur condamnation éternelle.

Tremblez à la vue de leur malheur, et priez Dieu qu'il vous en préserve. Ne vous éloignez pas pour cela du sacrement, mais soyez plus soigneux de vous y préparer.

ENTRETIEN

POUR LE SAMEDI DANS L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Le Fils de Dieu invite à sa table tous ceux qui sont tentés.

Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.

Venez à moi, vous tous qui, travaillez, et qui êtes chargés et je vous donnerai une nourriture qui réparera vos forces. MATTH. 11.

ORIGÈNE remarque que les Israélites ne firent aucun exploit de guerre avant que d'avoir reçu la manne du ciel et vu couler l'eau du rocher. Mais depuis qu'ils eurent mangé le pain des anges, et qu'ils eurent bu de ces eaux miraculeuses, comme si elles leur eussent inspiré un esprit guerrier, ils donnèrent cent batailles, et remportèrent des victoires très-signalées.

Notre vie est une milice réglée, et quiconque fait profession de servir Dieu, doit faire état d'avoir beaucoup d'ennemis sur les bras, qui ne lui donneront point de repos. Au point qu'il se dégage de la servitude du péché et de la tyrannie du démon, tout l'enfer lui déclare la guerre, le monde forme un parti contre lui, la chair dresse ses plus fortes batteries pour ébranler sa résolution : et c'est une des plus importantes vérités de l'Écriture, que celui qui commence à se donner à Dieu, doit se résoudre à la tentation.

Mais saint Cyprien nous avertit qu'il est dangereux d'entreprendre le combat avant que d'avoir mangé le pain de vie, et de s'être armé du Sacrement de l'autel. Celui que l'Église n'arme point pour le combat, n'est point capable du martyre. Le cœur lui manque aussitôt, si la divine Eucharistie ne le relève et ne le ré-

chauffe. Or, il est de la tentation comme du martyre, on ne la peut vaincre sans combat, ni la combattre sans les armes de l'adorable Eucharistie. C'est donc à ceux qui souffrent tentation, que le Fils de Dieu adresse ces paroles pour les inviter à sa Table : « Venez à moi, vous tous qui travaillez, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

§ I.

Le Saint-Sacrement préside aux combats.

Le Saint-Sacrement, comme dit saint Éloi, est un sacrement victorieux, qui nous fait triompher du monde et du prince des ténèbres, qui le gouverne. Le Fils de Dieu y est comme le chef de l'Église militante, il faut donc qu'il soit guerrier; il y réside comme dans son pavillon de guerre, ainsi que l'arche dans le tabernacle; c'est donc le Dieu des armées. Il est donc comme l'Ange dans la colonne du désert qui marchait à la tête des escadrons rangés en bataille. C'est donc lui qui préside à nos combats, et qui nous rend victorieux de nos ennemis invisibles.

Les anciens ont cru que le soleil était un astre favorable, qui présidait aux batailles : et les Perses pour cet effet le portaient au milieu de leurs armées enfermé dans un globe de cristal, qui éclatait sur le pavillon des rois. L'Écriture même le représente dans le cœur du ciel au milieu des astres, comme un chef victorieux au milieu des escadrons qui combattent pour la gloire de Dieu. Mais, à vrai dire, les rayons de ce bel astre n'ont point de vertu qui égale celle du Saint-Sacrement, qui est le soleil de l'Église. Il peut bien éclairer les victoires des conquérans; mais c'est le Fils de Dieu qui les donne : c'est lui qui fait croître les palmes, qui bénit les armes de plusieurs monarques, et qui les favorise d'un heureux succès.

Constance, fils du grand Constantin, étant près de combattre Magnence, fit placer le Saint-Sacrement au

milieu de son armée, exhortant les soldats à communier avant que de donner la bataille. Ce pain de Gédéon se changea en épée, qui saccagea les ennemis, et en fit un sanglant carnage.

Catalac, général des armées de l'empereur Michel, fit prendre le viatique à tous ses soldats avant que d'aller au combat contre les Sarrasins qui assiégeaient Messine. Cette arche du Dieu vivant jeta l'épouvante dans le camp des Barbares, et les mit tous en déroute.

L'empereur Henri, mari de sainte Cunégonde, était heureux dans les batailles; la victoire était à ses gages, et c'était pour lui une même chose de combattre et de vaincre ses ennemis. Pierre Damien en apporte la raison; parce que c'était un palmier virginal, que le sang du Fils de Dieu tenait toujours dans la vigueur. Le soleil eucharistique, qu'il faisait toujours porter dans son camp, éblouissait les yeux des vaincus, par les mêmes rayons dont il couronnait les vainqueurs.

Robert, dont la piété fait un des plus illustres ornemens de notre histoire, ayant mis le siége devant Melun, les murailles de la ville tombèrent par terre, pendant qu'il assistait aux divins mystères; et le canon de la messe, plus fort que toutes les machines de guerre, fit une brèche miraculeuse pour le faire entrer en triomphe dans cette ville de conquête.

Godefroi de Bouillon, assiégeant Jérusalem, comme dit Guillaume de Tyr, fit communier toute l'armée avant que de la mener à l'assaut. Ce dessein lui réussit, et il eut la gloire de remettre le Fils de Dieu dans ses états, et de le porter dans sa ville capitale, non sur les épaules des soldats comme les anciens, mais au milieu de leur cœur, et dans le fond de leur estomac.

Alphonse VIII, roi de Castille, défit deux cent mille Sarrasins en l'année douze cent cinquante-deux, et ne perdit en la bataille que vingt-cinq de ses gens. Aussi ils avaient tous communié : et s'étant repus du fruit de vie, les traits de la mort ne les pouvaient blesser.

Enfin, Charles Martel, en la journée de Tours, atta-

quant Abdérame, qui conduisait une armée d'infidèles composée de trois cent soixante-quinze mille hommes au milieu d'un royaume chrétien, à dessein de détruire l'église de saint Martin et d'établir sur ses ruines le culte de Mahomet; défit toutes les troupes en bataille rangée, et acheta cette prodigieuse victoire par la perte de quinze cents hommes seulement. Voulez-vous en savoir la cause? Il avait communié avant que de donner le combat, il portait les foudres de la guerre dans le pain Eucharistique, qui est le froment des élus; comme les Égyptiens mettaient autrefois dans les mains du Soleil un foudre au milieu d'une gerbe de blé.

Ces prodiges montrent assez que c'est au sang de l'Agneau que les plus glorieux monarques doivent l'honneur de leurs victoires. Mais, s'il leur est si favorable dans les combats de la terre, il l'est encore davantage dans les combats spirituels, et dans la guerre continuelle que nous avons contre les démons. En effet, le Saint-Sacrement est un souverain remède contre les tentations. C'est là que nous trouvons des armes spirituelles pour combattre nos ennemis, des forces pour en user, du secours pour nous défendre, un rempart pour nous couvrir, et la récompense pour nous encourager au combat.

§ II.

Le Saint-Sacrement nous donne des armes pour combattre nos ennemis.

Je dis, en premier lieu, que la divine Eucharistie est un arsenal, où nous prenons des armes pour combattre nos ennemis invisibles.

Les Pères comparent ordinairement l'autel où repose le Saint-Sacrement, au chaste sein de la bienheureuse Vierge; et saint Ambroise semble lui donner cet avantage, qu'au lieu que la bienheureuse Vierge conçut son Fils passible et mortel, l'autel le reçoit glorieux et immortel. Or, le Fils de Dieu venant au monde prit

les armes, comme dit Proclus, dans le sein de la plus pure de toutes les vierges, afin de combattre la mort. Ce fut, pour ainsi dire, la première tente sous laquelle il logea, dit l'abbé Guerric. Et l'Écriture même, dans un sens d'application que lui donne l'Église, semble dire qu'il en sortit tout armé ; et en un autre lieu nous apprenons, des paroles du prophète Isaïe, qu'il commença dès-lors à faire la guerre aux serpens. Les armes qu'il y prit, furent les faiblesses de notre chair, dont il couvrit la force de sa divinité. Il parut, comme dit un excellent interprète, ainsi qu'un petit vermisseau, qui servit d'appât pour attirer le dragon qui voulait le dévorer. Mais, sous cette faible apparence, il trouva la divinité cachée comme l'hameçon, qui le perça et lui donna le coup de la mort. L'autel est en cela fort semblable au sein de la bienheureuse Vierge : c'est la tour de David, où nous trouvons toute sorte d'armes offensives et défensives. Le chrétien qui est attaqué de tentations importunes, s'en approche comme un petit vermisseau que le démon veut dévorer; mais la chair du Fils de Dieu qu'il cache dans son sein, est l'hameçon qui blesse ce monstre et lui fait une grande plaie. Ne crains point, âme fidèle : quoique tu sois plus faible qu'un ver de terre, et que l'orgueil de tes ennemis te paraisse comme une montagne qui va fondre sur toi, tu briseras ces rochers, et tu les mettras en poussière. Tu combats avec des armes invincibles, tu as la chair du Fils de Dieu au-dedans, et les armes de sa passion au-dehors.

De vrai, c'est dans cet adorable mystère que le Fils de Dieu nous donne les armes de la croix, comme Jonathas donna son arc, son épée et son baudrier à David, lorsqu'il le vit persécuté de Saül. Quelle est l'épée de Dieu ? quel est son arc, avec lequel il a défait nos ennemis? c'est la croix, qui a vaincu les enfers, et taillé en mille pièces le corps de ce serpent tortueux, dont le prophète Isaïe nous représente naïvement la défaite par ces paroles : Le Seigneur frappera avec

son épée dure, forte et grande, Leviathan, ce serpent tortueux, et tuera la baleine qui est dans la mer. Les Perses, par une ancienne superstition, adoraient autrefois l'épée, parce qu'ils croyaient que son éclat éblouissait les démons, et leur faisait prendre la fuite. Mais nous adorons la croix à plus juste titre, parce que c'est l'épée du Sauveur du monde, dont la vertu effective et véritable, est d'épouvanter les démons, et de chasser tous ces esprits de malice conjurés à la ruine des hommes.

C'est la croix qui l'a remis sur son trône, et qui l'a fait régner dans les cœurs. Le monde, qui l'avait méconnu dans sa gloire, l'a reconnu dans sa mort. La croix, qui avait été le lit de ses douleurs et le théâtre de ses ignominies, est aujourd'hui l'organe de sa puissance, l'instrument de ses victoires, le sceptre qui régente l'univers. Les rois du monde règnent par le fer; mais vous, ô mon Sauveur, vous régnez par le bois; ils portent le sceptre dans leurs mains, et vous le portez sur l'épaule; ils mettent leur force dans la multitude de leurs soldats, et vous, dans la multitude de vos plaies; ils portent au-dehors une couronne d'or, et au-dedans une couronne d'épines, et vous, au contraire, vous portez dans le cœur la couronne de gloire, et la couronne d'épines sur la tête; mais ces épines vous couronnent Roi des cœurs, et réparent toutes les ruines que l'esprit de ténèbres cause, par la tentation, au milieu de votre empire. La tentation déshonore Jésus-Christ: dans l'entendement de l'homme, par l'illusion et par l'erreur; dans sa volonté, par la révolte et la désobéissance; dans son cœur, par l'ambition; dans son corps, par la volupté; dans ses biens, par l'avarice, et dans sa puissance, par l'orgueil. La croix répare tout cela. Elle glorifie Jésus-Christ dans l'entendement de l'homme, par la foi; dans sa volonté, par la soumission; dans son cœur, par la charité; dans son corps, par la mortification; dans ses biens, par le mépris des richesses, et dans sa puissance, par le

mépris de l'honneur. La tentation porte l'homme dans le péché au mépris des grâces que Dieu lui présente, de la couronne qu'il lui promet, des trésors qu'il lui offre, et de la gloire qu'il lui prépare. La croix, au contraire, porte l'homme à la pénitence, au mépris des richesses, qu'il foule aux pieds pour épouser la pauvreté; des honneurs, qu'il fuit pour embrasser l'humilité; des plaisirs, qu'il quitte pour conserver la chasteté, et du monde, auquel il renonce, afin de prendre le ciel pour son partage. La tentation retire l'homme du service de Dieu, par la crainte des grands, qui l'attirent au mal; par la persuasion des sages du monde, qui l'entretiennent dans l'erreur; par l'exemple des égaux, qui le fortifient dans le vice; et par l'artifice des démons, qui le remplissent de fausses espérances et de vaines appréhensions. La croix répare tout cela. Elle triomphe des grands, qu'elle surmonte; des sages, qu'elle confond; des tourmens, qu'elle méprise; de la mort, qu'elle désarme; et des démons, qu'elle met en fuite. Enfin, la tentation déshonore Dieu : dans le ciel, par la chute des Anges; dans l'air, par les puissances des ténèbres qui le remplissent; sur la terre, par la malice des hommes; dans les enfers, par l'insolence de Satan, qui y exerce son empire. La croix, au contraire, glorifie Dieu partout : et dans le grand monde, qui est sa maison; et dans l'homme, qui est son temple; et sur la terre, qui est l'escabeau de ses pieds; et dans l'enfer, qui est sa prison; et dans le ciel, qui est le trône de sa grandeur.

Or, c'est particulièrement dans la participation des divins mystères, dans l'usage du Saint-Sacrement, que le Fils de Dieu nous applique les mérites de sa passion et la vertu de sa croix. Il me semble qu'en se donnant à nous dans la communion, il nous présente sa croix, et nous dit ces paroles, que Jérémie dit autrefois au brave Machabée, en lui donnant l'épée pour combattre les ennemis de Dieu : « Prenez cette épée sacrée, que je vous donne comme un présent de ma

main. » Souvenez-vous de ma mort, souvenez-vous de ma croix, quand vous serez au fort de la tentation. Ne quittez jamais cette épée; armez-vous de la pensée de mes souffrances: ce sont les armes avec lesquelles j'ai triomphé de l'enfer et du monde, et qui vous rendront victorieux de tous vos ennemis, si vous savez vous en servir.

§ III.

Le Saint-Sacrement nous donne des forces pour combattre nos ennemis.

Le Fils de Dieu ne se contente pas de nous donner des armes pour combattre nos ennemis, il nous donne aussi des forces pour en user. Car c'est à sa table que les fidèles prennent les qualités de l'aigle, dit saint Ambroise. L'autel est le lieu où s'assemblent les bonnes âmes, qui ont la force et le courage de l'aigle. Car où est le corps, là se trouvent les aigles. L'autel est la forme du corps. Le corps de Jésus-Christ est sur l'autel, et vous êtes des aigles. L'aigle est ennemi des serpens, et leur fait continuellement la guerre : les âmes vertueuses sont continuellement aux prises avec les démons. Mais qui leur donne la force de combattre ces serpens, sinon la divine Eucharistie? Ce dragon, comme dit saint Paulin, crève de dépit et sèche de chagrin, lorsqu'il voit que nous mangeons ce pain avec une sainte avidité, et que nous en profitons. Le sang de Jésus-Christ, qui rougit nos lèvres, l'épouvante, soit parce que ce sang est la cause de sa perte et de sa ruine ; soit parce que c'est le principe de notre force. Ce sang que tu as répandu, ô malheureux démon, est ta perte et mon salut. Quand je l'ai bu, je suis invulnérable, je ne crains plus ton venin ni ta fureur. L'auteur inconnu sur les *Psaumes* dit que le Fils de Dieu est cet oiseau d'Orient, dont parle le prophète Isaïe, qui vole avec une vitesse incroyable partout où la volonté de son Père céleste l'appelle; et que les fi-

dèles, prenant son sang dans l'Eucharistie, en tirent une généreuse vigueur qui les rend invincibles et intrépides : de même que les éperviers, ayant bu le sang de leur proie, vont au combat sans craindre le danger. Et de vrai, que peut craindre une âme généreuse, qui tire ses forces du sang de Jésus-Christ, dont la seule vue blesse mortellement les démons, et les met en fuite ?

Saint Cyprien, ou plutôt l'auteur des *Œuvres Cardinales*, dit qu'en participant aux mystères divins, nous devenons un même esprit et une même chair avec Jésus-Christ, comme les enfans du Très-Haut et les héritiers de l'éternité. Si nous sommes une même chair avec le Fils de Dieu, peut-on trouver un remède plus puissant pour fortifier notre faiblesse? J'avoue que je suis plus faible qu'un roseau; mais étant uni au corps de Jésus-Christ, lié à cette ferme colonne, qui me pourrait ébranler ? Si nous sommes un même esprit; si, comme dit saint Chrysostome sur le *Psaume* 22, il nous ôte tous les sentimens de la chair, pour nous donner la force de son esprit, qui nous peut désunir et séparer de son amour, n'ayant plus qu'un même cœur, une même âme, un même esprit avec lui? Ayant l'esprit de vie, pouvons-nous craindre la mort? Ayant l'esprit de vérité, pouvons-nous craindre l'illusion et le mensonge? Ayant l'esprit de force, pouvons-nous craindre la violence ? De plus, si nous sommes faits enfans du Très-haut, et s'il nous en donne les qualités et le mérite, la grandeur de courage n'est-elle pas le caractère des enfans de Dieu ? Peut-on être lâche, étant du sang royal de Jésus-Christ ? Peut-on s'attacher à la terre, étant héritiers présomptifs de la couronne du ciel? Enfin, s'il nous rend participans des délices éternelles, et s'il nous fait manger le pain des anges, n'est-ce pas pour nous donner la force et la vertu des anges? Certainement il était bien à propos qu'ayant à combattre les démons, nous eussions l'esprit et le cœur de ces célestes intelligences. Il fallait avoir l'ardeur des Séraphins

pour combattre cet esprit malheureux, privé d'amour, qui a mis son siége sur l'aquilon. Il fallait avoir les lumières des Chérubins pour découvrir les tromperies de l'esprit de ténèbres; et la fermeté des Trônes, pour résister aux insultes de cet esprit inquiet, qui est toujours en embuscade pour nous surprendre. Il fallait avoir l'empire des Dominations pour dompter nos passions déréglées, que cet esprit brouillon soulève contre la raison; et le courage des Principautés, pour nous élever au-dessus de toutes les grandeurs de la terre, que cet esprit d'orgueil nous présente pour flatter notre ambition. Il fallait avoir l'autorité des Puissances, pour enchaîner ce tyran qui veut usurper une insolente domination sur notre liberté; l'activité des Vertus, pour détruire sa malice par la pratique des bonnes œuvres; la science des Archanges, pour découvrir ses finesses et ses prestiges; et la charité des Anges, pour étouffer les semences de la discorde qu'il tâche de jeter parmi nous.

Or, c'est ce que fait le Fils de Dieu dans l'adorable sacrement de son corps et de son sang. C'est la fournaise du divin amour qui nous enflamme, le soleil de l'Église qui nous éclaire, le centre des cœurs qui affermit notre repos, le sceptre de la divinité qui brise la tête du dragon, la racine des bonnes œuvres, la source des bonnes pensées, et le nœud de la concorde, qui détruit les forces de Satan et qui augmente les nôtres. Car, comme dit saint Ignace martyr, notre concorde cause sa ruine, notre union est son tourment; et la bonne intelligence qui est entre nous, met le désordre dans son esprit, et le désespoir en son cœur.

§ IV.

Le Saint-Sacrement attire tous les anges du ciel pour nous servir de défense.

Mais ce qui est admirable, c'est que le Saint-Sacrement ne nous imprime pas seulement les qualités de

ces esprits bienheureux, qui sont la milice du ciel, mais il les attire tous à notre secours, et les fait descendre avec le Fils de Dieu pour veiller à notre défense. Car, comme dit saint Grégoire, qui des fidèles peut douter qu'à l'heure du sacrifice le ciel ne s'ouvre à la parole du prêtre, et que les anges ne descendent en foule pour honorer ce mystère? On sait assez la coutume des Grecs, qui ouvraient les rideaux de l'autel au moment de la consécration, avec autant de vénération que s'ils eussent fait l'ouverture des cieux. Ce sentiment était si universel et si commun parmi eux, qu'il avait fait passer ces paroles en proverbe : Le ciel s'ouvre quand on tire le voile. Et donc, si le ciel ouvre ses portes royales, s'il faut ainsi dire, pour donner passage au Fils de Dieu, est-il croyable que le roi soit sans sa cour, et que les anges ne lui tiennent pas compagnie? et s'ils descendent avec lui, n'est-ce pas pour nous défendre?

O chrétien, que devez-vous craindre au milieu de cette milice céleste? N'êtes-vous pas bien lâche, si vous quittez le combat, et si vous cédez à l'ennemi, ayant le Fils de Dieu si près de vous, accompagné de tant d'esprits bienheureux qui sont en armes pour vous défendre?

Mais quand il serait tout seul à vos côtés, n'est-il pas assez puissant pour vous donner la victoire? De quelle excuse pouvez-vous couvrir votre lâcheté, si vous fuyez honteusement en sa présence? Arrêtez, âme timide, tenez ferme; ou si vous n'avez pas le courage de combattre, cachez-vous au moins dans ses plaies amoureuses qu'il vous ouvre comme un asile assuré, pour vous mettre à couvert de tous les efforts de l'enfer. Si la défiance de votre salut vous donne de l'inquiétude et vous tente de désespoir, regardez la plaie de son cœur comme la porte du ciel, qu'il ne ferme à personne, pourvu qu'il y veuille entrer. Si l'orgueil se veut emparer de votre esprit, prenez une des épines de sa couronne, et piquez votre cœur pour

désenfler sa tumeur. Si vous sentez de la froideur au service de Dieu, regardez ses religieuses cicatrices comme l'étendard qui vous anime au combat. Quand l'empereur Constantin faisait paraître le Labarum, tous les soldats criaient : *Au travail !* pour témoigner leur courage par ce cri d'allégresse. De même, quand vous voyez sortir l'hostie du tabernacle et paraître entre les mains du prêtre, regardez-la comme l'étendard de la milice chrétienne, qui vous appelle au travail, et vous anime au combat. Car si notre chef est déjà couronné de gloire, et s'il a fini ses travaux, il combat encore dans ses membres ; et c'est pour cela qu'il demeure parmi nous, comme un généreux chef au milieu de son armée, et qu'il se donne à nous dans le Sacrement, non-seulement comme la force des combattans, mais encore comme la récompense des vainqueurs.

Après tant de motifs et de considérations qui nous obligent à combattre courageusement contre nos ennemis invisibles, ne serait-il pas honteux de succomber à la tentation et de perdre la victoire, faute de confiance et de résolution ? Courage ! que craignez-vous ? vous n'avez à combattre qu'un ennemi vaincu. Il a perdu ses forces, et vous tremblez devant lui ; il est vaincu, et vous lui cédez la victoire ; il est enchaîné, et vous lui donnez la liberté ; vous pouvez être le maître, et vous vous faites esclave.

Si le Fils de Dieu ne l'avait point désarmé, vous pourriez prétendre à quelque excuse de faiblesse, d'inégalité de forces, de manquement de lumière, de résolution et de courage ; mais depuis qu'il s'est revêtu des faibles dépouilles de notre nature pour achever cette guerre qui avait duré si long-temps, et qu'il a mis sa force, ses armes, et le secours de ses grâces dans le Saint-Sacrement, si vous êtes encore si lâche que de céder aux efforts de Satan, n'est-ce pas une infamie insupportable ?

Est-ce donc là toute la reconnaissance qu'il doit at-

tendre de vous après vous avoir nourri de sa chair et de son sang, revêtu de sa force, reçu dans sa milice, associé à son triomphe, de vous rendre sans coup férir, de passer dans le camp de son ennemi comme un infâme déserteur, et de préférer la servitude du monde la plus ignominieuse, à la gloire de son royaume? O la grande insolence ! ou plutôt, ô l'extrême bassesse d'un chrétien, qui donnerait de la confusion et de la honte à Dieu même, s'il en était capable !

MÉDITATION

POUR LE SAMEDI DE L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Ceux qui fréquentent les Sacremens et qui communient souvent, doivent avoir un grand empire sur leurs passions, et un grand courage pour combattre les ennemis de leur salut.

Parâsti in conspectu meo mensam adversùs eos qui tribulant me.

Vous avez préparé un festin devant mes yeux, contre ceux qui m'affligent et me traversent. Ps. 22.

PREMIER POINT.

Considérez que le Saint-Sacrement est appelé le pain des forts, et qu'il l'est en effet pour trois raisons, qui feront les trois Point de cette méditation.

La première est, parce que ceux qui le mangent sont obligés de dompter leurs passions, et de combattre généreusement tout ce qui peut troubler la paix de leur cœur. Car le cœur de celui qui communie et qui reçoit le corps sacré de Jésus-Christ, est le lit où ce roi pacifique repose. Il ne faut donc souffrir autour de lui rien qui puisse troubler son sommeil. « Le lit

de Salomon, dit l'Épouse des Cantiques, est environné de soixante des plus vaillans hommes d'Israël, qui ont tous l'épée à la main, » afin que rien ne trouble son repos durant la nuit. La paraphrase chaldaïque ajoute que ces braves guerriers ne craignent point les esprits malins qui marchent pendant les ténèbres de la nuit. Le lit de Salomon, c'est le cœur du chrétien qui communie; lit qui doit être tout couvert de fleurs, c'est-à-dire, orné de toutes les vertus. Sa tente, c'est le tabernacle où l'on garde le très-saint Sacrement: « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il demeurera avec eux, et ils seront son peuple; et Dieu, demeurant avec eux, sera leur Dieu. » Le premier pavillon de guerre qu'il choisit en venant au monde, fut le sein de la bienheureuse Vierge. Mais lorsqu'il en sortit, et qu'il retourna vers son Père, il choisit le tabernacle où l'on conserve le Saint-Sacrement pour sa tente, et notre cœur pour son lit de repos, afin de demeurer invisiblement avec nous et dans nous-mêmes. Les fidèles qui communient souvent, sont les forts d'Israël qui environnent sa tente, et qui veillent autour de sa couche royale. Il faut donc qu'ils soient tous généreux, et qu'ils soient toujours en garde, toujours armés, toujours prêts à combattre leurs ennemis. Car il ne serait pas raisonnable qu'il trouvât, dans le cœur où il repose, des passions rebelles, des désirs déréglés, des saillies violentes, et des convoitises désordonnées. Il faut que le lieu où il demeure soit calme et paisible; il en faut bannir le tumulte et le trouble des passions, et pour cela il faut avoir beaucoup de vigueur et de courage.

SECOND POINT.

Considérez que le Saint-Sacrement est appelé le pain des forts, non-seulement parce que le Fils de Dieu veut que ceux qui le mangent soient maîtres de leurs passions, et victorieux de toutes les tentations du démon, de la chair et du monde; mais encore parce

que ce pain leur donne la force, la vigueur et le courage de les combattre. Car, si David était fortifié par la seule vue de ce festin, quelle force n'en doivent pas tirer ceux qui en sont véritablement participans ! «Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, dit le Seigneur, et moi en lui. » Si cela est, il n'a pas sujet de craindre, ayant un si puissant renfort. Je suis en Dieu, dit saint Augustin; qu'y a-t-il de plus fort? et Dieu est en moi; qu'y a-t-il de plus doux? Quand je serais au milieu des ombres de la mort, Seigneur, je ne craindrais point qu'il m'arrive aucun mal, parce que vous êtes avec moi. Car, que peut-on souhaiter de plus sûr et de plus fort que d'être avec vous, ô mon aimable Sauveur? quel mal me peuvent faire tous mes ennemis en votre divine présence? Vous m'avez préparé un festin contre tous ceux qui m'affligent; je ne les crains plus, quand j'ai l'honneur de manger à votre table. En effet, dit saint Chrysostome, qui sont ceux qui nous persécutent et nous tourmentent? les tentations de l'ennemi, le mouvement des passions qui nous agitent, les désirs déréglés, les délices et les honneurs du siècle; car ceux qui vivent de la sorte souffrent les afflictions de la chair. Mais sitôt qu'ils s'approchent de la table du Tout-Puissant, ces afflictions se changent en consolations, parce qu'on leur ôte ce qui est de la chair, et on leur donne ce qui est de l'esprit.

TROISIÈME POINT.

Considérez, pour dernière raison, que le Saint-Sacrement est appelé le pain des forts, parce que c'est la récompense des grands courages, qui surmontent tout ce qui s'oppose à leur perfection, et qui demeurent victorieux de tous les ennemis de leur salut. Faites réflexion sur tous les motifs qui nous peuvent animer au combat, et sur tous les fruits qu'on peut prétendre de la victoire, vous trouverez que saint Jean les a tous recueillis dans le Saint Sacrement.

Le Saint-Sacrement est donné aux vainqueurs comme une couronne de vie. La table, où l'on mettait anciennement les pains de proposition, était couronnée d'une couronne d'or, pour nous apprendre qu'en prenant le pain céleste à la table du Fils de Dieu, dont celle-là n'était que la figure, nous y recevons une couronne immortelle.

Le Saint-Sacrement est la perle évangélique, et la pierre précieuse sur laquelle est gravé le nom des prédestinés, et par conséquent qui vaut mieux que tous les trésors du monde.

Le Saint-Sacrement est l'étoile du matin, qui devance le jour de l'éternité, et l'aurore qui enfante le soleil de la gloire.

Le Saint-Sacrement est l'arbre de vie qui répare nos forces, et nourrit nos corps et nos âmes à l'immortalité.

Le Saint-Sacrement est le trône du Fils de Dieu, d'où il invite les pécheurs qui sont esclaves du démon à recouvrer leur liberté, leur promettant de les faire asseoir à ses côtés, s'ils ont le courage de rompre leurs chaînes.

Le Saint-Sacrement est la manne qui cache toutes les délices du ciel, et qui en donne le goût et la jouissance aux âmes courageuses qui combattent pour la gloire du divin Époux.

Le Saint-Sacrement est la source du vrai repos qui nous établit dans une paix immuable, et qui donne une si forte assurance à nos esprits, qu'ils deviennent comme des colonnes inébranlables, qui soutiennent, sans se démentir jamais, tout le poids de la perfection chrétienne, qui est le temple de la Divinité.

Combattez donc généreusement contre toutes les tentations qui vous attaquent, soyez maître de tous vos sens, prenez un grand empire sur toutes vos passions, si vous voulez goûter les fruits du divin Sacrement, et retenez bien ces paroles de votre Maître : « Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. Je donnerai gratuitement à boire de la source d'eau vive à

celui qui a soif. Celui qui sera victorieux possèdera ces choses ; et je serai son Dieu, et il sera mon fils. Mais pour ce qui est des timides et des incrédules, des exécrables et des homicides des fornicateurs, des empoisonneurs, des idolâtres et de tous les menteurs, leur partage sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort (1). » Dieu vous en préserve. Ainsi soit-il.

ENTRETIEN

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Jésus-Christ est le pain des pauvres, il les invite à sa table, et il les console par son exemple.

Exi citò in plateas et vicos civitatis, et pauperes, ac debiles, et cæcos, et claudos introduc hùc.

Allez-vous-en promptement dans les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. Luc. 14. 21.

Saint Ambroise, dans ses commentaires sur saint Luc, dit excellemment que la pauvreté du Fils de Dieu est notre patrimoine, comme sa faiblesse est notre force, et qu'il a voulu être dans l'indigence, afin de nous acquérir de grandes richesses. Cette pensée est pleine de douceur et de consolation pour tous les fidèles, mais surtout pour les pauvres qui, n'ayant rien sur la terre qui leur puisse servir d'appui, trouvent le trésor des vrais biens caché dans le Saint-Sacrement de l'autel. Car, comme dit saint Chrysostôme, quand Dieu prend le soin de nous nourrir, nous ne devons pas craindre la disette de toutes choses.

(1) *Apoc.* 21. 6.

La pauvreté dans l'esprit de l'Évangile n'est point un opprobre; le Fils de Dieu l'a rendue glorieuse dans ses serviteurs, et divine en sa personne. Je révère le sentiment des Pères, qui disent qu'en descendant du trône de sa grandeur, il apporta avec lui les premières fleurs de la pureté virginale, mais qu'il vint cueillir ici-bas les fruits de la pauvreté, qui ne croissent point dans le ciel. Toutefois, il faut avouer que cette vertu tire son origine de plus haut, et que sa source est dans la Divinité même, qui en a tout le bien, quoiqu'elle n'en souffre point les incommodités.

Dieu foule sous ses pieds tous les trésors de la mer et de la terre, parce qu'il n'en a pas besoin; il se suffit à lui-même, il ne cherche rien hors de lui; il est autant éloigné des richesses que de leur usage; et comme il est impossible qu'il en tire du profit, il ne peut aussi en concevoir de l'amour. Il est vrai qu'il trouve dans son essence un trésor infini, qui le rend infiniment heureux et content; mais c'est un bien commun, ennemi de toutes propriétés, excepté celles qui lui sont personnelles. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit vivent en commun; chacune de ces adorables Personnes ne possède rien de propre que sa substance, qui n'empêche pas qu'il n'y ait entre elles une parfaite communauté de biens, même gloire, même domaine, mêmes richesses, même nature, même vie. Aussi a-t-il voulu que ce souverain bien fût le trésor des pauvres, et tant s'en faut que sa jouissance intéresse tant soit peu leur pauvreté, qu'au contraire il est nécessaire d'être pauvre pour en avoir la possession. Il est donc vrai que cette vertu évangélique a son principe dans le ciel, et que son extraction ne peut être plus noble, puisqu'elle est aussi ancienne que Dieu même.

C'est de là que le Sauveur du monde l'a apportée sur la terre, et qu'il en a tiré la première copie sur son humanité sainte, avec tant d'avantage, qu'il semble avoir ajouté de nouveaux charmes à sa beauté.

Il est né dans une étable, il a passé son bas-âge dans un exil, il a vécu le reste de sa vie dans un dénuement général de toutes choses, il est mort tout nu sur une croix, il a été enseveli dans un tombeau emprunté. Sa naissance, sa vie, sa mort, sa sépulture, sont des marques visibles de son extrême indigence.

Dès le premier moment de sa conception, il dépouilla son humanité de sa propre substance, afin qu'elle fût sans appui et sans support des créatures; et pour être le roi des pauvres, il renonça volontairement à tous les royaumes du monde.

Au moment de sa naissance, il parut dans une extrême nudité, couché sur le foin, enveloppé de pauvres langes, dépouillé de tout, parce que, comme dit saint Cyprien, il avait tant d'attraits et tant de charmes, qu'il n'était pas besoin, pour gagner nos cœurs, qu'il empruntât d'autres ornemens étrangers; quand il eût assemblé autour de lui toute la pompe des monarques, on ne l'eût pas regardé, l'éclat de ce soleil naissant en eût effacé toute la clarté.

Durant le cours de sa vie, jamais il ne s'appropria rien, non pas même une pierre pour appuyer sa tête; parce que, comme dit saint Jérome, celui qui est le maître de l'éternité, fait mépris de ce qui est sujet au temps, et ne daigne pas s'emparer des biens qu'il a laissés en partage aux Césars, comme de chétives dépouilles.

Il sortit du monde de même qu'il y était entré; il voulut mourir élevé en croix, pour s'éloigner davantage de la terre, et ne se réserva que les épines de sa couronne, pour faire régner la pauvreté jusque dans le tombeau qu'il ne voulut avoir que par emprunt; parce que, comme dit saint Ambroise, ce n'était pas un lieu qui fût propre pour la demeure de la vie.

Il semble que c'était là le plus haut point où le Fils de Dieu pouvait porter cette vertu. Car que peut-on ajouter à la nudité de sa naissance et de sa mort,

sinon, comme dit saint Augustin, l'ignominie de la croix? Toutefois il est allé plus avant; et ne pouvant plus trouver dans l'état de sa vie mortelle de quoi satisfaire à l'amour qu'il avait pour la pauvreté, il en a conservé les livrées dans un état impassible; et par une rare invention de sa sagesse, il nous a tracé le modèle du plus parfait dénuement sur le fonds du plus riche trésor de l'Église, qui est la divine Eucharistie. C'est là qu'il est parfaitement pauvre, au lieu même où il nous fait parfaitement riches; là, où il nous donne tout, il n'a rien: ce qui fait le comble de nos biens, est le comble de son indigence; et pour nous revêtir des plus précieux ornemens de la grâce, il ne laisse rien autour de lui qu'un voile blanc, composé de simples accidens. A quel dessein? pour consoler les pauvres dans leur disgrâce, et apprendre à tous les fidèles le mépris des richesses, et le détachement de toutes les choses de la terre.

§ I.

Cinq espèces de pauvreté.

Pour concevoir cette vérité, il faut présupposer qu'il y a cinq espèces différentes de pauvreté, que les Pères ont remarquées: pauvreté de disgrâce, pauvreté de désirs, pauvreté de profusion, pauvreté d'artifice, pauvreté de volonté. La première est celle des mendians, que le malheur de la fortune a réduits à la misère; la seconde est celle des avares, que la convoitise des biens du monde rend pauvres au milieu de leurs richesses; la troisième, des prodigues, qui se ruinent par des dépenses inutiles et superflues; la quatrième, des fourbes, qui cachent leurs richesses sous une pauvreté apparente; la cinquième, des justes, qui, par un généreux mépris de la terre, s'engagent dans les liens d'une pauvreté volontaire. La première est un fléau, la seconde est un poison; la troisième, un vau; la quatrième, un abri passager; la cinquième, un

édifice solide. La première est malheureuse, parce qu'elle incommode; la seconde, funeste, pernicieuse, parce qu'elle tue; la troisième, venteuse, parce qu'elle enfle l'esprit; la quatrième, artificieuse, parce qu'elle use de dissimulation et de feinte; la cinquième, glorieuse, parce qu'elle nous donne droit à la couronne.

De ces différences considérables qui partagent la pauvreté, vous voyez bien qu'il n'y a proprement que la dernière qui ait pu gagner le cœur du Fils de Dieu. Car, de dire qu'il soit pauvre par quelque disgrâce, soit de nature ou de fortune, cela ne se peut : non par infortune, car il est le Dieu du monde, et le souverain maître de toutes choses; non par le malheur de sa naissance, car il est héritier de tous les biens du Père éternel; et ses ennemis mêmes, qui lui ont ravi la vie, ne lui ont pas disputé ce droit. Voici l'héritier, disent-ils, allons, tuons-le. Qu'il soit pauvre par avarice, cela n'est pas possible : car que peut souhaiter celui qui possède tout? ni par prodigalité, puisqu'il a des trésors inépuisables. Le crucifix est une source où tout le monde puise, et que personne n'épuise, dit saint Chrysostome. Plus il donne, plus il abonde; parce que tout ce qui sort de lui par les mains de sa puissance, rentre dans lui par les portes de sa bonté. Enfin, il ne peut être pauvre par déguisement, ni par feinte : car il est la vérité, qui ne peut tromper; la sagesse incréée, qui ne peut être trompée; la parole éternelle, qui ne peut rien céler; la simplicité, qui ne peut dissimuler; la lumière, qui ne se peut cacher; la bonté par essence, qui ne peut s'empêcher de paraître ce qu'elle est. Et partant, s'il a épousé la pauvreté durant sa vie, et s'il la chérit encore dans le divin Sacrement, il faut que ce soit une pauvreté volontaire, car il n'y est que par amour; pauvreté bienheureuse, car il est la béatitude des saints; pauvreté contente, car il est la source des vraies délices; pauvreté innocente, car il est le Saint des saints; pauvreté couronnée, car il est le roi de gloire.

Cependant, si nous considérons de près cette aimable pauvreté, qui éclate dans l'adorable Sacrement de l'autel, quoiqu'elle soit tout amoureuse et toute libre, il faut confesser qu'elle tient beaucoup des autres, sans être criminelle comme les autres; que sa pauvreté dans ce mystère est une pauvreté de disgrâce, parce qu'il y souffre toutes les disgrâces des pauvres : pauvreté de désirs, parce que la chose qu'il désire le plus, est celle qu'on lui donne le moins; pauvreté prodigue, parce qu'il donne tout, jusqu'à son propre sang; pauvreté de sagesse, parce qu'il cache des trésors immenses sous cette apparente pauvreté.

§ II.

La pauvreté de Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement est une pauvreté de sagesse.

Considérez donc, premièrement, que si le Fils de Dieu est pauvre, comme il l'est en effet dans ce Saint-Sacrement, ce n'est pas par contrainte, mais par dessein : sa pauvreté n'est pas une pauvreté forcée, mais une pauvreté de sagesse. Vous savez qu'il est riche en miséricorde, riche en bonté et en patience, riche en gloire et en magnificence, riche en libéralité, riche en sagesse, riche en grâces et en vertus, riche en toute sorte de biens. Vous n'ignorez pas aussi qu'il ne peut perdre ce qu'il possède, non plus qu'il ne peut augmenter ses richesses, parce qu'elles sont infinies; et ce qui est infini ne peut croître, ni décheoir de sa plénitude. Pourquoi donc feint-il une pauvreté affectée pour amasser du bien, puisqu'il n'en a pas besoin; et qu'il ne peut pas même devenir plus riche qu'il n'est? parce que ce n'est pas pour lui qu'il amasse, mais pour nous. « Les enfans, dit l'Apôtre, n'amassent pas des trésors pour leur père, mais les pères pour leurs enfans. » Or, Jésus-Christ est le Père de tous les pauvres, c'est-à-dire de tous les hommes, qui, étant tous pécheurs, ont tous besoin de la grâce

et de la miséricorde de Dieu. Qu'a-t-il donc fait dans cet adorable mystère, afin de pourvoir à nos besoins? il s'est travesti en pauvre; et cachant sa pourpre royale, son sceptre, sa couronne, ses trésors, et toutes les marques de son souverain domaine, il s'est couvert de notre pauvreté pour nous acquérir de nouvelles richesses. C'est sous cet habit emprunté, sous ces faibles espèces du pain et du vin, sous ce voile du sacrement, qu'il se présente à son Père pour obtenir de lui ce qu'il sait nous être nécessaire. Que lui demande-t-il? ce qu'il demanda sur la croix, c'est-à-dire le pardon des offenses que nous commettons contre lui, la consolation et la foi dans les afflictions qui nous arrivent; l'union et la charité mutuelle, qui de plusieurs personnes ne fassent qu'un même corps et un même esprit; en un mot, tout ce qui est nécessaire pour la sanctification de nos âmes. De la porte du ciel ce divin Sauveur vient frapper, comme pauvre, à la porte du cœur humain pour lui demander l'aumône et le conjurer de soulager son indigence. Eh! Seigneur, que demandez-vous, et qu'attendez-vous de moi? Que peut donner celui qui n'a rien que le péché? O bonté infinie! c'est cela même qu'il demande: il se veut charger de nos péchés, pour les effacer de son sang; il nous demande nos misères pour les mettre dans son sein, et les changer en douceur et en consolation; il nous demande un peu d'eau, je veux dire quelques larmes de compassion ou de douleur; et pour nous ouvrir le cœur, et nous donner moyen de lui accorder ce qu'il désire, il se met, par un trait merveilleux de sa sagesse, dans un état où nous pouvons exercer avec lui toutes les œuvres de miséricorde que l'on a coutume de pratiquer envers les pauvres: visiter les prisonniers; car il est enfermé depuis dix-huit siècles dans nos tabernacles, et lié aux accidens du pain comme un prisonnier perpétuel d'amour. Ensevelir les morts; car il est en état de mort, comme une victime d'expiation qui se sacrifie à la justice de

son Père éternel, et en cette qualité notre cœur lui doit servir de tombeau. Revêtir ceux qui sont nus; car il n'a rien qui le couvre que les espèces du Sacrement, laissant à la charité des fidèles de parer ses autels, et de lui fournir les ornemens que la bienséance demande dans un si auguste mystère. Loger les pèlerins; car combien de fois descend-il du ciel, qui est le domicile de sa gloire, pour venir loger dans nos âmes, et demeurer comme un pèlerin parmi nous, compagnon de nos voyages, fidèle guide du ciel, qui nous conduit sûrement au port de l'éternité ? Donner à boire à ceux qui ont soif; car il brûle, comme nous verrons bientôt, d'une soif ardente de notre salut. Donner à manger à ceux qui ont faim; car il n'est pas seulement la viande du festin eucharistique, il est aussi le convié qui se nourrit des bons désirs de notre âme. Ma pénitence, dit saint Bernard, est sa viande; et si je connais bien ses inclinations, je suis moi-même sa nourriture. Quand est-ce qu'il me mange? quand il me corrige. Quand est-ce qu'il me transmet dans son estomac? quand il m'instruit, et me donne de salutaires conseils. Quand est-ce qu'il me digère ? quand il me change et me transforme en lui par une parfaite imitation de ses vertus. Qui ne serait ravi d'une si excessive bonté ? et qui n'admirerait les artifices de son amour, qui a trouvé un moyen si doux pour gagner nos cœurs, nous engageant par tant de charmes aux œuvres de la charité, non par aucun intérêt, mais pour avoir un jour occasion de nous faire riches des biens du ciel, et de nous dire, comme à ses plus chers enfans : « J'étais étranger sur la terre, et vous m'avez bien reçu; j'étais nu, et vous m'avez revêtu; » recevez pour récompense la couronne que je vous ai préparée dès la naissance du monde ?

§ III.

La pauvreté de Jésus-Christ est une pauvreté de profusion.

Si le Sauveur du monde est ingénieux à trouver les moyens de cacher ses richesses et ses trésors, il n'est pas moins libéral et magnifique à les répandre avec profusion. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il est pauvre dans le Sacrement de son amour, qui est la source de tous les biens. Sa pauvreté est un effet de sa profusion : il est pauvre, parce qu'il est prodigue ; et il est prodigue, parce qu'il aime. L'amour n'a rien à soi, il donne tout ce qu'il a ; et après qu'il s'est dépouillé de toutes choses, il se donne lui-même pour être tout à ce qu'il aime. Et puis, la prodigalité est un excès de bonté. Or, le Fils de Dieu est bon jusqu'au dernier excès ; et quand il est question d'obliger les hommes et de leur faire du bien, il ne garde point de mesure. En effet, qu'est-ce qu'il s'est réservé, ou que n'a-t-il pas donné sur la table de l'autel ? Son corps ? O la grande gloire du chrétien ! dit saint Cyrille ! ô l'ardent amour de Dieu ! vous devenez, par la participation de ces divins mystères, un même corps et un même sang avec lui. Nous savons par expérience, dit saint Grégoire, ce que c'est que le sang de l'Agneau, non pour en avoir simplement ouï parler, mais pour en avoir goûté la douceur. Nous ne le prenons pas seulement de la bouche du corps, mais encore de la bouche du cœur. Son âme l'unit si étroitement à la nôtre, qu'on peut dire de lui ce que l'Écriture dit de Jonathas, qu'il avait collé son âme avec celle de David. Vous prenez, dit Tertullien, le corps du Seigneur, et votre âme se nourrit intérieurement de Dieu même. C'est ici qu'il nous applique ses mérites avec plus de force, et qu'il épanche, comme dit le concile de Trente, toutes les richesses de son amour. Saül trouva un royaume temporel et périssable à la table du prophète Samuel ; mais nous

trouvons un royaume éternel à la table de Jésus-Christ, et c'est par cette raison, comme remarque saint Chrysologue, qu'il ne nous appela ses frères qu'après avoir établi le Sacrement, parce que ce fut alors qu'il nous fit ses héritiers, et les enfans adoptifs de son Père. Si bien qu'il est vrai de dire qu'il ne s'est rien réservé dans ce mystère, qu'il s'est appauvri tout d'un coup; et que ce qu'il avait donné comme par parties durant le cours de sa vie mortelle, il l'a ici prodigué tout à la fois. Dans l'Incarnation, le Verbe s'était seulement uni à un homme : mais ici il s'unit à tous les fidèles qui le reçoivent. Dans sa Passion, il ne s'était livré qu'une fois à la mort; mais ici il s'immole tous les jours un million de fois. Durant sa vie, il n'avait conversé que dans la Palestine, et il ne s'était donné qu'à une seule nation; mais ici il remplit toute la terre de sa présence. Enfin, dans chaque mystère de sa vie, il ne s'était donné qu'une fois; mais ici, en chaque hostie où il se trouve, il se donne une infinité de fois. Car les théologiens remarquent fort bien qu'il n'est pas sous les espèces, comme l'âme est dans le corps qu'elle anime. Si vous séparez une partie du corps, elle perd la vie avec la présence de l'âme; mais si vous divisez l'hostie, le Fils de Dieu demeure en toutes les parties, quoiqu'elles soient séparées; et comme la moindre de toutes est divisible à l'infini, si l'on pouvait la diviser en une infinité de parties, il se trouverait en autant d'endroits, et par suite il se donnerait une infinité de fois. O Dieu véritablement prodigue, non-seulement de ses biens, mais de soi-même, par le désir qu'il a de gagner le cœur de l'homme ! O qu'il fait bon de demander, quand on est au pied de ses autels ! Il a le cœur ouvert et les mains percées, qui ne peuvent rien retenir. Que ce soit désormais notre plus douce occupation de lui parler dans le secret du sanctuaire, et d'écouter réciproquement sa voix. Car, comme nous avons nos besoins, qu'il est prêt à soulager quand nous en conjurons sa

bonté, de même il a les siens que nous ne pouvons négliger sans nous rendre coupables d'une extrême ingratitude.

§ IV.

La pauvreté de Jésus-Christ est une pauvreté de désirs.

Il est pauvre de désirs: c'est la troisième espèce de pauvreté qu'il souffre dans le Saint-Sacrement, semblable à celle des avares, dont la convoitise est insatiable. Car, quoiqu'un avare soit riche en ce qu'il possède, il est pauvre en ce qu'il désire; et comme ses désirs sont infinis, sa pauvreté l'est aussi. La soif qui le tourmente, est une soif d'hydropique; plus il boit, plus elle augmente: son tourment, c'est sa cupidité déréglée, et ce dérèglement est une marque de son indigence, qui fait que tout lui manque, aussi bien ce qu'il a, que ce qu'il n'a pas: ce qu'il a, parce qu'il ne s'en peut contenter; ce qu'il n'a pas, parce qu'il n'en peut jouir. Telle est en quelque façon la pauvreté du Fils de Dieu; c'est un effet de ses désirs, qui serait capable de lui causer un grand tourment, s'il en était susceptible dans l'état présent de sa gloire. Il est infiniment riche, si vous considérez ce qu'il possède; mais il est extrêmement pauvre, si vous regardez ce qu'il désire. Je souffre une soif ardente qui me consume; sur quoi Drogo lui dit amoureusement: Eh! Seigneur, quelle est la soif qui vous presse? Êtes-vous donc plus tourmenté de la soif que de la croix? vous souffrez la croix sans dire mot, et vous vous plaignez de la soif. J'ai soif, dites-vous; et de quoi, mon Sauveur? Qu'est-ce que vous souhaitez avec tant de passion? Votre salut, votre joie, votre félicité. La soif que j'ai de vos âmes m'est plus sensible que celle de mon corps. Remarquez, avec saint Augustin, que ce n'est pas seulement sur la croix que le Sauveur du monde se plaint de la soif qui le tourmente; il le fait en tout lieu, et partout il dit

avec le Prophète : Ils ont pris un dessein malicieux de me ravir le prix de mes souffrances ; mais j'ai couru en diligence, et j'ai fait un effort si violent que j'en suis tout épuisé de soif. Les pécheurs me ravissaient la vie, et pensaient m'exterminer du monde ; et moi je brûlais du désir de les sauver : ils me voulaient ôter l'honneur, et moi je tâchais de les incorporer, et de les faire passer dans mes entrailles comme une fraîche liqueur pour me désaltérer. Cette soif ne le quitte jamais ; il la porte partout, dans le ciel et sur la terre, en tout temps et en tous lieux, mais surtout dans le Sacrement du divin amour. Quatre causes provoquent la soif, comme disent les médecins : la chaleur, le travail, l'évacuation et le poison. Et, dans le divin Sacrement, quatre raisons font que le cœur de Jésus-Christ brûle du désir de notre salut : le feu de son amour, les travaux de sa vie, l'évacuation de son sang, et le poison de nos péchés qu'il a dévoré sur la croix. L'amour divin, dont l'autel est la fournaise, lui fait dire, par la bouche du prophète Isaïe : « Venez, mortels, accourez promptement, pour éteindre la soif qui me consume. » Le travail et les fatigues de sa vie, dont il vient recueillir les fruits dans ce mystère, l'obligent à se tenir sur le bord de la fontaine, pour attendre, non plus une pauvre Samaritaine, mais toute l'Église, comme dit saint Chrysostome, et lui demander à boire. L'épuisement de son sang tire du fond de son cœur les plaintes amoureuses de Samson : « Que me sert d'avoir vaincu » les démons avec les armes de la croix, et d'avoir sauvé tous les hommes, « si je meurs de soif? » Enfin, le poison de nos péchés, pour lesquels il présente encore tous les jours le sacrifice de sa vie, lui cause une si grande altération, qu'il est contraint de chercher du rafraîchissement avec autant d'ardeur que le cerf qui court aux eaux. Et ne dites pas qu'il est étrange de le voir si altéré, puisqu'il est lui-même la fontaine d'eau vive qui éteint la soif de tous les hommes, et qui contente tous leurs

désirs. Il est vrai qu'il est la source de la vie dans cet auguste mystère, et qu'il n'y a point de si vastes désirs qu'il ne puisse aisément remplir. Mais si les fontaines avaient soif, dites-moi, je vous prie, serait-ce de boire ou d'être bues; d'être désaltérées, ou de rafraîchir et désaltérer les autres? Jugez par là de la soif de Jésus-Christ. Ce n'est pas une soif d'aimer, car son amour envers nous n'a point de bornes; mais c'est un désir extrême d'être réciproquement aimé. Son centre, c'est le cœur: son repos est d'y loger; son plaisir, de le guérir, de le purifier, de le visiter, de l'éclairer et de le remplir. Le propre de ce pain céleste est de donner une vie sans amertume, un soulagement sans ennui, une immortalité exempte de toute corruption. C'est pourquoi il n'est pas étrange qu'il soit tourmenté de la soif, parce qu'il a un désir incroyable de nous sauver; mais il est étrange qu'il trouve si peu de personnes qui se présentent à lui pour recevoir le bien qu'il leur fait. Si le feu était dans nos églises, on y viendrait en foule pour l'éteindre; et voilà le temple de son adorable humanité qui brûle du feu de la charité, et personne n'y vient; ou, si l'on s'approche des autels, c'est avec tant de froideur, qu'on ne peut assez s'étonner d'une si grande insensibilité. O mon divin Sauveur, que vous avez sujet de vous plaindre de l'ingratitude des hommes! David étant pressé de la soif, quatre vaillants soldats de son armée forcèrent le camp des ennemis, et s'en allèrent puiser de l'eau dans la citerne de Bethléem: et pour vous, ô souverain roi des cœurs, on ne daigne pas faire le moindre effort. Vous donnâtes autrefois aux Israélites, nonobstant leur rébellion et leurs murmures, une fontaine miraculeuse qui les suivait dans le désert; vous envoyâtes un ange au petit Ismaël, pour soulager sa soif dans la dernière nécessité où l'indigence de sa mère l'avait réduit; vous fîtes naître en faveur de Samson une source d'eau de la mâchoire d'un âne, qui avait été l'instrument de sa victoire;

vous fîtes couler des eaux de la fontaine de Siloé, pour rafraîchir le prophète Isaïe, et le torrent de Carit pour désaltérer Élie, cet ardent zélateur de votre gloire; et vous souffrez une soif dévorante, sans trouver une âme vraiment fidèle, qui vous donne un verre d'eau: cent fois vous frappez nos cœurs par vos inspirations secrètes et amoureuses, et nos cœurs, plus durs que le rocher de Moïse, demeurent secs, sans se pouvoir ramollir. O dureté inhumaine! ô divin amant! que vous trouvez peu de retour parmi les hommes! Vous vous plaignez en mourant d'avoir été délaissé de votre Père céleste; mais quels reproches pouvez-vous faire à vos enfans, qui vous laissent languir d'amour sur nos autels, sans vous donner aucune preuve de leur reconnaissance? O s'ils savaient ce qu'ils laissent! ô s'ils connaissaient le don de Dieu, qui est celui qui leur demande à boire, ils ne quitteraient pas la fontaine pour courir après des ruisseaux pleins de boue et de fange, qui ne peuvent étancher leur soif, ni remplir l'étendue de leur cœur, qui sera toujours misérable, tandis qu'il sera vide de votre amour! Ce triste abandon me fait dire que la pauvreté, que le Fils de Dieu souffre dans l'état où l'excès de sa charité l'a réduit, n'est pas seulement une pauvreté d'artifice, pauvreté de confusion, pauvreté de désirs, mais encore une pauvreté de disgrâce, qui est la dernière et la plus rigoureuse de toutes, parce qu'en effet il y éprouve toutes les disgrâces que l'indigence a coutume de traîner après elle.

§ V.

La pauvreté de Jésus-Christ est une pauvreté de disgrâce.

Les hommes fuient la pauvreté, parce qu'elle n'est jamais toute seule: elle a pour compagnes inséparables l'abandon, le mépris, la contradiction et la servitude. Elle est suivie de la servitude, parce que le pauvre manquant de tout, il est nécessaire qu'il recherche

le riche, et qu'il lui rende de la sujétion pour en tirer de l'appui ; de l'honneur, pour en tirer du profit ; du service, pour en tirer de la récompense. Elle est exposée au mépris, parce que celui qui n'a point de bien, n'a point de crédit ni de puissance pour se faire craindre ni considérer. Et, d'autant qu'on offense facilement ce qu'on méprise, il ne faut pas s'étonner si on le choque dans ses desseins, et s'il trouve partout de la contradiction. Enfin, comme la plupart des hommes mesurent l'amitié plutôt à l'intérêt qu'à la vertu, ce n'est pas merveille qu'on l'abandonne, parce qu'on n'en peut rien espérer. Or, je dis que le Fils de Dieu essuie toutes ces disgrâces dans l'adorable Sacrement. La servitude volontaire qu'il embrasse, est merveilleuse, car il se livre entre les mains de qui le veut revoir ; il se donne au premier qui le demande, pour en faire ce qu'il veut ; il ne renvoie personne, il rend service à tout le monde, jusqu'au plus vil de tous les hommes. Qu'il soit dans la prison, le prêtre y offre le sacrifice pour le consoler ; qu'il soit dans l'hôpital, le prêtre y porte le Fils de Dieu pour le soulager ; qu'il soit malade dans son lit, le prêtre l'y porte pour lui servir de viatique, et le conduire heureusement à l'éternité. Saint Ambroise le voyant aux pieds des Apôtres, s'écrie d'étonnement : O souveraine Majesté, à quoi vous abaissez-vous ? Vous lavez les pieds de vos serviteurs, comme si vous étiez leur esclave ; et vous versez sur eux, comme Dieu, la rosée de vos grâces. Cet abaissement est grand ; mais il était encore dans un état passible et mortel. Saint Thomas, ravi de la condescendance dont il use envers les bienheureux, dit qu'il sert chacun des saints, comme si Dieu était le serviteur, et que le serviteur fût le Dieu de Dieu même. Cette humilité est grande pour un Dieu qui est déjà glorieux et triomphant : cependant elle ne regarde que les saints. Mais dans le Saint-Sacrement, comme dit saint Chrysologue, le Roi de gloire s'assujettit à des hommes mortels ; le Saint des saints, à des pécheurs : il est régnant

dans le ciel, et il sert sur la terre; il est adoré des anges, et il s'abaisse aux pieds des criminels; il est assis sur le trône de son Père, et il vient faire office de serviteur à la table de ses esclaves. Le mépris qu'il y souffre, est encore plus insupportable; car il est outragé en tous les attributs de sa gloire. Les avares méprisent les richesses de sa grâce : et après avoir reçu ce riche trésor, ils le vendent, comme Judas, pour un petit intérêt. Les voluptueux méprisent sa sainteté, et ne craignent pas de profaner son sacré corps, qui est plus blanc que les lis, et plus pur que les rayons du soleil. Les grands du monde le reçoivent en cérémonie, comme les Juifs; et, trois jours après, le bannissent de leurs cœurs pour l'attacher à la croix. Les vindicatifs méprisent sa bonté; et après avoir rougi leurs lèvres dans le sang de cet Agneau, ils n'ont point d'horreur de déchirer ses membres, et verser le sang de leurs frères avec un cœur de lion.

La contradiction est générale; et quoiqu'il soit le Prince de la paix, tout le monde lui fait la guerre. Il est attaqué des Juifs, qui se scandalisent de nos mystères; des hérétiques, qui le nient; des libertins, qui s'en raillent; des impies, qui le blasphèment; des pécheurs, qui résistent à ses attraits.

Mais la plus grande de ces disgrâces, c'est qu'il se voit délaissé de tous, et que personne ne se tient près de lui, pour recevoir ses caresses et ses faveurs. Je sais bien qu'il a toujours aimé la solitude, et qu'il l'a affectée dans tous les mystères de sa vie. Mais il y a deux états où il ne la souffre qu'à regret, le paradis et l'autel, le trône de sa grandeur et celui de son amour : le ciel, parce que c'est le séjour des bienheureux, et il veut que tout le monde se sauve; l'autel, parce que c'est l'élèvement des saints, et il veut que tout le monde se sanctifie. C'est pourquoi il appelle tous les hommes, et les convie de s'approcher de lui; et néanmoins, après avoir dressé un si magnifique festin, après avoir fait tant de dépenses, après les avoir invi-

tés avec tant d'amour, sollicités par tant de promesses, voyez les plaintes qu'il fait dans l'Évangile : tout le monde le quitte. On se presse dans la cour des grands, on y fait la foule, on y court avec autant d'ambition et d'ardeur, que s'il était question d'emporter le ciel : et quand il faut faire la cour au Fils de Dieu, quoiqu'il fasse descendre tout le ciel sur nos autels, quoiqu'il nous offre son propre sang, que de froideurs, que d'excuses, que de prétextes pour s'échapper de sa présence !

Rentrez ici en vous-même, et pour tirer le fruit de cet entretien, écoutez ce que saint Bernard disait sur le sujet de la pauvreté des Apôtres : Voyez-vous ce divin Sauveur sous les voiles du Sacrement ? Voilà le miroir de la vraie pauvreté : regardez quelle est la disposition de votre âme, et ne faites pas comme les hommes qui se regardent en passant dans le miroir, et ne se souviennent plus des traits de leur visage un moment après. La pauvreté du Sauveur des âmes est une pauvreté de disgrâce ; il en porte le fardeau, et en souffre les effets. Souffrez-vous avec le même esprit la perte de vos biens, la contradiction, les mépris, le délaissement des créatures ? demeurez-vous en repos quand il vous arrive quelque disgrâce ? dites-vous en vous-même : Je suis pauvre ; je ne dois pas attendre de l'estime des hommes, ni me plaindre de leurs dédains, ni désirer des superfluités, ni m'étonner même si le nécessaire me manque ; à quelque point que je sois réduit, je ne serai jamais si dénué que mon Sauveur, qui me doit servir d'exemple ? La pauvreté du Fils de Dieu est une pauvreté de désir. Il est pauvre, parce qu'il désire ardemment le salut de la perfection des âmes, et il en trouve peu qui le contentent. Ressentez-vous ainsi vos misères spirituelles, et le déplorable état de votre âme ? brûlez-vous comme lui d'un zèle ardent de la gloire de Dieu, d'un désir passionné de vous sauver, et d'acquérir les vertus qui sont les véritables richesses d'un chrétien ? La pauvreté du Fils

de Dieu est une pauvreté prodigue ; il est pauvre, parce qu'il donne tout et ne se réserve rien. Êtes-vous libéral envers les pauvres ? l'êtes-vous envers Dieu ? n'usez-vous point de réserve à son égard ? votre cœur n'est-il point partagé ? Quoi que vous exceptiez, pour petit qu'il soit, c'est un empêchement à l'union parfaite, qui ne peut subsister avec la moindre attache. Enfin la pauvreté du Fils de Dieu est une pauvreté d'artifice. Car, s'il est pauvre par profusion en donnant tout, il l'est aussi par sagesse en demandant tout : non qu'il ait besoin de nos biens, mais parce qu'il veut nous attirer par son exemple à l'amour de sa sainte pauvreté, et nous disposer à recevoir les biens spirituels qu'il nous prépare, par le mépris de tous les biens périssables de la terre. Et de vrai, la meilleure disposition que nous puissions apporter au Sacrement, est le détachement général et absolu de toutes les affections du siècle et de tout intérêt temporel. Quiconque n'est content de Jésus-Christ ne mérite pas d'en jouir : celui qui le possède parfaitement, y trouve une si grande plénitude, qu'il perd aisément le goût de toutes les richesses du monde. Ceux qui sont pauvres en esprit de vérité, considérant attentivement les trésors des grâces que Dieu a mises dans cet auguste Sacrement, méprisent toutes les délices du monde; et possédant Jésus-Christ, ils n'ont que du dédain pour toutes les richesses du siècle. Ce calice adorable, plein du sang de cet aimable Rédempteur, qui l'a si amoureusement répandu, les enivre de telle sorte qu'ils perdent, comme ceux qui sont surpris d'ivresse, le souvenir et le souci de toutes choses. Aussi est-il appelé le calice du nouveau Testament, non-seulement parce que c'est le Testament du Fils de Dieu, qui le donne, mais encore du chrétien, qui le reçoit. Le Fils de Dieu l'a établi par forme de testament, parce qu'il l'a donné en mourant, et le chrétien ne le doit jamais recevoir que dans le désir de mourir spirituellement à tout ce qui n'est point Dieu. Or, par le testament, vous savez qu'on laisse tous les

biens entre les mains des héritiers. Recevez donc, je vous prie, cette dernière pensée; et si vous voulez retirer du fruit de la communion, souvenez-vous, quand vous vous approchez de la table eucharistique, de faire votre testament en faveur de Jésus-Christ et des pauvres, qui sont ses membres; et le déclarant votre héritier en la présence des anges, dites-lui du fond de votre âme: Seigneur, après avoir reçu ce pain céleste, ce sacré viatique, je vois bien qu'il faut que je meure; et le moyen de vivre désormais aux sentimens de la nature, de retourner aux folies du monde, et de rechercher les vanités du siècle? Il faut donc que je fasse mon testament: mais en faveur de qui? Ah! vous me l'apprenez par votre exemple, vous me faites ici votre héritier, vous me donnez droit à la couronne du ciel, vous vous dessaisissez de tous vos biens, et vous vous livrez vous-même entre mes mains: n'est-il pas juste que je réponde à l'excès de votre amour? Je le veux, mon Seigneur, et dès ce moment je me donne absolument à vous, par un entier abandon de mon honneur, de mes richesses, de mes prétentions et de ma propre personne. Soyez le maître de tous mes biens; et puisque vous voulez m'en laisser l'usage durant le cours de cette vie, accordez-moi cette grâce, que j'en use avec tant de fidélité et de dégagement, que je ne cherche et ne désire que vous dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il

MÉDITATION

POUR LE DIMANCHE DE L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Pour bien communier, il faut s'approcher de la sainte Table avec une ferme foi.

Accedamus cum vero corde in plenitudine fidei.
Approchons-nous avec un cœur vraiment soumis, et avec une pleine foi. HEBR. 10. 22.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ la nécessité de la foi. Cette vertu est le premier mouvement de l'âme qui veut s'approcher de Dieu. Cette vertu est entièrement nécessaire pour recevoir avec fruit le pain de vie, parce qu'il n'y a que l'œil de la foi qui puisse apercevoir le Fils de Dieu sous les voiles dont il couvre son divin visage. Les sens n'y connaissent rien, la raison humaine n'y voit goutte : il est besoin d'une lumière surnaturelle, pour le reconnaître à travers les nuages qui l'environnent. Car il est dans ce sacrement d'une autre manière qu'en tout le reste des créatures. Il est en toutes les créatures, comme disent les théologiens : par son essence, qui remplit tout; par sa puissance, qui fait tout; et par sa connaissance, à laquelle toutes choses sont présentes; mais il est sous les espèces par la présence réelle de son humanité sainte unie à sa divine personne. Dans l'univers il est caché aux yeux du corps, qui s'arrêtent à la surface des choses sensibles, et non pas aux yeux de l'esprit, qui le voient, comme dit saint Paul, dans le miroir des créatures; mais dans le sacrement il est caché aux sens et à l'esprit : caché aux sens, qui ne s'attachent

qu'aux apparences; caché à l'esprit, qui ne peut s'élever au-delà de la raison naturelle. La divinité est cachée dans l'humanité; l'humanité, sous la figure du pain. Il est donc doublement caché; et par conséquent, pour le trouver dans ce mystère, il faut s'en approcher en plénitude de foi, avec un vif sentiment de sa présence. Oui, c'est mon Sauveur (devez-vous dire en vous-même), et le Sauveur de tous les hommes, que je dois recevoir. C'est mon Dieu, et le Dieu du monde, le même qui était sorti du sein de son Père, pour converser visiblement avec les pécheurs; c'est mon roi, et le Roi des rois; c'est mon juge, et le juge des vivans et des morts, qui décidera de mon salut au moment redoutable de ma mort, et qui vient à ce favorable moment traiter familièrement avec moi. Vous devez considérer ce mystère comme un mystère de foi, que le Fils de Dieu a établi pour exercer la soumission de votre esprit, et vous donner occasion de lui faire un sacrifice de ce que vous avez de plus cher, qui est votre propre sens et jugement. Vous devez regarder le jour de la communion comme le jour des secrets, qui est le nom que l'Église d'Orient lui donne, jour auquel Jésus-Christ vous doit traiter en ami, et vous confier son secret, c'est-à-dire, son sacré corps caché sous les espèces du Sacrement. Il est vrai que cet aimable Rédempteur est un grand secret dans tous les états de la vie, et qu'il y en a peu qui le connaissent; mais il n'est en aucun lieu plus caché que dans ce mystère, que saint Thomas appelle un secret très-sacré, qui n'est connu qu'aux yeux de la foi; parce, dit-il, qu'on y trouve tant de choses qui sont au-dessus de la raison, qu'il n'y a que la foi qui nous en puisse donner l'intelligence. En effet, si la difficulté de connaître les choses vient de leur excellence souveraine, qui a trop de jour, ou de leur excessive bassesse qui en a trop peu, où est-ce que ces deux extrémités se trouvent plus unies que dans le Saint-Sacrement? où est-ce qu'il est tout ensemble plus petit et

plus grand, plus anéanti et plus élevé, et par suite moins connaissable à nos sens ? Je sais que saint Chrysostome enseigne qu'il s'est rendu visible sous les espèces, et que c'est en vain que plusieurs font ces inutiles souhaits : Oh ! si j'avais le bonheur de le voir, ou de toucher seulement le bout de sa robe ! Vous le voyez, dit-il, vous le touchez, et vous dites que vous seriez trop heureux de voir seulement ses habillemens, vous à qui il se donne lui-même, non-seulement afin que vous le puissiez voir, mais encore toucher et embrasser tout à votre aise. Mais il ne faut pas prendre les paroles de ce saint dans un sens préeis et rigoureux. Nos sens, à proprement parler, ne le voient, ni ne le touchent : son corps, en cet état, n'est pas un objet proportionné à leur faiblesse ; si on le voit, ce n'est que sous les espèces, et, pour ainsi dire, sous des qualités étrangères, sous un habit emprunté. On le peut véritablement toucher, dit saint Bernard, mais c'est du cœur, et non pas des mains ; de l'esprit, et non pas des yeux ; de la foi, et non pas des sens. Ou, si vous voulez, on le touche des mains de la foi, du doigt de l'amour, des embrassemens de la dévotion ; en un mot, on le touche des yeux de l'esprit.

O Seigneur, je ne souhaite pas de vous voir ici des yeux du corps, puisque vous voulez, pour l'exercice de ma foi, vous dérober à mes sens, et me priver de cette consolation : j'y renonce de bon cœur, et je consens qu'elle me soit ôtée jusqu'à ce jour bienheureux, auquel vous tirerez mon corps de la poussière, pour le revêtir des ornemens de la gloire. Ce sera pour lors que je vous verrai de mes yeux, et que mes sens glorifiés jouiront, en vous contemplant, de l'objet de leur béatitude. Il me suffit, pour cette heure, que vous soyez présent, et que je vous possède sans vous voir. Que dis-je, sans vous voir ? Ah ! je vous tiens, ô l'ami du monde le plus doux ! ah ! je vous vois, quoique vous soyez ainsi caché ; et si ce n'est des mêmes yeux, c'est avec le même esprit et le même cœur, que

j'espère vous voir un jour dans la compagnie des saints. Ainsi soit-il.

SECOND POINT.

Considérez le mérite de la foi. Cette vertu produit, dans le cœur de l'homme, trois effets qui le disposent avec avantage à la participation des divins mystères. Elle lui donne la lumière, le mouvement et le repos : la lumière, pour contempler le Fils de Dieu ; le mouvement, pour s'en approcher ; le repos, pour en jouir. C'est à ces trois chefs qu'il en faut réduire la pratique. Vous devez, en premier lieu, te ir durant la communion ce flambeau toujours allumé au milieu de votre âme, afin de contempler sans cesse, non ces faibles accidens, qui trompent nos sens ; mais le Fils de Dieu, le roi de gloire, qui cache l'éclat de son visage plus brillant que mille soleils, pour vous donner plus d'accès à sa bonté, et moins de crainte de sa grandeur. En second lieu, cette vue doit faire sur vous la même impression que la présence de Jésus-Christ fit sur saint Jean-Baptiste, lorsqu'il était encore dans le sein de sa mère : elle doit faire tressaillir votre cœur de joie, et mettre en action toutes les vertus, afin de recevoir avec honneur ce merveilleux hôte qui vous visite : l'espérance, pour aller au-devant de lui avec allégresse ; l'humilité, pour vous anéantir et vous abîmer dans le respect ; la charité, pour l'embraser amoureusement ; la religion, pour lui rendre hommage ; l'obéissance, pour vous soumettre à toutes ses volontés. En troisième lieu, cette même vue doit recueillir toutes les puissances de votre âme, et l'obliger à bannir tout ce qui la peut distraire de l'entretien de son Époux. Car il se plaît dans le silence et dans le repos ; et s'il ne s'y laisse pas voir avec évidence, il s'y fait sentir avec certitude.

Cet exercice de la foi est de grand prix et d'un mérite considérable, pour le grand honneur qu'il rend

à Jésus-Christ en lui assujettissant la plus noble puissance de notre âme, et lui ouvrant la porte du cœur, qui est le trône de son amour, et le plus délicieux séjour qu'il ait sur la terre. Et puis, l'effort qu'il faut faire pour captiver l'esprit et l'obliger à croire ce qu'il ne voit pas, est héroïque. C'est une espèce de combat semblable à celui de Jacob, qui lutta contre l'ange toute la nuit jusqu'au point du jour, et fit tant qu'il emporta, par la perte d'un de ses nerfs, la bénédiction de son vainqueur. Ainsi le juste, éclairé de la foi, se lie étroitement à son Sauveur, malgré l'obscurité des ténèbres, et dans cet amoureux combat la raison inférieure perd le nerf de sa force, mais la suprême devient plus lumineuse, et croît de clarté en clarté, jusqu'à ce que le jour de l'éternité bienheureuse commence à paraître. D'ailleurs, la foi qui nous soumet à Jésus-Christ, et qui le fait régner dans nos cœurs, ne l'y fait entrer que pour nous combler de biens, et opérer en nous de grands effets de son amour, si bien qu'elle ne nous découvre pas seulement ce trésor caché; mais, par un pieux larcin, elle l'enlève, à la faveur de la nuit, et nous en donne la possession. C'est la clef qui donne entrée aux grandes âmes dans les merveilles de Dieu, et les fait jouir des inestimables richesses de la grâce. Si elles sont ravies de sa bonté, c'est la foi qui leur apprend que c'est un Dieu qui se communique à ses créatures, avec une profusion digne de sa magnificence. Si dans la conversation secrète et familière qu'elles ont avec lui, elles ressentent en quelque façon les prémices de la gloire, c'est la foi qui entretient cet heureux commerce; qui ménage cette entrevue, et qui leur fait trouver un si agréable repos à l'ombre de ce bel arbre de vie, en même temps qu'elles goûtent la douceur de ses fruits. Si leur cœur s'embrase d'amour en s'unissant intimement à ce chaste Époux, c'est la foi qui leur fait voir cette rare beauté, dont elles sentent les attraits. Enfin, si elles s'estiment toutes-puissantes par la confiance

qu'elles ont en la force de Jésus-Christ, c'est la foi qui leur fait connaître que c'est le bras du Père éternel, à qui rien n'est difficile, que ce qu'il ne veut pas exécuter.

Si cela est véritable, jugez avec quelle ferveur vous devez entrer dans cette disposition, pour être un sujet capable de si grands et de si excellens effets. Ah! quelle confusion de me voir si faible dans la foi! que j'ai perdu de grâces, faute de l'avoir cultivée! Eh! si je croyais d'une vive foi que c'est le pain des anges qui m'est présenté, que c'est mon Rédempteur, que c'est celui qui réside au sein de son Père avant la naissance des siècles, celui qui est descendu dans le sein d'une mère vierge pour sauver le monde, celui qui doit encore une fois descendre pour le juger; si j'étais, dis-je, fortement persuadé de ces vérités, oserais-je m'approcher de lui, comme je fais, sans préparation, sans douleur, sans pénitence, sans larmes et sans révérence? Oserais-je, après l'avoir reçu, employer mes yeux, qui ont vu cet adorable mystère, à des regards curieux; et ma langue, sur laquelle il a reposé, à des paroles de raillerie, de médisance et de libertinage? Oserais-je profaner ce cœur, où il est entré, par des affections déréglées, de haine, d'envie et de vengeance? D'où vient que je tombe si lâchement dans ces désordres, et que je retire si peu de fruit de la communion, sinon que j'y viens avec une foi languissante, faible, malade, faute d'avoir fait un grand fonds de cette vertu? Quand est-ce donc que je réparerai de si grandes pertes? Quand est-ce que j'ouvrirai les yeux, pour voir, d'une part, l'extrême indigence qui me presse, et, de l'autre, les richesses immenses qui me sont offertes? Seigneur mon Dieu, je ne le puis sans vous. Je suis aveugle, mon esprit est plein de ténèbres; ayez pitié de moi, et me rendez la vue, afin que je contemple vos grandeurs, et que je les adore avec tout le respect dont je suis capable.

TROISIÈME POINT.

Considérez la récompense de la foi. La récompense qui est promise à cette vertu, lorsqu'elle sera arrivée à la source des lumières, répond avec une merveilleuse proportion aux mérites qu'elle acquiert ici-bas parmi les ténèbres. Il n'est pas convenable à la miséricorde de Dieu, ni à sa justice, comme dit un savant Père, d'exclure de son royaume ceux qu'il a si étroitement unis à sa personne durant leur exil : mais il est juste que dans le ciel, où il manifeste à découvert son incompréhensible grandeur, il rende un honneur particulier à ceux qui l'ont singulièrement honoré sous les voiles et les figures étrangères du sacrement. De ces excellentes paroles on peut recueillir trois choses : la première, que le bon usage de la communion est un grand préjugé, et comme un gage certain de la béatitude; la seconde, que ceux qui ont une excellente foi, et un grand sentiment de la présence de Jésus-Christ dans ce mystère, auront une couronne et une récompense particulière dans le ciel ; la troisième, que cette couronne vraisemblablement n'est autre chose qu'une plus claire et plus amoureuse vue de sa sainte humanité. La raison de cette conjecture est prise du rapport qui est entre le mérite et la récompense, parce que, comme la possession des saints répond à leur espérance, et la joie, à la mesure de leur désir, de même la claire vue répond au mérite de leur foi. Or, où est-ce que la foi est plus noble et plus généreuse au regard de l'humanité du Fils de Dieu, que dans le sacrement de son amour? Il est donc croyable que ceux qui l'exercent avec plus de perfection, verront plus clairement ce qu'ils ont plus parfaitement cru; et que Jésus-Christ, ayant été d'une manière extraordinaire l'objet de leur foi, le sera aussi de leur béatitude; qu'il leur paraîtra plus beau et plus aimable, et que, par la vue de ses beautés, il comblera leur cœur de délices ineffables. D'où il suit que s'il

se cache dans ce sacrement, c'est un effet de sa bonté qui se retire des sens, afin que notre foi se trouvant obligée de combattre la raison humaine et de vaincre sa résistance, s'exerce dans ce combat, et par cet exercice qu'elle augmente ses forces, et par cet accroissement qu'elle se perfectionne, et qu'étant arrivée à sa perfection elle reçoive la couronne.

C'est pourquoi, toutes les fois que nous allons à la table des anges pour participer à ce pain céleste, prenons soin de vivifier notre foi, afin de recevoir le Fils de Dieu comme nous devons et comme il mérite. Si quelquefois il arrive que nos sens se soulèvent et se révoltent, abattons promptement leur témérité et leur orgueil; souvenons-nous que la foi a deux qualités, l'inévidence et la certitude : l'inévidence, parce que Jésus-Christ, qui est son objet, est caché dans ce mystère; la certitude, parce qu'il y est véritablement. Vous ne l'y verrez pas, parce qu'il ne s'y montre point; mais vous l'y trouverez, parce qu'il s'y rend présent pour vous faire sentir la douceur de son esprit. Que vous importe de le voir, pourvu que vous soyez assuré de le posséder? Approchez-vous de lui, âme chrétienne, avec cette ferme foi; prenez-le par la manducation réelle de son corps et de son sang; tenez-le par amour, conservez-le par la pureté, et ne le perdez jamais par légèreté ni par inconstance. Croyez à la première vérité, acquiescez à sa parole; aimez ce doux ami, qui veut être lui-même la couronne de votre obéissance et la récompense de votre foi.

O Seigneur, je vous suis obligé de m'avoir procuré une occasion si favorable de vous donner des preuves de ma fidélité! Que vous êtes magnifique de préparer une si belle couronne à ceux qui combattent leur jugement, et qui triomphent de la prudence de la chair par la seule force de votre parole! Quelle joie a mon âme de savoir que vous êtes, tout ensemble, le sujet et le témoin de ce combat! Je le crois fermement, mon Sauveur, parce que vous m'en avez commandé la

croyance ; vous m'en avez assuré, vous qui êtes la vérité même ; je le crois, et je voudrais, pour vous plaire encore davantage, avoir la lumière de ces grands saints, vous qu'ils contemplent d'un œil si ferme, d'une vue si éclairée, si forte, si pénétrante, si élevée au-dessus des sens, qu'il semble que la foi n'a plus de voiles pour eux.

ENTRETIEN

POUR LE LUNDI DE L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Le Saint-Sacrement est le trône de la miséricorde ; le Fils de Dieu y appelle tous ceux qui sont dans l'affliction, pour les consoler et les soulager dans leurs misères.

Venite ad me, qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.

Venez à moi, vous tous qui travaillez, et qui êtes chargés ; et je vous donnerai une nourriture qui réparera vos forces. MATTH. 11. 28.

Il n'y a personne dans le monde qui n'ait besoin de consolation, parce qu'il n'y a personne qui ne souffre quelque chose. La terre est une grande lice, où la misère nous poursuit dès le moment de notre naissance, et nous oblige, en la fuyant, de courir après le remède. De là vient que notre cœur est dans une fuite continuelle des maux qui l'attaquent de toutes parts ; mais ne trouvant point d'asile en ce bas monde, et le ciel ne lui étant ouvert qu'à la mort, il demeurerait sans secours et sans défense, si le Fils de Dieu n'avait établi un lieu de refuge dans le très-saint Sacrement, que les premiers chrétiens, comme dit saint Grégoire de Tours, gardaient dans une petite tour d'or ou d'argent, environnée d'aigles et de lions, pour nous ap-

prendre que l'autel est une forteresse inaccessible à la douleur; et que le pain qu'on y prend, nous donne des ailes d'aigles pour fuir les misères de la vie, et un cœur de lion pour les combattre. C'est à cet asile que Jésus-Christ appelle aujourd'hui tous ceux qui sont dans l'affliction, leur adressant ces amoureuses paroles : « Venez à moi, vous tous qui travaillez, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

§ I.

Le Fils de Dieu a établi le Saint-Sacrement comme le trône de sa miséricorde en tous les lieux du monde, afin de donner accès à tous les misérables.

Le Saint-Sacrement est, à proprement parler, le trône de la miséricorde de Dieu et l'asile commun des affligés, qui trouvent, dans le sein de sa bonté, la consolation et le remède de tous leurs maux. Pourquoi pensez-vous qu'il a voulu établir sa demeure parmi nous, et se trouver dans tous les lieux du monde où l'on offre le sacrifice, par une espèce de présence miraculeuse, qu'on tient en quelque façon de l'immensité? J'en trouve quatre principales raisons. La première, pour sanctifier la terre qui est toute souillée de l'impureté de nos crimes, afin que son Père soit partout souverainement honoré, comme il est partout offensé. La Palestine est trop petite pour contenir la gloire de mon nom : j'en veux étendre l'éclat de l'Orient à l'Occident; je veux qu'en toutes les parties du monde on me sacrifie une victime innocente, qui me purifie; que toute la terre soit désormais une Jérusalem sainte, une Bethléem, une maison de pain, un temple sacré, une échelle de Jacob, où les anges montent et descendent, et qu'on puisse dire de tous les lieux de l'univers : C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel, où il veut être adoré. La seconde est pour se mettre en possession de son empire, pour regagner tous les cœurs, et réparer toutes les ruines de son état en

ramassant son troupeau, et ramenant comme un bon pasteur toutes les ouailles dans un même bercail. Je vous ai destiné pour rallier mon peuple et relever les ruines de mon royaume, pour prendre possession de toute la terre que je vous ai donnée comme un héritage ruiné et dissipé, afin de le rétablir en donnant la liberté aux pécheurs, et les tirant de l'esclavage du démon et de la puissance des ténèbres. La troisième, pour nous donner à tous des marques sensibles de son amour. Car s'il est roi, certainement c'est un roi d'amour; et le propre de l'amour est de captiver celui qui aime, en l'attirant et l'attachant à son objet. De là vient que Jésus-Christ étant le grand ami des âmes, comme dit Salomon, ce n'est pas merveille s'il les suit partout et s'il les cherche partout; dirai-je comme leur pasteur, ou comme leur serviteur? dirai-je comme l'esclave suit son maître, ou comme le maître cherche son esclave? Il importe peu à l'excès de son amour quelle qualité il lui donne, pourvu qu'il se satisfasse, et qu'il soit présent à ce qu'il aime. La quatrième est pour donner à tous les hommes un accès facile à sa miséricorde, et leur laisser partout un asile ouvert pour recourir à lui dans toutes les misères de la vie. C'est pourquoi il a voulu donner à son corps, qui est le trône de sa clémence, une espèce d'immensité, afin d'être présent à tous nos besoins, et de nous consoler amoureusement dans toutes les disgrâces qui nous arrivent.

§ II.

Il n'appartient qu'à Jésus-Christ de faire l'office d'un parfait consolateur.

Pour entrer dans cette douce pensée, je présuppose qu'il n'appartient qu'à Dieu de bannir la tristesse et la douleur du cœur humain, et de faire l'office d'un parfait consolateur. On dit ordinairement qu'il y a

trois médecins de la douleur : Dieu, la raison et le temps.

Le temps est le plus commun médecin de nos maux, mais il est trop lent ; et son opération trop tardive nous fait souvent acheter le remède par une attente plus ennuyeuse que le mal même.

La raison serait capable de nous guérir, si nous voulions l'appeler à notre secours ; mais il y a des douleurs opiniâtres qui ne la veulent pas écouter, et des larmes amères qui ne peuvent souffrir la main qui les pourrait doucement essuyer.

Il faut donc une main plus puissante que celle des hommes pour vaincre leur résistance ; et si les anciens ont appelé les médecins qui guérissent les plaies du corps, *les mains de Dieu*, on peut dire, à plus forte raison, qu'il n'y a que la main de Dieu qui puisse guérir les plaies de l'âme.

Et de vrai, si les contraires ne se guérissent que par leurs contraires, puisque la tristesse attaque le cœur, il faut nécessairement y porter la joie pour le guérir. Or, il n'appartient qu'à Dieu de verser immédiatement dans l'âme cette céleste liqueur. Les créatures ne la peuvent faire entrer que par les sens, dont la tristesse a coutume de fermer toutes les avenues.

De plus, pour guérir le cœur humain, il faut premièrement guérir l'esprit, qui est toujours malade avant le cœur ; car, quelque disgrâce qui nous arrive, personne n'est misérable que celui qui le croit être : et toutefois, croire que les disgrâces du monde nous puissent rendre malheureux, c'est une erreur de jugement et une maladie d'esprit.

C'est pourquoi tous les sages de l'antiquité n'ont point trouvé de meilleurs remèdes contre la tristesse, que ceux qui tendent à nous détromper et à corriger nos pensées.

Les uns estiment que pour bannir le sentiment de nos maux, il en faut bannir le souvenir, et en désoccuper l'esprit. Les autres disent qu'il faut se persuader

que le mal qui nous afflige n'est pas un véritable mal; ou qu'il est incertain que ce soit un vrai mal; ou que, s'il est véritable, il n'est pas si grand qu'on pense, et qu'il n'est tel que par opinion.

Ces avis seraient excellens, s'il n'était point si difficile de les suivre; mais l'expérience nous apprend que ces fausses opinions qui font une grande partie de nos maux, sont des maladies habituelles, dont il est rare de guérir sinon par une spéciale faveur du ciel; et que, si les misères de la vie présente ne sont en effet que des ombres, toute la sagesse humaine n'est pas capable de les dissiper, si Dieu ne la fortifie par ses lumières.

Ajoutez à cela que le meilleur moyen de consoler une personne affligée, est d'écarter le mal qui la menace, ou de bannir celui qui la presse, ou d'en prendre sur soi une partie, ou de lui ôter le sentiment, ou du moins de lui donner la force de le souffrir. Or, cela n'appartient proprement qu'à Dieu, dont la sagesse seule est suffisante pour prévoir tous nos malheurs; sa puissance, pour les bannir; sa bonté, pour les porter; sa grâce, pour en adoucir la rigueur, et augmenter la patience. C'est ce qu'il fait dans le divin Sacrement, qui est le siége de sa miséricorde. C'est de là qu'il écarte tous les dangers que nous craignons, qu'il répare toutes nos pertes, qu'il compatit à nos misères, qu'il y mêle de la douceur et de la joie, et enfin qu'il nous donne la force de les vaincre et d'en tirer du mérite.

§ III.

Le Saint-Sacrement nous garantit et nous préserve des malheurs dont nous sommes menacés.

Premièrement donc, le Saint-Sacrement est une défense divine, comme dit saint Gaudens, qui nous met à couvert de tous les malheurs, et qui dissipe, par la présence de Jésus-Christ, toutes les frayeurs qui peuvent troubler notre repos. Car si les plus faibles armes

deviennent toutes-puissantes quand elles sont dans les mains de Dieu, qui ne serait en sûreté, lorsqu'il a Jésus-Christ à ses côtés, qui éloigne tout ce qui lui peut nuire, et qui lui fait un rempart de son propre corps ? ce n'est pas d'aujourd'hui que la divine providence se voulant signaler dans la conduite des hommes par des prodiges extraordidaires, leur a donné, pour leur défense, des lions qui ont sauvé les martyrs dans les amphithéâtres, servi les saints anachorètes dans les déserts, garanti l'honneur des vierges jusque dans les lieux infâmes, fait les funérailles des morts, et creusé leur fosse après leur trépas. Mais toutes ces faveurs merveilleuses n'approchent pas de celle que le Fils de Dieu nous fait dans le très-saint Sacrement, où ce lion de Juda nous sert lui-même de défenseur et de gardien fidèle, qui fait fuir devant lui tous les maux qui nous menacent.

Procope dit que David prenait le nom du lion dont il portait la figure gravée dans son cachet et dans ses armes, et qu'en vertu de la bénédiction que Jacob donna à la tribu de Juda, qu'il appelait son lion, il tenait à ses gages la victoire, qui le faisait triompher de tous les hasards de la guerre. Si l'ombre du lion de Juda lui fut si favorable, que doivent espérer les fidèles, qui en possèdent le véritable corps ? Quelle protection plus honorable pourraient-ils souhaiter que celle du Fils de Dieu, qui, pour être caché sous de faibles accidens, ne perd rien de sa puissance et de sa force ?

C'est lui qui protége les royaumes, qui assure les couronnes, qui garde les princes dans les batailles, et que les princes invoquent avec raison dans leurs plus importantes affaires.

C'est lui qui protége l'Église militante ; et si la nacelle de saint Pierre subsiste depuis plus de dix-huit siècles au milieu des flots dont elle est sans cesse agitée, c'est que le Fils de Dieu y est présent. Le Saint-Sacrement, où il repose, est l'ancre qui l'affermit, de telle

sorte qu'étant toujours battue de la tempête, elle ne fait jamais naufrage.

C'est lui qui fait subsister le monde au milieu de tant de crimes qui l'auraient fait retomber dans le néant, si sa main toute-puissante n'en avait empêché la chute et la ruine. On dit que la femme du roi Crésus ayant enfanté un lion, l'oracle, consulté sur ce prodige, répondit qu'il le fallait tuer, et le porter en pompe autour des murailles de la ville de Sardes, parce qu'il lui devait servir de rempart, et la rendre éternelle dans sa durée.

C'est une fable : mais en vérité le lion de Juda, que les Juifs firent mourir sur le Calvaire, et que nous portons en triomphe dans nos processions publiques et solennelles, est la sauve-garde du monde, qui ne doit finir, selon le témoignage de l'Écriture, qu'au temps que l'Antéchrist supprimera le sacrifice de l'autel, que le prophète Daniel appelle par excellence le sacrifice perpétuel.

Enfin, c'est lui qui protége les prédestinés et qui les cache dans ses plaies ; c'est lui qui les sauve des naufrages, témoin le frère de saint Ambroise ; lui qui les préserve des maladies, comme la manne, qui en était la figure, entretenait les Israélites dans une santé incorruptible ; lui qui les garantit de la mort, et qui les comble de mille bénédictions, dont ils ressentent les effets à tous momens : mais ils n'en reconnaîtront parfaitement la cause que dans l'éternité.

§ IV.

Le Saint-Sacrement répare toutes nos pertes.

Si le Saint-Sacrement n'écarte pas toujours les misères dont nous sommes accueillis, s'il ne repousse pas tous les traits de la mauvaise fortune, si même il permet par de secrets jugemens qu'elle nous blesse cruellement, nous avons au moins cette consolation, qu'il est assez puissant pour guérir toutes nos plaies, et nous

dédommager de tout le tort qu'on nous peut faire. En effet, si la tristesse est un sentiment douloureux qui naît de la privation d'un bien que le malheur nous a ravi, quand il ne ferait que se donner à nous, ce bien inestimable de posséder Dieu doit essuyer tous nos déplaisirs, puisqu'il répare avec avantage toutes nos pertes. Quand la mauvaise fortune vous rendrait le plus misérable de tous les hommes, elle ne vous peut rien ôter que Jésus-Christ ne vous rende avec usure, s'il se donne lui-même pour vous récompenser par cette substitution amoureuse. Je veux qu'elle vous ait dépouillé de tous vos biens : vous êtes trop riche, si le Saint-Sacrement est votre trésor. Avec une si riche possession vous ne pouvez être pauvre ; et vous ne regretterez jamais ce que vous avez perdu, si vous savez priser ce que vous avez gagné. Je veux qu'elle ait troublé vos plaisirs, et mêlé le fiel et l'absinthe parmi vos contentemens : elle n'a pu empoisonner que les ruisseaux; la source de la joie vous demeure toujours claire et toute pure. Je veux qu'elle attaque votre réputation: le jugement de Dieu vaut bien celui des hommes; et qui porte au fond de son âme le soleil de la gloire et toute la lumière du ciel, ne doit point craindre l'ombre de la terre. Enfin, quelque disgrâce qui vous arrive, vous pouvez oublier tous les maux que vous souffrez, en vous souvenant seulement du bien dont vous avez la jouissance. Vous auriez tort de vous plaindre de la fortune, pendant qu'elle vous conserve les bonnes grâces de votre maître. Tandis que vous serez bien dans son esprit, vous ne pouvez rien perdre, vous devez compter pour rien tout le reste. Ce n'est pas assez d'essuyer vos larmes, il faut que la joie paraisse dans vos yeux. Vous avez tout en lui. Lui seul vous tient lieu de toutes choses. Vous ne connaissez pas assez votre bonheur, si vous permettez à votre cœur de regretter la perte d'aucun autre bien, pendant que celui-là vous demeure. Si la faveur d'un prince mortel est un lénitif assez doux pour bannir le chagrin de notre

esprit et pour le rendre inaccessible à la douleur, jugez ce que doit faire la présence de Dieu, et voyez s'il n'a pas sujet de blâmer nos impatiences quand il entre chez nous, et de nous faire cet amoureux reproche : Me voilà entre vos mains, je suis à vous : de quoi vous plaignez-vous ? vous avez perdu un ami ; ne suis-je pas le meilleur de vos amis ? Vous avez perdu de grands biens ; ne suis-je pas votre souverain bien ? Ne savez-vous pas que tous les biens du monde sont périssables, et qu'il n'y a que moi qui vous demeure ?

A la vérité, si nous n'avions point Jésus-Christ avec nous, et s'il ne résidait point sur nos autels, nous aurions raison de nous affliger inconsolablement. Car il est vrai que, sans amis, toute autre consolation ne serait qu'un triste ennui ; le divertissement, que chagrin ; la terre, qu'un exil ; et la vie, qu'un tourment pire que la mort. O divin Sauveur de nos âmes, si vous n'étiez point dans le monde, je pourrais bien fermer mon cœur à toutes les consolations de la terre ; je pourrais dire au soleil : O bel astre, retire tes rayons, cache ton beau visage ; car toutes tes lumières ne sont que des ténèbres pour moi en l'absence de mon Sauveur. Je ne pourrais pas vivre, je le confesse ; la vie me serait une mort, et la consolation, un tourment. Je languirais dans l'impuissance ; je n'aurais pas le courage de faire une bonne œuvre. Mais maintenant que je le vois, que je le possède, que je lui puis parler à toute heure, et décharger tous mes soins dans son sein ; comment puis-je être triste, ayant un tel consolateur, un tel ami, qui me donne si libéralement toutes les richesses de sa grâce, pour prendre part à toutes mes peines ?

§ V.

Le Fils de Dieu demeure dans le Saint-Sacrement pour compatir à nos misères.

C'est une espèce de consolation fort agréable d'avoir un ami qui pleure avec nous, et qui ressente par com-

passion ce que nous endurons par une véritable disgrâce. La raison est que pleurer les misères d'un ami, c'est un témoignage que nous rendons à son innocence, et une marque d'amitié qui rend toutes choses communes entre les amis. Or, l'amitié est toujours agréable, mais surtout parmi les orages de la mauvaise fortune; car il semble qu'un bon ami, en prenant part à nos ennuis, nous aide à les porter et rend notre fardeau plus léger. A mesure que les nuées se déchargent et qu'elles versent la pluie dans le sein de la terre, l'orage se dissipe et le ciel reprend sa sérénité. De même, lorsque nous versons nos larmes dans le sein d'un ami, notre pauvre cœur se décharge et sent une notable diminution de son mal. Et puis, si la consolation des misérables est de n'être pas seuls, mais d'avoir des semblables, certainement elle ne peut être plus grande, ni plus solide, que quand c'est l'amour qui nous les donne et qui nous fait trouver des compagnons de nos souffrances. C'est ce qu'il fait en la personne de notre Seigneur d'une manière admirable. Car, pour nous consoler dans nos afflictions, sa charité le met sous les espèces du Sacrement dans un état où l'on peut dire qu'elle rassemble toutes nos misères, et qu'il y prend autant de part, que la qualité d'un corps glorieux le peut souffrir. Si la pauvreté est votre fléau, quel dénuement plus grand que celui de Jésus-Christ, qui n'a pour tout habillement que la blancheur de l'hostie, et pour son trône qu'un petit point. Si vous êtes dans la servitude et dans la dépendance, il s'assujettit tellement à la volonté du prêtre, que, sans avoir égard à ses bonnes ou mauvaises qualités, il obéit, pour ainsi dire, ponctuellement à sa parole, et se rend aussitôt présent sous les accidens du pain, auxquels il demeure si étroitement lié, qu'on en peut librement disposer et le porter partout sans résistance. Si vous êtes dans le mépris, quelle humiliation ne souffre-t-il pas dans cet état? Il est abandonné dans les villages, déshonoré dans les villes,

profané par les impies, et souvent même ses amis ne laissent pas de le traiter avec de grandes irrévérences. Si vous êtes malade, et si la violence de vos douleurs vous fait gémir, il n'endure pas, à la vérité, mais il renouvelle ici toutes les marques de ses souffrances. Son côté y est ouvert; ses mains percées ; son sang, répandu; son corps, mystiquement séparé de son sang par les paroles de la consécration. Pourquoi le roi de gloire est-il dans cet état? pauvres, c'est pour compatir à votre indigence; malades, c'est pour compatir à vos douleurs; âmes désolées, c'est pour compatir à vos peines, pour vous tenir compagnie dans votre solitude, et pour vous dire que s'il était capable de souffrir encore et de mourir pour vous, il le ferait volontiers pour vous délivrer de vos misères. C'est par cette raison qu'il vous présente dans ce mystère l'image de la croix, afin que la mémoire de sa passion vous encourage à souffrir le mal qu'il vous envoie, et pour vous ôter tout sujet de vous plaindre de sa bonté par un surcroît d'amour : des deux mains, dont il vous montre les plaies, il fait couler deux sources inépuisables d'une solide consolation, l'une de douceur, l'autre de force: l'une, pour bannir la douleur de votre cœur; l'autre, pour ôter l'impatience de la douleur.

§ VI.

Le Fils de Dieu, dans le Saint-Sacrement, fait couler de ses plaies deux sources d'une solide consolation, l'une de douceur, l'autre de force.

Pour la douceur, vous savez que le Saint-Sacrement en contient la source, et que c'est là qu'il faut puiser la joie spirituelle. Le doux Jésus change tout en douceur; celui qui le goûte, ne trouve rien amer ni difficile. Quand votre cœur serait sec comme un rocher, ce divin Agneau, en le touchant, en fera sortir une fontaine d'eau vive. Quand il serait aussi stérile qu'un

désert, cette manne du ciel en fera un lieu de délices. Quand il serait comme la fournaise de Babylone, et que le feu de la douleur s'élèverait de cinquante coudées, si le Fils de Dieu y descend, les flammes les plus ardentes seront pour vous plus fraîches que la rosée. Enfin, quand vous seriez abîmé dans la tristesse, ce divin Sauveur, touchant votre cœur, le fera éclater en actions de grâces et en bénédictions, comme Jonas fit retentir autrefois les louanges de Dieu dans le ventre de la baleine. Un seul rayon de sa grâce, une parole intérieure, un trait de son amour suffira pour adoucir vos peines, et changer vos plaintes en des cantiques de louanges. Alors, tout pénétré de la douceur de son esprit, vous direz avec respect : Que le nom du Seigneur soit béni ! O mon très-doux Sauveur, puisque vous voulez que je souffre, je le veux, et j'y consens de tout mon cœur. Ce m'est trop d'honneur de porter sur moi les marques de vos plaies ; et quelque perte que je fasse, je suis trop heureux, pourvu que je vous possède. O que les larmes que je verse sont douces, quand votre main les essuie ! ô que la mort même paraît aimable à qui peut expirer entre les bras de la vie !

J'avoue qu'il ne rend pas toujours sa présence sensible par la douceur des consolations célestes, mais il inspire toujours la force ; et si quelquefois il nous soustrait la joie, jamais il ne refuse la patience. Or, qui ne sait que la force est préférable à la douceur? Donner la force de souffrir, ce n'est pas ôter le sentiment de la douleur, mais c'est en ôter le mal, ce qui est plus à souhaiter. Car, à vrai dire, la tristesse n'est pas un mal en elle-même ; il y en a de bonnes et de louables. Quel est le mal de la tristesse ? L'impatience et le murmure qui naissent de la faiblesse de l'homme, et qui n'ont point de meilleur remède que la force qu'on tire de la divine Eucharistie. Je suis comme une ville bien fortifiée, je suis comme une ville assiégée ; fortifiée par Jésus-Christ, assiégée par le démon. Mais je ne

crains point ses assauts, parce que j'ai un puissant protecteur; et si je suis vivement attaqué, je suis encore mieux défendu. Satan est le chef de mes ennemis, mais Jésus-Christ est le maître de la place, et ma consolation est que mes ennemis sont au-dehors, et mon protecteur, au-dedans. Ces maladies si importunes par leur violence et par leur longueur sont au-dehors; ces calomnies, ces médisances atroces qui attaquent ma réputation et mon honneur, sont au-dehors. Ces pertes de biens et d'amis, ces abandons, ces trahisons, ces persécutions si cruelles, sont au-dehors: mais j'ai au-dedans de moi mon Dieu, qui m'anime par sa présence, qui me soutient par sa force, et qui me couvre de sa protection. Que dois-je craindre, si je veux me prévaloir de son secours? O mon cher défenseur, je n'ai que vous à perdre ou à gagner. Si je vous perds, je suis infiniment malheureux; si je vous possède, je suis heureux. Soyez donc toujours avec moi, et ne permettez pas que je me sépare jamais de vous.

MEDITATION

POUR LE LUNDI DE L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Le Fils de Dieu se donne mourant dans le Saint-Sacrement, pour nous enseigner à mourir à nous-mêmes.

PREMIER PRÉLUDE.

Prosterné en esprit devant le très-saint Secrement, représentez-vous Jésus-Christ sur ce trône d'amour, comme un Maître céleste, qui vous enseigne par son exemple ce que vous devez être, et ce que vous n'êtes peut-être pas, c'est-à-dire, un homme parfaitement mortifié.

SECOND PRÉLUDE.

Demandez au Fils de Dieu une étincelle de son amour, qui renouvelle en vous, par conformité à sa mort, l'esprit de mortification, qui est si nécessaire pour profiter de la communion.

PREMIER POINT.

Considérez que l'état du Fils de Dieu dans le Saint-Sacrement est un état figuratif de sa mort, par laquelle il a sauvé tous les hommes, et qu'il y entre en personne portant avec soi les mérites et les trésors de la croix, par un changement admirable d'une substance très-vile, qu'il détruit entièrement en son propre corps, qui est d'un prix infini, et qui renferme en soi toutes les richesses du ciel pour nous les communiquer. En la même façon, si vous voulez que l'esprit de Jésus vous remplisse de sa vertu, pour continuer en vous l'office de Sauveur des âmes qu'il a fait en mourant sur la croix, il faut qu'il y entre par un changement parfait, qui détruise tout ce qu'il y a de vicieux et de gâté dans la nature, et qui fasse place aux opérations de la grâce. La raison est, parce que pendant que vous agirez, comme vous faites, par les mouvemens de la nature, par vos propres intentions, par vos inclinations, quoi que vous fassiez, vous ne ferez que vous perdre, et vous ne sauverez jamais une seule âme. Car le salut n'est pas un ouvrage de la nature, c'est l'ouvrage de Jésus-Christ, qui ne vous remplira jamais de son divin esprit, si vous ne faites mourir le propre amour. Tenez donc pour certain, que pendant que vous serez plein de vous-même, vous serez vide de Dieu; qu'il faut vous perdre pour gagner Jésus, et trouver en lui votre perfection et celle de plusieurs autres. Renouvelez en votre âme ce désir efficace, et cette volonté ferme de changer cette vie imparfaite que vous menez. Hélas! que perdrez-vous en la perdant, qu'une fausse liberté et une véritable

misère? faut-il qu'un néant vous occupe au lieu de Dieu? Faut-il que l'amour de Jésus ne puisse faire en vous ce que le feu fait dans la matière qu'il dépouille entièrement de ses qualités grossières, pour la convertir en flammes? Si vous vouliez, vous seriez un feu brûlant pour embraser les cœurs de tout le monde, et vous n'êtes qu'un glaçon.

SECOND POINT.

Considérez que Jésus-Christ est dans le Saint-Sacrement d'une manière selon laquelle un corps ne peut vivre que par miracle. Car il y est réduit sous un point à la façon des esprits; d'où il suit qu'en vertu de cet état, et sous ces voiles qui le cachent, il ne peut exercer aucune fonction des sens, ni des puissances qui dépendent des organes, que par une puissance et une vertu supérieure à la nature: si bien qu'il ne fait aucun usage de la vue, ni des autres facultés; ou, s'il en fait, c'est par miracle. Tel doit être un homme vraiment mortifié. Il doit rendre l'usage de son corps et de ses sens tout spirituel, étouffant cet esprit naturel qui est si agissant, et qui a tant de peine à mourir, pour ne voir, parler, traiter avec le prochain, prendre le repos et le repas, et les divertissemens nécessaires, que par les mouvemens de l'esprit de Jésus-Christ. Et comme la mort, s'emparant d'un corps, n'y laisse aucun effet de vie qu'elle n'éteigne, parce qu'elle est indivisible, tuant tout le corps à la fois; de même, il faut que la mortification, qui est la mort de l'amour-propre, soit universelle, et qu'elle ne laisse rien en nous qui soit vivant selon la nature. Examinez un peu votre vie à cette règle: regardez-vous dans ce miroir, et voyez si c'est Jésus qui est seul vivant dans vos pensées, dans vos affections, dans vos regards, dans votre maintien, dans vos paroles. O que la nature est encore vive chez vous! qu'elle est sensible à l'honneur! qu'elle est empressée à chercher ses aises, ses

commodités ! qu'elle est ennemie de règlement et de conseil, amoureuse de ses plaisirs et de sa propre volonté ! O que vous avez à travailler dans ces jours de dévotion, si vous voulez faire votre devoir, et ne vous y porter pas superficiellement et par manière d'acquit ! quelle confusion d'avoir si peu gagné sur vous ! quelle honte d'avoir même tant reculé !

TROISIÈME POINT.

Considérez qu'encore que Jésus-Christ ne soit mort qu'une fois sur le Calvaire, néanmoins il renouvelle tous les jours un million de fois sa mort sur l'autel. C'est pourquoi Rupert appelle cet adorable mystère les funérailles de Jésus-Christ, que l'Église célèbre tous les jours, sans lesquelles elle ne pourrait subsister. A la vérité, elle ne prend que huit jours en l'année pour célébrer cette mort mystique du Fils de Dieu, et pour vous obliger à renouveler en vous la ferveur de l'esprit, qui fait mourir la nature ; mais elle vous oblige néanmoins à chercher une mortification continuelle en toutes choses ; et quoiqu'elle ne garde pas tant de célébrité en tout temps à vos funérailles, elle n'y demande pas moins de résolution et de courage. Les morts ne ressuscitent point selon le cours de la nature ; mais la nature corrompue et ce vieil homme qui gâte tout chez vous, ne laisse pas souvent de revivre après que vous l'avez fait mourir. C'est pourquoi il ne faut pas vous contenter de l'ensevelir aujourd'hui, parce que, si vous n'avez toujours l'épée de la mortification à la main, on le verra bientôt revivre. Il renversera bientôt cette modestie et cette retenue d'un jour ; il vous ira troubler dans l'oraison, et, s'il peut, il vous la fera quitter ; il vous tirera de l'indifférence à vos emplois où vous vous étiez destiné, et vous fera reprendre toutes ces maximes de fausse sagesse, que vous préférez à celles de Jésus-Christ. Prenez-y garde et résistez si bien à ce coup, que tous les jours de votre

vie soient des jours de mort, et toutes vos actions, des actions d'un homme vraiment mortifié. Persuadez-vous que tout votre bien dépend de là, et celui de l'Église, qui ne peut subsister sans cet esprit.

ENTRETIEN

POUR LE MARDI DE L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

De la joie spirituelle, que notre Seigneur nous donne dans le très-saint Sacrement.

Venite ad me, omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.

Venez à moi, vous tous qui travaillez, et qui êtes chargés, et je vous donnerai une nourriture qui réparera vos forces. MATTH. 11. 28.

SAINT Thomas répondant à l'objection de quelques personnes spirituelles qui disent, par forme de plainte: « Je me prépare souvent avec tout le soin possible; je communie, je reçois le sacré Corps de Notre Seigneur, et toutefois je ne sens aucune douceur, » avance une proposition fort considérable. Notre Seigneur, dit-il, donne toujours quelque douceur avec son corps à ses fidèles serviteurs; mais il la donne d'une manière à ceux-ci, et d'une autre manière à ceux-là, selon qu'il juge leur être plus convenable. De là vient que quelques-uns goûtent cette douceur par un sentiment d'amour, et tirent leur consolation d'une plus ardente dévotion; les autres goûtent la même douceur par un sentiment de raison, et tirent leur satisfaction du profit qu'ils en reçoivent, croyant obtenir la vraie vie par le moyen de cette sainte nourriture. Cette distinction de l'Angelique Docteur fera le sujet de cet Entretien, où nous verrons que notre

Seigneur Jésus-Christ nous fait goûter les délices spirituelles et la douceur du très-saint Sacrement, en trois manières : la première, par un sentiment raisonnable du bien et de l'utilité qui nous en revient ; la seconde, par un sentiment affectif d'une dévotion également tendre et solide ; la troisième, qui est le propre des personnes plus élevées en grâce, par un sentiment affectif d'une intime et réelle union de notre âme et de notre corps avec le Fils de Dieu.

§ I.

Je dis donc, en premier lieu, qu'encore qu'un homme fidèle ne ressente aucune consolation sensible dans la réception du très-saint Sacrement, l'utilité qu'il en retire est une grande douceur, et qu'il doit être infiniment satisfait de savoir que Jésus-Christ se donne à lui, puisqu'en le possédant il possède le souverain bien, qui est le souverain contentement d'un esprit raisonnable. Car, comme dit saint Bernardin de Sienne, quel bien ou quel trésor se peut-on figurer plus précieux que le sacré corps de Jésus-Christ ? Quand il vient nous honorer de sa visite disait le Père Balthazar Alvarez, il ne laisse pas ses trésors dans le Ciel, qui est sa maison et sa demeure ordinaire ; il n'y laisse pas ses regards de miséricorde, ces sentimens amoureux, cette céleste ambroisie, ces grâces, ces faveurs, ces richesses spirituelles qu'il distribue avec tant de magnificence. Enfin, il n'y vient pas les mains vides, mais toutes pleines de biens : et l'on peut dire que celui qui le possède, n'a plus rien à désirer, car il a tout. Le moyen le plus court de posséder toutes choses, c'est de le chercher et ne désirer que lui seul, et ne se désister jamais de sa poursuite, qu'on n'ait obtenu l'effet de ses désirs. Mais quand il viendrait tout seul, sans aucune consolation sensible, n'est-il pas suffisant pour vous contenter ? Est-ce trop peu de chose pour vous ? N'est-il pas plus grand que votre cœur ? Certai-

nement, qui n'est pas content du principal, ne mérite pas de jouir de l'accessoire. Vous pensez que vos communions ne vous profitent pas, parce que vous n'y ressentez aucune douceur. C'est avoir peu de lumière et de connaissance des choses divines: ne savez-vous pas que le goût et la consolation sensible que vous regrettez, n'est qu'un des moindres fruits de la communion? Ignorez-vous que Dieu la soustrait quelquefois à ses plus grands amis, afin de leur apprendre à faire plus d'état de lui seul que de ses dons? Et n'est-ce point peut-être pour cela même qu'il vous en prive; parce que vous la recherchez avec trop d'avidité, comme si vous la prisiez plus que lui-même? que si vous dites que vous ne la désirez que pour lui plaire davantage, n'est-ce pas une grande simplicité de vouloir plaire à Dieu, en demandant qu'il vous accorde ce qu'il ne lui plaît pas de vous donner? Ne vaut-il pas bien mieux vous abandonner à sa sainte volonté, et demeurer content de ce qu'il ordonne de vous? Sainte Catherine de Gênes, sentant un jour son cœur abîmé dans une mer de douceur et de consolation après la sainte communion, disait à notre Seigneur: O Seigneur, voudriez-vous bien par cette faveur m'obliger à vous aimer? Non, mon Seigneur, ne le faites pas, s'il vous plaît. Vous savez que dès le commencement de ma conversion je vous ai demandé cette grâce, que vous ne me donnassiez aucune vision ni aucune consolation sensible. Si vous n'avez pas encore assez de résolution pour faire la même demande, au moins soumettez-vous au bon plaisir de Dieu, et soyez content qu'il vous traite comme il jugera plus à propos. O la grande douceur d'être content de Dieu, sans attendre de lui aucune consolation ni douceur! O si vous saviez le bien que Dieu vous fait en se donnant à vous, lors même qu'il vous laisse sans sentiment de dévotion! O si vous pouviez, après la participation des divins mystères, pénétrer le sens de ces paroles que notre Seigneur dit à ses Apôtres le jour de la Cène: « Savez-vous

bien ce que je viens de faire pour vous ? » vous seriez plus satisfait d'être sans satisfaction, que d'avoir toutes les consolations, toutes les douceurs et tous les contentemens du monde. Savez-vous bien ce que le Fils de Dieu fait pour vous? Il vous donne son corps pour votre nourriture, son sang pour votre breuvage, son âme pour votre rançon, sa divinité pour votre consolation, sa grâce pour votre vie, son paradis pour votre partage. N'est-ce pas assez pour être content ? Il fortifie votre esprit, il nourrit votre amour, il entretient votre bonne volonté, il plante les vertus, il affermit votre persévérance. N'avez-vous pas sujet d'être satisfait? Il purifie votre cœur, il mortifie vos sens, il éteint vos passions, il affaiblit la convoitise, il émousse les traits de la tentation, il lie le pouvoir de vos ennemis invisibles, et détourne tous les dangers qui vous menacent. Quelle douceur est préférable à cet excès de bonté à votre égard ? Qui peut vous rendre satisfait, si vous ne l'êtes pas de tant de biens ? Qui peut vous contenter, si vous n'êtes pas content de Dieu seul ?

Voilà de quelle sorte le Fils de Dieu porte toujours la douceur avec soi dans la partie raisonnable, lors même qu'il la cache à ses bons serviteurs.

§ II.

Mais sa bonté ne s'arrête pas là. Il passe jusqu'à la partie affective ; et alors, comme dit saint Laurent-Justinien, il n'y a point de cœur si dur, quand il serait tout d'acier ou de diamant, qui ne fonde en joie et en tendresse de dévotion, se voyant uni corporellement à son Dieu. L'esprit ne peut comprendre cette douceur, la langue ne la peut expliquer, le sens humain ne peut entrer dans un si profond mystère. O quelles délices y goûte celui qui le reçoit ! quelle ardeur, quels doux entretiens, quel embrasement d'amour, quels chastes embrassemens ! Qui peut découvrir ce secret ? Ce ne sont pour lors que cantiques de joie intérieure,

que vœux et que soupirs éclatans, que remercimens, que louanges, que larmes et gémissemens amoureux d'un cœur qui est tout occupé des grandeurs et des bontés de son bien-aimé. L'âme dévote, ravie de la présence de son Époux, est comblée de joie par le moyen de cet adorable sacrement, remplie d'un contentement incroyable, abîmée dans son néant, environnée de lumières, jouissant d'un repos admirable, fortifiée dans la foi, toute pénétrée des sentimens d'une vraie dévotion, unie à son Sauveur par des liens indissolubles d'amour : amour plein de douceur, qui la rend plus fervente dans la charité, plus forte dans le travail, plus prompte à la pratique des bonnes œuvres, plus discrète et plus prudente dans la tentation, plus soigneuse dans l'étude de la vertu, plus diligente dans les fonctions de sa charge, plus désireuse de fréquenter ces divins mystères. Si les effets que produit la douceur et la suavité du très-saint Sacrement, sont merveilleux, son progrès ne l'est pas moins. Car, comme dit Richard de Saint-Victor, il y a des degrés dans l'affluence de cette joie spirituelle : avidité, satiété, ivresse, sécurité et tranquillité. L'avidité est le premier degré de son progrès, parce que le désir d'un bien que nous aimons est toujours agréable ; mais il y a cette différence entre les biens spirituels et les biens sensuels, que le désir des biens sensuels précède la jouissance, et le dégoût la suit aussitôt ; mais pour les spirituels, on ne les désire d'ordinaire qu'après en avoir goûté la douceur. Et de là vient cette faim du très-saint Sacrement qu'on admire dans les saints, à qui le goût de cette divine viande et les délices qu'ils ressentent, laissent une avidité merveilleuse, et un désir si vif, si pressant, si allumé, d'y participer, qu'elle n'en peut souffrir le délai sans languir d'amour. Et c'est ce que la sagesse dit d'elle-même : « Ceux qui me mangent auront encore faim ; » parce que plus ils goûtent de douceur, plus ils en désirent. Or, comme le goût produit la faim, de même la faim augmente le goût,

et le perfectionne de telle sorte qu'il arrive jusqu'à la satiété, qui n'est pas incompatible avec la faim; parce qu'elle n'éteint que le désir des biens terrestres et périssables. C'est pourquoi saint Cyprien compare ce pain céleste à la manne, qui avait toute sorte de goûts, selon le désir de celui qui en mangeait. Il est de ce pain comme de la manne, il contient en soi toute sorte de délices, et par une merveilleuse vertu il répond au désir de ceux qui le reçoivent avec des dispositions convenables; il a le goût de l'humilité, de la componction, de la miséricorde, de la charité, de la patience, et de toutes les vertus, selon qu'ils le désirent; et ainsi il contente, il rassasie, il remplit leurs souhaits avec une suavité qui surpasse infiniment toute la douceur des contentemens de la terre.

Aussi le grand Avila, dont Grenade a écrit la vie, répondant à quelqu'un qui souhaitait que la Terre-Sainte fût entre les mains des princes chrétiens, et qu'il pût mourir au lieu même où le Fils de Dieu a donné sa vie pour nous, lui dit : « Eh quoi ! n'avons-nous pas en nos mains le très saint Sacrement, dont le seul souvenir me donne un dégoût de toutes les choses du monde ? »

Et le bienheureux Berckmans, touché du même sentiment, disait tendrement à notre Seigneur : O mon cher Maître, qu'y a-t-il après la divine communion, qui puisse me donner de la douceur et du contentement ? Ce dégoût de toutes les délices de la terre marque l'excès du plaisir que le Fils de Dieu fait naître dans le cœur de ceux qui le mangent : plaisir qui doit être grand, pour rendre tout autre contentement insipide; mais il me paraît encore plus grand lorsqu'il nous rend insensibles à toutes les disgrâces de la vie par une espèce d'ivresse spirituelle, qui fait qu'on n'est nullement touché, ni des injures, ni des mépris, ni des contradictions, ni des délaissemens des créatures : ce qui provient de la plénitude et de la surabondance de la douceur qu'on ressent, où toutes les choses les plus

contraires à la nature perdent leur amertume. Ensuite de quoi il s'engendre dans l'âme une certaine confiance en la bonté de Dieu, qu'on a goûtée par expérience, et un repos si tranquille, qu'on peut dire que c'est un avant-goût du paradis.

Au reste, deux choses produisent ce sentiment délicieux : la vue et l'amour de Jésus-Christ, la vue de ses perfections et l'amour de ses bontés. Car c'est la source des flammes et des lumières où s'accomplit parfaitement ce qui est dit dans l'Écriture : « Il verra son visage, dont l'aimable beauté ravira son cœur et le fera tressaillir de joie. » Et ailleurs : « Ils verront la gloire du Seigneur, et la beauté de notre Dieu : » Que produira cette vue? Un repos, une douceur, une source de délices inépuisables. « Dieu vous fera jouir d'un repos et d'une tranquillité immuables ; il remplira votre âme de splendeurs et de lumières, et vous serez comme un lieu de délices arrosé de mille ruisseaux qui le rendent fertile ou comme une fontaine d'eau vive dont la source ne tarit jamais. Alors vous vous reposerez avec plaisir sur le sein de votre Maître : je vous élèverai sur tout ce qui est de plus haut et de plus éminent sur la terre, et je vous nourrirai des fruits les plus délicieux de l'héritage et du patrimoine que votre père Jacob vous a laissé (1). » Mais qu'est-il besoin de recourir aux Prophètes pour prouver une vérité que le Fils de Dieu nous a enseignée lui-même ? » En ce jour-là vous connaîtrez que je suis dans mon père, et vous en moi, et moi en vous (2). » De quel jour parle-t-il? Saint Augustin estime qu'il parle du jour de l'éternité ; les autres, du jour de la communion ; et véritablement ces deux jours ont un grand rapport : le premier est le jour de notre entrée dans le ciel : le second est le jour de la descente du ciel en nous? Au premier, Dieu nous dit : « Entrez dans la joie du Seigneur. » Au second, il nous dit : « J'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. » Le

(1) *Is.* 58. —(2) *Joan.* 14. 20.

premier nous introduit dans la joie du Seigneur, qui est la béatitude consommée : le second introduit en nous le Seigneur de la joie, qui est la béatitude anticipée, ou, comme dit un grand évêque, l'essai, l'avant-goût, l'aimable prélude de la joie future des bienheureux. C'est ce qui fut dit intérieurement à la bienheureuse Angèle de Foligny, un jour qu'elle se disposait à la communion. Car elle entendit une voix distincte et articulée, qui lui disait : « La préparation que vous faites, ma chère Fille, c'est pour recevoir celui qui est seul tout bien. » Et comme elle approchait de la sainte table, elle en entendit une autre qui disait ; « Le Fils de Dieu réside sur l'autel selon son humanité et sa divinité, environné d'esprits bienheureux qui se tiennent autour de lui. » Alors notre Seigneur lui apparut, et lui fit voir cette majesté suprême, en qui tout bien est compris, d'une vision intellectuelle, sans aucune forme ni image sensible. Et en même temps elle entendit une troisième voix, qui lui disait : « C'est ainsi que vous serez éternellement avec lui dans le ciel. » Paroles qui la comblèrent d'une joie incroyable, dont la douceur approchait de celle que les saints goûtent dans le paradis.

§ III.

J'avoue que ces faveurs extraordinaires ne se communiquent pas à tous, parce que tous n'ont pas la pureté de cœur qui serait nécessaire. De là vient que peu de personnes peuvent comprendre comment cela se peut faire, n'en ayant pas l'expérience ; mais ils ne doivent pas pour cela refuser la croyance à ceux que Dieu a favorisés de ces grâces particulières, ni s'étonner de l'amour d'une bonté et d'une beauté infinie produit des effets qui surpassent l'intelligence d'un esprit fini et limité, surtout quand il arriva jusqu'au sentiment affectif d'une union réelle et corporelle avec le Verbe incarné, qui est le plus haut point de la félicité présente, et la plus pure source de la joie que les âmes éminen-

tes en sainteté goûtent dans cette vie fragile et mortelle. Car il faut remarquer que comme les objets sensibles nous réjouissent en s'unissant à nous, soit par la vue de leur beauté, soit par l'harmonie de leur son, soit par l'odeur de leur parfum, soit par la délicatesse du goût ou du toucher; de même Dieu, qui est un objet invisible et spirituel, réjouit l'âme en s'unissant à elle, et lui faisant sentir sa présence, tantôt par la contemplation de ses perfections infinies, tantôt par le goût de ses bontés ineffables, tantôt par la douceur de sa parole intérieure, tantôt par l'odeur de ses miséricordes ineffables, tantôt par des embrassemens si intimes et si délicieux, qu'on ne les peut pas exprimer. Mais il y a cette différence, qu'au lieu que le toucher est le plus grossier entre les sens corporels, il est, au contraire, le plus noble et le plus subtil entre les spirituels. La raison est, parce que le toucher a cela de propre, qu'il présuppose la présence, l'union et l'application réelle des objets qui se touchent; ce que les autres ne demandent pas, puisque l'œil, par exemple, pour voir les objets éloignés et séparés, s'unit à eux simplement par les images qu'ils lui envoient et qui tiennent leur place. Comme donc la plus étroite union des corps est aussi la plus matérielle, de même l'union la plus étroite des esprits doit être aussi la plus noble et la plus subtile, et par conséquent produire une joie plus pure et plus spirituelle. Et c'est cette union qui se fait dans l'usage du pain céleste d'une manière excellente, qui n'appartient pas à tous ceux qui le prennent, mais à des âmes rares que le Fils de Dieu choisit pour ses épouses. Il est, à la vérité, présent intimement à tous les fidèles qui communient, non-seulement selon sa divinité, qui est partout, mais encore selon son humanité, qui est réellement dans toutes les hosties consacrées par le prêtre; mais il ne fait pas sentir sa présence à tous. Il est uni à tous, même corporellement, mais il ne leur fait pas sentir cette union; et quoiqu'il en donne à plusieurs un sentiment effectif qui les

remplit de délices admirables, néanmoins il donne rarement ce sentiment effectif qui est, à vrai dire, le paradis de cette vie, où l'âme, comme dit saint Thomas, ravit et est ravie, prend et est prise, embrasse et est embrassée, serre et est serrée d'une manière indicible, s'unissant une à une, uniquement à son unique et souverain bien, par un lien d'amour dont la douceur est incompréhensible. C'est alors que l'âme entend par sa propre expérience ce que notre Seigneur voulait dire par ses paroles : « Je vous prie, mon Père, qu'ils ne soient qu'un, comme vous et moi ne sommes qu'un. » Alors elle peut dire ce que sainte Agnès disait après avoir pris le saint Viatique, pour se préparer au martyre : C'est maintenant que le corps de mon Maître s'est uni et associé au mien, et que son sang a embelli mon visage. Alors, comme dit saint Macaire, notre Seigneur, par une faveur spéciale, prend l'âme qu'il chérit, et devient un esprit avec elle. L'âme se transforme, pour ainsi dire, en Jésus-Christ; une substance passe en l'autre, afin qu'elle puisse vivre d'une vie nouvelle, goûter la vie immortelle, et participer à la gloire des bienheureux. Alors, dit le même Père, celui que Dieu favorise de cette grâce expérimente un avant-goût des biens célestes, des délices inénarrables, et des richesses immenses de la Divinité même. L'esprit du Seigneur se donne aux âmes saintes qui s'en rendent dignes, pour être leur repos, leur joie, leurs délices, leur vie éternelle. Il se fait leur viande, pour les faire jouir d'une tranquillité, d'un calme, d'un plaisir inexplicable. Alors, comme dit saint Bonaventure, l'âme mange le rayon avec le miel, c'est-à-dire, la douceur par la Divinité avec le corps et le sang de son humanité. Car c'est le propre des élus et des favoris, de manger ainsi le corps de notre Seigneur, de boire son sang, et de s'enivrer de la douce et intime expérience de la Divinité. Alors, comme dit Denis le Chartreux, cet objet incréé de notre amour étant infiniment aimable, et ayant une vertu attrac-

tive souverainement agissante pour toucher et embraser la pointe affective de l'esprit, tire l'âme à soi avec tant de force, d'empire et de douceur, jusque dans les richesses de sa gloire, jusque dans l'océan des délices de la béatitude, que la plus haute partie de l'esprit est tout-à-fait absorbée, plongée, engloutie dans l'abîme de la Divinité, dont l'admiration, la vue, l'amour, le goût, la complaisance, la fait tomber en défaillance, la rendant si attentive à son objet, que toutes les puissances inférieures demeurent suspendues, leur concert et leur harmonie se tait, le corps est comme lié et enchaîné du sommeil, tous les membres deviennent comme perclus, leur mouvement est interdit, la chair est comme un tronc immobile, et l'homme ne vit plus d'une vie animale, mais seulement d'une vie intellectuelle et déiforme. Enfin, c'est alors, comme dit Taulère, que l'âme est élevée à la participation de la perfection divine, et qu'elle est si pleinement remplie de la plénitude et de la souveraine vertu de cette perfection, qui n'est autre que Dieu même, qu'elle ne peut plus être touchée d'aucun désir, parce qu'elle trouve dans cette très-heureuse union tout ce qu'elle désire, savoir, Dieu même, et toutes choses en Dieu, et sa dernière perfection par-dessus toute mesure, et au-delà de tous les temps jusque dans l'éternité, qui est Dieu même. Cette union de l'âme avec Dieu est un heureux essai de toute la béatitude dont il jouit éternellement lui-même, et contient toute la perfection dont les créatures raisonnables jouiront dans la bienheureuse éternité, qui est Dieu même. En un mot, elle a, dès le temps de la grâce, un certain avant-goût qui est, à proprement parler, un commencement de cette divine union, qui se consommera entre Dieu et l'âme dans toute l'éternité. C'est pourquoi tous les hommes ensemble ne sont pas capables d'exprimer, ni de parole ni par écrit, l'utilité, le fruit, la béatitude qu'une âme sainte tire de la participation du corps de

Jésus-Christ. Heureux, dit Gerson, celui qui possède habituellement l'union avec notre Seigneur; plus heureux celui qui la possède encore actuellement; mais très-heureux celui qui la possède à face découverte, et qui est transformé, de clarté en clarté, en la parfaite ressemblance de la Divinité, mu, conduit, attiré de l'Esprit de Dieu, en sorte qu'il a une connaissance expérimentale de la suréminente science de la charité, c'est-à-dire, cette grâce unissante, et cette chère et précieuse unité avec la très-simple Divinité. Voilà la fin et l'accomplissement de tout ce qui a été dit, et de tout ce qui se peut dire des louanges, des fruits et des effets de cette divine viande. Tout le monde visible et invisible, intérieur et extérieur, a été créé pour cette fin. Quelle fin? me direz-vous. L'unité très-certainement, afin que toutes choses soient consommées en une seule.

MÉDITATION

POUR LE MARDI DE L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Le Fils de Dieu se donne vivant aussi bien que mourant dans le très-saint Sacrement, afin de nous apprendre à vivre selon l'esprit de l'Évangile.

PREMIER PRÉLUDE.

Après vous être mis en la présence du Fils de Dieu, et l'avoir adoré comme votre Maître sur le trône de son amour, souvenez-vous qu'il y est vivant d'une vie excellente et divine, pour vous enseigner à vivre de son esprit.

SECOND PRÉLUDE.

Demandez-lui un rayon de sa sagesse et une forte

impression de son amour, pour entrer plus avant que vous n'avez fait jusqu'ici dans cette grande maxime, que votre vie n'est autre chose, si vous vivez de son esprit, que la vie de Jésus, continuée dans les Apôtres et dans les hommes vraiment apostoliques, qui ne font avec lui qu'un Jésus-Christ; c'est-à-dire, un Sauveur des âmes.

PREMIER POINT.

Considérez que la vie de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement est une vie fort intérieure et retirée, quoiqu'il soit exposé en public pour vivre et traiter avec toute sorte de personnes; que c'est une vie très-pure et séparée de la contagion du vice, quoiqu'il demeure parmi des pécheurs; que c'est une vie noble, excellente, divine, quoiqu'il n'y ait rien de plus simple, ce semble, à l'extérieur, que ces faibles espèces qui le couvrent. Telle doit être votre vie, si vous vivez de son esprit. Vous devez descendre vers les hommes, comme le rayon du soleil qui demeure toujours attaché à son principe; vous devez vous tenir uni à Dieu, tirer toute votre force de la communication avec sa majesté divine, et prendre garde, par un soin et un amour particulier de la pureté de votre âme, de ne pas vous souiller comme l'eau en pensant laver les autres; et enfin, vous devez tenir pour certain que ce n'est point cet éclat extérieur des talens naturels, ce succès, cette réputation, ces approbations et admirations publiques qui font le principal de votre gloire, ni qui vous rendent grand devant Dieu; mais cette vie intérieure dont les talens extérieurs tirent leur efficace et leur vertu. Il ne faut pas mépriser le reste : car, étant uni à l'intérieur, il fait de grands effets; mais, sans la solide dévotion, sans l'union avec Jésus-Christ, sans la vertu de son esprit, ce n'est qu'une pure vanité, qu'un néant revêtu d'impuissance, qu'une trompeuse apparence, qui est capable de vous perdre, et qui en a perdu beaucoup d'autres. Si saint Paul crai-

gnait de tomber dans la réprobation en prêchant et sauvant les autres, que devez-vous craindre, vous qui avez si peu de force, vous qui n'avez qu'un peu d'extérieur qui cache des défauts honteux, et un intérieur déréglé et misérable?

SECOND POINT.

Considérez que la vie de Jésus dans le très-saint Sacrement est une vie toute sainte, conduite par une sagesse qui paraît folie aux yeux de la chair, mais qui ravit les anges; animée d'un amour ardent et extatique, qui le fait sortir hors de soi-même par des saillies merveilleuses; soutenue par l'exercice des vertus les plus héroïques, qu'il pratique d'une manière toute divine. Voilà le modèle de votre vie. L'esprit qui la doit conduire, est un esprit de sagesse qui ne tient rien de cette prudence humaine, et de cette sagesse charnelle qui n'a de l'adresse que pour chercher son petit honneur, pour mendier de la faveur et du support, pour faire des amis, pour conduire sa fortune, comme s'il y avait encore des fortunes à faire pour celui qui a méprisé le monde. La vraie sagesse que l'esprit de Jésus nous communique, prend toutes ses lumières du ciel; aussi, elle ne regarde que le ciel, elle ne prise rien que par rapport à la gloire et à la volonté de Dieu; elle ne goûte et n'estime que ce qui regarde son service, la sainteté de son âme et le salut du prochain. L'amour qui l'anime, est un amour filial qui ne fait rien par contrainte, ni par respect humain: qui ne trouve rien amer et difficile; qui n'a point d'autres bornes que le bon plaisir de Dieu, l'ordre des supérieurs et les maximes de l'Évangile. Enfin, les vertus qu'elle pratique, sont des vertus solides qui ne demeurent pas dans la simple complaisance et dans l'agrément, mais qui se font connaître par de bons effets. O qu'il est à craindre que, repassant la vie que nous avons menée jusqu'ici et la mesurant à ces trois

règles, nous ne la trouvions extrêmement défectueuse! Que de fausses lumières, que d'illusions dans notre conduite, que de froideur et de faiblesse dans notre amour, que de vaine apparence dans nos dévotions et dans nos vertus, et peu de solidité! Nous adorons Jésus-Christ le matin comme notre maître et notre directeur, et les actions du jour n'en sont pas mieux réglées; nous le prenons comme notre modèle, et, au lieu de l'imiter, nous suivons une voie toute contraire, nous lui promettons de nous surmonter, mais ce n'est qu'en idée, la moindre occasion nous montre ce que nous sommes; nous le prions de prendre la conduite de nos sens et de notre appétit, et nous ne lui obéissons jamais; nous protestons de l'avoir présent dans nos conversations, et néanmoins elles n'en sont pas moins séculières et mondaines.

TROISIÈME POINT.

Considérez que la vie de Jésus dans le Saint-Sacrement est une vie pleine de merveilles et de prodiges. Car, encore qu'il soit glorieux, jouissant de tous les avantages de sa grandeur royale, il est néanmoins dans un état d'humiliation qui durera jusqu'à la fin du monde; quoiqu'il soit impassible, il exerce une longue et invincible patience parmi tant de sujets que nous lui donnons de s'offenser; quoiqu'il soit tout resserré sous un point de l'hostie, néanmoins il se trouve presque en toutes les contrées de la terre; quoiqu'il soit immortel, il cesse d'être dans le sacrement, et perd cette existence miraculeuse qu'il a sous les espèces, toutes les fois qu'elles se corrompent; quoiqu'il soit sur nos autels depuis plus de dix-huit siècles, il y vient de nouveau tous les jours, et l'on peut dire qu'à chaque heure il renouvelle sa vie sacramentale en quelque partie du monde. Telle est la vie de ceux qui n'agissent que par l'esprit de Jésus-Christ: ils savent aller à Dieu par l'infamie et par l'honneur, s'anéantir au milieu des

louanges, s'élever au-dessus de tous les opprobres, souffrir mille travaux, et ne perdre jamais le repos de l'esprit, comme s'ils étaient impassibles; ne se relâcher jamais; ne veiller, ni languir dans leurs bonnes résolutions; se renouveler tous les jours; enfin mourir continuellement à eux-mêmes, et conserver avec une constance et une persévérance inviolables la fidélité qu'ils doivent à Dieu. Que des hommes ainsi morts mènent donc une vie admirable! Que des âmes anéanties de cette sorte, qui ne sont plus rien en elles-mêmes, sont en Dieu de rares chefs-d'œuvre de grâce, capables de faire des miracles pour la gloire! Quant à vous, quelle vie menez-vous? Rentrez sérieusement en vous-même, et vous y trouverez le sujet de votre humiliation. Votre vie sans doute est pleine de prodiges, mais bien contraires à ceux-ci. Le monde vous prend pour un homme de Dieu, et vous êtes au fond tout opposé aux volontés de Dieu. Vous portez l'habit des saints, et vous avez les imperfections des séculiers. On croit que vous cherchez les âmes, et vous ne cherchez que vous-même. Vous faites profession de convertir le monde, et le monde vous pervertit.

ENTRETIEN

POUR LE MERCREDI DANS L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Jésus-Christ invite tous ceux qui craignent la mort ; vie qu'il communique à ceux qui participent aux mystères de l'Eucharistie.

Venite ad me, omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.

Venez à moi, vous tous qui travaillez, et qui êtes chargés ; et je vous donnerai une nourriture qui réparera vos forces. MATTH. 11. 28.

Les fidèles de l'Église d'Afrique, s'invitant anciennement les uns les autres au banquet sacré de l'Eucharistie, s'entre-disaient amoureusement : Allons à la vie. Paroles saintes, qui nous apprennent tout ensemble combien le Fils de Dieu nous aime, puisqu'il nous donne sa chair et son sang dans ce divin sacrement, et combien nous le devons aimer, puisqu'il nous les donne pour être notre vie.

La promesse qu'il nous en a faite, est si souvent réitérée dans l'Évangile, qu'elle ne nous laisse aucun sujet de douter de la grandeur de son amour. « Car c'est, dit-il, le pain de Dieu, qui est descendu du ciel, et qui donne la vie au monde. Je suis le pain de vie, qui suis descendu du ciel. Celui qui mangera de ce pain, vivra éternellement. Le pain que je donnerai pour la vie du monde, c'est ma chair. Si vous ne mangez ma chair, et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous-mêmes. » Voyez comme il se plaît à redire souvent la même chose ! C'est qu'il

sait combien nous aimons la vie, et il veut que nous l'aimions de même; car il est en effet notre vie.

S'il n'est rien de plus certain que le désir que notre Seigneur nous témoigne de nous communiquer la vie, il n'est rien de plus sublime que la manière dont il se sert pour nous la donner. « Comme mon Père vivant m'a envoyé, et que je tiens la vie de lui, de même celui qui me mange, vivra par mon moyen. » Je lui donnerai la vie que je reçois de mon Père. La sublimité de ce discours étonna d'abord plusieurs de ses disciples, qui, pour être trop grossiers et trop charnels, se rebutèrent et abandonnèrent leur Maître. Ne soyons pas si aveuglés que de les suivre dans leur égarement; mais disons avec le chef des Apôtres : « Seigneur, à qui irons-nous, sinon à vous, qui avez les paroles de la vie éternelle? » Parlez-nous donc, ô Verbe incarné, et disposez nos esprits à recevoir vos lumières, et découvrir par votre grâce quelle est la vie que vous avez cachée dans cet adorable mystère, la source d'où elle vient, et le vaisseau qui la reçoit.

« Je vis pour mon Père, » voilà la source de la vie. « Celui qui me mange, » voilà le vaisseau qui la reçoit; « vivra pour moi, » voilà la vie qui lui est communiquée.

§ I.

Source de la vie que le Fils de Dieu nous communique dans l'adorable Sacrement.

S'il faut juger de l'excellence de cette vie par la source d'où elle vient, comme l'on juge de la vertu et de la bonté des eaux par la qualité des lieux où elles passent; la source de cette fontaine d'eau vive qui arrose le paradis de l'âme, et qui fait vivre toutes les fleurs et toutes les plantes des vertus chrétiennes, c'est la Divinité même. Elle est dans le Père éternel, qui ne la reçoit de personne, comme dans son origine et dans son principe. Le Père éternel la communique à son Fils,

qui est son Verbe et le terme de sa connaissance ; et vous savez que la première de toutes les vies, c'est de connaître. C'est pourquoi saint Jean dit que la vie est dans le Verbe, et que cette vie est la lumière des hommes, parce que c'est une vie de connaissance, une vie d'intelligence, par conséquent une vie de lumière. Le Fils et le Père, opérant conjointement en unité de principe, la communiquent au Saint-Esprit ; parce que, comme la lumière produit la chaleur, de même le Verbe produit l'amour. Le Saint-Esprit la reçoit dans la Trinité, mais il ne la donne à personne. Car il est amour, et l'amour est un doux repos, et comme le centre des opérations divines. Il faut donc qu'il sorte hors de lui, pour ainsi dire, afin de rendre au Fils selon son humanité, ce que le Fils lui donne selon sa personne divine. C'est ce qu'il a fait dans l'incarnation, qui est un ouvrage d'amour commun aux trois divines personnes, mais approprié au Saint-Esprit, par la raison que nous venons de dire, parce qu'il est amour par le caractère de sa personne, à qui l'on attribue tous les ouvrages d'amour, et surtout celui de l'union hypostatique, en vertu de laquelle la Divinité, qui est la source de la vie, habite corporellement dans l'humanité sainte du Verbe incarné. D'où vient que le corps du Fils de Dieu en retient la vertu, comme dit saint Cyrille, avec un pouvoir admirable de vivifier nos âmes ; parce que ce n'est pas un corps fragile comme les autres, mais le corps même de la vie, qui retient toute la vertu du Verbe, et qui est rempli de la force du Tout-Puissant, par lequel toutes choses vivent et subsistent. Voilà les progrès des communications divines ; voilà les sources de la vie, et les degrés par lesquels elle descend jusqu'à nous, lorsque nous participons aux divins mystères. D'où il suit que cette vie qui est promise à ceux qui mangent le pain céleste, n'est pas seulement la vie de grâce, car le Baptême la donne, la Pénitence la rétablit, l'Eucharistie la nourrit et la fait croître ; mais c'est la vie par participation

de la Divinité même; c'est la vie que le Père éternel donne à son Fils, que le Fils et le Père donnent au Saint-Esprit, que le Saint-Esprit donne à l'humanité du Verbe incarné, pour la répandre sur tous les hommes. Si bien qu'il est vrai de dire qu'après avoir mangé ce fruit de l'arbre de vie, nous sommes véritablement comme des dieux, et que la promesse que Jésus-Christ nous en a faite, n'est pas moins effective et sincère, que celle du serpent dans le paradis terrestre fut fausse et trompeuse. C'est ce que veut dire saint Denis, lorsqu'il assure que celui qui communie se lie et s'unit à Jésus-Christ par la ressemblance d'une vie sincère et divine. Et sainte Gertrude témoigne qu'elle en a fait l'expérience sur elle-même, vu qu'après avoir un jour communié, elle vit son âme comme un crystal très-net et brillant d'une éclatante lumière, au milieu duquel était la Divinité, ainsi qu'un or très-pur, qui opérait d'une manière si merveilleuse, que toute la cour céleste en était ravie, et tous les bienheureux lui semblaient dire que c'étaient leurs délices de voir comme Dieu opère dans une âme fidèle qui le possède, n'y ayant que les nuages du péché qui puissent troubler cet agréable spectacle, et mettre empêchement à l'opération divine.

§ II.

Excellence de cette vie en elle-même.

Mais pour découvrir encore mieux la beauté de cette vie que nous recevons dans l'usage du Sacrement, il faut remarquer qu'en vertu de l'union que nous contractons avec le Verbe incarné dans ce mystère, nous lui sommes incorporés, et nous devenons ses membres, par conséquent nous avons droit de vivre de la vie de notre chef. Or, le Fils de Dieu a reçu trois vies de son Père; la première, par sa génération éternelle; la seconde, par son incarnation; la troisième, par sa résurrection. La première est

une vie divine; la seconde, une vie passible; la troisième, une vie immortelle et glorieuse. Et voilà les trois présens qu'il nous fait en nous donnant son corps et son sang. Il nous transmet en premier lieu sa vie divine, faisant vivre les puissances de notre âme d'une vie intérieure de lumière et d'esprit, qui honore sa naissance éternelle cachée au sein de son Père. Il fait vivre notre mémoire du souvenir de son infinie bonté, qui l'a obligé à mourir pour nous; et pour en conserver la mémoire, il veut que ce mystère adorable soit le cachet de son amour, qui imprime sur notre cœur le sceau de sa vie et de sa mort. Il fait vivre notre entendement de la connaissance de ses grandeurs et de la lumière des vérités éternelles; il le nourrit, comme dit le Sage, du pain de vie et d'intelligence; il l'abreuve des eaux d'une sagesse salutaire; et la divine Eucharistie est appelée pour ce sujet le banquet de lumière, l'aliment de la vie, et la viande des délices célestes, parce que c'est à cette source que nous puisons des instructions très-utiles et nécessaires à notre salut, dit saint Ambroise. Il fait vivre notre volonté d'une vie de flamme et d'amour. A cause de quoi les Pères disent que le divin Sacrement est un feu que nous mangeons en prenant son corps, et que nous buvons en prenant son sang. Feu divin, qui, étant plus fort que tout ce qu'il touche et à quoi il s'attache, le divise et le transforme en soi, consumant tous ses défauts, détruisant ses imperfections; d'inconstant et volage, le rendant ferme et constant dans la vertu; de timide, fort et courageux; d'impatient, invincible et inébranlable dans les plus violens assauts de la tentation; de tiède, brûlant et ardent; de lâche, diligent et agissant; de terrestre, tout céleste. Ce feu divin, dit saint Chrysologue, fait que celui qui avait été créé de la terre, devient tout céleste; il fait vivre de l'esprit divin celui qui était animé d'un esprit humain; il l'élève tellement à Dieu, qu'il lui ôte tout ce qui restait du vieil homme, le péché, la mort, le travail, la douleur; on dirait, à

le voir, que ce n'est plus un homme, ou, si c'est un homme, que c'est un homme divin, qui a des pensées divines, des affections divines, un cœur divin, une âme divine, un corps divin assujetti parfaitement aux lois de l'esprit, qui porte Dieu, et qui vit de Dieu au milieu de la mort. C'est le second présent que Jésus-Christ nous fait dans le Saint-Sacrement; il nous transmet sa vie passible, nous donnant l'esprit de la croix, l'esprit de la mortification intérieure et extérieure, qui nous fait vivre de souffrances et de travaux. Car ce qui mortifie la chair et les sens, fait vivre l'esprit; et ce qui affaiblit le corps, redouble les forces de l'âme. Aussi saint Chrysostome remarque que les premiers chrétiens sortaient de la table eucharistique ardens et courageux comme des liens, et jetant partout, jusqu'au milieu des supplices et des tourmens, des brandons de ce feu qui les consumait au-dedans. Et l'abbé Franco assure que c'est le plus visible signe du profit que nous tirons de cette céleste nourriture, et qu'on peut dire qu'un homme qui souffre les injures avec patience, qui méprise les mépris, et qui accomplit en sa personne ce qui manque aux souffrances de son Sauveur, mange véritablement la vie à la table du Seigneur, qu'il boit à sa coupe, et que c'est alors effectivement qu'il vit en Jésus-Christ et que Jésus-Christ vit en lui. Et de vrai, la plus certaine marque qu'une viande nous profite, c'est quand elle nous communique ses plus louables qualités, qu'elle rafraîchit le sang, qu'elle tempère les humeurs, et fournit une abondance d'esprits qui rendent le corps vigoureux. Or, quelles sont les qualités de ce divin Agneau qui nous nourrit de sa chair et de son sang, sinon la douceur, la patience, la mortification, l'obéissance, l'amour des souffrances et des mépris? que respire-t-il dans cet adorable mystère, sinon les douceurs de la croix? en quel état est-il sur l'autel où il s'immole, sinon en état de mort? Je sais bien que son corps y est vivant et glorieux, et qu'en cette qualité il nous

transmet une troisième vie de béatitude et de gloire. Mais, par une alliance merveilleuse cette vie est un fruit de la mort, et jamais nous n'y prenons une plus grande part, que lorsque nous participons davantage à sa vie souffrante et paisible. C'est aux personnes mortifiées que le Saint-Sacrement donne plus de droit à la résurrection; et plus leurs corps sont atténués, plus ils auront d'agilité lorsqu'ils sortiront du tombeau, comme dit Tertullien. C'est aux personnes mortifiées qu'il inspire des désirs de la béatitude plus brûlans et plus ardens, leur vie n'étant qu'une vie d'attente, qui ne trouve rien ici-bas qui l'arrête. C'est aux personnes mortifiées qu'il fait goûter par avance les délices de la vie éternelle dans leur propre source : étant très-véritable que si le Saint-Sacrement est la béatitude de la terre, c'est en faveur de ceux qui aiment la croix; et qu'il faut souffrir avec le Fils de Dieu, si nous voulons régner avec lui.

§ III.

Quel doit être le sujet qui la reçoit.

Cette pensée me fait insensiblement entrer dans la dernière considération, qui regarde la disposition du sujet qui reçoit la vie du Verbe incarné, par la communication de son corps et de son sang. Car, puisqu'il y a conformité de vie entre le Fils de Dieu et celui qui le reçoit, il faut aussi qu'il y ait ressemblance dans leur disposition, afin de vérifier parfaitement ces paroles : « Comme mon Père qui m'a envoyé, est vivant, et que je vis par mon Père; de même celui qui me mange, vivra aussi par moi. » Or, je trouve en Jésus-Christ quatre choses qui le font vivre de la vie du Père, et que nous devons imiter, si nous voulons vivre de sa vie : la mission, l'union, l'immanence et le retour. « Comme la mission de mon Père, dit Cajetan, fait que je tiens la vie de mon Père, de même la manducation de mon corps fait que celui qui me mange, moi qui

suis aussi vivant, recevra la vie de moi. » Voilà la mission. « Le Fils de Dieu, dit saint Thomas, reçoit la vie de son Père, parce qu'il est un avec son Père. Donc celui qui est uni à Jésus-Christ par la communion, reçoit la vie de Jésus-Christ. » Voilà l'union. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Par conséquent il a en lui la source de la vie, comme je l'ai moi-même, parce que je suis dans mon Père, et mon Père est en moi. » Voilà l'immanence. « Ce qui fait que je vis pour l'amour de mon Père, c'est-à-dire, que je lui rapporte ma vie, comme à celui qui est plus grand que moi, c'est l'anéantissement dans lequel il m'a envoyé. Et ce qui fait qu'un homme vit pour l'amour de moi, c'est la participation de mon corps que je lui donne à manger. C'est donc en état d'humiliation que je vis pour la gloire de mon Père; mais l'élévation de l'homme est de vivre pour la gloire de mon nom. » Voilà le retour, qui nous montre ce que nous devons faire pour vivre du très-saint Sacrement, selon les desseins de Jésus-Christ.

La mission nous apprend que, pour en profiter, il n'y faut pas aller de nous-mêmes, ni par les mouvemens de la nature; mais qu'il faut prendre notre mission du Saint-Esprit, qui nous y doit porter, soit par les inspirations intérieures, soit par les avis d'un sage directeur, soit par la conduite des supérieurs qui nous gouvernent. Car, encore que le cardinal Cajetan enseigne qu'il n'est pas absolument nécessaire de prendre avis du directeur, et qu'il suffit de s'éprouver soi-même, selon la doctrine de l'Apôtre expliquée par le concile de Trente : « Que l'homme s'éprouve soi-même; » néanmoins c'est le plus sûr, comme il l'avoue lui-même, de régler nos communions par sa conduite, et de ne s'approcher ordinairement de la sainte table que par obéissance.

L'union, qui est encore plus nécessaire que la mission, nous apprend que pour vivre de ce pain céleste, il faut être uni à notre chef par la grâce sanctifiante,

et à son corps mystique par la foi et par la charité fraternelle. « Car il n'y a rien, comme dit saint Augustin, que le chrétien doive craindre davantage, que d'être séparé du corps de Jésus-Christ. Car, en étant séparé, il n'est plus un de ses membres; et s'il n'est plus membre de Jésus-Christ, il n'est plus animé de son esprit. Or, qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ ne lui appartient point, selon l'Apôtre. » Mais outre cette union habituelle, il est nécessaire d'ajouter l'union actuelle de notre esprit, pensant sérieusement à ce que nous allons faire, nous appliquant avec attention à ce divin mystère, nous y liant de pensées, de désirs, d'affections, et même y apportant toute la modestie extérieure, tout le respect et le recueillement de nos sens, qui est convenable en la présence de Dieu, qui se donne à nous avec tant de libéralité et d'amour.

L'immanence nous montre que ce n'est pas assez de manger, en passant, le pain des anges, et de lui donner entrée pour un moment dans notre intérieur; mais qu'il faut qu'il y demeure : autrement nous sommes comme les avortons qui perdent la vie, dans le sein de leur mère, aussitôt qu'ils l'ont reçue. Cette inconstance est déplorable, et pour l'ordinaire c'est une suite du peu de disposition que nous apportons à la communion. Car, comme dit saint Augustin, la plus visible marque du bon usage que nous faisons de la divine Eucharistie, c'est de voir si nous demeurons constamment en Jésus-Christ, et s'il demeure réciproquement en nous. Nous demeurons en lui, si nous sommes ses membres : il demeure en nous, si nous sommes son temple, dit le même Père. Voilà le signe certain du fruit que nous tirons de la participation de son corps : mais pour n'être pas ingrats de la vie divine qu'il nous y donne, il faut la rapporter à sa gloire par un fidèle retour, qui est le dernier accomplissement de nos devoirs, en sorte qu'il n'y ait heure ni moment de notre vie qui ne lui soit consacré. C'est mon plus ardent désir, ô très-aimable Jésus, d'être désormais tout à vous,

et de n'être plus qu'à vous. Ah! j'ai trop vécu jusqu'ici pour les vanités du monde et pour mes intérêts propres. Quand est-ce que je ne respirerai plus que pour votre honneur? Eh! Seigneur, ma vie n'est-elle pas toute à vous? Mais vous-même n'êtes-vous pas ma vie, ma lumière, ma force, ma sagesse et mon bonheur éternel? Mangez donc et buvez, ô mortels, dit saint Augustin; vous qui fuyez la mort, mangez la vie, buvez la vie.

MÉDITATION

POUR LE MERCREDI DE L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Jésus-Christ se donne non-seulement mourant et vivant, mais encore vivifiant et inspirant sa vie à nos âmes dans le très-saint Sacrement, pour nous apprendre avec quel esprit nous devons travailler à notre salut.

Panis Dei est qui de Cœlo descendit, et dat vitam mundo. Le pain de Dieu est celui qui est descendu du Ciel, et donne la vie au monde. JOAN. 6.

PREMIER PRÉLUDE.

PROSTERNÉ de pensée aux pieds de Jésus-Christ, figurez-vous ce divin maître sur le siége de son amour, qui vous enseigne par son exemple les qualités d'un parfait ouvrier évangélique, qui doit être si plein de la vie et de l'esprit de Dieu, qu'il puisse vivifier les autres et les animer à la perfection.

SECOND PRÉLUDE

Demandez-lui une étincelle de son ardente charité pour rallumer ce feu sacré, et renouveler en vous cet esprit apostolique : esprit de zèle et d'amour, qui a perdu beaucoup de sa vigueur par sa lâcheté.

PREMIER POINT.

Considérez, en premier lieu, que Jésus-Christ descend encore tous les jours du ciel sur la terre pour le dessein pour lequel il est venu la première fois, c'est-à-dire, pour travailler au salut des âmes. Car, encore qu'il trouve ses délices dans la compagnie des hommes, ce n'est pas néanmoins pour son plaisir qu'il les recherche, ni pour recueillir nos respects, quoiqu'il y puisse justement prétendre; mais, par l'estime qu'il fait des âmes, pour leur donner la vie, et pour leur faire trouver leur salut dans l'obéissance et la soumission qu'elles rendent à l'esprit qu'il leur inspire. C'est pour cela qu'il est dans le Saint-Sacrement comme un charme divin qui les attire, comme le charbon allumé du Prophète qui les purifie, comme la semence d'une vie divine, et enfin comme le sceau de la perfection, qui s'applique intimement à l'âme pour lui imprimer l'image de sa sainteté. Tel doit être celui qui agit avec le prochain dans le vrai esprit de Jésus, qui est celui des ouvriers apostoliques que ce roi magnifique envoie dans le monde pour convier les hommes à son banquet. Il doit faire une grande estime des âmes, préférer dans cette estime leur salut à toutes les considérations de plaisir, d'honneur, de repos et de tout autre intérêt. S'il a des attraits et de l'industrie pour gagner les cœurs, ce n'est pas pour se les acquérir, mais pour les gagner à Dieu; s'il les recherche, ce n'est pas pour s'appuyer et se donner de la réputation, mais pour les porter à la perfection; s'il converse avec le monde, ce n'est pas par divertissement, par humeur, pour passer le temps agréablement, mais pour les conduire avec lui à la bienheureuse éternité. Est-ce là votre esprit? sont-ce vos desseins et vos pensées? Combien avez-vous gagné d'âmes, depuis que vous êtes au service de Dieu? O s'il fallait sortir de ce monde à ce moment, que vous en verriez peu autour de vous! qu'il y en a qui périssent, que vous pourriez sauver! et vous estimez cela peu de

chose, pour vous obliger à quitter ce train de vie que vous menez.

SECOND POINT.

Considérez, en second lieu, qu'encore que le Fils de Dieu ait de si droites intentions, et une passion si forte et si pure pour le salut des âmes, néanmoins il ne s'y porte et il ne vient à nous que par une admirable obéissance, dont toutes les circonstances sont rares. Il rend cette obéissance, non-seulement à son Père, mais, pour son amour, au dernier et au plus vil de tous les hommes, pourvu qu'il ait le caractère et le pouvoir sacerdotal. Il la rend promptement aussitôt qu'il a prononcé les paroles. Il la rend si constamment, que dix-huit siècles n'ont pu lasser sa persévérance. Il la rend avec tant d'indifférence et de résignation, qu'après être descendu sur l'autel, il n'en sortira jamais, si on ne le porte dans la bouche de celui qui le reçoit, quelque désir qu'il ait de se loger dans son cœur, et de lui porter le sacré baiser de la paix. Telle doit être la disposition de celui qui agit dans le véritable esprit de Jésus. Quelque mouvement qu'il ressente pour le salut des âmes, l'obéissance en doit être le principe : il doit prendre de la main de Dieu et de la bouche des supérieurs tous ses emplois. Son propre choix lui serait trop funeste, et inutile pour le prochain. Il doit être prêt à demeurer toute sa vie caché, quelque talent qu'il ait, car il n'en a pas plus que Jésus-Christ, prêt à voler quand on l'appelle, et partout où l'obéissance l'appelle, avec un courage infatigable. Est-ce ainsi que vous avez réglé votre zèle? Devant Dieu ne vous flattez point : êtes-vous sans tache, sans dessein, indifférent à faire tout ce qu'on voudra de vous? Quand ouvrirez-vous les yeux à votre devoir? quand les fermerez-vous à la passion et aux respects humains?

TROISIÈME POINT.

Considérez que l'amour que Jésus-Christ a pour les

âmes, est universel. Il se fait tout à tous, sans distinction de noble, de roturier, de riche, de pauvre, de savant, d'idiot. Il est la consolation des affligés, la force des faibles, le conseil et la lumière des simples ; les pécheurs mêmes qui sont ses ennemis, ne sont pas rebutés ; et s'ils ne le peuvent recevoir en cet état, du moins ils ne peuvent prier : il les écoute, et il apaise la colère de son Père par les prières qu'il fait pour eux. Tel doit être le zèle d'un ouvrier évangélique : ne regarder que les âmes, et non pas la condition des hommes ; ne regarder dans les âmes mêmes que Jésus-Christ ; n'avoir pas moins d'ardeur à aider les pauvres que les riches ; et s'il est permis d'avoir quelque pente, la tourner plutôt du côté des petits, se souvenant que ce sont eux d'ordinaire qui font la cour au Fils de Dieu, qui le visitent, et qui se rendent assidus autour de lui, pendant que les grands du monde s'en éloignent par impiété et par orgueil.

Faites ici une sérieuse réflexion sur le passé. Examinez les fautes que vous faites dans les emplois et les fonctions qui regardent le prochain ; voyez quelles en sont les racines, pour les retrancher ; et dans la confusion des désordres passés, songez tout de bon aux moyens de vous corriger, et de renouveler en vous l'esprit de Jésus-Christ.

ENTRETIEN

POUR LE JOUR DE L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

DU SAINT VIATIQUE.

Le Fils de Dieu dans le Saint-Sacrement s'offre aux agonisans pour les consoler et les secourir au moment de la mort.

Venite ad me, omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.

Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. MATTH. 11. 28.

Nous lisons, dans l'histoire de l'Église, que saint Lucien, martyr, l'un des plus illustres témoins de la foi de Jésus-Christ, demeura l'espace de quatorze jours dans la prison, couché sur un monceau de tuiles cassées, le corps déchiré de plaies, épuisé de forces, languissant de faim et de soif, sans pouvoir mourir, quoiqu'il ne prît aucune nourriture pour soutenir sa vie durant tout ce temps : mais sitôt qu'il eut reçu le saint Viatique, il expira doucement, et finit son martyre par ces paroles qui mirent le sceau à sa glorieuse confession : Je suis chrétien. Cette faveur extraordinaire nous apprend, d'un côté, quel est le soin que le Fils de Dieu prend de ses fidèles serviteurs au moment de leur trépas, et nous fait voir, de l'autre, combien le divin Sacrement est nécessaire dans le dernier combat, puisqu'il aime mieux violer les lois de la nature que de priver ses amis d'un si grand bien.

Ce n'est pas le commencement de la vie chrétienne, mais la fin qui nous couronne. La belle mort, qui a la

béatitude pour son douaire, est l'héritière du ciel. C'est pourquoi tout le monde la recherche. Les rois en sont amoureux, les sages soupirent après elle, les nobles lui font la cour, tous les chrétiens la regardent comme l'objet de leurs désirs ; mais il n'y a que les prédestinés qui l'épousent. C'est le privilége des saints, la récompense de la vertu, et le fruit de la divine Eucharistie, que je puis appeler pour cet effet la clôture bienheureuse de notre vie.

C'est par là que le Fils de Dieu a fermé le cours de son voyage ; et s'il a été pèlerin sur la terre, ç'a été particulièrement pour arriver par le moyen de la communion au centre de notre cœur, où il aspirait avec autant d'ardeur que les voyageurs au pays de leur naissance. Il ne s'est pas contenté d'établir ce sacré festin la veille de sa Passion, comme le dernier effort de son amour ; il a voulu se communier le premier, comme dit saint Chrysostome, afin d'inviter ses disciples à la participation de ce mystère ; il a voulu être tout ensemble le convié et le banquet, celui qui mange et qui est mangé ; non pour en tirer aucun accroissement de grâce, mais, comme les théologiens le remarquent fort sagement, pour en goûter la douceur, avant que de boire le calice amer de sa mort.

C'est par là que les martyrs se sont disposés au dernier combat, ne croyant pas être bien préparés au martyre, s'ils n'étaient revêtus de ces armes spirituelles, et tout couverts du sang de Jésus-Christ.

C'est par là que tous les fidèles qui prétendent à la couronne du ciel, doivent finir leur course, parce que c'est le pain d'Élie, qui leur donne la force d'arriver à leur céleste patrie, après avoir achevé ce pèlerinage mortel.

C'est par là qu'il faut terminer cette Octave, comme par la plus signalée faveur de Jésus-Christ, et le plus sensible gage de son amour. Car toutes les grâces qu'il nous fait avant celles-ci, se peuvent perdre après qu'on les a reçues, et ainsi on les peut rendre inutiles,

mais l'heureuse mort, qui est la fin pour laquelle il se donne à nous, assure toutes les faveurs précédentes, et les fait passer dans l'éternité. Ce témoignage d'amour est d'autant plus considérable, qu'il le donne en un temps où l'on a le plus besoin d'amis, et où l'on en trouve le moins. Comme il y a peu d'amitiés qui viennent du ciel, il y en a peu qui y retournent. C'est le premier bien qu'un homme mourant, soit qu'il soit pauvre, ou qu'il soit riche, perd avec la vie. S'il est pauvre, il meurt abandonné; et personne ne se trouve auprès de lui, ni de ses proches, ni de ses amis, parce que ni les uns ni les autres n'espèrent rien. Bien loin de regretter sa mort, ils s'en réjouissent secrètement, parce que les uns s'estiment déchargés d'un grand fardeau, et les autres, d'un grand opprobre. S'il est riche, ses héritiers l'obsèdent, et s'attachent à son lit, comme l'on voit les oiseaux de rapine s'amasser en troupe, quand ils sentent l'odeur de leur proie. Chacun pense à s'enrichir de ses dépouilles, et à profiter de ses débris; mais personne ne songe à sauver son âme du naufrage : chacun lui parle de son testament, et personne ne l'avertit de sa pénitence: chacun veut avoir part à sa succession, et personne ne se met en peine de sa conversion. Il n'y a que le Fils de Dieu, dont l'amour, plus fort que la mort et plus durable que le temps, ne peut oublier ceux qui l'ont fidèlement servi.

Bien loin de les abandonner à ce moment, il leur commande de le recevoir; et tant s'en faut qu'il voulût leur refuser son assistance, qu'au contraire il a peur qu'ils la rejettent. Il se met en un état où les riches et les pauvres le peuvent également posséder, et il s'attache si étroitement à tous, que la mort qui divise les plus étroites unions, ne les peut pas séparer. Ce n'est pas qu'il ait intérêt à se tenir près de leur personne; l'espérance qui l'attire, n'est pas de s'emparer de leurs biens, mais de leur communiquer ceux du ciel. Il est vrai que son Père l'a constitué son héritier

universel, et qu'en cette qualité nos âmes lui appartiennent comme son propre héritage, dont la perte lui serait sensible. Mais s'il en est jaloux et s'il vient avec tant de soin recueillir cette succession, le seul avantage qu'il en retire, est de nous obliger dans la dernière agonie, en nous donnant son corps comme un souverain remède contre tous les périls de la mort. C'est le sujet de cet Entretien, qui montre que le Fils de Dieu dans le Saint-Sacrement est toute notre force et notre consolation à l'heure de notre trépas; que c'est lui qui rend notre mort précieuse, et qui nous en ôte la peur avec le mal, soit par sa présence, soit par son exemple, soit par la grâce du Sacrement et par la force de la croix, dont il nous applique le mérite.

§ I.

Au moment de la mort, le Fils de Dieu nous console par sa présence.

Premièrement donc, je dis qu'il nous console au moment de notre trépas, et qu'il bannit toutes les frayeurs de la mort par sa présence.

Car, si la mort est un départ, une sortie du monde, un voyage à l'éternité, n'est-ce pas une grande consolation de trouver un ami fidèle qui nous tienne compagnie dans un chemin si difficile, si inconnu, si dangereux, assiégé de tant d'ennemis invisibles, et qui nous conduise sûrement au lieu où nous devons arriver?

Or, quelle plus agréable compagnie peut-on souhaiter que celle du Fils de Dieu? Qui sait mieux le chemin du paradis que celui qui l'a fait et qui l'a tracé de son sang? Qui nous peut conduire avec plus de sûreté que celui qui ne nous quitte pas au tombeau comme nos meilleurs amis, mais qui nous accompagne jusque dans le ciel? Il fait pour nous en cette rencontre ce qu'il fit pour la consolation de ses disciples, étant près de sortir du monde; il voulut, avant que de

mourir, se donner à eux, et pénétrer dans leur poitrine, comme pour dire : Je sais que cette nuit vous m'abandonnerez tous à la fureur de mes ennemis, et que la prise du pasteur fera le scandale et la dissipation générale du troupeau ; mais je ne puis pour cela vous abandonner, ni perdre l'amour que j'ai pour vous. Je me veux unir si étroitement à vous, je veux me couler si avant dans votre cœur, qu'on ne m'en puisse arracher. Vous aurez beau fuir, je demeurerai avec vous, lors même que vous me quitterez par une lâche ingratitude, et je vous contraindrai de porter au milieu de vos entrailles celui duquel vous penserez vous séparer. Qui doute que la même charité qui lui suggéra ce merveilleux stratagème d'amour, ne l'oblige encore à nous faire la même faveur, et qu'il n'arrive quelquefois que sa chair déifiée demeure unie à la nôtre, si la mort survient lorsque les espèces ne sont pas encore consommées? Mais quand cela n'arriverait jamais, il est certain que, s'il ne demeure pas avec le corps, au moins il se donne à l'âme comme un fidèle guide pour la conduire dans le ciel. Et si cela est véritable, quel sujet avons-nous de craindre, l'ayant si près de nous, et jouissant de sa présence ? Ce débonnaire Sauveur marche devant vous; les mains pleines de biens pour récompenser vos travaux : il est à vos côtés, le visage tout rayonnant de lumière, pour vous montrer le chemin ; il marche après vous, tendant les bras pour vous secourir : que pouvez-vous appréhender sous sa protection? Suivez-le constamment, vous ne pouvez pas vous égarer : tenez-vous près de lui, rien ne vous peut manquer : appuyez-vous sur lui, et soyez certain que vous pouvez tout avec lui.

Si la mort est le dernier combat d'où dépend la couronne de l'immortalité bienheureuse, quel motif plus fort peut avoir un soldat pour relever son courage, que de combattre à la vue de son souverain; et un chrétien, que de combattre la vue de son Sauveur, comme ces illustres Machabées, qui bravaient si glorieusement la mort en la présence de Dieu ?

Si c'est un torrent rapide, qu'il faut nécessairement passer, quoiqu'il entraîne un nombre infini de réprouvés dans les abîmes, qui ne s'estimerait heureux de suivre l'arche du nouveau Testament, qui fend les eaux du Jourdain pour nous ouvrir le passage de la mort, et nous faciliter l'entrée de la terre des Saints où nous aspirons ?

Enfin, si c'est une nuit obscure qui couvre, qui offusque, qui éteint le flambeau de notre vie, peut-on craindre les ténèbres en la présence du soleil, ou les ombres de la mort, en la présence de la vie ? Pendant que l'âme est unie avec Dieu, la mort qui la sépare du corps n'est qu'une ombre, et cette ombre n'épouvante que des enfans. La vraie mort, qui fait trembler les plus grands saints, dit saint Grégoire, est celle qui la sépare d'avec Dieu. La mort qui sépare l'âme du corps, n'est qu'une ombre de mort : la vraie mort est celle qui divise l'âme d'avec Dieu. Ainsi, si Dieu est avec moi, comme il y est sans doute par la participation de son corps, « quand je serais environné de tous côtés des ombres de la mort, je n'ai pas sujet de craindre. » Pourquoi ? « Parce que vous êtes avec moi, » Seigneur, cela me suffit ; « parce que vous êtes la source de la lumière et de la vie. » Si vous êtes la source de la lumière, je ne dois point craindre les ténèbres ; si vous êtes la source de la vie, je ne dois point craindre la mort. En effet, il n'appartient qu'à la vie de vaincre la mort, et il n'y a que le soleil eucharistique qui mérite, par excellence, de porter le nom de vie. Jésus, dans le sein de son Père, est une source de gloire qui remplit son divin entendement de clarté ; dans le sein de sa Mère, c'est une source d'amour qui met tout le monde en feu, et ne fait qu'un bûcher de l'univers ; dans la crèche, c'est une source de joie ; dans la circoncision, une source de sang ; sur la montagne des Olives, une source de larmes ; sur la croix, une source de mérites et de grâces ; dans le ciel, une source de délices et de richesses ; mais dans le Saint-Sacrement,

c'est une source de vie. Sa chair, dans cet adorable Sacrement, est une source de vie ; et si nos âmes trouvent la mort du péché originel, en s'unissant au corps qui est tiré de la masse d'Adam par les voies d'une génération ordinaire, par un effet tout contraire, elles trouvent la vie en s'unissant au corps de Jésus-Christ, tiré du sein de la bienheureuse Vierge par une naissance miraculeuse et divine. Son sang est une source de vie ; et au lieu qu'on défendait autrefois de boire le sang des animaux, parce que la vie de la chair est dans le sang; aujourd'hui on nous commande de boire le sang de Jésus-Christ, parce que c'est l'âme de notre âme, la vie de l'esprit, l'esprit de la vie. Son âme est une source de vie qui anime et qui fait vivre tant de millions d'anges et de saints, le lien sacré qui lie et qui joint toutes les parties de l'Église, le principe qui lui donne le mouvement, sans lequel elle ne serait qu'une pesante masse, une proie exposée au pillage de ses ennemis. Sa divinité est une source de vie. Notre entendement y trouve une vie de lumière; notre volonté, une vie de grâce; notre cœur, une vie d'amour; nos sens, une vie de délices spirituelles; notre corps, une vie incorruptible qui le fait triompher de la mort, et trouver l'immortalité dans les cendres de son tombeau. « Vous êtes la source de la vie. » O que cette pensée est douce à un chrétien qui peut dire au point de la mort, en recevant ces divins mystères : Voilà mon Dieu, qui fait le paradis de ses regards ; il n'aurait qu'à lever le voile, et je serais bienheureux. Encore un moment, et j'aurai le bonheur de le voir à découvert. Il est à mes côtés, quel mal me peut arriver auprès de lui ? Il est mon protecteur, qui m'oserait attaquer, s'il entreprend ma défense ? Je porte la vie dans mon sein : ai-je sujet de craindre la mort ? Que doit-on dire au juste qui va passer le torrent de la mort? après avoir reçu son Créateur ? Courage, ne crains point : tu portes ton Dieu et le trésor de ton bonheur éternel.

§ II.

Il nous console par son exemple.

Si la présence du Fils de Dieu a tant de force contre les frayeurs de la mort, son exemple n'en a pas moins. Car vous m'avouerez que ce n'est pas une petite consolation de mourir avec le Fils de Dieu, et de rendre l'âme, pour ainsi dire, au pied de la croix. C'est ce qui donnait tant d'ardeur à saint Thomas, et lui faisait dire avec tant de résolution : « Allons, et mourons avec lui. » S'il faut mourir, quelle mort peut être plus honorable, ou plus douce, que de mourir en la compagnie d'un Dieu? Les créatures insensibles le voyant agoniser sur le Calvaire, pensèrent entrer dans le néant, dit saint Léon : le soleil s'obscurcit, la lune s'éclipsa, les pierres se fendirent, la terre trembla d'horreur; tout l'univers, pour compatir à la mort de son auteur, se fût volontiers enseveli dans son tombeau. Serait-il donc possible que le cœur d'un homme fidèle eût moins de sentiment qu'un rocher, et que voyant mourir son Sauveur pour l'amour de lui, il eût encore de l'amour pour la vie?

Or, vous savez que tout ce qui est dans ce divin sacrement, respire la mort du Fils de Dieu, et nous en rafraîchit le souvenir. Que dis-je, le souvenir? tous les jours il renouvelle sur l'autel le sacrifice de sa vie qu'il immola sur le Calvaire ; et si la manière de l'offrir est différente, c'est toujours la même offrande, le même sacrifice et le même sacrificateur. Tous les jours, comme dit saint Anastase le Sinaïte, le bois de la croix produit le fruit de vie, c'est-à-dire Jésus-Christ crucifié, qui est la nourriture de nos âmes. Tous les jours, dit saint Ambroise, l'Église célèbre les funérailles de son Époux.

Car nous la pouvons considérer en trois états : le premier, est celui de fiancée; le second, d'épouse ; le troisième, de veuve. Elle fut dans le premier état en-

viron quatre mille ans, depuis la création du monde jusqu'à l'incarnation du Verbe. Jusque là, toutes les paroles qu'on lui disait n'étaient que des promesses : « Je vous rendrai mon épouse par une fidélité inviolable ; » des soupirs, des vœux : « O cieux, répandez votre rosée sur la terre, et que les nuées laissent descendre le juste par excellence ; » des prophéties et des figures de l'avenir : « Dans peu de temps j'ébranlerai le ciel et la terre ; alors, le désiré de toutes les nations viendra. »

Au moment de l'incarnation, on célébra les noces ; et l'alliance si long-temps attendue et si long-temps désirée de la nature humaine avec le Verbe divin, se trouva heureusement accomplie. Mais, hélas ! cette chère Épouse ne fut pas long-temps avec son Époux : elle vit la nuit de son deuil arriver presque aussitôt que le jour de son triomphe et de sa joie. A peine trente-trois ans furent-ils écoulés, que son Époux lui fut ravi par une mort sanglante et cruelle, qui couvrit de ténèbres toute la terre. De là vient que cette pitoyable veuve, se voyant privée de sa présence sensible, ne cesse tous les jours à l'autel de célébrer ses funérailles, faisant, dans ces divins mystères, une vive et continuelle mémoire de sa mort. C'est là que lui-même s'offre par les mains du prêtre, comme il s'immola pour nous sur la croix. C'est là que nous le présentons à Dieu pour lui témoigner nos reconnaissances. C'est là qu'il nous applique les grâces qu'il nous a acquises en mourant. Il s'est sacrifié pour nous racheter, et nous le sacrifions pour nous sanctifier. Sans cela son sang nous serait inutile, notre foi serait éteinte, notre charité n'aurait plus de chaleur, notre espérance plus d'appui, nos âmes plus de vie. C'est pourquoi saint Gaudens dit que le sacrifice de la messe est une vive représentation de la passion du Fils de Dieu. Il est dans les mains des prêtres comme dans les bras de la croix ; leur parole est un glaive tranchant qui sépare le sang d'avec le corps d'une manière mystique, qui le met dans

un état figuratif de sa mort, quoiqu'il soit effectivement vivant et glorieux. Nos sens en portent le deuil, la raison se couvre d'un voile funèbre, notre cœur lui sert de tombeau, les espèces lui servent de suaire qui l'enveloppe, nos larmes, de parfum propre à l'embaumer; les anges mêmes descendent du ciel pour assister à ses obsèques. Ce n'est pas qu'il ne soit, comme j'ai dit, plein de vie et de gloire; mais son amour fait l'office de la mort, qui ne l'oserait plus approcher. Il se met dans un état semblable à celui des morts pour nous consoler par son exemple, et nous encourager à souffrir par devoir ce qu'il a embrassé par l'excès de sa charité. Si la mort éteint nos sens, l'amour le met dans une disposition où il n'en peut avoir l'usage que par miracle. Si la mort jette nos corps dans le tombeau, l'amour l'enferme dans nos poitrines; si la mort fait de nos corps la proie des vers, l'amour fait de sa chair et de son sang la nourriture des hommes, qui ne sont, à son égard, que de petits vers de terre. O excès! ô extase! ô saillie admirable de Jésus! ô qu'il est vrai que le lait qui coule des mamelles de l'Époux sur l'autel est plus doux, en quelque façon, que le sang qui coule de ses plaies sur le Calvaire, comme le vin de la grappe que l'on foule avec violence pour en exprimer la liqueur! O qu'il est vrai que la douceur de la vie, qui a tant de charmes sur le cœur des hommes, n'est rien à celui qui a une fois goûté ce lait délicieux des consolations célestes, qu'il verse dans le cœur de ceux qui le reçoivent! O qu'il est vrai, encore une fois, que la mort même n'a rien de redoutable à qui est vivement touché de l'excès de l'amour dont il nous a laissé un gage si précieux en se donnant à nous aux approches de notre trépas, afin de mourir avec nous, s'il m'est permis de le dire, et d'essuyer ainsi l'amertume de notre mort par le souvenir de la sienne! O mon Sauveur, que je vous suis obligé de m'avoir rendu la mort si aimable! quelles actions de grâces vous puis-je rendre pour reconnaissance d'un tel bienfait! Je

prendrai de votre main ce doux calice de la mort sans m'effrayer, parce que vous y avez bu tout le premier, et vous en avez ôté l'amertume. Qui refuserait d'y boire après vous? O que mes souffrances sont légères, quand je considère celles de vos sacrées plaies! ô que le lit où je meurs me semble doux, quand je considère la dureté de votre croix, qui est le lit de vos douleurs!

§ III.

Il nous console par la grâce du Saint-Sacrement.

Ce motif est d'autant plus puissant pour nous soutenir dans ce dernier combat, que le Saint-Sacrement, qui porte l'image de la passion du Fils de Dieu, en a aussi la force et la vertu. Ce qui n'est pas difficile à croire, puisque c'est le fruit de la croix, qui tient de la vertu de son principe et de l'arbre qui le porte. Or, la vertu de la croix est de désarmer la mort et de nous donner la vie. Quelques-uns disent que la croix de Jésus-Christ était faite du bois de l'arbre défendu, les autres disent que c'était du bois de l'arbre de vie. S'il en faut juger par les effets, il me semble qu'elle tient de l'un et de l'autre. Elle est mortelle au Fils de Dieu, comme l'arbre défendu; elle est salutaire à tous les hommes, comme l'arbre de vie; elle fait mourir le Sauveur du monde, mais en mourant il ôte le venin et le poison à la mort, et l'affaiblit tellement qu'elle n'est plus à craindre, non plus qu'un ennemi vaincu. Depuis que la croix a été plantée sur le Calvaire, la mort n'est plus qu'un sommeil; auparavant elle était terrible, mais maintenant les saints s'en jouent, les gens de bien en triomphent, les pécheurs même trouvent assez de force pour la vaincre avec les armes de la pénitence. Je dis de même de la divine Eucharistie. C'est un sacrement de force qui nous arme contre la mort. Le pain que nous y prenons est plus puissant que celui de Daniel, qui fit crever le dragon. La coupe qu'on

nous présente, est pleine de ce sang où Dieu a mis la vie des corps et des âmes tout ensemble. Les anciens avaient coutume de donner aux criminels qui étaient condamnés à la mort, un breuvage de myrrhe mêlée dans le vin, soit pour leur ôter, avec l'usage des sens, l'appréhension de la mort, soit pour leur fortifier le cœur, et les rendre plus vigoureux dans les peines qu'on leur voulait faire souffrir. Nous sommes tous criminels, condamnés à la mort en punition de nos péchés. Que fait le Fils de Dieu pour nous consoler? Il mêle dans le divin Sacrement le vin avec la myrrhe, je veux dire son sang avec l'amertume de ses douleurs; et en même temps qu'il nous fortifie le cœur contre les douleurs de la mort, il surprend nos sens d'une sainte ivresse et d'un sommeil agréable, qui les jette dans l'oubli de toutes les créatures. O que cette coupe est précieuse! ô que ce breuvage est excellent! ô que l'ivresse qu'il nous cause est sainte et religieuse, puisque, comme dit saint Cyprien, elle nous fait perdre nous-mêmes en Dieu par un amoureux transport, et oublier tout ce qui passe avec le temps, pour tendre à l'éternité, qu'elle nous met devant les yeux; si bien que, n'ayant plus aucun sentiment du monde, et méprisant les délices du mauvais riche, nous nous lions à la croix par une adhérence intime, nous suçons son sang, et nous portons la langue, pour ainsi dire, jusque dans les plaies du Rédempteur, pour nous enivrer de son amour.

En effet, pour descendre du général au particulier, si nous voulons considérer plus exactement tout ce qui rend la mort formidable, nous verrons aussitôt avec quelle facilité toutes ces frayeurs se dissipent par la force de cette coupe, et par la vertu qui est cachée dans cet auguste sacrement.

Car, premièrement, si la perte de tous les biens temporels, et de toutes les choses du monde qui nous sont les plus chères, est un triste sujet de crainte, qui ne sait ce que dit saint Ignace martyr, que le ca-

fice de l'autel est un calice d'amour, parce que le propre effet du sacrement qu'il contient, est de nourrir et d'augmenter la charité? Or, qui aime Dieu avec ardeur, n'a pas grand'peine à quitter la créature, et à se détacher de la terre. Le feu de l'amour divin est étranger dans le monde, il y vit avec inquiétude, il y souffre son exil avec impatience; voilà pourquoi il le quitte avec joie, et s'élève comme en triomphe dans le ciel, parce que c'est le centre où il aspire. Quand le soleil se lève sur l'horizon, on voit monter en l'air les plus subtiles vapeurs, et se résoudre en pluie ou en rosée. De même, quand le soleil eucharistique se lève sur les ténèbres de la mort, on voit les gens de bien abandonner la terre, et s'élever doucement vers le lieu de leur béatitude, pendant que leurs yeux fondent en larmes de consolation et de douceur. La perte des plaisirs, des honneurs, des richesses, ne les touche plus; ce n'est pas, à leur égard, un sujet de plainte d'être obligés à les quitter, c'est leur joie et leur triomphe. Adieu, monde; adieu, délices de la vie; je vous quitte de bon cœur pour aller jouir de mon Dieu. O mort, que tu me parais aimable, puisque tu portes toutes les lumières du paradis sur ton visage!

Secondement, si nous craignons les douleurs qui accompagnent la mort, dites-moi qui a donné la force et le courage aux martyrs pour supporter les tourmens et mourir avec constance, sinon le sang de Jésus-Christ, dont ils étaient tellement enivrés, qu'ils paraissaient comme insensibles, non-seulement aux pleurs et aux larmes de leurs proches, mais encore aux plus cruels supplices que la rage des bourreaux pouvait inventer? Pensez-vous, mes frères, dit saint Augustin, que ces généreux athlètes, qui ont bien voulu mourir pour la foi de Jésus-Christ, fussent sobres? Ils étaient tellement enivrés qu'ils ne connaissaient ni leurs amis, ni leurs proches. Leurs parens, leurs enfants, leurs femmes pleuraient devant eux, et ils ne s'en apercevaient pas. On les étendait sur le chevalet, on les dé-

chirait avec des peignes de fer, on leur appliquait les torches ardentes et les boutons de feu avec si peu d'effet sur leur invincible courage, qu'on eût dit qu'ils ne les sentaient pas. Ne vous en étonnez pas, dit-il, ils étaient pris d'ivresse. Qui les avait enivrés ? Le voulez-vous savoir ? ils avaient pris la coupe qui les avait enivrés. Voyez le bien-aimé Disciple qui entre dans l'huile bouillante sans s'étonner, et qui en sort plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré. D'où lui vient cette force ? de la coupe qu'il avait prise à la Cène. Voyez saint André qui caresse et qui embrasse sa croix, qui en fait la chaire de l'Évangile et le théâtre de sa constance. D'où lui vient cette joie ? du sang de l'Agneau, qu'il immolait tous les jours. Voyez saint Laurent, qui bénit Dieu sur le gril ardent qui consume sa chair et qui fait distiller son sang avec sa vie, de ce qu'il lui a ouvert la porte du paradis. Voyez cette troupe victorieuse de saints qui triomphent au milieu de leurs supplices, et qui lassent la cruauté des bourreaux par la fermeté de leur courage. Qui leur inspire cette générosité invincible à tous les plus cruels supplices, sinon ce vin mystérieux qui fait les martyrs, aussi bien que les vierges épouses de Jésus-Christ ?

De plus, si nous craignons naturellement la séparation de l'ame et du corps ; si le souvenir du tombeau, de la pourriture et des vers, donne de l'horreur à nos sens, qui ne serait consolé par la participation de ce pain de vie, qui est le germe de la résurrection, dont la vertu fera quelque jour refleurir nos os, et tirera nos corps de la poussière pour les parer des douaires de l'immortalité ? En effet, c'est dans cette vue que saint Chrysostome assure que les anges environnent le tombeau des morts qui ont reçu, avant leur départ, le saint Viatique, et qu'ils gardent leurs cendres comme un précieux dépôt qu'ils doivent un jour représenter dans cette assemblée générale du monde, où chacun sera jugé selon ses œuvres. C'est par la même raison que quelques célèbres théologiens estiment vraisembla-

blement que le Sauveur du monde répandra sur ces corps glorieux, pour récompense de leurs fréquentes communions, des rayons d'une éclatante beauté, dont les autres ne jouiront pas. C'est dans ce même sentiment que les premiers chrétiens, persuadés de la force de la divine Eucharistie, l'enterraient, comme quelques-uns estiment, avec le corps des fidèles, et mettaient, s'il faut ainsi dire, la vie et la mort dans un même sépulcre, sur la créance qu'ils avaient que le corps du Fils de Dieu était effectivement le remède de l'immortalité, le gage de la résurrection, le principe de la vie future, selon les Pères.

Et pourquoi pensez-vous que tant de fois l'usage de cette chair vivifiante a rendu la santé aux malades, par un miracle tout visible; qu'elle leur a tenu lieu de nourriture durant plusieurs années, ne vivant que du très-saint Sacrement; qu'on les a vus élevés en l'air, parfumés d'une odeur extraordinairement douce, remplis d'une nouvelle vigueur et d'une joie extatique, éclairés d'une lumière merveilleuse qui rayonnait sur leur visage par une glorieuse anticipation de leur béatitude, sinon pour nous montrer qu'il est la vie, non-seulement des esprits, mais aussi des corps qu'il doit quelque jour venger de la mort, et leur faire part des délices de l'éternité? Que si l'effet n'est pas si présent, s'il le diffère jusqu'à la fin du monde, ne croyez pas que sa vertu, pour être tardive et secrète, en soit pour cela moins efficace. Le levain n'enfle pas la pâte tout d'un coup, mais il demande du temps, afin de déployer sa chaleur et la répandre dans toute la masse. Ainsi le Saint-Sacrement, qui est le levain mystique de l'Évangile, fera un jour lever du tombeau toute la masse du genre humain; mais la sagesse de Dieu en a déterminé le temps. Il y a des antidotes aussi bien que des poisons, qui ne sont pas présens, et qui ne laissent pas pourtant de faire leur opération, quoiqu'ils la fassent lentement. Il en faut ainsi juger de la divine Eucharistie. C'est l'antidote de la mort, également salutaire au corps

et à l'âme de ceux qui le prennent; mais il y a cette différence, que c'est un remède présent qui opère dans l'âme sans retardement et sans délai. Quant au corps, son action est plus lente, mais elle n'est pas moins assurée. Je le sais, je le crois, que mon Rédempteur est vivant, et je suis certain de le voir un jour des yeux mêmes de la chair dans la gloire de son royaume. Mon espérance n'est pas seulement fondée sur les promesses qu'il a faites à tous les prédestinés de l'un et de l'autre Testament, elle est appuyée sur le plus adorable de tous les mystères de la foi, qui est le mystère de son corps et de son sang, dont la participation nous fait membres de ce chef glorieux, et nous donne un nouveau droit à la résurrection, et une part plus avantageuse à la gloire de son triomphe. Mes yeux, vous verrez ce divin visage, qui est le trône de la beauté essentielle, dont les regards font tous les bienheureux dans le ciel. Mon cœur, vous aimerez à jamais cette bonté souveraine, qui ravit par une heureuse nécessité tous les esprits de la céleste Jérusalem. Ma bouche, vous bénirez éternellement ce Monarque qui la gouverne, et vous serez comme un temple consacré à ses louanges, qui retentira sans cesse de ces cantiques de joie, dont l'agréable harmonie ne sera point interrompue de larmes ni de regrets. Voilà ce qui console les serviteurs de Jésus-Christ et leur rend la mort si douce et si agréable. Une âme qui est intimement unie à son Sauveur par la grâce du sacrement, ne trouve rien sur la terre qui soit capable de la toucher. Son plaisir est de penser aux félicités du ciel; son désir d'en jouir; son bonheur, d'en posséder déjà la source, et d'être près d'étancher sa soif dans ce torrent de délices, où tous les soucis de la terre sont heureusement noyés.

Vous me direz que ce qui arrive au corps, n'est pas un sujet suffisant pour étonner un chrétien, mais qu'il doit craindre les maux de l'âme, et qu'il a sujet d'appréhender, non-seulement les artifices et la malice de ses ennemis invisibles, mais encore les reproches de sa

propre conscience, et le compte qu'il doit rendre à la justice de Dieu de tous les momens de sa vie, avant d'entrer dans l'éternité, où il se va jeter au hasard, sans savoir si elle sera pour lui bienheureuse ou malheureuse. J'avoue que cette crainte est fort juste. Mais s'il y a quelque chose qui la puisse modérer, je dis que c'est le pain céleste que le Fils de Dieu nous donne pour viatique dans cette extrême nécessité. Véritablement, s'il fallait venir aux prises avec les démons, sans être couverts de sa protection, nous aurions sujet de douter du succès et de l'évènement d'un combat si inégal. Un homme dénué, à l'heure de la mort, du secours et de la vertu des Sacremens, est un soldat sans armes, qui se précipite aveuglément dans le péril. Mais si j'ai dans ce duel le Fils de Dieu pour mon second, que peut tout l'enfer contre moi, quand je l'aurais sur les bras, si le ciel prend les armes pour ma défense? Si le démon s'efforce, par des craintes et des défiances injurieuses à la bonté de Dieu, de me faire tomber dans le désespoir de mon salut, Jésus-Christ est mon espérance; je ne puis croire, en le voyant si près de moi, qu'il me vient visiter avec tant d'amour, s'il avait envie de me perdre. S'il tâche d'ébranler ma foi, et de surprendre par ses prestiges la faiblesse de mon esprit, Jésus-Christ est ma lumière; je ne crains point le père du mensonge, ayant logé au milieu de mon cœur la vérité même. Enfin, s'il me veut arracher l'amour de mon Dieu, Jésus-Christ est un feu consumant, son cœur une fournaise, où, étant une fois entré, il est difficile que ma charité se refroidisse.

Je n'ignore pas qu'il est mon juge, et que sa justice, qui est infiniment exacte et sévère, ne perd rien de ses droits, et n'épargne point les coupables, lorsqu'elle prononce l'arrêt de leur mort. Les théologiens enseignent qu'il exerce invisiblement cet office au moment du trépas, et quelques-uns estiment qu'il descend corporellement dans la chambre du criminel, de même qu'il viendra en personne au dernier jour qui

mettra fin à tous les crimes du monde par le supplice éternel des pécheurs. D'autres disent qu'il se fait seulement voir aux yeux de l'esprit, comme s'il était présent. Quoi qu'il en soit, ils reconnaissent tous que ce jugement est effroyable, et que les plus justes, quand ils y pensent sérieusement, ne sont pas exempts de frayeurs. Mais, voyez, je vous prie, parmi toutes ces marques de rigueur, l'excès de sa miséricorde, d'avoir trouvé un si doux tempérament entre sa clémence et sa justice, qu'au même lieu où celle-ci me doit juger à la rigueur, celle-là ait établi son tribunal pour m'absoudre par un jugement favorable. Chose merveilleuse! il prévient lui-même son jugement par un sacrement d'amour; au même lieu où il doit examiner mes comptes, il pense à ma décharge, et m'en fournit les moyens. Avant que d'être mon juge, il s'offre d'être mon avocat; et de peur de me refuser le ciel, il s'enferme dans mon sein, afin qu'il soit lui-même comme banni du paradis, si la colère de son Pere en venait jusqu'au point de m'en vouloir exclure. Et donc, que peut craindre celui qui a gagné son juge, et qui en a fait le défenseur de sa cause et le témoin de son innocence? Thémistocle, fuyant la fureur du peuple d'Athènes, qui avait conjuré sa mort après la guerre de Salamine, fut obligé de chercher son asile dans la cour du roi de Tessalie, qui était son ennemi, et de s'aller jeter aux pieds de la reine, pour implorer sa clémence. Cette princesse, qui était d'un naturel fort doux, le voyant prosterné en terre, fut touchée de sa disgrâce; et le relevant promptement, elle lui donna son fils à l'heure même, pour lui tenir compagnie lorsqu'il se présenterait devant le roi; l'assurant que, s'il le conjurait par ce jeune prince, qu'il aimait uniquement, de le recevoir en sa grâce, il ne lui pourrait rien refuser. Aussi était-ce une manière de prière, comme dit Thucydite, qui ne pouvait être rejetée. O mon frère, viendra le jour qu'étant pressé de la mort, il faudra sortir du monde; et alors vous voyant aban-

donné des créatures et destitué d'amis, vous serez contraint de recourir à Dieu, et de lui crier pardon. Que si par malheur vous l'avez rendu votre ennemi par les désordres de votre vie, hélas! que ferez-vous? Votre perte n'est-elle pas sans ressource? Non; il vous reste encore un moyen de le fléchir et de regagner sa faveur. Adressez-vous à la Reine du ciel, votre souveraine maîtresse; demandez-lui humblement qu'elle vous donne son Fils, et le recevant avec un profond respect sous le voile du Sacrement, conjurez le Père éternel, par les plaies que l'amour lui a fait souffrir, de recevoir votre pauvre âme, et de répandre sur vous les rayons de sa bonté. Il n'est pas possible qu'il vous rebute; quand sa juste indignation aurait changé son cœur en un diamant, le sang de cet Agneau est capable de le ramollir.

Il se peut faire que le souvenir de vos offenses trouble la paix de votre âme; mais si la voix de votre conscience s'élève contre vous, celle de Jésus-Christ parlera pour votre défense; si vos péchés demandent justice, son sang demandera votre grâce; et quelque grand coupable que vous soyez, si, dans ce redoutable moment, touché d'un sincère repentir de l'avoir offensé vous lavez les taches de votre âme dans le bain de la pénitence, avant de recevoir cette divine viande; alors trouvant votre cœur disposé aux salutaires impressions de son amour, j'ose dire qu'il le remplira de joie, et qu'en bannissant le trouble, il l'établira dans un repos inaltérable: car c'est le partage des prédestinés, de mourir avec assurance. Leur trépas est un sommeil semblable à celui du lion, qui dort en assurance après avoir fait un grand carnage, et qui fait peur, en dormant, à tous les animaux de la terre. Après avoir détruit leurs péchés par la pénitence, ils vont comme des lions à la conquête du paradis, et font trembler les démons, même en succombant à la mort, parce qu'ils sont tout rouges du sang de Jésus-Christ, qui s'est immolé pour leur redonner la vie. Voilà ce

qui les sépare des réprouvés, qui ne sortent de ce monde qu'avec horreur et désespoir, au lieu que ceux-ci meurent contens, le rire sur les lèvres et la joie au cœur; ou s'ils versent quelques larmes et quelques soupirs, ce sont des gémissemens de colombes, qui ne souhaitent rien tant que de voler promptement dans le sein de Dieu. Mais le pécheur, que sa mauvaise conscience a rendu semblable aux corbeaux, tient un langage tout contraire. Quel est le cri du corbeau? à demain, à demain, qu'on ne me presse point, dit Hugues de Saint-Victor. Et quand on lui vient dire: Monsieur, pensez à Dieu: C'est bien mon dessein, dit-il, j'y penserai, il y a encore du temps. Monsieur, ne voulez-vous pas recevoir les Sacremens? Eh! je suis accablé de mal, il faut attendre que je sois plus à moi. Monsieur, dans les grandes maladies on ne sait ce qui peut arriver; vous savez qu'on y est souvent surpris; désirez-vous qu'on appelle un confesseur? Demain qu'on me le fasse venir. Monsieur, le délai est dangereux; si vous négligez ce moment, il sera peut-être trop tard: les médecins nous font peur. Quoi! suis-je donc jugé des médecins? Le moyen en si peu de temps de faire pénitence? Ce n'est pas ainsi que parlent les vrais disciples de Jésus-Christ, ce n'est pas là le gémissement de la colombe. Le juste, qui se voit attaqué et qui sent les premières atteintes de son mal, ne diffère point à mettre ordre à sa conscience. Il commence d'abord par se réconcilier, et guérir les plaies spirituelles de son âme, afin que Dieu bénisse les remèdes corporels; et s'il faut enfin céder à la force du mal, il ne craint point qu'on lui vienne apporter la nouvelle de son trépas, il l'attend avec une grande égalité d'esprit, il la reçoit sans se troubler, il en témoigne quelquefois même de la joie. N'attendons point, dit-il, l'extrémité; les Sacremens ne hâteront point la mort du corps, et mettront mon âme en assurance. S'il faut quitter les biens du monde: C'était un dépôt que Dieu m'avait consigné, il est juste de le lui rendre,

quand il le demande. S'il faut laisser une famille affligée et des enfans orphelins : Ils sont plus à Dieu qu'à moi; s'il en veut prendre tout le soin, je ne leur serai plus nécessaire. Enfin s'il faut mourir : Je savais bien que j'étais mortel; il faut donc suivre celui qui m'appelle; il est mon maître, il est mon père, je m'abandonne à sa miséricorde. O mon unique espérance, mon très-doux Jésus! me voici en un état où il faut que toutes les créatures me délaissent, et que je demeure seul au combat sans secours et sans assistance. Mais puisque vous êtes mon protecteur, il est aisé de m'en passer; et si j'entre dans un lieu inconnu, dont les routes sont dangereuses, ma consolation est que j'ai un bon guide, et que je ne puis dans sa compagnie ni me perdre, ni m'égarer. O qu'il est souhaitable de mourir après avoir reçu le pain de vie! Je porte en mon sein un trésor immense; ma mort peut-elle être plus précieuse? J'attends une couronne éternelle, peut-elle être plus favorable? Je suis presqu'à la source de ma béatitude, peut-elle être plus heureuse?

§ IV.

CONCLUSION.

En vérité, âme chrétienne, n'est-ce pas un bien inestimable de mourir dans le sein du Fils de Dieu, de remettre notre âme entre ses mains, et de nous cacher dans ses plaies, afin d'y être à couvert de la colère de son Père? Hélas! je vous l'ai déjà dit, quand notre dernière heure sera venue, et que la mort fera ses approches, nous serons abandonnés de tous les hommes, les douleurs nous environneront de toutes parts, les démons nous tendront des piéges, l'image de nos crimes nous épouvantera, le monde nous tournera le dos, et nous fera voir combien il est perfide. Il n'y a que Jésus-Christ qui demeurera avec nous; mais c'est assez, puisqu'il vaut mieux lui seul que toutes choses. C'est pourquoi je vous conjure, par le soin que vous

devez avoir de votre salut éternel, qu'aussitôt que vous serez atteint de quelque maladie, vous ayez recours à lui avant toutes choses, et que vous ne tardiez point à vous servir des remèdes qu'il a établis dans l'Eglise, et surtout du Sacrement de son corps. Le Fils de Dieu est mort pour nos péchés : si vous voulez que votre mort soit heureuse et paisible, hâtez-vous, avant de mourir, de manger la chair de cet Agneau, et de boire le sang qu'il a versé pour vos offenses. Montrez par là avec quelle ardeur vous soupirez après votre chère patrie. Et comme les Israélites ne jouirent du repos dans la terre qui leur avait été promise, qu'après avoir versé beaucoup de sang et défait leurs ennemis, faites en sorte que vous ne sortiez point du monde pour entrer dans la terre des saints, que vous n'ayez détruit tous vos ennemis par la pénitence, et pris le sang de Jésus-Christ, qui est le remède de la mort et le gage de votre immortalité glorieuse. Car, si les Papes, dans leurs voyages, font porter devant eux le Sacrement avec l'étendard de la croix, quel voyage plus important et plus dangereux pouvez-vous faire que celui de l'éternité? Je dis plus important, car il s'agit de votre souverain bien; et plus dangereux, parce qu'à moins que le Fils de Dieu ne vous regarde d'un œil de faveur, vous ne pouvez espérer du salut. Ne soyez donc pas si téméraire que d'entreprendre ce grand voyage, sans l'appeler à votre secours et le prendre pour votre guide.

Mais si vous voulez qu'il vous soit favorable à ce dernier moment, faites dès à présent cet inviolable propos de ne laisser écouler aucun jour sans lui rendre quelque hommage, ou quelque témoignage de votre amour. Si vos affaires ne vous permettent pas d'assister au sacrifice de la Messe, au moins entrez dans l'église pour faire la cour à votre Roi, et recevoir sa bénédiction. Si vous ne le pouvez pas, tournez-y pour le moins votre cœur, envoyez-y vos vœux, vos soupirs, vos gémissements, afin de lui témoigner le regret que vous

avez d'être privé de son aimable présence. Que s'il arrive qu'on le porte dans les rues, montrez en cette rencontre que vous faites gloire de le servir à la vue du ciel et de la terre. Enfin, ne négligez aucune occasion de l'honorer ; mais embrassez-les toutes avidement, surtout celle de communier souvent, et tâchez de le faire à chaque fois avec autant de ferveur, que si la communion que vous faites devait être la dernière de votre vie. Me le promettez-vous ? Êtes-vous résolu de tenir votre promesse ? Ah ! si cela est, assurez-vous que ce divin Sauveur, qui a promis de demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles, ne vous abandonnera ni à la vie, ni à la mort. Mais si vous méprisez ce conseil, si vous n'avez que des froideurs pour cet adorable mystère, où pensez-vous trouver de la ferveur et de la consolation à l'heure de votre trépas ? Ne craignez-vous point qu'il se venge de vos mépris, et qu'il vous laisse alors dans l'insensibilité de votre salut ? Ah ! Seigneur, ne le permettez pas, détournez ce malheur loin de moi, car vous êtes mon unique refuge ; je n'ai point d'autre asile que vos plaies, et je n'en désire point d'autre. Vous êtes ma seule défense, mon salut, ma béatitude, ma vie, pour toute l'éternité.

MÉDITATION

POUR LE JOUR DE L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

De la dévotion avec laquelle nous devons recevoir le très-saint Sacrement, pour en tirer de la consolation.

Sub umbrâ illius quem desideraveram, sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo.

Je me suis assis à l'ombre de celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à ma bouche. CANT. 2. 3.

REMIER POINT.

CONSIDÉREZ que pour tirer de la consolation du très-saint Sacrement, il faut y apporter de la dévotion, qui consiste en trois actes que l'Épouse marque dans ces paroles.

Le premier est le désir avec lequel il faut s'en approcher. « Je me suis assise, dit-elle, à l'ombre de celui que j'avais désiré. » L'ombre de ce bel arbre dont le fruit est si doux, c'est le Saint-Sacrement, qui est un mystère de foi sous lequel Jésus-Christ cache son immortelle lumière. Avant que de jouir de la douceur de ce fruit, il veut qu'on le désire. Il faut manger l'Agneau pascal avec avidité selon la loi. Vous le mangerez en grande hâte, comme ceux qui sont pressés de la faim. Que personne, dit saint Chrysostome, ne vienne ici avec lâcheté, avec tiédeur, avec engourdissement; venez-y tout fervens; venez-y comme le cerf altéré court à la fontaine; comme l'affamé, à la table; comme celui qui est transi de froid, à un grand feu; comme l'enfant qui s'enfonce avec empressement dans le sein de sa nourrice, et s'attache les yeux fermés à la mamelle pour en sucer la douceur. Imitez la divine Épouse qui commence ses entretiens avec son divin Époux par des dé-

sirs ardens : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche.* Entrez dans les sentimens des anciens Patriarches qui étaient dans les limbes, et qui soupiraient après la venue du Messie : *Hâtez-vous, Seigneur, de venir nous délivrer.* Tâchez de répondre au désir que notre Seigneur témoigna le jour de la Cène, lorqu'il dit à ses Apôtres : *J'ai eu un désir extrême de manger cette Pâque avec vous avant que je souffre.*

Mon Sauveur, souffrez que je prenne tous les désirs que vous avez jamais eus de vous donner à nous, et que je les présente à votre Père céleste pour suppléer à mes langueurs. O que n'ai-je tous les soupirs, les larmes, les désirs de vos apôtres, de vos disciples, et surtout de votre très-sainte Mère, pour correspondre en quelque façon aux vôtres! Que je vous les offrirais de bon cœur, et que je m'estimerais heureux de pouvoir dire avec le Prophète : *Que vos tabernacles sont aimables, ô Seigneur des vertus! Mon âme languit et se consume du désir d'entrer dans la maison du Seigneur. Mon cœur et ma chair brûlent d'ardeur pour le Dieu vivant. Le passereau trouve bien une demeure, et la tourterelle un nid pour y mettre ses petits. O Seigneur des vertus, mon Roi et mon Dieu, faites que vos autels soient ma demeure! Heureux ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur,* et qui mangent de votre pain; *ils vous loueront éternellement.*

SECOND POINT.

Considérez l'attention, le recueillement, l'élévation d'esprit que vous devez avoir en communiant. C'est le second acte de la dévotion qui est requise pour en tirer du fruit. Il ne faut pas laisser courir çà-et-là votre esprit : il faut le tenir calme, et lui donner, comme l'Épouse, une situation de repos. L'encens qui brûlait sur l'autel des parfums, montait en droite ligne vers le ciel; les vents n'en faisaient point ondoyer la fumée : ainsi, votre oraison doit aller droit à Dieu sans être dissipée par les distractions : *Que ma prière monte droit vers vous comme la fumée de l'encens!*

Abraham voulant faire son sacrifice, laissa ses serviteurs au pied de la montagne. Moïse monta tout seul sur le mont Sina, et commanda au peuple de demeurer en bas. Le souverain Pontife entrait seul dans le sanctuaire pour offrir de l'encens. Ainsi, quand vous allez recevoir le Saint-Sacrement, ou offrir le sacrifice, vous devez vous élever par la contemplation, et laisser en bas toutes les pensées de la terre. Le Fils de Dieu parut sur le chariot d'Ezéchiel comme un homme d'ambre, pour nous apprendre que comme l'ambre attire la paille, de même son dessein dans l'Eucharistie est d'élever nos esprits et les attirer à soi par la participation de son corps. C'est à cela que nous porte ce terrible et admirable sacrifice, qui nous oblige à voler comme des aigles jusqu'au ciel, ou plutôt au-dessus du ciel. Car, comme dit le Seigneur, « partout où le corps mort se trouvera, les aigles s'y assembleront, » c'est-à-dire, ceux qui communient, qu'il appelle des aigles; pour montrer que celui qui s'approche de l'autel pour recevoir son corps, doit s'élever en haut, et n'avoir rien de commun avec la terre, et ne se laisser point attirer aux choses basses; mais voler toujours vers le ciel, et regarder fixement le Soleil de justice. C'est par cette raison que le Prêtre élève l'hostie, et qu'il prononce ces paroles de la préface : Élevez vos cœurs en haut. Comme s'il disait : Tenez-vous, je vous prie, dans le respect, et soyez dans la crainte à ce redoutable moment de l'élévation de l'hostie. Car chacun s'élève en haut vers le Seigneur, selon l'affection et l'application d'esprit avec laquelle il assiste pour lors au sacrifice.

TROISIÈME POINT.

Considérez le troisième acte de dévotion que vous devez procurer au temps de la communion, qui est la tendresse de cœur accompagnée de deux vifs sentimens, l'un de douleur, l'autre de joie. L'amour vous doit fournir un sentiment de joie en la présence de Jésus-Christ, et la contrition un sentiment de douleur

a la vue de vos péchés ; l'un et l'autre vous produiront ce fruit plein de douceur dont parle l'Épouse, et que le Fils de Dieu réserve pour ceux qui l'aiment et qui craignent de lui déplaire.

Saint Clément d'Alexandrie le compare, pour ce sujet, à une abeille qui, ayant cueilli le suc le plus pur des fleurs, le change puis après en miel qu'elle nous rend avec la cire dans laquelle elle l'enferme. Ainsi, dit-il, le Fils de Dieu ayant pris la fleur de son humanité dans le sein de la bienheureuse Vierge, la change en un aliment plus doux que le miel caché sous la blancheur des espèces, qu'il fait goûter avec un incroyable plaisir à ceux qui désirent ardemment qu'il vienne prendre possession de leur cœur.

Mais si vous en voulez faire l'expérience, il faut aussi, comme dit saint François de Sales, que vous ayez les qualités de l'abeille. Elle est pure, elle est chaste et virginale, elle est laborieuse, elle extrait son miel des fleurs, et surtout du thym, qui est amer. Aimez la pureté, le travail, la mortification et la pratique des vertus; et alors on vous pourra dire, avec saint Augustin : Sucez, petite abeille ; sucez, sucez, et buvez cette délicieuse liqueur, dont la douceur est ineffable. Plongez-vous dans cette source des vrais plaisirs pour remplir votre cœur de joie. Elle est inépuisable, elle ne vous manquera jamais, pourvu que vous n'en preniez point vous-même du dégoût. Conservez-en éternellement le goût, vous serez éternellement heureuse.

O Jésus, dont la bonté et la douceur est infinie, faites-moi miséricorde. Je suis tout confus de voir avec quelle froideur je m'approche de votre autel et de votre sainte table. Je rougis souvent en moi-même de ne pas ressentir cet attrait et cette ardeur que ressentent tant d'âmes saintes, qui, étant transportées du désir de la communion et de l'amour sensible qui brûle dans leur cœur, ne peuvent s'empêcher de le témoigner par leurs larmes. Comme elles sont altérées, l'ardeur de leur soif leur fait sans cesse ouvrir la bouche de leur

cœur et de leur corps, pour vous recevoir comme la fontaine des eaux vivantes, et elles ne peuvent autrement apaiser la faim dont elles sont pressées, qu'en recevant votre corps sacré avec une avidité spirituelle et un ravissement de joie. Hélas ! que je suis éloigné d'avoir une semblable dévotion, et des mouvemens si vifs d'ardeur et d'amour!

O mon Dieu, qui êtes le réparateur de la faiblesse humaine, et le distributeur de toutes les consolations intérieures, s'il ne m'est pas permis de puiser dans la plénitude de cette source, au moins permettez-moi d'approcher ma bouche du canal par où coule son eau divine, afin que j'en prenne quelques gouttes pour me désaltérer, et que je ne meure pas tout-à-fait de soif.

ORAISON DE L'ÉGLISE.

O mon Sauveur et mon Dieu, faites-moi la grâce qu'à proportion que je m'approcherai davantage de ce saint mystère, je sente aussi croître en moi de plus en plus les mouvements de dévotion et de piété

ENTRETIEN

POUR LE VENDREDI APRÈS L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Le Fils de Dieu dans le Saint-Sacrement est l'asile des pécheurs, il s'offre pour eux à la justice divine, il leur procure des grâces pour se réconcilier avec Dieu, et pour apaiser sa colère.

Venite ad me, omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.

Venez à moi, vous tous qui travaillez, et qui êtes chargés, et je vous donnerai une nourriture qui réparera vos forces. MATTH. 11.28.

C'EST à juste titre que tous les peuples rendent hommage à la divine Eucharistie, parce que c'est un bien universel qui s'étend à toutes les conditions des hommes, qui donne au monde sa dernière perfection, qui affermit l'empire de Jesus-Christ sur un atome, qui porte toutes les substances sur de faibles accidens, et toute la lumière des esprits sur des nuages et sur des ombres.

Toute l'Église militante est appuyée sur cette pierre fondamentale; et, comme toutes les lois qu'elle prescrit, sont des lois d'amour; les devoirs et les exercices qu'elle pratique, des exercices d'amour; la félicité qu'elle possède, la jouissance de l'amour; le Dieu qu'elle adore, le Dieu d'amour; de même, le fondement qui la soutient et qui la supporte, est un mystère d'amour.

Toute l'Église souffrante en reçoit les influences; et quoique l'absence de ce Soleil de justice la laisse dans la nuit, néanmoins c'est de lui que les âmes prisonnières qui se purifient dans le feu de la justice de Dieu, tiennent la grâce qui les anime, la force qui les soutient, la consolation qui adoucit leurs tourmens et la

faveur qui les termine : comme le soleil visible ne laisse pas de faire briller les étoiles sur nos têtes, quoiqu'il soit caché sous nos pieds durant la nuit.

Toute l'Église triomphante ne se nourrit que de cette viande divine, qu'elle mange à découvert ; la joie de tous les peuples du monde qui s'y viennent rendre comme au centre de leur repos, est fondée sur la lumière de gloire ; la gloire, sur l'amour ; l'amour, sur la grâce ; la grâce, sur le Sacrement de l'autel, qui en est la source primitive.

Enfin, tous les états du Fils de Dieu et toutes les richesses de son royaume dépendent de ce trésor eucharistique ; et j'ose dire que, s'il n'y avait point de Sacrement, il n'y aurait point de foi ; car c'est le soleil qui l'éclaire ; point d'espérance, c'est l'appui qui l'affermit ; point d'amour, c'est la fournaise où il s'allume ; point de religion, c'est la victime qu'elle immole ; point de martyrs, c'est le sang qui les anime ; point de vierges, c'est le vin qui les produit ; point de confesseurs, c'est le mystère qui les sanctifie ; point de prédestinés, c'est le pain qui les nourrit. Les pénitens, dit saint Cyprien, le regardent comme le port où ils aspirent ; ceux qui commencent une vie nouvelle, comme le lait de leur enfance spirituelle ; les vertueux, comme leur force ; les parfaits, comme l'essai de leur béatitude ; les affligés, comme leur asile ; les malades, comme leur remède ; les agonisans, comme le germe de leur résurrection et la racine de leur immortalité.

Il n'y a que le pécheur, qui est dans la disgrâce de Dieu, dont l'état est si déplorable qu'il est indigne de s'approcher des divins mystères. Le Saint-Sacrement n'est que pour les vivans, et le pécheur est au rang des morts ; c'est le banquet des amis, et le pécheur est au rang des ennemis ; c'est le pain des anges, et il est esclave des démons ; c'est le paradis de la terre, et il porte l'enfer dans sa conscience, enfer dont la peine est d'être privé du corps de Jésus-Christ, comme celle des enfers est d'être privé de sa divinité.

Néanmoins, si le pécheur est si malheureux que d'être retranché de la communion des fidèles pendant qu'il est dans son péché, il lui reste encore cette consolation, qu'il peut assister au sacrifice. S'il ne peut pas recevoir le Sacrement, il le peut adorer; et s'il ne lui sert pas de nourriture, il lui sert de bouclier qui le couvre contre les traits de la justice de Dieu. C'est le sujet de cet Entretien, où l'on montre que le Sauveur de nos âmes est dans le divin Sacrement comme une victime innocente et pacifique, qui apaise la colère de Dieu contre les pécheurs, comme il l'apaisa sur la croix, savoir: 1.° en lui regagnant le cœur de ces rebelles; 2.° en rétablissant son empire; 3.° en réparant la gloire et l'honneur qu'ils lui ravissent; 4.° enfin, en prenant la place du pécheur, et faisant par amour tout ce qu'il devrait faire lui-même par droit de justice.

§ I.

Je dis en premier lieu qu'il apaise la colère de son Père, en lui regagnant le cœur des pécheurs, et les obligeant à lui rendre l'amour qu'ils lui doivent. La colère de Dieu est comparée à celle du lion, parce que la colère du lion procède d'une chaleur excessive qui lui cause une fièvre continuelle: et la colère de Dieu procède d'un désir extrême qu'il a de se faire aimer, respecter et obéir par ses créatures. C'est pourquoi comme la première chose qu'il demande de nous c'est l'amour, aussi le refus qu'on lui fait d'un si légitime devoir lui est infiniment sensible. Dieu a deux centres où il se plaît comme dans un lieu de délices: le premier est en lui-même, dans son être infini et dans les glorieux attributs de sa divinité; le second est dans le cœur des hommes où il a mis ses complaisances. « Je suis dans mon Père, et mon Père est dans moi: » voilà sa première demeure, « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous demeurerons dans lui; » voilà la seconde. Dans la première, il jouit d'un parfait repos, qui ne peut être traversé. Il se con-

naît parfaitement lui-même; se connaissant, il s'aime d'un amour souverain; s'aimant, il se possède d'une délicieuse jouissance, et dans cette possession il trouve un repos inaltérable, une paix incréée, comme dit saint Anselme, qui par conséquent ne peut être altérée; parce que, comme elle n'a point de principe supérieur qui la puisse produire, aussi elle n'en a point qui la puisse troubler : une paix infinie, comme dit saint Thomas, qui par conséquent n'a point de contraire, parce que la contrariété ne se trouve qu'entre deux natures différentes; et où il y a diversité de natures opposées, il y a des bornes et des limites qui les séparent; un repos actif et passif, disent les théologiens, parce qu'il possède la paix, et il la donne; il la possède, parce qu'il a la plénitude de l'être; il la donne à la créature, parce que le repos dont elle est capable, n'est autre chose que la fin du mouvement, et Dieu est la fin de tous les mouvemens des créatures. Il y a cette différence entre le repos qu'il donne et celui qu'il possède, que celui-là est la fin du mouvement, et celui-ci est le principe immobile qui donne le mouvement à toutes choses. Le repos des créatures est un fruit de leur travail, et le repos de Dieu est un apanage de sa nature. Le repos des créatures présuppose le mouvement; le repos de Dieu l'exclut à son égard, et le termine à l'égard de tout ce qui n'est point Dieu.

Il est donc vrai que la tranquillité règne absolument dans sa première demeure; mais il n'en est pas ainsi de la seconde, qui est le cœur humain. Il y a toujours du changement; et quoiqu'il ait seul le droit d'y habiter, il est souvent chassé indignement de sa propre maison. Il y vient avec inclination, il y demeure avec plaisir; mais quand il est obligé d'en sortir, il ne le fait qu'avec violence; et voilà le sujet de sa colère. Quand le feu est assiégé par son contraire dans le sein d'une nuée, et qu'il est contraint d'en sortir, il fait des orages et des tempêtes. Dieu est un feu consumant, et le cœur de l'homme est son centre. Quand il est

attaqué par le péché, avec lequel il ne peut compatir, et que cet ennemi mortel prend sa place, que faut-il attendre de lui qu'une juste indignation, qui fasse éclater les foudres de sa colère? N'a-t-il pas sujet de s'offenser? Pensez-vous qu'il lui soit indifférent de perdre une âme qui lui a coûté son sang, après y avoir mis tant de trésors; après l'avoir embellie de sa grâce, ornée des vertus, enrichie de ses dons?

Et donc quel moyen d'apaiser les justes mouvemens de son courroux, sinon en regagnant ce cœur rebelle et le ramenant à son devoir? Mais qui le peut mieux faire que le sang précieux de l'Agneau, qui tombant sur le Calvaire fendit les rochers, et ouvrit les tombeaux pour en faire sortir les morts? Si les empereurs romains en faisant seulement attacher un lambeau de pourpre à la porte d'un palais qu'ils voulaient occuper, en prenaient la possession que personne ne leur osait disputer, qui pourrait refuser au Fils de Dieu la possession de son cœur, en voyant cette pourpre royale de son humanité, qui se présente pour nous en demander l'entrée? Saint Augustin recevant les Donatistes à la communion de l'Église, et considérant leur âme comme le temple du Fils de Dieu, qu'ils avaient profané par leurs erreurs, leur disait avec une extrême compassion : O misérable maison! reconnais celui dont tu portes les armes : tu portes les armes de Jésus-Christ, ne te donne pas en proie à Donat.

O pécheur! quand le prêtre élève l'hostie, ou que l'Église l'expose sur les autels, n'entends-tu point quelquefois la voix de cet adorable sang, qui te dit au fond de l'âme : Demeure infortunée, malheureuse retraite des démons, ne veux-tu pas reconnaître ton légitime maître? Fais ce que tu voudras : voilà ton Sauveur, de qui dépend ton salut et ton bonheur éternel. Pendant que tu seras privé de son amour et séparé de la communion de son corps, tu seras toujours misérable. O déplorable maison, qui portes les armes de Jésus-Chrst, ne t'abandonne pas au démon,

qui ne respire que ta ruine et ton malheur éternel! Certainement c'est une forte machine pour battre le cœur d'un pécheur, que la présence du Fils de Dieu dans le très-saint Sacrement; et je ne m'étonne pas si saint Bernard le tenant entre ses mains, et le montrant au duc d'Aquitaine, qui était plus furieux qu'un lion, le renversa par terre, et d'un cruel persécuteur en fit un admirable pénitent; les démons mêmes tremblent devant lui, et sont contraints, malgré leur fureur et leur obstination, de lui rendre obéissance.

§ II.

Donnons un autre jour à cette vérité, et voyons comme le Sauveur du monde dans le très-saint Sacrement apaise la colère de Dieu en réparant son honneur. Dieu a deux biens dont il est infiniment jaloux, sa béatitude et sa gloire. Sa béatitude est un bien intérieur, sa gloire est un bien extérieur. Pour être heureux, il n'a besoin de personne, parce qu'il possède la félicité de lui-même et par lui-même. Pour être honoré et respecté, il a besoin de sa créature, parce que l'honneur et le respect viennent du dehors, et dépendent de l'estime et de la volonté de celui qui les rend. De là vient que sa béatitude ne peut croître, parce qu'elle est infinie; ni diminuer, parce qu'elle est immuable: mais sa gloire est capable d'accroissement et de diminution, parce qu'elle dépend de la liberté des créatures, qui le peuvent plus ou moins glorifier. C'est pourquoi il travaille hors de lui-même, non pour accroître sa puissance, mais pour la faire connaître; non pour élever sa grandeur, mais pour en imprimer l'estime; non pour acquérir de nouvelles lumières de sagesse, mais pour la répandre sur ses ouvrages, afin que l'homme, ravi de leur beauté, s'élève par ce moyen à la connaissance et à l'amour de leur auteur. Il est donc au pouvoir de l'homme d'accroître la gloire de Dieu à mesure qu'il en conçoit une plus haute estime, et qu'il la témoigne par un culte

plus religieux et par une soumission plus respectueuse. Mais aussi il est en son pouvoir de la diminuer, et c'est ce qui provoque la colère de Dieu. Il n'est pas au pouvoir du pécheur de toucher à la béatitude de son créateur, mais il lui peut ravir l'honneur qui lui est dû ; il ne peut affaiblir sa puissance, mais il la peut mépriser ; il ne lui peut ôter sa bonté, mais il la peut méconnaître ; il ne peut offusquer sa sagesse, mais il peut fermer les yeux, de peur qu'elle ne l'éclaire. Ce mépris, cette ingratitude, cette méconnaissance, fait le péché de l'homme et l'offense de Dieu : l'offense attire l'indignation divine, l'indignation fait retomber la peine sur le coupable. Voilà ce qui provoque la colère de Dieu, et voici ce qui l'apaise.

Le pécheur irrite Dieu par un mépris insolent de ses perfections ; et le Sauveur du monde l'apaise, parce qu'il répare ce tort avec un avantage incomparable ; vu qu'il n'y a rien au ciel et sur la terre qui lui rende tant d'honneur, ni qui fasse paraître avec plus d'éclat sa bonté, sa sagesse, sa puissance, et tous ses attributs infinis, que l'adorable Sacrement de l'autel.

Le monde est un beau miroir de la grandeur de Dieu, qui a signalé sa puissance dans la production des créatures ; sa sagesse, dans leur conversation ; sa providence, dans leur conduite; son amour, dans leur harmonie ; sa bonté, dans leurs perfections ; son éternité, dans leur durée ; son immensité, dans leur multitude et leur étendue.

Plus beau et plus éclatant est le miroir de l'âme qui est en grâce; et si nous avions assez de foi, nous trouverions plus de sujet d'admirer la grandeur de Dieu dans la conduite d'un seul homme de bien, que dans toutes les plus riches pièces de l'univers.

Plus parfait et plus excellent encore est celui d'une âme qui est en gloire, parce que c'est dans cet état que Dieu met la dernière main à son image, qui est si éclatante dans les bienheureux, qu'il ne fait point de difficulté de les appeler des dieux.

Mais le très-saint Sacrement est au-dessus de tout cela, ce que le soleil est au-dessus des étoiles, qui disparaissent en sa présence.

Assemblez tout ce qui est dans l'univers, y comprenant toutes les merveilles de la nature, de la grâce et de la gloire; après tout, Dieu n'y est que par participation : mais pour le très-saint Sacrement, il y est par sa propre substance. Dans le monde je ne vois que les ruisseaux ; mais ici, toute la mer et la source de ses bienfaits; là, les rayons, ici le corps du soleil; là les parties, ici le tout.

Dans le monde je ne vois pas la millième partie de ses perfections ; car il peut faire un million de mondes plus grands que celui que je vois : mais il ne peut rien faire de plus grand que ce que j'adore dans cet auguste mystère qu'il opère sur nos autels. Enfin, le monde me découvre bien les grandeurs de Dieu, mais il ne me donne pas la force de les aimer; au lieu que le très-saint Sacrement m'en donne la science et l'amour, la connaissance et la reconnaissance tout ensemble : et pour comble de bonheur, en me servant de tableau, pour voir combien Dieu est aimable, il me sert en même temps de sacrifice pour lui témoigner combien je l'aime. Car je ne puis lui rendre plus d'honneur, qu'en lui offrant cette victime, et en immolant un Dieu pour adorer un Dieu.

Je passe plus avant. Dieu même ne peut se procurer plus de gloire, qu'il n'en reçoit de son Fils en cet état. Il se peut bien glorifier lui-même par connaissance et par amour ; mais il ne peut pas se glorifier par soumission, parce que la soumission présuppose de l'inégalité dans la personne qui se soumet. La créature raisonnable peut bien glorifier Dieu par connaissance, par amour et par soumission ; mais elle ne peut pas égaler le mérite ni l'excellence de son objet, car du fini à l'infini, il n'y a point de proportion.

Il n'y a que Jésus-Christ, qui étant Dieu et homme tout ensemble, et joignant dans le très-saint Sacrement

la soumission de la créature à la grandeur de la Divinité, rend à son Père infiniment grand et infiniment aimable tout l'amour, l'honneur et le respect qui lui sont dus. Car c'est en ce mystère, comme disent les Pères, qu'il descend jusqu'au dernier degré de son anéantissement. Son abaissement dans l'Incarnation, est, à la vérité, prodigieux; car il s'est anéanti jusqu'à la forme de l'homme, jusqu'à la forme du pécheur, jusqu'à la forme du criminel, jusqu'à la mort de la croix : mais dans le Saint-Sacrement il me semble qu'il descend encore plus bas. Dans l'Incarnation il s'unit à son adorable humanité, qui est le chef-d'œuvre du Saint-Esprit; mais dans la transsubstantiation il se lie aux accidens du pain. Là il prend la ressemblance du pécheur, ici il entre dans le cœur du pécheur. Là il ne descend qu'une fois, ici à toute heure et presque à tout moment. Là il resserre son immensité à la mesure d'un petit corps, ici il la resserre sans mesure, et son corps, dépouillé de son extension naturelle, ne garde plus aucune dimension. Mais au moment où il perd la mesure et l'étendue de son corps, il fait paraître la dernière mesure de son anéantissement, qui comprend toutes les autres, parce que pour mesurer l'humilité du Fils de Dieu à diverses reprises, il faut voir la distance de Dieu à l'homme, voilà la mesure de sa naissance; de Dieu à la condition de serviteur, voilà la mesure de sa vie passible; de Dieu à la mort, voilà la mesure de la croix et du tombeau. Mais pour la mesurer tout d'un coup par le dernier de ses anéantissemens, il faut voir la place qu'il prend ici, qui est celle de l'homme pécheur, de l'esclave et du mort tout ensemble. Car, étant sur l'autel en état de victime, qui ne voit que la victime doit tenir la place de celui pour lequel on l'immole? Or, pour qui est-ce qu'on immole cette victime innocente? N'est-ce pas pour des hommes pécheurs, pour des esclaves, pour les vivans et pour les morts? Tenant donc la place des pécheurs,

ne fait-il pas par amour ce qu'ils devraient faire par justice pour apaiser la colère de Dieu?

§ III.

Cette dernière considération, jointe aux précédentes, montre le besoin que nous avons du sacrifice de l'autel, vu que toutes les satisfactions que l'on peut faire à la divine justice, présupposé le péché, sont des remèdes nécessaires; mais eu égard à l'indignité du pécheur, ce sont des moyens insuffisans qui ne peuvent pas avoir l'effet qu'on prétend. Il n'y a que Jésus-Christ qui soit capable de satisfaire pour nous, et c'est pour cela qu'il vient tous les jours sur l'autel, comme une victime de propitiation, afin de réparer les offenses que nous commettons, et que nous ne pouvons pas effacer. En quoi il y a sujet d'admirer l'excès de sa bonté, qui a trouvé le moyen de suppléer à nos faiblesses.

Le pécheur offense Dieu par orgueil, et par conséquent il le doit apaiser par les actes d'une profonde humilité. Le Fils de Dieu prend sa place, et se met en un état d'humiliation qui durera jusqu'au dernier jour de l'univers.

Le pécheur offense Dieu par complaisance; car tout péché est conçu par le plaisir, formé par le consentement, et enfanté par les œuvres. Il doit donc l'apaiser par la douleur, et prévenir la peine qu'il mérite par un châtiment volontaire; car Dieu ne punit jamais un crime deux fois; et quand il voit un pénitent couvert de sac et de cilice, il est trop bon pour ajouter mal sur mal. Le Fils de Dieu prend sa place, et se met en état de pénitent, lui qui n'a jamais commis aucun péché. Il se couvre des espèces comme d'un sac où d'un cilice. Il se prive de l'usage des sens, pour venger le libertinage des nôtres. Il s'enferme dans l'hostie, comme dans une prison amoureuse, pour rompre les chaînes de notre servitude.

Le pécheur offense Dieu par présomption, s'appuyant

sur sa miséricorde, pour mépriser sa justice. Il faut donc qu'il l'apaise par la crainte de ses divins jugemens, et qu'il tremble devant lui d'une sainte frayeur, pour arrêter le cours de ses vengeances, comme nous voyons que l'orage pardonne aux roseaux qui plient sous la violence des vents, et arrache les chênes qui lui résistent. Le Fils de Dieu prend sa place, et se met dans un état respectueux, pour adorer la majesté de son Père. Il rend hommage à sa grandeur; il tremble, pour ainsi dire, non pour lui, mais pour les siens; et si ordinairement la main s'expose pour le chef, et que le cœur tremble pour la tête, ici le chef s'expose pour la main, et la tête tremble pour le cœur.

Le pécheur offense Dieu par aversion : car tout péché a deux visages, l'un de haines, l'autre d'amour; l'un d'éloignement, l'autre d'attache; l'un de poursuite, l'autre de fuite. Il s'attache à la créature, et s'éloigne du Créateur; il fuit l'un, et poursuit l'autre; il aime le mensonge, et hait la vérité. Il faut donc qu'il l'apaise par un retour amoureux et par une conversion volontaire, qu'il aime ce qu'il a eu en horreur, et qu'il déteste ce qu'il a aimé. Le Fils de Dieu prend sa place. Il fait du Saint-Sacrement une fournaise d'amour, et il met son cœur tout en feu, pour brûler tous nos liens, et consumer la matière de nos crimes, qui allume la colère de son Père.

Enfin, quoi que le pécheur puisse faire, il faut qu'il ait recours à la miséricorde de Dieu, ne pouvant satisfaire à sa justice; et qu'il demande pardon, puisqu'il ne le peut mériter. Le Fils de Dieu prend sa place. Il est dans le Saint-Sacrement en forme de suppliant; et quoiqu'il se prive de l'usage de la parole, il n'abandonne pas pour cela l'usage de la prière. Tout parle en lui pour le pécheur. Son cœur, ses mains, son chef, ses cicatrices poussent une voix pitoyable, qui demande le pardon de nos offenses. Il fait encore aujourd'hui sur l'autel ce qu'il faisait sur la croix. Il prie pour ses ennemis; et s'il ne verse pas son sang sur la terre, il le

répand sur leurs cœurs, qui sont plus durs que les rochers. S'il ne mérite plus, il nous donne ses mérites, s'il n'est plus en état de souffrir, il nous applique le fruit de ses souffrances; et enfin s'il n'est plus en état de mourir pour nous, il présente sa mort en sacrifice à son Père, sacrifice qui n'est en rien moindre que celui du Calvaire; même victime, même cœur, même amour, et par conséquent même force pour apaiser la colère de Dieu et contenter sa justice. O mon très-aimable Sauveur, que nous vous sommes obligés de nous avoir établi cet asile! Hélas! parmi tant de crimes et de dérèglemens, qui pourrait arrêter le cours des vengeances divines, si le sang de cet Agneau ne demandait miséricorde? Qui pourrait nous sauver du déluge, si cette arche sacrée ne nous ouvrait son sein, pour nous délivrer du naufrage?

O Père éternel, regardez la face de votre Fils. Il est vrai, nous sommes pleins de vanité et d'orgueil; mais son humilité couvre notre insolence et notre présomption. Nous sommes des ingrats; mais il satisfait pour nos ingratitudes. Si nos péchés sont grands, sa satisfaction est encore plus grande. Si nos démérites sont excessifs, ses mérites sont infinis. Si la voix de nos péchés crie vengeance, la voix de son sang demande miséricorde. Détournez vos yeux de nos crimes, regardez ses plaies et ses souffrances, et pour l'amour de votre Fils pardonnez à ceux pour lesquels il a tout donné jusqu'à sa vie.

MÉDITATION

POUR LE VENDREDI APRÈS L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Attraits tout-puissans de Jésus-Christ pour gagner le cœur d'un pécheur.

Ecce qui elongant se à te, peribunt : perdidisti omnes qui fornicantur abs te. Mihi autem adhærere Deo bonum est ; ponere in Domino Deo spem meam.

Seigneur, ceux qui s'éloignent de vous périront. Vous avez perdu ces âmes adultères qui se séparent de vous. Mais pour moi, mon bien est de me tenir uni à Dieu, et de mettre mon espérance au Seigneur mon Dieu. *Ps.* 72. 27. 28.

PREMIER POINT.

Pourquoi tardez-vous à vous donner parfaitement à Jésus-Christ et à l'aimer de tout votre cœur, puisqu'il a seul toutes les qualités d'un parfait ami ? Pesez les vérités suivantes, qui vous obligent à prendre une résolution si importante.

Il faut qu'un parfait ami soit souverainement bon, et qu'il ait des attraits infinis, parce qu'il doit épuiser tout l'amour de votre cœur, qui a des désirs infinis. Or, où trouverez-vous une souveraine bonté, sinon en Jésus-Christ ? Quel autre que lui vous peut dire : « Je vous montrerai tout bien ? » En quel autre lieu pouvez-vous trouver l'assemblage de tous les biens sur la terre que dans le Saint-Sacrement, qui est « le froment des élus et le vin qui produit les vierges ? » Si Jésus-Christ est tout notre bien, notre cœur ne doit-il pas être tout feu et tout désir pour lui ? C'est lui faire tort de partager si mal nos affections, et de lui en faire si peu de part, vu qu'il se donne tout à nous.

SECOND POINT.

Il faut qu'un ami parfait soit tout-puissant, parce qu'il doit garantir votre esprit de toute crainte et appréhension du mal qui vous peut arriver, afin de vous donner à lui sans réserve, et de mettre toute votre confiance en lui. Allez donc chercher parmi les hommes un autre ami que Jésus-Christ, sur qui vous puissiez vous reposer sans danger d'être trompé. Quel autre que lui vous donnera une si parfaite assurance, que vous lui puissiez dire : « Je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi? »

TROISIÈME POINT.

Il faut qu'un parfait ami ait beaucoup de douceur et de facilité à pardonner, autrement vous perdrez bientôt son amitié. Mais qui a plus de douceur et de patience que Jésus-Christ? Si sa miséricorde n'était infinie, oserais-je lui dire avec le Prophète : « Seigneur, vous me pardonnerez mes péchés pour la gloire de votre nom, parce qu'ils sont en grand nombre (1) ? »

QUATRIÈME POINT.

Il faut qu'un parfait ami ait assez de lumières pour prévoir toutes les mauvaises rencontres qui peuvent affliger son ami, et pour l'en garantir. Mais quel autre que vous, sa sagesse incarnée, serait assez clairvoyant pour pénétrer si avant dans l'avenir? C'est vous qui allez au-devant des misères qui m'environnent de toutes parts. Hélas! que ferais-je sans vous, au milieu de tant de dangers où je suis de me perdre sans ressource? Vous êtes mon gardien, et je puis dire à la faveur de votre amour : « Je dors, et mon cœur veille pour moi. » Je dors sur votre sens, et vous avez toujours les yeux ouverts sur votre pauvre créature.

(1) *Ps.* 34.

CINQUIÈME POINT.

Il faut qu'un parfait ami soit fidèle, pour être l'asile et la forteresse de celui qui s'y confie. Mais en qui se peut-on fier qu'en vous, Seigneur, qui êtes la fidélité même, et qui rendez heureux ceux qui espèrent en vous?

SIXIÈME POINT.

Il faut qu'un parfait ami soit affable et d'un facile accès; car la présence et l'entretien familier d'un ami est un souverain contentement. Mais où trouverez-vous plus de condescendance et de familiarité qu'en celui qui dit que ses délices sont d'être avec les enfans des hommes, et qui entre jusque dans leurs entrailles, pour converser plus familièrement avec eux?

SEPTIÈME POINT.

Enfin, il faut que la faveur d'un parfait ami soit un bien si excellent, que vous y rencontriez tout ce que vous pouvez souhaiter. Car vous étant donné parfaitement à lui, vous ne seriez pas content, si vous ne retrouviez tout en son amitié. Or, comme tout votre devoir et toute votre sainteté consiste à aimer Jésus-Christ, aussi toute votre félicité consiste à être réciproquement aimé de lui, et à posséder son cœur comme il possède le vôtre.

Après avoir fait une sérieuse réflexion sur toutes ces vérités, dites avec saint Augustin: « Seigneur, qui me fera la grâce que je puisse reposer en vous? Qui me fera la grâce que vous veniez dans mon cœur, et que vous l'enivriez du vin céleste de votre amour, afin que je perde le souvenir de tous mes maux, et que je vous embrasse de toutes les puissances de mon âme, comme mon seul et unique bien? » Qu'est-ce que vous m'êtes, ô mon Dieu? Et moi, Seigneur, que vous suis-je, pour m'honorer d'un commandement aussi doux qu'est celui de vous aimer, et pour ne pouvoir souffrir que j'y

manque sans vous mettre en colère contre moi, et sans me menacer d'une extrême misère? Hélas! Seigneur, n'est-ce pas une assez grande misère que de ne vous point aimer?

Je vous conjure par votre miséricorde, ô mon Dieu, de me dire ce que vous m'êtes. Je vous conjure de dire à mon âme: « Je suis ton salut, » et de le dire en sorte que je l'entende. Je tiens en votre présence les oreilles de mon cœur toutes prêtes à écouter cette favorable parole. Ouvrez-les, Seigneur, et dites à mon âme : « Je suis ton salut. Que je coure après cette voix; et que vous ayant trouvé je m'attache si étroitement à vous, que je ne vous quitte jamais!

ENTRETIEN

POUR LE SAMEDI APRÈS L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Le Fils de Dieu ne demande que notre cœur pour reconnaissance de tous les biens qu'il nous fait dans le très-saint Sacrement.

Præbe, Fili mi, cor tuum mihi.
Mon Fils, donnez-moi votre cœur. PROV. 23. 26.

Ce n'est pas assez de recevoir, il faut rendre. Un des plus doux sentimens de l'âme vraiment fidèle, c'est celui de la gratitude; et comme il n'y a rien de plus libéral que l'amour qui est dans le cœur de Dieu, aussi il n'y a rien de plus reconnaissant que le même amour, lorsqu'il est dans le cœur de la créature. Mais que pouvons-nous rendre à Dieu pour reconnaissance de tous les biens que nous recevons dans le très-saint Sacrement? Saint Bernard fait à cette demande une excellente réponse, disant que nous ne pouvons rien faire qui soit plus digne d'un chrétien que de donner notre cœur à celui qui l'a fait.

C'est une chose digne de considération que Dieu, dont les deux mains sont comme deux sources inépuisables, qui coulent avec abondance dans le sein des créatures, ne cesse de crier autour de l'homme, et de lui demander sans cesse, comme s'il ne pouvait se passer de lui. Et que lui demande-t-il? son cœur : « Mon fils, donne-moi ton cœur. » Il semble que toute la vie spirituelle n'est autre chose qu'un entretien de Dieu avec l'âme, et de l'âme avec son Dieu : de Dieu qui demande à l'âme son cœur ; de l'âme qui donne son cœur à Dieu. Dieu dit à l'âme prédestinée : « Préparez vos cœurs au Seigneur, » disposez-vous à suivre les traces de ma providence, rendez-vous capable de mes faveurs. Et l'âme répond à Dieu : « Mon cœur est prêt, ô Seigneur, mon cœur est prêt » à la consolation et à la désolation, à la prospérité et à l'adversité, aux voies de rigueur et aux voies de douceur. Dieu dit à l'âme prédestinée : « Convertissez-vous à moi de tout votre cœur ; » quittez les délices de la terre, puisque vous avez celles du ciel ; quittez les créatures, puisque vous avez le Créateur. Et l'âme prédestinée dit à Dieu : « Je me tournerai, Seigneur, de tout mon cœur vers vous, » et je vous confesserai tout ensemble vos bontés et ma malice, vos bienfaits et mon ingratitude, vos miséricordes et mes misères. Dieu dit à l'âme prédestinée : « Jérusalem, lave ton cœur, efface les taches qui le souillent, » parce que mon amour est extrêmement pur; ma grâce, pure; mon esprit, pur. Et l'âme dit à Dieu : « O Dieu, créez en moi un cœur pur. » O Dieu, vive source de pureté, lavez mon cœur dans votre sang, purifiez-le dans les flammes de la plus ardente charité. Dieu dit à l'âme prédestinée : « Que la paix de Dieu, qui surpasse toutes pensées, garde vos cœurs et vos esprits. » Mettez la paix à l'entrée de votre cœur, comme le Chérubin à l'entrée du Paradis terrestre, pour en garder les avenues, et bannir tout ce qui peut tant soit peu troubler son repos, qui surpasse tous les contentemens sensi-

bles. Et l'âme prédestinée répond à Dieu : « Quand une armée d'ennemis serait contre moi, je n'en aurais pas peur. » Quand le ciel tomberait en éclats sur ma tête, quand l'air s'allumerait d'éclairs autour de moi, quand la terre s'ouvrirait en précipices sous mes pieds, quand toutes les créatures feraient un parti pour me perdre, mon cœur ne s'en troublerait point. Je ne crains point les ennemis qui m'attaquent au-dehors, ayant un Dieu pour protecteur et défenseur au-dedans.

Pourquoi tant de demandes et de réponses, tant d'attraits et de correspondances, tant de recherches et d'amoureuses approches? Le Fils de Dieu a-t-il besoin de quelque chose? et quand il en aurait besoin, le cœur de l'homme est-il capable de soulager son indigence? Quel trésor cachons-nous sous ce petit monceau de poussière, que Dieu en est si jaloux? C'est ce qu'il faut examiner dans cet Entretien, afin de le contenter, et lui accorder ce qu'il désire, après avoir considéré les raisons qui le portent à le demander, et qui nous obligent à le lui donner. En voici deux principales : la première est qu'il n'y a rien qui soit plus à nous, ni plus propre à donner, que le cœur; la seconde, qu'il n'y a rien qui soit plus à Dieu, ou qu'il puisse plus justement demander.

§ I.

Il n'y a rien qui soit plus à nous, ni plus propre à donner, que le cœur.

Qu'il n'y ait rien qui soit plus à nous, ni plus propre à donner que le cœur, il est tout évident; parce que d'un côté c'est le cœur qui nous rend maîtres de nous-mêmes; ce qui a donné sujet à saint Bernard de dire, que celui-là possède un grand royaume qui possède son cœur, d'autant qu'il est maître de ses actions et de toute la conduite de sa vie. Or, il n'y a rien qui soit plus à nous que nous-mêmes. Et d'ailleurs, comme le cœur est le premier de tous les biens, c'est aussi le

premier de tous les dons, qui rend tous nos présens agréables, et qui n'est fait que pour donner.

Je dis, en premier lieu, qu'il n'est fait que pour donner, parce qu'il n'est fait que pour aimer. La nature du cœur humain, dit le Docteur angélique, a de grands rapports aux mouvemens de l'amour. Le Fils de Dieu, en le formant de ses mains, a bien montré qu'il en voulait faire le siége de la charité divine, tant il a naïvement exprimé ses qualités dans la conformation de cet organe. Le cœur est d'une couleur vermeille et d'une complexion de feu; et l'amour divin est ardent de sa nature, tout rouge des flammes du paradis. Le cœur est petit en masse, grand en vertu; et l'amour de Dieu est humble devant ses yeux, et s'abaisse avec plaisir sous les pieds de tout le monde; mais il est grand en pouvoir, parce qu'il triomphe de la justice de Dieu. Le cœur est étroit en bas, et large par le haut, comme une pyramide renversée, qui ne touche à la terre que par la pointe, et porte sa base vers le ciel; et l'amour céleste le resserre du côté des créatures, il ne rampe point sur la poussière, mais il étend ses affections et ses désirs à mesure qu'il s'élève à l'éternité. Le cœur est toujours en action, le mouvement est sa vie; le repos, sa destruction et sa mort; et l'amour divin n'est jamais oisif, il avance par des progrès continuels du péché à la grâce, de la tiédeur à la ferveur, des ténèbres à la lumière, de la terre au ciel. Le cœur s'ouvre et se ferme par deux mouvemens alternatifs, dont l'un attire l'air, l'autre le repousse, tous deux servent ensemble à modérer sa chaleur; et l'amour divin a deux mouvemens fort semblables: il s'ouvre aux lumières du Saint-Esprit, il se ferme aux impressions de l'esprit de ténèbres; il s'ouvre aux approches du Créateur, il se ferme aux approches de la créature; il s'ouvre à la vérité, qui le nourrit; il se ferme à la vanité, qui l'empoisonne et qui le tue. Le cœur est d'une matière ferme et solide, pour résister aux tendresses de la joie qui le pourraient ramollir avec excès; et

l'amour divin est fort et généreux, il ne se laisse point corrompre par les plaisirs et les fausses joies du monde. Le cœur est creux au-dedans, et l'amour divin est vide de toutes les choses créées. Le cœur ne peut être entamé sans mourir; et l'amour divin ne peut être divisé sans s'éteindre. Ces rapports si justes et ces correspondances si parfaites montrent assez que le cœur n'est fait que pour aimer Dieu, et par conséquent qu'il n'est fait que pour se donner à lui. Car l'amour est naturellement prodigue, il donne tout ce qu'il a; et après avoir épuisé ses trésors, il se donne lui-même et passe tout à la chose aimée. De là vient que les théologiens disent que le Saint-Esprit est un don par propriété personnelle, parce qu'il est le cœur du Père et du Fils; or, la vie du cœur est d'aimer, et le propre de l'amour est de donner. Que si le cœur de Dieu est un don qui est tout pour l'homme, n'est-il pas juste que le cœur de l'homme soit réciproquement tout pour Dieu?

J'ai dit, en second lieu, que le cœur rend tous nos présens agréables. Le serviteur ne plaît point, s'il ne sert de bon cœur; l'ami n'est point agréable, s'il n'est franc et cordial; le bienfaiteur n'oblige point, s'il ne fait plaisir de grand cœur. Aussi Dieu n'agrée point nos services, s'ils ne partent de bon cœur. C'est le poids du sanctuaire, avec lequel il veut que toutes nos offrandes soient pesées. Il ne considère pas tant ce que nous lui donnons, que le cœur avec lequel nous l'offrons; et c'est à juste titre que nous rapportons aux affections intérieures de la volonté le prix et le mérite de toutes nos actions, et que nous comptons pour rien tout ce qui n'a pas son principe dans la charité. Dieu ne peut souffrir qu'on lui présente le sacrifice de Caïn, qui lui donnait une partie de ses biens, et se réservait son cœur et sa propre volonté, comme dit saint Augustin. Ce partage lui déplaît, dit Rupert, et s'il fallait faire la part à Dieu, il nous laisserait volontiers tout le reste, pourvu qu'il pût gagner notre cœur. Quelques-

uns se contentent de lui offrir leurs richesses, en fondant des églises et des hôpitaux; les autres lui sacrifient leurs corps, en s'épuisant de veilles, de jeûnes, d'austérités et de mortifications. Ces vœux ne sont pas mauvais; au contraire, ils sont louables et de grands prix; mais ils ne sont pas pourtant les plus parfaits. J'en veux un, dit saint Augustin, qui soit encore plus excellent. Dieu n'a pas besoin de vos biens, vos jeûnes et vos mortifications ne lui sont pas nécessaires; mais il est jaloux de votre cœur. Vous m'avez pris par le cœur, ma chère épouse, vous m'avez pris par le cœur; un seul regard d'amour, un seul cheveu, que vous me présentez de bon cœur, est capable de me ravir. C'est pourquoi saint Anselme dit admirablement, dans la ferveur de ses méditations: « Otez-moi, mon Seigneur, les biens, si bon vous semble; les pieds, les mains et les yeux, pourvu que vous me laissiez un cœur pour vous aimer; car avec celui-là seul je suis assuré de vous plaire. »

Enfin, j'ai dit que le cœur est le premier de tous les dons, et par suite la règle et la mesure de tous les autres. Nous donnons, parce que nous aimons; et nous ne donnons qu'autant que nous aimons. Le premier présent que Dieu nous fait, n'est pas la vie que nous tenons de ses mains, beaucoup moins les richesses, les charges et la grâce même dont il nous prévient, pour nous acheminer à la gloire. Il nous a obligés longtemps auparavant en se donnant lui-même à nous; il s'est donné à nous en nous donnant son cœur, il nous a donné son cœur en nous aimant du même amour dont il s'aime dans l'éternité. Voilà la source de ses dons, l'origine de ses faveurs, la racine de ses bienfaits et le principe éternel des grâces qu'il dispense aux hommes dans le temps. Puisque donc l'amour ne peut être récompensé que par l'amour, n'est-il pas raisonnable qu'avant toutes choses, vous lui présentiez votre cœur, et que ce soit la première de vos reconnaissances, puisque c'est le premier de ses bienfaits?

En effet, il n'y a rien de plus agréable ni de plus propre à donner que les prémices en toutes choses. Il n'est rien de plus beau que les fleurs : ce sont les prémices de l'année. Rien de plus délicieux que ces gouttes de rosée qui tombent le matin comme des perles fondues : ce sont les prémices du jour. Rien de plus aimable que les premières années de la jeunesse : ce sont les prémices de la vie. C'est pourquoi, dans l'ancien Testament, Dieu se réservait les prémices de tous les fruits, et voulait qu'on les lui offrit en sacrifice : « Tous les premiers-nés sont à moi : » je me les réserve, je les demande en hommage de mon souverain domaine. Je veux qu'on m'offre les premiers-nés des animaux, parce que je leur donne la vie ; je veux qu'on m'offre les premiers fruits, parce que je donne la fécondité à la terre. Je veux qu'on m'offre les aînés des familles, parce que c'est un tribut que je veux lever sur mon peuple. Or, le cœur est le premier-né dans l'homme ; il est le premier vivant et le dernier mourant. Il faut donc le consacrer à Dieu, et il est bien convenable que ce qui reçoit en nous les premiers mouvemens de la vie, en reconnaisse la source et se rende à son principe.

Élevons-nous de la nature à la grâce, et disons que le cœur n'est pas seulement le premier-né selon la vie du corps, mais encore selon la vie de l'esprit. Quand Dieu veut faire quelque ouvrage, il commence toujours par le dedans ; tout au contraire de l'art humain, qui s'arrête plus à la surface. Mais l'art divin travaille par des principes plus élevés, d'autant que l'art humain ne travaille que pour contenter les yeux des hommes, qui ne voient que le dehors ; mais l'art divin s'étudie à contenter les yeux de Dieu, qui pénètrent le fond des essences ; voilà pourquoi il commence par le dedans. Cela paraît non-seulement dans la formation du corps, comme nous venons de dire, mais encore dans la sanctification de l'âme, qui commence toujours par le cœur. C'est là qu'il fait naître toutes les vertus, comme

tous les vices en tirent leur origine. L'humilité commence par le cœur; l'obéissance commence par le cœur, la pureté, par le cœur; en un mot, la vie de l'âme qui se donne parfaitement à Dieu, commence par le cœur. Tout ce qui précède l'acte d'amour, est une disposition à la vie; mais ce n'est pas la vie. Il intimide votre esprit par la crainte de ses divins jugemens : c'est une disposition à la vie, mais ce n'est pas la vie de l'âme. Il nous anime par de douces espérances : c'est une disposition à la vie, mais ce n'est pas encore la vie de l'âme. Quand est-ce que l'homme commence à vivre à Jésus-Christ? quand il commence à l'aimer, ou bien au moins quand il commence à posséder la charité, qui est le principe de son amour. Tous les premiers-nés sont à Dieu : le cœur est le premier-né dans l'homme; par conséquent, il appartient à Dieu. Il faut donc qu'il le lui donne, et qu'il lui en fasse un sacrifice. Il ne le lui peut pas refuser.

Je sais bien qu'il n'y a rien qui soit plus libre que le cœur, et que s'il se donne à Dieu, c'est avec une pleine franchise, qui est exempte de contrainte, de nécessité et de force. La grâce même qui l'assujettit à ses lois, est si industrieuse, qu'elle se fait obéir librement, et ne veut point commander à des esclaves. Mais plus il est relevé en honneur par le privilége de sa propre liberté, qui ne voit qu'il est propre à donner, puisque le don n'est jamais plus agréable, que lorsqu'il est plus libre et plus désintéressé? Henri VII, roi d'Angleterre, voulant faire la guerre à la France, envoya ses confidens dans les provinces de son royaume, pour recueillir, sans aucune contrainte, de ses sujets, ce qu'ils voudraient donner pour la subsistance de ses troupes. Ce qu'il fit à l'exemple d'Édouard IV, qui l'avait précédé, disant qu'il reconnaîtrait par là combien il était aimé; et, pour cet effet, il appela ces contributions volontaires un tribut d'amitié. Tel est le tribut de notre cœur. C'est un tribut d'amitié, que Dieu n'exige point par violence. Il veut voir si nous l'ai-

mons, et, pour ce sujet, il nous traite comme le peuple d'Israël, qu'il exhorte à contribuer à la structure du tabernacle, sans y contraindre personne. Je ne veux point, dit-il, qu'on me donne rien à regret. Je n'ai pas besoin de vos biens. Je veux que vos offrandes soient volontaires, et je verrai par là ceux qui ont de l'amour pour moi. C'est pourquoi s'il sollicite notre cœur de se donner à lui, s'il le flatte, s'il le caresse, s'il s'efforce de le gagner par ses attraits, il le laisse néanmoins dans sa franchise, afin d'en tirer un hommage libre et volontaire : mais pourtant en lui donnant la liberté de faire ce qu'il veut, il ne lui peut ôter l'obligation de faire ce qu'il doit. Nous pouvons bien lui refuser notre amour; mais nous ne le pouvons faire sans injustice, puisque tout libre qu'il est, il appartient à Dieu, qui ne nous l'a donné que pour lui en faire un sacrifice. De sorte qu'on peut dire qu'il n'y a rien qui soit plus à nous que le cœur, si l'on considère son pouvoir; mais qu'il n'y a rien aussi qui soit plus à Dieu, si l'on considère son devoir. Voulez-vous voir les droits qu'il a de le demander ?

§ II.

Il n'y a rien qui soit plus à Dieu que notre cœur, ni qu'il puisse plus justement demander.

Quand le Fils de Dieu demande notre cœur, ce n'est pas seulement un tribut d'amour qu'il exige de nous, mais un tribut de justice : et si nous le lui accordons, ce n'est pas, à proprement parler, un présent que nous lui offrons, mais plutôt une restitution, puisque nous ne faisons simplement que lui rendre ce qui lui appartient. Il est à lui comme son chef-d'œuvre, comme sa plus chère conquête, comme son héritage, comme un bien qui lui appartient par une donation solennelle. Il est donc juste qu'il le possède, et on ne lui en peut ôter l'empire sans infidélité, puisqu'il en est tout ensemble le fondateur, le réparateur

le possesseur légitime, et par le droit de sa naissance et par son élection : voilà des titres bien considérables.

Il est à lui par la donation de son Père, et par celle que nous lui avons faite nous-mêmes. Son Père lui a donné, pour son partage, l'empire de tous nos cœurs ; et nous lui avons donné chacun le nôtre en particulier. Son Père l'a envoyé du ciel, et nous l'avons choisi sur la terre pour notre souverain ; et, pour nous consacrer inviolablement à son service, nous avons renoncé en sa faveur au monde, à la chair et à l'enfer. On nous a demandé en entrant par le baptême dans sa sainte maison : Renoncez-vous au démon et à toutes les pompes du monde ? On a répondu pour nous : J'y renonce. Et depuis nous nous sommes cent fois donnés à lui, cent fois nous lui avons fait un sacrifice de nous-mêmes : et je veux croire que nous l'avons fait de bonne volonté, et que nous ne lui avons pas offert une victime sans cœur. Elle serait trop indigne de lui, et trop funeste pour nous ; mais quand nous l'aurions fait, notre cœur, malgré nous, ne laisserait pas de lui appartenir.

Il est à lui par le droit de sa naissance, parce qu'il est né et prédestiné Fils de Dieu. Et s'il est vrai Fils de Dieu, dites-moi à qui appartient l'héritage qu'à l'héritier universel, les biens du Père qu'au Fils unique, le cœur de l'homme qu'au Fils du Père éternel, qui l'a formé de ses mains? Jésus-Christ réside en nous, dit le grand Apôtre, comme un fils dans la maison de son père. Et Origène, suivant la pensée de saint Paul, dit : Chacun de nous, s'il est juste, est l'héritage du Père éternel, et, en cette qualité, il porte Jésus au milieu de son cœur.

Il est à lui comme son chef-d'œuvre. Il n'y a rien qui soit plus à l'ouvrier que son ouvrage. Personne ne mérite mieux de gouverner un état que celui qui l'a fondé ; personne ne possède plus justement une chose que celui qui l'a faite. Si l'idole, dit saint Augustin, avait un

cœur, elle adorerait sans doute l'artisan qui le lui aurait donné. Or, notre cœur est l'ouvrage de Dieu, qui en a fait tous les ressorts. Et afin que personne ne lui en pût disputer la possession, il lui a imprimé en le formant deux marques signalées, qui en font reconnaître l'auteur : capacité de Dieu, ressemblance de Dieu. Capacité qui n'a point de bornes, et qui fait qu'il est tout pour Dieu, et que Dieu est tout pour lui. C'est pourquoi il est toujours en mouvement, et il n'a point de repos qu'il ne soit retourné à son principe; parce qu'il n'y a que celui qui l'a fait, qui soit capable de le remplir. Ressemblance qui est d'une noblesse infinie, et qui fait que Dieu l'aime par-dessus tous ses ouvrages. Entre toutes les créatures, dit saint Bernard, il ne se trouve rien qui soit plus sublime, plus noble, plus semblable à Dieu que le cœur. C'est pourquoi il ne nous demande rien autre chose. Il est dans nous-mêmes, s'il m'est permis de le dire, ce que Dieu est dans l'univers. Dieu est le premier moteur du monde, et le cœur est le premier moteur organique du corps, qui donne vie et action à tous les membres, et ne la reçoit d'aucune autre partie. Dieu est le principe et la fin de tous les mouvemens de la nature, et le cœur est le principe et la fin de tous les mouvemens de l'homme; le principe par impulsion, qui l'étend vers la circonférence; la fin par attraction, qui le retire vers le centre. Dieu subsiste dans l'unité de son essence et dans la Trinité des personnes; et le cœur, qui ne peut souffrir de division, est d'une forme triangulaire, tenant ainsi de l'unité et du nombre ternaire, qui est le plus parfait de tous, parce que c'est le premier qui se divise en nombre pair et impair, et qui marque toutes les créatures au coin de la Divinité. Car, encore que Dieu les produise toutes en unité de puissance, qui est commune au Père, au Fils et au Saint-Esprit, il ne laisse pas de leur faire porter l'image de la Trinité des personnes divines. Dans les anges, il y a trinité de hiérarchies; dans les hiérarchies, trinité d'ordres qui les

composent; dans les cieux, trinité de planètes au-dessous du soleil, et trinité au-dessus; dans la quantité, trois mesures : la longueur, la largeur, la profondeur; dans les corps mixtes, trois genres différens : les pierres, les plantes, les animaux; dans les plantes, trois parties principales : la racine, le tronc et les branches; dans les animaux, trois ordres remarquables : ceux de l'air, ceux de la mer, ceux de la terre; mais, après tout, il n'y a rien dans tous les ouvrages de Dieu qui exprime mieux ce mystère que le cœur, dont les trois angles répondans aux trois puissances de l'âme, savoir : la mémoire, l'entendement et la volonté, forment comme trois résidences consacrées aux trois divines personnes : la première, au Père; la seconde, au Fils; la troisième, au Saint-Esprit. C'est pourquoi comme le semblable aime naturellement son semblable, Dieu en est amoureux jusqu'à ce point, qu'il n'en peut souffrir ni le refus, ni le partage : il veut posséder sans réserve, et il a raison de le demander tout entier.

Il est à lui, non-seulement, comme son chef-d'œuvre, mais encore comme sa plus illustre conquête qui lui a coûté bien cher.

« Vous n'êtes plus à vous-mêmes, » dit saint Paul; le Fils de Dieu vous a chèrement achetés, il s'est acquis sur vous la qualité de rédempteur avec le prix inestimable de son sang. Pour être rédempteur, saint Thomas dit qu'il faut faire deux choses : il faut payer ce que l'on rachète, et il le faut payer du sien. Or, le prix de notre rédemption, c'est le sang de Jésus-Christ, c'est sa vie qui consiste dans le sang : ce sang lui appartient en propre; son Père le lui a donné pour nous servir de rançon, mais il l'a versé immédiatement lui-même. Son Père a travaillé à notre réparation comme cause universelle; mais pour lui il en est la cause prochaine, et ainsi nous lui appartenons par ce titre particulier de Rédempteur, qu'il ne partage avec personne. Nous sommes donc proprement sa conquête; et, comme dans cette conquête la plus importante place est le cœur, il

en fait aussi le plus grand sujet de sa gloire; c'est pourquoi le prophète l'appelle par excellence la flèche du divin amour, parce que Dieu, comme remarque saint Chrysostome, ayant sans beaucoup d'effet employé plusieurs traits de feu et de menaces pour forcer ce donjon, enfin ce cher Fils comme une flèche d'élite a donné droit au but, je veux dire au cœur de l'homme, qu'il a blessé de son amour. C'est de cette flèche qu'était blessé saint Pierre, lorsqu'il disait : Seigneur, vous savez que je vous aime. C'est de ce trait qu'était frappé saint Paul, lorsqu'il disait par un généreux défi : Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? Et enfin c'est de ce même trait que l'Église se sent atteinte, lorsqu'elle s'écrie avec de saints transports : mon cœur est blessé d'amour. Heureuse flèche, victorieux trait de l'amour de Jésus, que tu fis en sortant de son cœur une ouverture prodigieuse dans sa poitrine ! et que tu fais encore tous les jours de précieuses plaies dans les nôtres ! Ah ! qui empêche désormais que mon cœur n'entre dans ce sein, où tu as fait une brèche si favorable ? Qui empêche que son cœur ne sorte par cette plaie, et ne vienne loger dans le mien pour y exercer son empire ? O que cet empire lui a coûté de travaux, de sueurs, de sang et de larmes ! Divin Sauveur, d'où vient que vous faites tant de cas de notre cœur ? Que trouvez-vous dans cette place qui mérite d'être l'objet de votre amour ? voulez-vous savoir pourquoi il l'aime ? C'est un roi guerrier et généreux qui se plaît à donner des batailles et à remporter des victoires. Or, il n'y a rien qui lui résiste que le cœur : c'est la seule place qui soit en état de se défendre. C'est pourquoi il fait gloire de la vaincre, et s'en étant rendu le maître, je ne m'étonne pas s'il en fait son royaume, son ciel, son paradis sur la terre. Ce ciel lui coûte bien plus que les autres : il ne se contente pas d'une parole, dit saint Bernard, il combat puissamment pour l'acquérir, il l'achette au prix de son sang et de sa vie. Ce n'est pas merveille si, après tant de combats, ayant fait réussir son

entreprise, il trouve son repos dans ce lieu délicieux, et s'il goûte avec plus de douceur les fruits d'une si glorieuse conquête.

C'est un roi souverain et absolu, qui ne peut souffrir de compagnon dans la possession de son trône : voilà pourquoi il aime le cœur par dessus toutes choses; parce qu'étant maître du cœur, il est maître de tout le reste. Si j'ouvre l'oreille à sa parole, ma bouche pour cela ne sera pas toujours ouverte à ses louanges; si ma langue s'emploie à chanter ses louanges, ma main ne sera pas toujours prête à exécuter ses ordres : mais si je lui donne mon cœur, en même temps je lui donne mes yeux pour pleurer mes offenses, je lui consacre ma bouche pour publier ses grandeurs, je lui donne mes mains pour faire ce qu'il commande, je lui dévoue mon corps et mon âme pour les consommer à son service.

C'est un roi débonnaire, qui veut régner par douceur; et pour rendre l'obéissance qu'on lui doit plus facile à tout le monde, il demande le cœur, que chacun lui peut donner. S'il avait attaché son service à l'aumône, le pauvre n'est pas en état de la faire; s'il l'avait mis dans le jeûne, l'artisan qui travaille ne le peut pas accomplir; s'il l'avait mis dans l'oraison, le malade ne s'y peut pas occuper; s'il l'avait mis dans les grandes austérités, les faibles ne les peuvent pas supporter; mais pour le cœur, il n'y a ni pauvre, ni faible, ni malade, qui ne le puisse donner.

C'est un roi libéral et magnifique, qui se plaît à rendre ses sujets heureux et à les combler de ses bienfaits. Or, le cœur est le lieu où il enferme tous ses trésors : s'il visite la créature, c'est dans le cœur qu'il se loge; s'il s'entretient avec elle, c'est au cœur qu'il lui parle; s'il la console, c'est dans le cœur qu'il verse ses consolations et ses délices; s'il la sanctifie, c'est dans le cœur qu'il verse les lumières de sa grâce; et s'il la glorifie, c'est dans le cœur qu'il répand les torrens de la béatitude. Il prend le dessein de notre salut dans le cœur de son Père il en commence l'exécution

dans le cœur de sa Mère, il l'accomplit sur le Calvaire, qui est le cœur de la terre ; il le renouvelle sur l'autel, qui est le cœur de l'Église ; mais il en fait naître les fruits dans le cœur des saints, qui est seul capable de les porter.

Enfin, c'est un roi d'amour, qui dans sa naissance éternelle est le principe du Saint-Esprit, comme dans sa naissance temporelle il en est le fruit et le terme. Qu'est-ce que le Fils de Dieu dans sa génération éternelle ? c'est un Verbe qui respire l'amour, et qui ravit par sa beauté le cœur du Père, avec lequel il produit ce divin Esprit, comme une flamme commune qui rejaillit de leurs affections réciproques. Qu'est-ce que Jésus-Christ dans sa naissance temporelle ? c'est un soleil couronné des rayons de l'amour, je veux dire de tous les charmes de beauté, de bonté, de sainteté, de noblesse, d'excellence, de pouvoir, qui sont propres à gagner le cœur des hommes. C'est pourquoi le Prophète-Roi dit qu'il est le Dieu des cœurs : « Vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage pour l'éternité. » Une autre version porte : Pierre d'aimant qui attire nos cœurs par une secrète vertu, dont nous admirons les effets sans en connaître la cause.

Et de vrai, si l'aimant attire le fer, saint Paul n'était-il pas, avant sa conversion, un homme d'acier et de fer, puisqu'il ne respirait que le sang des chrétiens ? et toutefois le Fils de Dieu ne s'est pas plus tôt présenté devant lui sur le chemin de Damas, qu'il l'arrête au plus fort de sa fureur : il le lie, il l'attire, il l'enlève jusqu'au troisième ciel. Zachée n'était-il pas un homme qui ne songeait qu'à amasser des trésors ? et néanmoins sitôt qu'il sent l'impression de cet aimant, il quitte tout, et pour le suivre avec plus de vitesse, il se décharge du fardeau des richesses, il donne la moitié de ses biens aux pauvres, et il rend le quadruple de ce qu'il avait mal acquis. Magdeleine n'avait-elle pas une âme charnelle et sensuelle ? et cependant, aux premiers attraits du Fils de Dieu, son cœur, qui était tout de chair,

se change tout en esprit, son esprit se transforme tout en son Sauveur. Elle le suit pas à pas, elle s'attache délicieusement à sa présence, elle est toujours à ses pieds, en Béthanie, au Calvaire, à la croix au sépulcre; et l'ayant visiblement perdu sur la terre après son Ascension, l'amour la ravit sept fois le jour dans le ciel pour s'unir étroitement au Dieu de son cœur. Enfin, si l'aimant attire l'aimant d'un côté, et le repousse de l'autre : pendant que Judas se sépare de Jésus-Christ par un divorce malheureux, le bien-aimé Disciple n'est-il pas collé sur sa poitrine, enfoncé dans son sein, lié si étroitement à la croix, qu'il mérite de tenir sa place auprès de la bienheureuse Vierge par une substutin ito amoureuse? O mon Seigneur, que votre amour a de charmes pour gagner nos cœurs! Tout est d'aimant en vous à notre égard : votre crèche, d'aimant, pour attirer les anges et les pasteurs; votre présence d'aimant, pour attirer les peuples; vos paroles, d'aimant, pour convertir les pécheurs; vos pieds, d'aimant, pour attirer les pénitens; vos yeux, d'aimant, pour relever les faibles; votre croix, d'aimant, pour attirer le monde. Ah! combien d'esprits sanguinaires et cruels se sont adoucis, ô divin Agneau, par l'exemple de votre patience! Combien d'hommes riches et opulens ont abandonné les biens de la terre pour imiter votre pauvreté, et ce glorieux mépris que vous avez fait de toutes choses! Combien d'âmes sensuelles et voluptueuses ont été attirées à l'odeur de votre pureté, et de la fleur virginale de votre sainte humanité! Que si vous avez tant de force sur les pécheurs, quel pouvoir n'avez-vous pas sur les âmes pures et innocentes! Certes, je ne m'étonne point que tant de saints religieux fassent un si généreux mépris des vanités de la terre, vous voyant humilié et abaissé jusqu'au néant; que tant d'innocentes vierges foulent aux pieds toutes les délices des sens, vous voyant déchiré de coups et couronné d'épines; que tant de martyrs souffrent la cruauté des tyrans, et la rigueur des derniers supplices avec une

patience invincible, vous voyant expirer sur le Calvaire, et mourir sur une croix. Mais je m'étonne que votre amour, ayant sur moi le même droit, n'ait pas néanmoins le même effet; que vous soyez à mon cœur un Verbe stérile et sans ardeur; que cent fois vous frappiez ce rocher, et que vous n'en puissiez faire sortir une étincelle de feu. Quoi! mon Sauveur, n'êtes-vous pas le Dieu de mon cœur aussi bien que des autres; et s'il est dur, que ne le brisez-vous; et s'il est froid comme un glaçon, que ne le faites-vous fondre au feu de votre ardente charité? Car enfin, tel qu'il est, il vous appartient, vous en êtes le maître; il est à vous comme votre ouvrage, il est à vous comme votre chère conquête, il est à vous par le droit de votre naissance, il est à vous par mon élection; je vous l'ai donné mille fois, et je vous le donne encore aujourd'hui par une démission irrévocable de ma propre liberté, et de tout le pouvoir que j'ai sur moi.

C'est la résolution que vous devez prendre, âme chrétienne, si vous êtes persuadée de ce discours. C'est ce que le Fils de Dieu attend de vous, et ce qu'il vous demande par ces paroles: « Mon fils, donnez-moi votre cœur. » Chose étrange! Le Dieu du monde, le souverain Maître de l'univers, s'estime pauvre, et il est effectivement réduit à la mendicité et à l'indigence. Pourquoi? parce qu'il ne trouve point de bons cœurs qui soient à lui. Il en cherche partout, il frappe sans cesse à la porte du cœur; et tout le monde lui en refuse l'entrée. Que cherche-t-il dans la crèche, parmi le foin de l'étable? Que demande-t-il par ses larmes et par ses gémissements? un cœur qui le veuille aimer. Que cherche-t-il dans la Palestine, courant de province en province, et de ville en ville? Que prétend-il par tant de travaux et de sueurs? de gagner le cœur des hommes et de se faire aimer. Que cherche-t-il sur le Calvaire, où il meurt de soif aussi bien que de douleur? Que cherche-t-il enfin dans le divin Sacrement? Cette soif qui l'oblige à y demeurer si long-temps et à faire tant

de miracles, n'est-ce pas une soif d'amour qui naît d'un désir excessif de posséder notre cœur? Et néanmoins il ne s'en trouve point qui le contente. Il regarde la terre, il considère tous les hommes; et de cette prodigieuse multitude de cœurs qui se donnent chacun à ce qu'il aime, à peine y en a-t-il un seul qui s'attache à sa bonté. O mon Seigneur, que vous êtes pauvre! et que votre indigence me touche et me donne de compassion! La piété de vos serviteurs a trouvé l'invention de faire des quêtes pour soulager les pauvres. J'en veux faire une pour vous. Je veux chercher un cœur qui vous aime et qui se soumette à votre empire. Mais à qui m'adresserai-je? Sera-ce aux grands du siècle, que vous avez élevés en honneur? Ils ont donné leurs cœurs à l'ambition. Sera-ce aux riches de la terre, à qui vous avez fait tant de bien? ils ont donné leurs cœurs à l'avarice. M'adresserai-je à ce sexe à qui vous avez donné la dévotion en partage? ce sont ces vaines beautés qui vous ravissent le cœur des hommes. M'adresserai-je au peuple fidèle qui fait profession de vous servir? Il m'honore à l'extérieur, il écoute ma parole, il vient au pied des autels pour me rendre hommage; mais il n'y est que de corps, son cœur en est bien éloigné. O que ces reproches sont justes! ô que le cœur des hommes est rebelle à vos lumières, insensible à vos bienfaits, inflexible à vos prières, impénétrable aux traits de votre amour!

Il faut pourtant que je fasse encore un effort pour essayer de le toucher. « Mon fils, donnez moi votre cœur. » Quelle demande plus juste de la part du Fils de Dieu, et plus avantageuse de la vôtre? Il est impossible que votre cœur ne se donne à quelqu'un, parce qu'il ne peut vivre sans aimer, ni aimer sans se vendre ou se donner. Or, si votre cœur est à vendre, qui le peut mieux acheter que celui qui est sa béatitude, sa fin et son éternelle récompense? Et s'il est à donner, qui mérite mieux de le posséder, que celui qui est son principe et son souverain Seigneur? A qui le donnerez-

vous, si vous ne le donnez à Dieu ? Au monde, qui le trompe ? à la chair, qui le souille ? au démon, qui le veut perdre ? Ne rougirez-vous point de comparer le Fils de Dieu avec le monde ? Le Fils de Dieu demande votre cœur pour le sauver ; et le monde, pour le damner : le Fils de Dieu, pour lui rendre la vie ; et le monde, pour lui donner la mort : le Fils de Dieu, pour en faire un paradis ; le monde, pour en faire un enfer. Et pour le donner au monde, vous le refuseriez à Dieu ? Ah ! il n'en sera pas ainsi. Seigneur, notre cœur vous appartient, il faut absolument vous le rendre. Vous êtes dans les cieux comme un soleil plein de lumière, qui éclairez les saints de la connaissance de vos beautés ; vous êtes une lumière pleine de flammes, qui les embrasez de votre amour ; vous êtes un amour résidant, qui les remplissez des délices de la béatitude ; vous êtes leur béatitude, leur centre. leur bien souverain, sans lequel il n'y a point de vrai bien. Et si vous êtes l'amour résidant, comme dit saint François, n'êtes-vous pas le domestique du cœur, n'en êtes-vous pas le maître ; et si vous en êtes le maître, n'avez-vous pas droit d'y entrer et d'en prendre possession ? Venez-y donc, Seigneur, et faites-vous reconnaître ; venez-y pour régner sur nos volontés ; venez-y pour vous faire servir, aimer et adorer ; venez-y enfin pour n'en sortir jamais, mais pour y demeurer jusque dans la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

MÉDITATION

POUR LE SAMEDI APRÈS L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Amour que nous devons à la bienheureuse Vierge, en considération de cet adorable mystère.

Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis.

Venez, mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai préparé. Prov. 9. v. 5.

REMARQUE.

Les saints Pères attribuent ces paroles à la bienheureuse Vierge; et par le pain qu'elle nous convie de manger, ils entendent la divine Eucharistie, qui est un pain vivant formé de sa substance, dont elle nourrit tous ses enfans. On a déjà montré, dès le premier Entretien de cette Octave, que la sainte Vierge est notre mère et notre nourrice, en vertu de cet aliment divin que nous recevons dans la communion. C'est pourquoi, sans user de redite, le sujet de notre Méditation sera sur l'amour que nous lui devons en cette considération, sur les motifs qu'on peut tirer du très-saint Sacrement, pour nous porter à lui donner notre cœur.

PREMIER POINT.

Considérez le premier motif d'amour envers la bienheureuse Vierge, qui est celui de la reconnaissance. Car nous sommes obligés, à moins d'être ingrats, d'aimer ceux qui nous font quelque bien considérable. Or, nous devons regarder la sainte Eucharistie comme un don qu'elle nous fait, dont le prix est infini. « Je l'appelle, dit saint Épiphane, le prêtre et l'autel qui nous donne le pain céleste pour la rémission de nos péchés. » Si donc les bêtes les plus farouches aiment

leurs bienfaiteurs, ô bienheureuse Mère de Dieu, puis-je vous refuser mon cœur sans violer les plus saintes lois de la nature, après avoir reçu de vous le plus grand de tous les biens ? Si j'étais assez malheureux pour ne vous pas aimer, n'auriez-vous pas sujet de me faire le même reproche que le Prophète fait aux pécheurs qui mettent vos bienfaits en oubli : « Vous avez oublié Dieu qui vous a donné la nourriture, et vous avez attristé votre chère nourrice Jérusalem (1). »

SECOND POINT.

Considérez pour second motif, que c'est spécialement en faveur de sa sainte Mère, que le Fils de Dieu, qui est le premier et le principal auteur de ce don, se résolut de demeurer ici-bas dans le Saint-Sacrement, afin de la consoler par sa présence pendant son séjour sur la terre ; et quant à nous, qu'il voulut que nous lui en fussions obligés, en la faisant consentir à la donation qu'il nous faisait de son corps et de son sang, comme d'un bien qui lui appartenait. Saint Thomas dit que Jésus-Christ s'est donné à nous quatre fois : la première, en naissant, pour nous tenir compagnie et nous servir de guide dans le voyage de l'éternité ; la seconde, au jour de la Cène, pour nous servir de nourriture ; la troisième, en mourant, pour être notre rançon ; et la quatrième, dans la gloire du ciel, pour être la récompense de nos mérites. Or, en naissant il a voulu le consentement de sa Mère ; en mourant il voulut qu'elle fût au pied de la croix, pour offrir avec lui le sacrifice qu'il faisait de la vie qu'elle lui avait donnée ; et dans le ciel il veut encore que tous les élus l'honorent comme leur Mère, qui leur procure cette couronne immortelle. De sorte qu'ils lui peuvent dire : O bienheureuse Vierge, vous êtes la blancheur de la lumière éternelle, choisie comme le soleil, pour éclairer la Jérusalem céleste. Vous avez la source de la vie,

(1) *Baruc.* 4.

et nous verrons la lumière dans votre lumière, c'est-à-dire, dans votre Fils, qui vous a éclairée de ses rayons, et que vous avez enfanté comme la lumière du monde. Il faut donc aussi conclure, par la même raison, qu'il a voulu qu'elle contribuât au don qu'il nous fait de son sacré corps pour notre nourriture, et qu'elle nous conviât à cet admirable banquet, par ces amoureuses paroles : « Venez, mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai préparé. » Car, si c'est elle qui nous présente la coupe dans le festin de la gloire, comme l'échanson de la cour céleste, dit saint Bonaventure, à plus forte raison devons-nous dire que c'est elle qui nous présente la coupe du festin eucharistique, puisqu'elle est pleine du sang qu'elle a donné à son Fils? Car elle ne cesse point jusqu'à présent d'offrir ce cher Fils qu'elle a engendré, en procurant par ses prières et par ses soins l'union des élus à leur rédempteur. Elle regarde comme ses enfans tous ceux que la grâce consacre à Jésus-Christ. Et comment ne serait-elle pas toujours Mère des élus, puisqu'elle a engendré celui qui les reconnaît et les chérit comme ses frères ?

TROISIÈME POINT.

Considérez pour dernier motif, qu'en donnant votre cœur à la Mère après l'avoir donné au Fils, vous ne le partagez point, et vous ne faites rien qui ne leur soit très-agréable. Car tout est commun entre eux, et l'on peut dire, en quelque manière, que Jésus et Marie ne sont qu'une même chose; qu'ils n'ont qu'un même cœur, non-seulement par ressemblance de qualités et de vertus, mais encore par unité de substance, comme dit saint Bernardin de Sienne.

Le cœur de Jésus appartient uniquement à Marie, le cœur de Marie appartient uniquement à Jésus. Le cœur du Fils est le trésor de la Mère, parce que c'est la source de tous les biens qu'elle possède. Le cœur de la Mère est le trésor du Fils, parce que c'est de là qu'il a tiré

de quoi payer toutes nos dettes. O que le cœur de Dieu était proche de ce trésor ! ô que le nôtre y devrait être fortement attaché, puisque Dieu et les anges en ont fait leurs plus chères délices ! Car il ne faut pas douter que son Fils ne l'aime par-dessus tout ce qui est créé, et qu'il ne désire que nous l'aimions de même, vu principalement que c'est pour nous plutôt que pour lui, qu'il a voulu avoir une mère de notre race, afin de nous rendre avec avantage dans la communion ce qu'il avait reçu d'elle dans sa naissance. Elle lui a donné un cœur plein de tendresse et de douceur, et il en a répandu sur nous les plus favorables influences et les plus amoureux écoulemens de sa bonté. Elle lui a donné le lait de ses mamelles, et il nous le rend dans l'Eucharistie. Celui, dit saint Irénée, qui était le vrai pain du Père par excellence, s'est donné à nous comme un pain délicieux; afin qu'étant nourris, pour ainsi dire, de la mamelle de sa chair, et nous accoutumant par cette sorte de nourriture à boire et à manger le Verbe divin, nous fussions capables de le posséder et de le conserver dans nous-mêmes.

C'est pourquoi je ne m'étonne pas si saint Augustin, se trouvant en esprit entre les plaies de Jésus-Christ et les mamelles de la bienheureuse Vierge, ne savait de quel côté se tourner contemplant d'une part le lait de la Mère, et de l'autre le sang du Fils, qui l'attiraient également, vu que c'est presque la même chose. Mais pour se tirer de peine, il n'avait qu'à s'approcher de l'autel, il y eût trouvé l'un et l'autre dans l'adorable mystère de l'Eucharistie. Car la chair de Jésus-Christ est la chair de Marie; et le lait qu'il a sucé de ses mamelles virginales, est passé en son sang précieux que nous prenons dans ce mystère.

Je vous bénis, ô très-sainte Vierge, de ce qu'étant Mère de Dieu par une faveur spéciale, vous ne dédaignez pas de prendre soin des pécheurs, et de les chérir comme vos enfans. C'est ce qui me donne l'assurance de me jeter à vos pieds pour vous conjurer

de me tenir lieu de mère, et d'étendre sur moi les effets de votre miséricorde. Vous avez donné à votre Fils un cœur plein de tendresse pour procurer mon salut, donnez-m'en un plein de respect et d'amour pour le servir; ou plutôt prenez le mien, et me donnez le vôtre avec le sien, afin que je l'aime désormais de votre cœur, et que je vous aime du cœur de votre Fils. Car le mien n'est pas digne de vous aimer ni l'un ni l'autre.

FIN DE L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

CONTINUATION DE LA VIE MYSTIQUE DE JÉSUS-CHRIST DANS LE TRÈS-SAINT SACREMENT.

MÉDITATIONS

POUR

TOUS LES JEUDIS DE L'ANNÉE.

AVERTISSEMENT.

Le nombre septénaire est consacré dans l'Écriture sainte aux mystères du Verbe incarné. Les sept sceaux de l'Apocalypse, qui ne peuvent être ouverts que par l'Agneau; les sept cornes, qui marquent sa force; les sept yeux, qu'il envoie par toute la terre; les sept esprits, qui environnent son trône; les sept étoiles, qu'il porte dans ses mains; les sept tonnerres, qui parlent et qui font entendre sa voix; les sept chandeliers d'or, au milieu desquels il marche; les sept anges qui sonnent de la trompette, sont des nombres mystérieux qui représentent diversement les grandeurs de son humanité et de sa divinité.

C'est dans cette vue que j'ai réduit les Méditations sur le Saint-Sacrement, pour tous les Jeudis de l'année, à sept septénaires, dont le premier contient les figures de l'ancien Testament, qui serviront comme d'ombre pour relever l'éclat de cet auguste mystère; le second comprend les qualités glorieuses du sacré Corps de Jésus-Christ, qui est caché sous les espèces du pain; le troisième regarde son précieux Sang, qui est dans le calice; le quatrième touche les excellentes vertus de son âme, qui reluisent dans ce Sacrement; le cinquième représente les perfections de sa divinité; le sixième et le septième expliquent les merveilleux effets de la divine Eucharistie, et les motifs

qui nous peuvent exciter à la dévotion et au respect que nous devons apporter à la sainte Communion. Ce nombre de Méditations égale celui des Jeudis de toute l'année, à la réserve de trois : savoir, le Jeudi-Saint, le jour du Saint-Sacrement, et le jour de l'Octave, qui ont été omis à dessein, pour ne point multiplier les sujets d'oraison qu'on a déjà traités à leur place naturelle.

PREMIER SEPTÉNAIRE,

FIGURES DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

PREMIÈRE MÉDITATION.

PREMIÈRE FIGURE.

L'ARBRE DE VIE.

Vincenti dabo edere de ligno vitæ, quod est in Paradiso Dei mei.

Je donnerai au victorieux à manger du fruit de l'arbre de vie qui est dans le Paradis de mon Dieu. Apoc. 2. 7.

PREMIER POINT.

L'arbre de vie était au milieu du Paradis comme le plus beau et le plus excellent de tous les arbres qui étaient dans ce lieu de délices. L'Église est le Paradis du Seigneur, qui l'a plantée de sa main, et arrosée du précieux sang qui sortit de son côté après sa mort. La sainte Eucharistie est, entre les autres sacremens, ce que l'arbre de vie était entre les arbres du Paradis; elle les comprend et les surpasse tous : elle les comprend tous, parce qu'elle contient la source de tous les dons célestes, dont ils ne sont que des ruisseaux. Elle les surpasse tous en excellence et en beauté, parce que c'est le grand Sacrement. C'est un sacrement qui surpasse toute estime, toute intelligence, toute éminence, et dans lequel est contenu le salut du monde, le prix du siècle, le prix sans prix, le prix inestimable.

« Demeure de Sion, » Église sainte, Paradis de délices, « réjouissez-vous, et célébrez les louanges de

Dieu; parce que le Saint d'Israël, le Grand par excellence, est au milieu de vous (1). »

SECOND POINT.

Le fruit de l'arbre de vie était admirable dans sa vertu; car il avait la force de préserver le corps de toute sorte de maladies, d'en chasser toutes les mauvaises humeurs, de réparer l'humide radical, qui est le siége de la vie, et par suite de rendre l'homme immortel. C'est pourquoi Adam, avec toute sa postérité, l'eût sans doute infiniment prisé et estimé, s'il eût été assez heureux pour en conserver la jouissance, vu le grand amour que nous avons tous pour la vie.

Mais le fruit du très-saint Sacrement est incomparablement encore plus précieux et plus merveilleux; car il conserve la vie de l'âme, il la préserve du péché, il en bannit les affections déréglées, et la rend digne de la vie éternelle.

Le fruit de l'arbre de vie avait la force de conserver la vie, mais non pas de la rendre plus sainte : il pouvait la rendre plus durable, mais non pas plus heureuse, ni plus agréable à Dieu. La sainte Eucharistie fait l'un et l'autre : elle nous donne une vie sainte, une vie heureuse, une vie agréable à Dieu, une vie éternelle. « Elle est un arbre de vie pour ceux qui l'ont reçue; et bienheureux est celui qui la possède (2). »

Le fruit de l'arbre de vie ne communiquait sa vertu qu'à ceux qui le mangeaient : mais le Saint-Sacrement profite, non-seulement à ceux qui le reçoivent, mais encore à ceux qui le visitent, qui le regardent et qui l'adorent. O force merveilleuse ! ô libéralité infinie de Jésus-Christ, qui récompense si magnifiquement les plus petites actions que nous faisons en son honneur ! Qui ne serait surpris d'étonnement, lorsqu'il apprend qu'en même temps qu'il fléchit les genoux devant le Saint-Sacrement, ou qu'il lui rend quelque hommage, le

(1) *Is.* 12, 6.
(2) *Prov.* 3, 18.

Fils de Dieu lui prépare une couronne immortelle dans le ciel ?

O mon Sauveur, je reconnais que c'est de vous que je tiens la vie. C'est vous qui me l'avez donnée, c'est vous qui me la conservez, c'est vous qui la sanctifiez. Faites-moi la grâce d'en consacrer tous les momens à votre service. Donnez-moi votre esprit, qui me rende plus désireux d'une vie sainte que d'une vie longue, et qui me porte à éviter avec plus de soin les faiblesses de mon âme que les maladies de mon corps.

TROISIÈME POINT.

Sitôt qu'Adam eut violé le commandement de Dieu, il fut chassé du Paradis terrestre; et de peur qu'il n'y rentrât, un Chérubin fut commis à la garde de ce jardin, avec une épée flamboyante, pour lui défendre de s'approcher de l'arbre de vie.

Le Fils de Dieu n'use pas de cette rigueur à notre égard. Il est vrai qu'il défend au pécheur de s'approcher du Saint-Sacrement pour le recevoir, avant d'avoir expié son crime par une sainte pénitence ; mais il ne lui défend pas de se prosterner au pied de l'autel, où l'on trouve cet arbre de vie, pour l'arroser de ses larmes, pour se cacher sous son ombre et pour y trouver un asile contre la justice divine. O mon âme, levez-vous, prenez courage; allons à l'autel qui porte l'arbre de la vie céleste et divine! ne craignons pas l'épée du Chérubin qui le garde, elle ne tranchera que nos liens. Bien loin de nous en défendre l'accès, il nous le facilitera, et nous apprendra ce qu'il faut faire pour nous rendre dignes de goûter la douceur de son fruit.

SECONDE MÉDITATION.

SECONDE FIGURE.

LE FLEUVE DU PARADIS TERRESTRE.

Fluvius egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum Paradisum.

Il sortait de ce lieu de délices un fleuve pour arroser le Paradis. GENES. 2. 10.

REMARQUE.

Les saints Pères disent que le fleuve du Paradis est la figure de Jésus-Christ, dont le précieux sang arrose toute la terre. Le cardinal Pierre Damien dit qu'il y a deux lieux de délices d'où il tire son origine, savoir, le sein de son Père éternel, et celui de sa bienheureuse Mère. Saint Chrysostome en ajoute un troisième, qui est l'autel. « Il sortait, dit ce Père, une fontaine du Paradis, qui se divisait en plusieurs fleuves sensibles et matériels : et de la sainte Table il sort aussi une fontaine, qui se répand en plusieurs fleuves spirituels. » Ces trois lieux de délices, d'où sort le fleuve du Paradis, feront les trois points de notre Méditation.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que c'est dans le cœur de Dieu qu'il faut puiser les vraies délices, et qu'il n'en faut point chercher ailleurs. « Le lieu des délices, dit l'abbé de Celles, est en Dieu, et c'est Dieu même. Les plaisirs de l'esprit ne naissent pas d'une même source que ceux du corps, aussi n'ont-ils pas une même fin. Cette souveraine joie ne peut pas compatir avec la nôtre, qui est si basse. Celle-là nous purifie, et celle-ci, nous souille; celle-là nous unit à Dieu, et celle-ci nous en sépare; celle-là est toujours sans dégoût, et celle-ci, pleine d'ennui. »

C'est donc au Père éternel que vous devez vous adresser, si vous voulez trouver de la consolation dans

la communion. C'est de son sein amoureux que sort ce riche fleuve qui réjouit la cité de Dieu. Dites-lui donc avec Moïse : Seigneur, ouvrez-moi votre cœur, qui est le trésor de tout bien, et faites en sortir cette source d'eau vive qui est seule capable d'apaiser ma soif, et de contenter tous mes désirs. Rendez-moi la joie que vos serviteurs puisent dans la source de leur salut ; faites-moi entendre une parole qui me console et réjouisse mon âme : et mes os, que vous avez humiliés, tressailleront d'allégresse.

SECOND POINT.

Considérez que le sein de la bienheureuse Vierge est un lieu de délices que le Fils de Dieu a consacré par sa présence, et d'où il est sorti comme un fleuve d'eau vive pour arroser toute la terre. J'entends, par ce lieu de délices, le chaste sein de Marie, que le Seigneur a comblé, en effet, de toute sorte de délices. Le Saint-Esprit même n'en parle qu'avec admiration : « Qui est celle-ci qui monte du désert toute remplie de délices ? » Pensez-vous que Dieu ait choisi les étoiles, le soleil, les anges même pour le lieu de ses plaisirs ? Non : il n'a point d'autre lieu de délices que le sein de Marie.

Recourez donc à elle avant de participer aux divins mystères, et priez-la qu'elle vous mène à la source des eaux que son Fils a promise à ceux qui sont altérés : « Je donnerai gratuitement à boire de la source d'eau vive à celui qui a soif (1). »

TROISIÈME POINT.

Considérez que l'autel où réside le très-saint Sacrement est, à vrai dire, un lieu de délices, et que le précieux sang de Jésus-Christ, que nous y recevons, est un fleuve d'eau vive propre pour arroser la terre de nos cœurs, pour la rendre fertile en toute sorte de vertus, et pour en faire un Paradis. Rupert dit que tous les fleuves d'eau douce qui sont dans l'univers viennent

(1) *Apoc.* 21. 6.

de la fontaine du paradis terrestre, qui est comme la mamelle de la terre, où passent toutes les eaux de la mer, et perdent en passant toute leur amertume, qu'elle change, pour ainsi dire, en une liqueur douce comme le lait. Mais on peut dire, avec plus de vérité, que le Saint-Sacrement est la mamelle de l'Église, qui change toutes les souffrances de Jésus-Christ et toute l'amertume de ses douleurs en consolations divines, à l'égard de ses amis, qui les goûtent avec plus de plaisir que le lait le plus délicieux.

Sainte Thérèse, ayant une fois communié le dimanche de la Semaine-Sainte, fut ravie en extase, et, revenant à soi, elle sentit sa bouche toute remplie de sang aussi chaud que s'il fût sorti à l'heure même des plaies de Jésus-Christ; et comme ce précieux sang lui causait une douceur inexplicable, notre Seigneur lui dit : « Ma fille, je veux que mon sang vous profite. Ne craignez point que ma miséricorde vous manque. J'ai répandu ce sang avec beaucoup de douleur, et vous le goûtez avec de grandes délices. Voyez si je ne récompense pas magnifiquement le festin que vous m'avez préparé. »

Admirez la bonté du Fils de Dieu, et croyez que vous ne trouverez jamais aucune joie solide que dans cette divine source par où le précieux sang de Jésus-Christ coule dans vos entrailles. Ce sang fait refleurir en nous l'image de notre Roi, ce sang conserve la beauté et la noblesse de notre âme dans sa fleur, et ne souffre pas qu'elle se flétrisse ou qu'elle perde sa vigueur. La vue de ce sang met les démons en fuite, et attire les anges du ciel. Ce sang est le salut de nos âmes; ce sang les lave, les orne, les embrase, les rend plus claires que le feu et plus éclatantes que l'or. Précieux sang de mon Sauveur, donnez-moi une sainte ivresse. Souffrances de mon Dieu, remplissez-moi de force.

TROISIÈME MÉDITATION.

TROISIÈME FIGURE.

L'ARC-EN-CIEL.

Arcum meum ponam in nubibus, et erit signum fœderis inter me et inter terram.

Je mettrai mon arc dans les nuées, et il sera le signe du pacte que je fais avec la terre. GENES. 9. 13.

REMARQUE.

L'ARC-EN-CIEL est le signe de la clémence et de la miséricorde de Dieu ; car il le fit paraître dans les nuées, après le déluge, pour assurer Noé de l'alliance qu'il contractait avec les hommes, et de la promesse qu'il lui faisait de ne plus noyer la terre d'une inondation semblable à celle qui avait précédé. Les saints Pères lui donnent mille éloges pour ce sujet, et s'en servent comme d'une éclatante figure de Jésus-Christ crucifié, et immolé sur la croix et sur l'autel, qui apaise la colère de Dieu, et entretient la paix entre le ciel et la terre. Les rapports en sont considérables : on en fera le sujet de cette méditation.

PREMIER POINT.

L'ARC-EN-CIEL est le vrai portrait du soleil, qui se peint lui-même sur le fond d'une nuée opposée à son couchant, et en fait un miracle de beauté qui nous ravit par la multiplicité, la diversité, la nuance et l'éclat de ses couleurs.

Ces quatre choses, qui sont requises dans une parfaite beauté, se rencontrent avec avantage dans le Saint-Sacrement. C'est le vrai portrait de Jésus-Christ crucifié, qui, se voyant dans son occident, et redoublant son amour aux approches de la mort, prit le pain entre ses mains et, le changeant en son propre corps, par la force de sa parole, n'en retint que les accidens,

comme un fond obscur sur lequel il traça l'image d'un Dieu souffrant et mourant, en joignant l'original à la copie, qui ravit par sa beauté les esprits bienheureux qui la contemplent. « Regardez cet arc plein de merveilles, et bénissez celui qui en est l'auteur. Il est admirablement beau, et par son éclat et par sa grandeur. Il fait autour du ciel un cercle lumineux, dont l'étendue est si vaste, qu'il n'y a que Dieu qui l'ait pu former de ses mains (1). »

SECOND POINT.

La multiplicité des riches pièces qui entrent dans cet adorable mystère est merveilleuse; car tout ce qu'il y a de rare dans l'ordre de la nature, de la grâce, de la gloire et de la divinité même, s'y retrouve. Toutes les personnes de la très-sainte Trinité y sont présentes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Toutes les perfections divines y entrent : la puissance, la sagesse, la bonté, l'immensité, l'éternité. Tous les douaires de la gloire : l'agilité, la subtilité, l'impassibilité et la clarté. Toutes les grâces du ciel : grâces gratuites, grâces sanctifiantes, grâces passagères et permanentes, grâces créées et incrées. Tous ces trésors ensemble sont cachés sous les espèces du Sacrement : la divinité, l'humanité, l'âme, le corps et le sang de Jésus-Christ y sont enfermés. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si l'âme vertueuse qui le reçoit méprise toutes les délices de la terre, comme dit saint Cyprien, et dédaigne de posséder toutes les richesses du monde, lorsqu'elle possède son Sauveur. Le sacré corps de Jésus-Christ est ce champ de l'Évangile qui cache un trésor inestimable, tout couvert de fleurs immortelles qui ne perdent jamais ni leur fraîcheur ni leur odeur. Celui qui le trouve ne fait point de difficulté de vendre tout ce qu'il a pour l'acheter.

(1) *Eccl.* 43. 12. 13.

TROISIÈME POINT.

La diversité de ses merveilles égale la multiplicité. Car, qu'y a-t-il de plus opposé que l'immensité du Verbe incarné et la rondeur de l'hostie où elle est contenue et comme raccourcie, sans rien perdre de son étendue? Quoi de plus différent que l'éternité de sa durée, et le peu de temps que les espèces durent dans notre estomac; la toute-puissance du Verbe qui porte l'univers, et la fragilité des accidens que nous portons dans notre sein; son indépendance absolue, et la dépendance qu'il a dans cet état; son immortalité, et sa mort qu'il représente dans ce mystère; l'empire qu'il a sur toutes les créatures, et l'obéissance ponctuelle qu'il rend à la parole du prêtre? O mystère caché! ô prodigieux miracle, qui surpasse toute autre merveille! ô sacrement impénétrable et incompréhensible à nos esprits!

QUATRIÈME POINT.

L'union, l'harmonie, qui se trouve entre des choses différentes, n'est pas moins surprenante que la diversité. Quelle sagesse autre que celle d'un Dieu eût pu inventer le moyen de faire qu'un corps descende du ciel, et qu'il y demeure en même temps; qu'il se trouve en tous les lieux où l'on consacre, et qu'il ne soit point multiplié; que l'hostie soit mise en plusieurs pièces, et qu'il y soit tout entier; qu'il ne soit qu'un même pain et un même aliment qui paraît si petit, et qu'il suffise pour nourrir tant de personnes, et pour remplir tout l'univers.

CINQUIÈME POINT.

Il n'y a qu'une chose qui semble manquer à cette incomparable beauté, c'est que cette multiplicité de pièces si rares, cette diversité dans la multiplicité, et cette union dans la diversité, n'ont point d'éclat ni de lumière, vu que tout cela demeure caché dans les nuages de cet admirable mystère. Mais tant s'en faut

que ces ombrages offusquent sa clarté, qu'au contraire ils en relèvent l'éclat. Car, comme le soleil, frappant la nuée de ses rayons, et la trouvant bien disposée, produit cette agréable diversité de couleurs qui paraît dans l'arc-en-ciel, par le mélange de sa lumière avec l'obscurité des vapeurs, qui lui servent comme de fond pour renvoyer les images et donner du relief aux couleurs : de même le Fils de Dieu, éclairant par sa présence les espèces du sacrement, qui ne sont que des nuages, en fait un miroir de ses perfections, qui le représente et qui le cache tout ensemble; qui le rend visible aux yeux de la foi, et invisible à la raison humaine. Il cache son pouvoir sous le voile des espèces, se laissant manier comme l'on veut; mais il se fait assez sentir par les effets merveilleux qu'il opère; et si on ne le voit pas dans le sacrement, on croit cependant qu'il y est.

Il cache sa justice en dissimulant une infinité de crimes qui se commettent; mais il ne laisse pas de la faire souvent éclater par des punitions étranges, comme la foudre qui sort de la nuée où elle était renfermée, et laisse partout où elle tombe d'horribles traces de ses dégâts. Il cache sa grandeur sous la bassesse de ces faibles élémens, comme la racine de l'arbre se cache sous la terre; mais il ne peut empêcher que sa bonté et sa miséricorde ne la découvrent par les fruits admirables qu'elles produisent dans les âmes. O mon âme! bénissez Dieu, qui vous a donné ce divin Sacrement comme le gage de sa clémence, et ne perdez pas la confiance en sa bonté.

QUATRIÈME MÉDITATION.

QUATRIÈME FIGURE.

LA MANNE.

Hic est panis qui de cœlo descendit. Non sicut manducaverunt Patres vestri manna, et mortui sunt. Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.

C'est ici le pain qui est descendu du Ciel. Ce n'est pas comme la manne que vos pères ont mangée, et toutefois ils sont morts. Celui qui mange ce pain, vivra éternellement. JOAN. 6. 59.

REMARQUE.

Le Fils de Dieu nous apprend, par ces paroles, que la manne n'approchait pas du pain eucharistique qu'il promettait aux Juifs, et qu'il nous voulait donner. Mais il nous insinue en même temps que c'en était la figure, qui nous devait servir pour en connaître l'excellence. Les Juifs se glorifiaient de ce que leurs pères avaient mangé la manne dans le désert, et de ce que Dieu leur avait donné à manger le pain du ciel. Mais le Fils de Dieu leur répond : « Moïse ne vous a point donné le pain du ciel, » il ne vous en a donné que la figure : « mais c'est mon Père qui vous donne le véritable pain du ciel. » Les Juifs prenaient la figure pour la réalité. Nos hérétiques, au contraire, prennent la réalité pour la figure. Fuyons donc ces deux écueils, servons-nous de la figure pour connaître les avantages que nous avons de posséder le vrai bien qu'elle nous représente.

PREMIER POINT.

La manne était un pain miraculeux, préparé par les anges, qui le formaient des vapeurs de l'air, et le faisaient tomber comme de petits grains de corail blanc sur la contrée où les Israélites étaient campés. Merveilleux trait de la divine Providence, « qui voulait

montrer à ses enfans, que ce ne sont point les fruits que produit la terre qui nourrissent les hommes, mais que c'est sa parole qui conserve ceux qui croient en lui. » C'est pourquoi Moïse leur dit, en leur promettant cette céleste nourriture pour apaiser leurs plaintes : « Vous saurez ce soir que c'est le Seigneur qui vous a tirés de l'Égypte, et demain au matin vous verrez la gloire de Dieu. » Il appelle la manne la gloire du Seigneur ; parce, dit Tertullien, que Dieu fait gloire de nourrir ses serviteurs, et de pourvoir à leurs besoins par les soins amoureux de sa paternelle providence.

Le pain que le Fils de Dieu nous donne dans le Saint-Sacrement, est encore incomparablement plus merveilleux ; car ce n'est point l'ouvrage des anges, mais de Dieu même. Il n'est point fait de l'air, mais du très-pur sang de la bienheureuse Vierge, par les mains du Saint-Esprit. La manne est du ciel ; mais ce pain est au-dessus du ciel. Celle-là est du ciel, et celui-ci est du Seigneur du ciel. Celle-là était sujette à corruption, lorsqu'on la gardait plus d'un jour ; celui-ci est incorruptible, et préserve de corruption tous ceux qui le mangent avec dévotion. Celle-là n'est qu'en figure, et celui-ci, en vérité. Si vous admirez ce qui n'est qu'en figure et en ombre, combien plus grand doit être cela même dont vous admirez l'ombre et la figure? Hâtez-vous donc de venir à l'Eucharistie, et à la gloire de Dieu, dit saint Ignace martyr. Servez-le fidèlement, suivez soigneusement sa conduite, fiez-vous à sa providence. Quand vous seriez au milieu d'un désert affreux, ne craignez point que rien vous manque pour le salut de votre âme ; il en fait sa propre gloire. Il n'a garde de vous oublier : la plus tendre de toutes les mères oublierait plutôt son fils. Mais gardez-vous de l'oublier vous-même, et de perdre le souvenir de ses bienfaits. Cet oubli vous serait trop préjudiciable.

SECOND POINT.

La manne était un pain délicieux, dont la douceur ne peut être mieux exprimée que par ces paroles du Sage : « Vous avez donné à votre peuple le pain des anges pour sa nourriture. Vous leur avez envoyé du ciel un pain préparé sans aucun travail, qui renfermait en soi tout ce qu'il y a de délicieux, et tout ce qui peut être agréable au goût : car la substance que vous leur donniez faisait voir combien est grande votre douceur envers vos enfans; et s'accommodant à la volonté de chacun d'eux, elle se changeait en tout ce qui lui plaisait (1). »

Appliquez cela au très-saint Sacrement. Ce pain renferme en soi, comme la manne, et d'une manière beaucoup plus considérable que la manne, toute sorte de délices. Il a pour ceux qui le reçoivent dévotement, tel goût qu'ils veulent. Il les rassasie, il contente tous leurs appétits, et enfin il surpasse toute la douceur que l'on peut s'imaginer dans les plus grands plaisirs.

Fulbert, évêque de Chartres, dit qu'il a le goût de tous les mystères, selon la foi et la dévotion de celui qui le reçoit, soit qu'il se représente Jésus-Christ dans la tendresse de son enfance, ou dans les tourmens de sa passion, ou dans la gloire de sa résurrection et de son ascension. Car le Fils de Dieu lui fait sentir autant de différentes délices qu'il conçoit d'images sous lesquelles il le contemple.

Saint Bernard dit qu'il a le goût de toutes les vertus : ceux qui sont fervens y goûtent les douceurs de la charité; ceux qui sont faibles, celles de la pénitence, qui est un remède souverain de toutes les maladies de l'âme; ceux qui soupirent après le ciel, celles de l'espérance, qui leur fait regarder le Fils de Dieu comme le terme et le compagnon de leur voyage; ceux qui méprisent le monde, celles de la pauvreté dont Jésus-Christ est le roi et le trésor; et enfin, quelque vertu

(1) *Sap.* 16. 20.

que chacun des fidèles désire acquérir, ce pain divin la lui fait goûter. Car l'humilité, la pureté, la patience, la force, la sagesse, y sont comme dans leur source.

Saint Jérome dit qu'il a le goût de Dieu et de toutes les perfections divines. Voulez-vous, dit ce Père, recevoir l'aliment que le Seigneur vous présente? voulez-vous que votre Dieu et votre Sauveur soit lui-même votre nourriture? écoutez ce qu'il vous dit: Ouvrez la bouche de votre cœur, et je le remplirai: âmes fidèles, ouvrez la bouche de vos cœurs; car il est tout ensemble votre Seigneur et votre nourriture. C'est lui-même qui nous convie à le manger; c'est lui qui est notre viande, c'est lui qui nous dit: Ouvrez la bouche de votre cœur, demandez tout ce que vous voudrez, je remplirai tous vos désirs. Vous recevrez autant de nourriture qu'ils auront d'étendue; je ne me réserve rien: tout est en votre pouvoir. Vous me posséderez tout absolument, si vous voulez. O quelle profusion! O quel excès de bonté! Je serai leur Dieu. Que veut dire cela, sinon, comme l'explique saint Augustin, je les rassasierai moi-même, et de moi-même; je leur serai tout ce que les hommes peuvent souhaiter: leur vie, leur salut, leurs richesses, leur gloire, leur honneur, leur repos, et enfin le comble de tous les biens.

TROISIÈME POINT

La manne était le pain des enfans de Dieu, qui fut donné au peuple d'Israël après sa sortie d'Égypte, afin de le nourrir dans le désert jusqu'à ce qu'il eût gagné la Palestine, qui était fertile et abondante en toute sorte de fruits. Les gens de bien en faisaient un grand état, et ne pouvaient assez bénir la providence de Dieu, qui les nourrissait si délicieusement, parce qu'ils tiraient une grande force de cette nourriture, qui avait à leur égard la bonté et le goût de toutes les viandes les plus exquises qu'ils pouvaient désirer. Mais les méchans la trouvaient insipide, et n'en demeuraient pas satisfaits.

De là vient qu'ils attirèrent sur eux la colère de Dieu par leurs murmures et par leur mépris, dont ils furent rigoureusement punis.

Le très-saint Sacrement est un pain qui n'appartient proprement qu'aux véritables enfans de Dieu qui sont sortis de l'état du péché mortel, et qui s'exemptent même des péchés véniels autant que la fragilité de l'homme le peut permettre.

Ceux-là en retirent un grand secours durant leur exil : aussi en font-ils un grand état, et y apportent-ils des dispositions toutes particulières, pour se rendre dignes d'en goûter les fruits, qui surpassent en douceur toutes les délices du monde. Les pécheurs, au contraire, qui communient sans respect et sans préparation, n'en retirent autre chose qu'un triste sujet de leur condamnation. Une âme lâche, qui s'approche de la sainte Table avec peu de révérence et de disposition, s'en retourne aussi tiède et imparfaite, ou même plus malade qu'elle n'y était allée. Craignez de tomber dans ce malheur par votre négligence ; une âme qui ne ressent aucune dévotion après la communion, dit saint Bonaventure, doit craindre que ce soit un signe de maladie ou de mort. Elle a mis du feu dans son sein, et elle n'en sent point de chaleur. Elle a le miel dans la bouche, et elle n'en sent point la douceur. C'est un mauvais signe.

CINQUIÈME MÉDITATION.

CINQUIÈME FIGURE

LA COLONNE DU DÉSERT.

Thronus meus in columnâ nubis.
J'ai mis mon trône dans une colonne de nuée. Eccl. 24. v. 7.

Quæ est nubes quæ præcedit veros Israelitas, nisi verissimum et sanctissimum corpus tuum quod in Altari sumimus ?
Quelle est cette nuée qui précède les vrais Israélites, sinon votre corps très-saint et véritable que nous prenons à l'Autel? Drogo, *de sacrament.* Dom. Pass.

PREMIER POINT.

La colonne du désert était une nuée suspendue en l'air en forme de colonne ardente, qui éclairait les Israélites durant la nuit, et les couvrait de son ombre pour les rafraîchir durant le jour. Dieu, qui voulait être lui-même le conducteur de son peuple, y avait établi le trône de son empire, et de là il gouvernait son état, et commandait, sans être vu, une puissante armée composée de plus de six cent mille combattans, qui marchaient sous sa conduite.

Le Saint-Sacrement est le trône de Jésus-Christ, et le siége de son royaume, qui est l'Église militante, sur laquelle il exerce un empire d'amour, qui surpasse incomparablement tous les miracles que Dieu fit autrefois en faveur du peuple d'Israël. Car, comme il a établi dans l'Église triomphante le trône de sa magnificence, et dans l'Église souffrante celui de sa justice; de même il a mis dans son Église militante le trône de son amour : trône semblable au soleil, comme dit le Prophète-Roi, parce que de là il éclaire les fidèles, il distribue à ses amis les plus favorables influences; et l'on peut dire qu'il y fait tous les saints, comme le soleil fait tous les astres.

SECOND POINT.

La colonne des Israélites leur cachait le soleil durant le jour; mais elle leur servait de soleil durant la nuit, comme dit le Sage : « Vous leur donnâtes, Seigneur, une colonne ardente pour guide dans un chemin qui leur était inconnu, et qui leur servait comme d'un soleil innocent dans ce voyage plein de merveilles. »

Ainsi le Saint-Sacrement est comme une nuée miraculeuse, qui nous cache le soleil de la gloire sous de faibles accidens qui demeurent, pour ainsi dire, suspendus sans support et sans appui, mais qui nous le montre en même temps par la foi, comme le soleil de la grâce, dont la lumière nous éclaire dans les ténèbres, dont la chaleur nous échauffe dans notre tiédeur, et dont la force nous soutient dans nos faiblesses, et parmi les troubles et les agitations de cette vie. Vous cachez, Seigneur, sous le voile de ce divin Sacrement, le grand jour de votre infinie majesté, dont la faiblesse humaine ne pourrait supporter ni la chaleur, ni l'éclat, si cette admirable nuée se mettant entre deux, ne tempérait son ardeur en haut, et ne nous montrait en bas un chemin sûr pour arriver au salut éternel.

TROISIÈME POINT.

La colonne des Israélites faisait voir une grande différence entre le peuple de Dieu et ses ennemis; car elle n'avait que des foudres pour exterminer les impies; mais pour ses bons serviteurs, elle leur servait de défense, de conseil et d'oracle, de lumière et de conduite. « Dieu les conduisait le jour à l'ombre des nuées, et la nuit à la clarté du feu, » dit le Prophète-Roi. Et le Sage : « Vos saints, ô Dieu des armées, étaient cependant dans une très-grande lumière; et vous rendant grâces de ce que ceux qui les avaient si maltraités, n'étaient plus en état de leur nuire, ils

vous priaient de continuer cette différence entre eux et leurs persécuteurs (1). »

Voilà une image de cette prodigieuse différence que le Fils de Dieu fait entre les pécheurs qui le méprisent ou qui le reçoivent indignement, et les fidèles qui se disposent à la participation des divins mystères, et qui en font un bon usage. C'est la mort des méchans, et la vie des gens de bien ; c'est la lumière de ceux qui obéissent, c'est le feu qui dévore les rebelles. Toute l'armée des véritables enfans de Dieu suit la conduite de cette nuée mystique ; et quiconque ne la suit pas, est dans les ténèbres, il marche dans l'obscurité, et ne sait où il va. Car la lumière de cette colonne eucharistique nous montre le chemin qui conduit à la vie, le chemin de l'humilité et de la patience, le chemin de la douceur et de la miséricorde ; et enfin tout ce que vous avez daigné nous révéler par le mystère de votre incarnation, aimable guide de l'éternité, vous nous le faites connaître par la divine Eucharistie, qui est la lumière de la loi et la gloire des prophéties. « Jugez-moi, mon Dieu, et séparez-moi des pécheurs ; » ne permettez pas que je tombe dans le désordre de ces impies qui profanent vos sacremens. « Faites sortir de votre trône un rayon de votre lumière et de votre justice, qui me conduise et m'introduise sur votre montagne sainte et dans vos tabernacles ; » afin que je m'approche de l'autel de mon Dieu qui me comble de joie.

(1) *Sap.* 18.

SIXIÈME MÉDITATION.

SIXIÈME FIGURE.

L'ARCHE D'ALLIANCE.

Ecce Arca fœderis Domini omnis terræ antecedet vos per Jordanem.

L'Arche d'alliance du Seigneur de toute la terre ira devant vous à travers le Jourdain. Jos. 3. 11.

REMARQUE.

Moïse ayant rapporté au peuple les tables de la loi, fit aussitôt dresser le tabernacle et l'arche d'alliance, dans laquelle il les mit comme un précieux trésor, et selon l'ordre qu'il en avait reçu de Dieu sur la montagne. On y gardait aussi la manne et la verge d'Aaron, qui fleurit par un grand miracle, pour autoriser son sacerdoce. Le tabernacle était une éclatante figure de l'Église militante, et l'arche du très-saint Sacrement, qui est comme le centre de la religion chrétienne, ainsi que l'arche du Testament était le principal objet de la vénération des Juifs. Les rapports que les Pères remarquent entre la figure et la vérité, sont trop considérables pour les omettre ; nous en ferons le sujet de cette Méditation.

PREMIER POINT.

L'arche était d'un bois incorruptible, qui était revêtu par dehors et par dedans de lames d'or ; et le très-saint Sacrement est véritablement le corps de Jésus-Christ, qui est mis sous les espèces par la force de ces paroles : « Ceci est mon corps, » c'est-à-dire, comme l'explique saint Antoine de Padoue, ce corps qui a été formé du très-pur sang de la Vierge par l'opération du Saint-Esprit, qui n'est qu'amour ; ce corps qui a été enveloppé dans de pauvres langes, et cou-

ché dans une crèche à sa naissance; ce corps qui a été déchiré sur le Calvaire, et immolé comme une victime d'amour; ce corps qui est sorti du tombeau tout éclatant de lumière; ce corps qui est maintenant à la droite du Père, revêtu de l'immortalité et couronné des rayons de la gloire; enfin, ce corps qui n'est pas seulement incorruptible, mais qui préserve aussi de corruption le corps et l'âme de ceux qui le mangent. C'est la promesse qu'il nous fait par le Prophète-Roi: « Si vous dormez entre deux sorts, vous serez comme deux colombes, dont les plumes sont argentées, et dont les ailes sont éclatantes comme l'or. » Car celui qui communie dignement, fermant les yeux à la raison humaine, et se reposant sur la parole de Jésus-Christ, est en quelque façon au milieu des deux sorts de la grâce et de la gloire, entre l'état des voyageurs et celui des bienheureux; il regarde son Sauveur par la foi comme les voyageurs, et il le possède par l'amour comme les bienheureux. C'est pourquoi son âme est aussi blanche que l'argent qui reluit sur les ailes de la colombe, et que l'or qui éclate sur ses ailes; parce qu'il reçoit dès à présent les dons et les grâces du Saint-Esprit, pour jouir à la fin de ses jours de la gloire du ciel.

SECOND POINT.

L'arche d'alliance était en singulière vénération parmi les Israélites, qui la considéraient comme la chose du monde la plus sainte et la plus précieuse, jusque là qu'ils ne l'osaient regarder que sous le voile qui la couvrait. Belle figure, dit saint Bonaventure, du très-saint Sacrement, qui contient tout ce qu'il y a de plus saint et de plus auguste au ciel et sur la terre. L'arche était sous le voile du sanctuaire; l'urne, dans l'arche; et la manne, dans l'urne. Le voile est la figure des espèces du Sacrement; l'arche, du corps de Jésus-Christ; l'urne, de son âme; et la manne, de sa divinité.

Que peut-on se figurer qui approche d'un don si précieux! O que la magnificence de Jésus-Christ est grande

dans ce sacré banquet! il nous a donné son corps pour notre nourriture, son sang pour notre breuvage, son âme pour notre rançon, sa divinité pour nos délices. Et donc, si l'arche de l'ancien Testament a été révérée avec tant de dévotion, si David dansa de toutes ses forces en sa présence, et s'il eut tant de soin d'honorer Dieu devant elle par les cantiques de louanges; quel respect et quelle dévotion dois-je apporter lorsque je me trouve devant ce très-auguste Sacrement, et que je dois recevoir le corps adorable de mon Dieu? O créateur invisible du monde, qui n'admirera la conduite que vous tenez envers nous, et qui peut assez relever cette bonté que vous témoignez à vos élus, auxquels vous vous donnez vous-même en viande? C'est là ce qui passe toutes nos pensées, et cé qui emporte plus que toute autre chose les âmes qui vous sont consacrées. Que puis-je donc penser de meilleur et de plus salutaire que de m'humilier profondément devant vous, et d'adorer votre grandeur infiniment élevée au-dessus de moi? Je vous adore, ô mon Dieu, et je m'abaisse devant votre Majesté, dans le profond abîme de mon néant. Vous êtes le Saint des saints, et je ne suis qu'ordure et que péché. Vous ne dédaignez pas de vous abaisser jusqu'à moi qui ne suis pas digne de lever mes yeux vers vous. Voilà l'excès de votre amour; et qui vous en pourra jamais rendre les actions de grâces qui vous sont dues? « Louez hautement le Seigneur notre Dieu, et adorez l'escabeau de ses pieds, parce qu'il est saint. » Quel est l'escabeau de ses pieds qu'on nous commande d'adorer, sinon, comme dit saint Augustin, la chair de Jésus-Christ que l'on ne mange jamais qu'on ne l'ait auparavant adorée? Voilà comment on peut adorer sans péché l'escabeau de ses pieds; et non-seulement on le peut, mais on le doit; non-seulement on ne pèche point en l'adorant, mais on pècherait si on ne l'adorait point.

TROISIÈME POINT.

L'arche était la sauve-garde du peuple de Dieu ; aussi ce peuple la gardait religieusement comme le gage de son bonheur, « et toute la gloire d'Israël. » Mais, comme dit l'abbé Philippe, l'arche le gardait encore plus favorablement, et le comblait de toute sorte de biens. Elle était couverte d'une table d'or de la même grandeur que l'arche, et ce couvercle était environné d'une couronne d'or, pour marquer le souverain empire du Seigneur de toute la terre. On l'appelait le propitiatoire, parce que c'était de là que Dieu rendait ses oracles aux enfans d'Israël, lorsqu'il leur était propice et qu'il recevait leurs prières, lorsqu'il voulait se réconcilier avec eux, ou faire éclater sa puissance par les prodiges qu'il opérait en leur faveur. Il y avait sur ce propitiatoire deux Chérubins qui se regardaient l'un l'autre, et qui étendaient leurs ailes le long de l'arche, comme pour servir de trône à la majesté de Dieu ; d'où vient que David lui dit en invoquant son secours : « Vous qui êtes assis sur les Chérubins, faites-vous paraître devant Éphraïm, Benjamin et Manassé ; faites éclater votre puissance, et venez pour nous sauver. »

Peut-on rien dire qui exprime mieux les faveurs que nous recevons de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement? N'est-ce pas le vrai propitiatoire, qui, habitant dans nous par la grâce de la communion, nous obtient la rémission de nos péchés, et nous rend des oracles en nous instruisant des volontés de Dieu? N'est-ce pas l'arche d'alliance, qui nous protége, qui nous conduit, et qui nous sert de sauve-garde ? N'est-ce pas lui qui écrit sa loi dans nos cœurs comme sur des tables vivantes, qui nous nourrit de la manne de sa chair précieuse, et qui fait fleurir en nous la verge d'Aaron par la pratique des vertus et par le pouvoir qu'il nous donne sur nos passions déréglées, que nous sacrifions à son honneur? Enfin, n'est-ce pas lui qui est assis sur les Chérubins, c'est-à-dire, sur les âmes

pures et innocentes, élevées comme des Chérubins par la plénitude de leur sagesse, où il régne comme sur le trône de sa grandeur ? Tâchez d'être du nombre : faites-le l'unique Roi de votre cœur. N'imitez pas les Philistins qui osèrent placer l'arche sainte auprès de l'idole de Dagon : ne soyez pas si téméraire que de vouloir allier la vanité du monde avec la vérité, et l'amour de Jesus-Christ avec votre amour-propre. Gardez-vous aussi de le bannir de votre cœur, comme ils renvoyèrent l'arche, parce qu'elle leur était contraire. Ne dites point comme eux : « Que ferons-nous de l'arche ? » Ne délibérez point : gardez-la fidèlement, elle sera pour vous une source de bénédictions comme l'arche dans la maison d'Obédedom : et si elle est contraire à vos inclinations, elle n'abattra que des idoles, en donnant la chasse aux démons.

SEPTIÈME MÉDITATION.

SEPTIÈME FIGURE.

LE RAYON DE MIEL QUE SAMSON TROUVA DANS LA GUEULE DU LION.

Quid dulcius melle ? et quid fortius leone ?
Qu'y a-t-il de plus doux que le miel ? et qu'y a-t-il de plus fort que le lion ? JUDIC. 14. 18.

REMARQUE.

L'ÉCRITURE-SAINTE dit que Samson, étant rempli de l'esprit du Seigneur, égorgea le lion qu'il rencontra dans son chemin, le déchira comme un chevreuil, et le mit en pièces. Et peu de jours après, il trouva dans la gueule du lion un essaim d'abeilles, et un rayon de miel, dont il fit part à son père et à sa mère, sans leur dire où il l'avait pris. Car il en voulait faire une énigme qu'il proposa aux Philistins dans le festin de ses noces, en ces termes : « La viande est sortie de

celui qui mangeait, et la douceur, du fort. » Mais les Philistins, ne pouvant trouver l'explication de ce problème, s'adressèrent à Dalila, épouse de Samson, qui était de leur race; et par son moyen ils découvrirent son secret, dont ils lui donnèrent aussitôt l'interprétation, disant : « Quoi de plus doux que le miel? quoi de plus fort que le lion ? » Application au très-saint Sacrement.

PREMIER POINT.

« Qu'y a-t-il de plus fort que le lion ? » Jésus est un lion dans sa naissance. Petit lion, qui, étant égal à son Père par sa naissance éternelle, s'est fait petit en prenant la forme de l'homme par sa naissance temporelle. C'est un lion dans sa mort, qui, étant monté sur le Calvaire pour enlever sa proie, s'est endormi comme un lion au milieu de ses ennemis, qu'il épouvante par sa mort. C'est un lion qui triomphe de la fureur des Juifs, et de toutes les puissances des ténèbres. C'est un lion qui fera trembler les réprouvés au jour du jugement. Enfin, c'est un lion dans le très-saint Sacrement, qui cache dans ses plaies le rayon de miel, dont la douceur surpasse toutes les délices de la terre. Heureux celui qui le trouve et qui le mange; plus heureux celui qui n'en perd jamais le goût.

SECOND POINT.

Qui n'admirera la force de ce lion et le pouvoir qu'il donne au Prêtre de détruire le pain et le vin, et de mettre son corps sacré en la place de l'un, et son précieux sang en la place de l'autre, les partageant tellement par cette opération mystique, qu'ils demeurent néanmoins tous ensemble sous l'une et sous l'autre espèce ? Ce fut l'esprit du Seigneur qui, par une impression puissante, donna le mouvement et la force à Samson de démembrer le lion et de le déchirer sans peine. Et c'est le même esprit de Jésus-Christ qui investit le prêtre de son pouvoir, comme un mystique

Samson, et qui lui donne la force de separer par sa parole les accidens de la substance du pain et du vin, et de mettre le corps du Fils de Dieu, d'un côté, sous les especes du pain, et son sang, de l'autre, sous les espèces du vin ; afin d'en faire part aux fidèles qui assistent au sacrifice de ce lion de Juda, qui s'immole encore tous les jours, entre les mains de ses ministres, sur nos autels.

O prêtre, que votre puissance est grande ! Si vous contemplez la hauteur du ciel, vous êtes plus élevé que le firmament. Si vous admirez le soleil, la lune et les étoiles, vous les surpassez en beauté. Si vous considérez les plus sages intelligences, vous les surpassez en science. Si vous regardez les plus hautes puissances de l'univers, vous les surpassez en grandeur, et vous ne voyez au-dessus de vous que votre seul Créateur. Eh ! qui ne respecterait les ministres du Tout-Puissant, qui par la parole de leur bouche sacrée font le corps de Jésus-Christ ?

TROISIÈME POINT.

« Qu'y a-t-il de plus doux que le miel ? » Le miel, dit saint Jean, est le chaste ouvrage de l'abeille, qui le fait, non, de sa propre substance, mais du suc et de la matière la plus pure des fleurs qu'elle prépare par son industrie. Ainsi, le Saint-Sacrement est l'ouvrage du Saint-Esprit, qui met sur l'autel, comme une abeille mystique, la chair virginale du Fils de Dieu, qu'il forme la plus pure substance de celle qui est entre les femmes ce que le lis est entre les épines, sans que ce divin Esprit y contribue autre chose que son opération et la force qu'il donne à la parole du Prêtre.

Le miel préserve les corps de corruption ; et la fréquente communion, comme dit saint Bernard, guérit l'ulcère de la concupiscence, ferme cet abcès, et sèche cette source d'impureté qui souille la beauté de l'âme, et en affaiblit la vigueur.

Le miel éclaircit la vue ; et la divine Eucharistie est la source des lumières qui fait luire dans nos âmes

le soleil de justice, et nous découvre la beauté des vérités éternelles.

Le miel est la plus douce de toutes les liqueurs ; et le Saint-Sacrement est la douceur même. Personne ne peut exprimer dignement la suavité de ce sacré mystère, qui nous fait goûter la douceur de l'esprit dans sa source. Si vous en voulez faire l'expérience, allez à l'abeille ; adressez-vous à l'esprit de Jésus, pour apprendre à ménager les consolations célestes, et dites-lui avec saint Augustin : « Je vous prie, Seigneur, que toutes choses me deviennent amères, et que mon âme ne trouve de douceur qu'en vous ; car vous êtes la douceur par essence, douceur inestimable, qui rendez toutes choses douces et agréables. »

SECOND SEPTÉNAIRE.

DU SACRÉ CORPS DE JÉSUS-CHRIST DANS LE TRÈS-SAINT SACREMENT.

HUITIÈME MÉDITATION.

Le sacré Corps de Jésus-Christ est notre véritable nourriture.

Caro mea verè est cibus.
Ma chair est vraiment viande. JOAN. 6. 56.

REMARQUE.

ENCORE que tous les sacremens de l'Église conviennent dans une même fin générale, qui est de conférer la grâce pour la sanctification de nos âmes, ils ont néanmoins tous une fin particulière qui leur est propre, et qui les distingue des autres. Or, la fin du très-saint Sacrement est d'être notre nourriture spirituelle, et de faire dans nos âmes ce que la viande matérielle fait dans nos corps, mais d'une manière

plus excellente, comme nous allons le voir dans les points de la Méditation.

PREMIER POINT.

Les viandes communes et usuelles qui nourrissent nos corps, nous sont communes avec le reste des animaux; par conséquent, elles nous rendent semblables aux bêtes. Mais le corps sacré de Jésus-Christ qui nourrit nos âmes, nous rend semblables aux anges et à Dieu même, parce qu'il nous donne une nourriture semblable à celle des anges et de Dieu.

Les anges vivent de Dieu, et nous aussi. Dieu est lui-même sa nourriture, il est aussi la nourriture de nos âmes. Car le corps de Jésus-Christ n'entretient la vie de l'esprit que parce que c'est un corps déifié, et qui a la force de nous unir à la divinité par le moyen de la grâce et de la charité qu'il conserve et qu'il augmente dans nos âmes. Ce n'est pas la chair seule qui nourrit nos âmes. « La chair seule ne sert de rien; » c'est Dieu par le moyen de la chair. Nous étions trop grossiers pour goûter la divinité immédiatement par elle-même; c'était une viande trop solide. Il fallait qu'il s'accommodât à nous, et qu'il nous donnât sa chair, qui est le lait des enfans avec sa divinité, qui est le pain des anges. Ainsi, il fait à notre égard l'office de père et de mère. Comme père, il nous donne le pain; comme mère, il nous donne le lait. O merveille! ce n'est point l'Épouse qui nous donne le lait, elle n'a point de mamelles; c'est l'Epoux qui nous le donne, Jésus-Christ est notre lait. Il est appelé pour ce sujet la mamelle du Père, parce que c'est par lui que la divinité nous est communiquée, comme le lait coule du cœur, qui est le symbole du Père. C'est pourquoi l'Épouse, dit Clément d'Alexandrie, n'a pas besoin de lait, parce que notre lait, c'est le corps de Jésus-Christ. O heureux et saints enfans, à qui le Verbe est toutes choses. Venez, leur dit-il, mangez ma chair, rien ne manque à mes enfans. Je leur tiens lieu de père

et de mère, de viande et de breuvage, de richesses et de délices.

SECOND POINT.

Les viandes communes qui nourrissent le corps, se changent en notre substance par la chaleur naturelle, et s'unissent à notre chair; mais le corps sacré de Jésus-Christ qui nourrit nos âmes, change par une vertu contraire celui qui le mange, et le transforme en Dieu. Je suis la nourriture des grandes âmes : croissez, et me mangez; vous ne me changerez pas en vous, mais je vous changerai en moi; je vous rendrai tout spirituel, tout saint et parfait comme moi. Admirable changement, qui ne détruit point notre nature, mais qui la sanctifie par la grâce, et l'élève à la ressemblance de Dieu.

Changez, Seigneur, mon mauvais cœur, et le rendez semblable au vôtre. Changez mon orgueil en votre humilité, ma légèreté en votre sagesse, ma malice en votre innocence, et mon amour-propre en votre charité. En venant sur nos autels, le pain que le prêtre consacre vous cède sa place, et vous laisse ses dépouilles, c'est-à-dire, les accidens dont il était revêtu, pour vous couvrir. Vous ne lui faites point de tort en détruisant sa substance, et retenant tout ce qui lui appartient. Il est juste que le pain matériel cède au pain spirituel, que la créature rende au Créateur ce qu'elle a reçu de lui et qu'elle se dépouille pour le couvrir. Eh! Seigneur, si votre bonté ne peut pas détruire ni mon corps, ni mon âme, entrant en moi, faites un autre miracle de grâce; sauvez mon âme, et détruisez tous ses vices. Laissez la substance, et détruisez toutes ses mauvaises qualités. Si la créature insensible rentre dans le néant de son être pour le respect qu'elle vous porte, n'est-il pas juste que la créature raisonnable s'abîme pour le moins dans le néant de sa bassesse, pour honorer votre présence lorsque vous la venez visiter?

TROISIÈME POINT.

Les viandes communes qui nourrissent nos corps, sont bornées dans leur vertu. Elles n'ont pas toute sorte de goûts, mais chacune a le sien particulier. Elles ne rassasient et n'apaisent la faim que pour un temps. Le contentement qu'elles donnent est de peu de durée, et se tourne souvent en dégoût. Enfin, elles ne profitent qu'en les mangeant et en les consumant, d'où vient qu'il en faut prendre tous les jours de nouvelles

Mais le corps sacré de Jésus-Christ est une viand céleste qui a toute sorte de goûts ; et celui qui la reçoit, n'a plus besoin de rien, il a tout ce qu'il peut désirer. C'est une viande qui ne se divise point; et quoiqu'on la partage à une infinité de personnes, chacun la reçoit tout entière. C'est une viande incorruptible qui ne se consume point : au contraire, plus on en mange, plus elle se multiplie ; et quoiqu'on la renouvelle tous les jours, elle demeure toujours la même. Enfin, c'est une viande qui ne donne point de dégoût ; et ce qui est merveilleux, elle nous profite, non-seulement en la mangeant, mais encore en la voyant et en la désirant. Saint Thomas en apporte la raison, parce que la viande corporelle ne nous nourrit qu'en se changeant en notre substance ; c'est pourquoi il faut la manger pour en tirer la nourriture : mais celle-ci nous nourrit en nous changeant et transformant en soi. Or, on peut être transformé en Jésus-Christ et lui être incorporé par le désir du cœur, sans recevoir ce sacrement. Que sera-ce donc, si ce désir passe souvent en jouissance ? Qui doute que ce ne soit vivre souvent, que de participer souvent à la vie, dit saint Basile ? Certainement c'est faire peu de cas de Jésus-Christ, de ne vouloir le recevoir qu'une fois l'an. Certainement c'est se faire tort à soi-même, et se mettre en danger d'attirer sur soi la malédiction du Fils de Dieu, et le reproche qu'il fera aux réprouvés, lorsqu'il leur dira : « J'étais pèlerin, et vous ne m'avez pas logé. » Car il

est vraiment pèlerin sous les espèces du Sacrement, comme sous un habit étranger.

NEUVIÈME MÉDITATION

Le sacré Corps de Jésus-Christ est le vrai pain substantiel, qu'il faut demander tous les jours.

Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vitâ.
Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.
JOAN. 6, 52.

REMARQUE.

L'ÉCRITURE-SAINTE, dit le bienheureux Algère, appelle le corps de Jésus-Christ du nom de pain, pour trois raisons : la première, parce que le pain est la matière éloignée du Sacrement, qui est changée au corps de Jésus-Christ par les paroles de la consécration; la seconde, parce que les accidens du pain demeurent après la consécration détachés de leur sujet, et servent comme de voile qui couvre le corps du Fils de Dieu; la troisième, parce que, comme le pain entretient la vie du corps et le fortifie, de même ce corps sacré entretient la vie de l'âme, et lui donne de la force pour pratiquer la vertu, et marcher constamment dans les voies de la justice.

PREMIER POINT.

LE précieux corps de Jésus-Christ est le vrai pain de l'âme, le pain par excellence, le pain supersubstantiel, comme disent les Pères, le pain de la vie éternelle, le pain qui soutient la substance de notre âme, le pain qui est au-dessus de toutes les substances, et qui surpasse toutes les créatures.

« L'homme, dit notre Seigneur, ne vit pas seulement du pain matériel » qui nourrit le corps, il a besoin d'un pain spirituel et divin pour nourrir l'esprit, qui tire son origine de Dieu. Celui qui veut parvenir

au ciel sans le pain céleste, est en danger de périr au milieu du chemin. Quel est ce pain du ciel ? La parole de Dieu, qui nourrit pleinement les âmes qui aiment Dieu.

L'amour de Dieu. Si le pain est le premier élément de la vie naturelle de l'homme, le pain de la sainte dilection est, à plus juste titre, le premier élément et la dernière perfection de son âme.

La grâce et la lumière de Dieu. O mon Dieu ! vous êtes la lumière de mon cœur, le pain qui nourrit intérieurement mon âme, et l'Époux qui soutenez et fortifiez mon esprit.

Mais surtout le Fils de Dieu. « Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. » Celui qui témoigne lui-même qu'il est le pain vivant qui est descendu du ciel, qui a été deux fois cuit, l'une, par le feu de la charité, l'autre, par le feu de la passion, répand son odeur partout. Qui est-ce qui ne le suivrait ? Le pain qui est nouvellement cuit attire, par son odeur, les animaux qui sont sans raison; et l'odeur du pain des anges, cuit par un double feu d'amour et de douleur, n'aura pas la force d'attirer un homme raisonnable ? Il faut avoir perdu le sens et la raison.

SECOND POINT.

Le corps sacré de Jésus-Christ est le pain des âmes pures et innocentes. C'est vraiment le pain des enfans, qu'il ne faut pas jeter aux chiens. Il est vrai que Dieu le donne, non-seulement aux parfaits, mais encore aux imparfaits, pour les délivrer de leurs défauts et les élever à la perfection; mais il ne le donne point aux chiens, c'est-à-dire, aux pécheurs qui ont l'impudence de s'approcher de sa table en état de péché mortel. « Qui est le père d'entre vous qui donne à son fils une pierre, lorsqu'il lui demande du pain ? » Il ne s'en trouve point de si dénaturé, et quand il s'en trouverait quelqu'un, notre Père, qui est dans les cieux, n'est pas capable d'une si grande dureté. Mais si, d'hom-

mes raisonnables, ses enfans deviennent semblables aux chiens, ce pain céleste se change pour eux en pierre de scandale, non par la faute de celui qui le donne, mais par la malice de celui qui le reçoit, dit saint Chrysologue. Ce poisson mystique, qui nous fait goûter combien il est doux au milieu de nos plus amères douleurs, se change en serpent qui leur donne la mort. Voyez combien ces deux effets sont contraires, quoiqu'ils viennent d'une même cause et d'une même nourriture!

TROISIÈME POINT.

Le très-sacré corps de Jésus-Christ est notre pain de tous les jours, parce que nous en avons besoin chaque jour; et parce qu'il ne se contente pas que nous le demandions une fois, il veut que nous le demandions tous les jours. Nous demandons tous les jours, dit saint Cyprien, que Dieu nous donne ce pain dont nous avons besoin chaque jour, afin qu'étant et vivant en Jésus-Christ, et recevant tous les jours l'Eucharistie comme la nourriture où nous devons trouver le salut, nous ne tombions point dans le malheur d'être séparés du corps de ce Sauveur par quelques grièves offenses, qui nous priveraient de la participation de ce pain céleste, et qui nous en feraient défendre l'usage.

O bon Jésus! vous nous apprenez à dire : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de tous les jours. » Pourquoi vous hâtez-vous tant d'être avec nous? Pourquoi ne pouvez-vous pas différer jusqu'à demain? Que voyez-vous en nous qui vous enivre ainsi de notre amour? Que gagnez-vous avec nous, et quel profit en retirez-vous, qui vous oblige à ne point tarder? Ah! c'est l'excès de votre amour qui ne peut souffrir de délai. Nous ne voulons donc plus aussi différer. Nous vous demandons aujourd'hui, pour vous posséder dès à présent. Venez donc à notre cœur, parce que notre cœur monte vers vous. Vous brûlez d'amour pour nous, et nous sommes aussi embrasés d'amour pour vous. Que

le poids d'un amour réciproque nous joigne donc à vous, et vous à nous, par un mouvement impétueux; et que, sans tarder un moment, nous nous embrassions mutuellement; et que mon âme, absorbée par la ferveur de l'amour, tombe en défaillance entre vos bras. Mais, mon bon Jésus, souffrez, par votre bonté, que je vous fasse encore une autre demande. Pourquoi avez-vous dit: « Notre pain de tous les jours? » Voulez-vous être notre continuelle nourriture? Ne vous suffirait-il pas de demeurer un jour avec nous? Qu'avons-nous fait pour mériter cette faveur? Certes, je ne sais ce que je dois dire de votre bienveillance; car mon esprit se perd dans ces trésors inépuisables de votre clémence, tant cet abîme est profond. C'est pourquoi je ne puis dire autre chose, sinon qu'il vous plaise que nous soyons toujours avec vous, puisque vous voulez être toujours avec nous, et que vous nous unissiez si étroitement à vous, par dévotion et par amour, que nous n'ayons ni le pouvoir ni le désir de nous éloigner de vous.

DIXIEME MÉDITATION.

Le sacré Corps de Jésus-Christ nous arme contre nos ennemis invisibles, et le met en déroute.

LE PAIN DE GÉDÉON CHANGÉ EN ÉPÉE.

Gladius Domini et Gedeonis.
L'épée du Seigneur et de Gédéon. Jud. 7. 20.

REMARQUE.

Gédéon étant allé de nuit dans le camp des Madianites, par le commandement de Dieu, il entendit un soldat qui rapportait à son compagnon le songe qu'il avait eu. Je croyais voir, lui disait-il, comme un pain d'orge cuit sous la cendre, qui, roulant dans le camp, et étant venu fondre sur une tente, la renversa contre terre,

et la mit en pièces. A quoi l'autre répondit aussitôt, que c'était sans doute l'épée de Gédéon, à qui Dieu avait livré les Madianites. Ce que Gédéon ayant ouï, il retourna vers les siens; et les ayant remplis de joie et de courage par le récit de ce qu'il venait d'entendre, il partagea les trois cents hommes qu'il avait choisis, en trois bandes, et leur commanda de prendre chacun une trompette dans une main, et dans l'autre un vase vide avec une lampe ardente au-dedans.

Alors, ayant donné le signal dont ils étaient convenus, ils firent retentir le son de leurs trompettes dans tout le camp des ennemis, qu'ils environnaient, et en même temps ils brisèrent l'un contre l'autre ces vases de terre où étaient les lampes ardentes, qu'ils élevèrent pour faire paraître la flamme. Ensuite, se tenant fermes dans le poste où Gédéon les avait placés, et criant à haute voix : « L'épée du Seigneur et de Gédéon! » tout le camp des Madianites fut saisi de trouble et d'épouvante; et, par un effet miraculeux de la puissance de Dieu, ils tournèrent leurs épées contre eux-mêmes, et s'entre-tuèrent. Cette figure mystérieuse nous apprend que, dans la milice chrétienne, les soldats de Jésus-Christ ne surmontent point leurs ennemis par la force de leurs armes, mais par celle de son très-saint Corps, qui est pour eux un pain qui les fortifie, et une épée victorieuse qui détruit leurs ennemis. On en fera l'application dans la Méditation qui suit.

PREMIER POINT.

Gédéon ayant assemblé une grande armée contre les Madianites, fit publier d'abord dans tout le camp, que tous ceux qui seraient timides et qui craindraient le danger, s'en retournassent chez eux. Il n'eut pas plus tôt donné cette permission, que vingt-deux mille hommes se retirèrent tout d'un coup, et se séparèrent des autres, qui ne restèrent plus qu'au nombre de dix mille. Mais ce nombre étant encore trop grand pour

le dessein de Dieu, il commanda à Gédéon de les mener au Jourdain, et de prendre garde à ceux qui s'agenouilleraient pour boire plus à leur aise, avec ordre de les congédier, et de ne retenir avec lui que ceux qui, sans arrêter, prendraient vite, et seulement en passant, de l'eau du fleuve dans le creux de leur main, pour apaiser un peu leur soif; le nombre desquels fut si petit, qu'il ne s'en trouva que trois cents.

Nous apprenons, de là, que Jésus-Christ n'aime point les âmes lâches qui craignent la peine et le travail, ou qui se courbent trop vers la terre, pour goûter les plaisirs de la vie, qui s'écoule comme l'eau. Le cœur de l'homme, dit saint Bernard, est semblable à la crèche de Bethléem où le Sauveur prit naissance. C'est la maison du pain : mais de quel pain? certainement du pain qui fortifie le cœur. C'est là qu'il prend volontiers naissance, et qu'il se donne à connaître dans la fraction du pain. Car il n'aime point un cœur tremblant et chancelant, mais un cœur ferme, généreux, élevé vers le ciel. Si quelqu'un se plaint du travail, s'il hésite, s'il est irrésolu, s'il délibère de se plonger dans la fange, de retourner à son vomissement, de quitter son vœu, et de changer sa résolution, ce n'est pas une Bethléem, une maison de pain; Jésus-Christ n'y trouve ni sa vie, ni son repos. Jésus-Christ donc, qui est le pain de vie, ne naît point dans un cœur à qui la force de la foi manque. Mais, Seigneur, puisque vous aimez un cœur ferme et généreux, donnez-nous votre saint amour pour affermir le nôtre : car il n'y a que votre grâce qui le puisse fortifier. C'est pourquoi nous attendons de vous ce que vous nous demandez. Il faut que vous nous le donniez par bonté, si vous voulez que nous vous l'offrions par reconnaissance, et que nous en fassions un sacrifice.

SECOND POINT.

Après que Gédéon eut choisi ce petit nombre de vaillans hommes, il leur commanda de s'armer, et

de se préparer au combat d'une manière toute nouvelle, en prenant des trompettes dans une main, et dans l'autre des lampes ardentes, cachées dans des vases de terre qu'il fallait briser l'un contre l'autre pour faire éclater le feu qui était caché au-dedans.

Le Fils de Dieu nous voulait apprendre, par là, quelles sont les armes spirituelles dont nous devons nous servir pour combattre ses ennemis. Le son des trompettes nous représente l'oraison qui est animée de l'inspiration divine ; les vases brisés marquent la mortification du corps ; et le feu des lampes, qui paraît en les brisant, montre la ferveur de l'esprit, et le bon exemple de notre vie. A moins que cela, nous ne donnerons pas une pleine satisfaction à notre Seigneur, qui nous appelle à son service. Si vous voulez contenter Dieu, et lui donner de la joie, aimez les souffrance, mortifiez vos sens, crucifiez votre chair, et purifiez votre esprit par le feu de la douleur, dit Origène. Si nous voulons lier une étroite société avec Jésus-Christ, et nous rendre dignes de combattre ses ennemis, il faut que nous ayons toujours sa sainte vie sur la terre devant les yeux, et que nous tâchions d'imiter cette admirable innocence qui le rendait impeccable.

TROISIÈME POINT.

Gédéon ne voulut point que ses gens en vinssent aux mains avec les Madianites, mais seulement qu'ils demeurassent fermes dans le poste où il les avait mis, et qu'ils criassent à haute voix : « L'épée du Seigneur et de Gédéon ! » Ce fut ce cri qui leur donna la victoire ; et la seule crainte que ses ennemis eurent de l'épée de Gédéon, fut capable de jeter le trouble et la confusion dans leur camp.

Cette épée victorieuse qui avait été vue en songe, sous la figure d'un pain d'orge cuit sous la cendre, marque visiblement le corps de Jésus-Christ, qui est tout ensemble un pain et une épée. C'est un pain pour

les justes qui en font un bon usage; c'est une épée qui tue l'âme du pécheur qui le reçoit indignement. C'est un pain qui nous nourrit; c'est une épée qui nous défend et qui épouvante les démons. C'est un pain d'orge cuit sous la cendre, formé dans le sein de la Vierge; cuit sous la cendre, parmi les douleurs et les humiliations de la croix, et dispensé sur la table de l'autel. C'est une épée qui divise la chair d'avec l'esprit : épée de feu, qui retranche tous les désirs déréglés de la concupiscence par la mortification, et qui détruit toutes les mauvaises habitudes par la force de l'amour. Sans doute, là où la charité entre, la volupté s'enfuit, comme si elle était éblouie par l'éclatante lumière du soleil de l'éternité, et percée d'un coup mortel par cette épée spirituelle; car la charité de Jésus-Christ est une épée céleste d'une trempe divine, qui sépare l'esprit d'avec la chair, avec laquelle il a des liaisons dangereuses, et qui jette le trouble et la discorde parmi nos ennemis. Prenez donc ce pain divin, et cette épée victorieuse qui vous vaudra une armée entière, ou plutôt qui vous donnera le Dieu des armées pour votre défense. Ayant un tel chef avec vous et dans vous-même, pouvez-vous être vaincu? Soyez ferme et constant, ne craignez point. Ce n'est pas vous qui combattez, c'est Jésus-Christ qui combat pour vous et avec vous. Que craignez-vous en le portant? N'est-ce pas lui qui vous dit : « Ayez confiance, car j'ai vaincu le monde? » Pourquoi l'a-t-il vaincu, sinon pour vous apprendre à combattre le démon? Mais, quoiqu'il vous ait appris de quelle manière vous devez combattre votre commun ennemi, vous ne le vaincrez pas, si vous n'avez dans vous-même celui qui l'a vaincu le premier pour vous en faciliter la victoire.

ONZIEME MEDITATION.

Le sacré Corps de Jésus-Christ est notre Viatique.

LE PAIN D'ÉLIE.

Surge, comede; grandis enim tibi restat via.
Levez-vous et mangez; car il vous reste beaucoup de chemin.
3. Reg. 19.

REMARQUE.

On a toujours regardé le pain d'Élie comme la figure du très-sacré corps de Jésus-Christ. Le pain d'Élie, cuit sous la cendre, est la figure de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement, qui est offert en mémoire de la Passion. La figure est merveilleuse, mais la vérité l'est encore plus, comme nous le verrons dans les points de cette Méditation.

PREMIER POINT.

Élie s'étant retiré dans la solitude, pour fuir la persécution de Jézabel, et se trouvant accablé d'ennui, reçut une merveilleuse consolation de l'ange qui lui apporta un pain cuit sous la cendre et un peu d'eau, pour le soulager. Mais nous qui gémissons dans une vallée de larmes, nous recevons du Roi des anges un pain cuit sur la croix par le feu de l'amour divin : pain miraculeux, qui vient du ciel et qui nous conduit au ciel. Cette faveur est, sans comparaison, plus grande que la première, parce que le pain qu'il nous donne, n'est pas un pain commun, comme celui d'Élie, mais c'est son propre corps sous les espèces du pain. Il se donne à vous, pour vous accompagner dans votre pèlerinage, pour éclairer votre ignorance, et pour remédier à vos infirmités. Il se donne à vous pour habiter avec vous, pour se plaire en vous, et pour jouir avec vous de ses délices. « Mes délices, dit-il, sont d'être avec les enfans des hommes : » non qu'il

emprunte sa joie des hommes, mais parce qu'il leur fait part de la sienne. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il cherche sa joie ni dans les anges, ni dans les hommes; mais bien qu'il les comble lui-même de délices spirituelles et éternelles. Car il est lui-même sa joie, il est son éternelle béatitude, il est ses délices essentielles et immortelles. Mais l'amour particulier qu'il porte aux hommes, fait qu'en répandant sa joie dans leurs cœurs, il dit que les plaisirs dont ils jouissent en mangeant ce pain céleste, sont ses propres délices. O merveilleuse condescendance de Jésus-Christ! O plaisir ravissant de l'esprit! Mon Dieu, mon époux, mon amour et mon aliment, la récompense des Saints, la joie des anges, le Verbe du Père éternel est devenu ma nourriture. La lumière du monde, le soleil de l'empyrée, la sagesse de Dieu, est la réfection de mon âme. Le fruit de la virginité, la rançon du genre humain, la gloire du ciel, est le pain que je mange dans la maison de Dieu. Que puis-je désirer davantage? et qu'y a-t-il désormais qui puisse attirer mon cœur? O Seigneur! m'ayant fait tant de bien, ne souffrez pas que mon âme puisse aimer ou chercher autre chose que vous, puisque je trouve tout en vous.

SECOND POINT.

L'ange qui consola Élie dans le désert, et qui lui apporta à manger, le garantit de la fureur de Jézabel, qui voulait se venger sur lui de la mort de ses faux prophètes : mais Jésus-Christ, en nous donnant le pain de vie, nous délivre d'un ennemi infiniment plus dangereux, qui est la chair; car c'est un ennemi domestique que nous portons avec nous, et dont nous ne pouvons nous défaire; il le faut étouffer, ou mourir. C'est pourquoi Jésus-Christ nous a voulu donner son corps, afin qu'en le mangeant, nous eussions aussi un défenseur au-dedans de nous, qui pût vaincre la chair par la chair. Car, comme dit saint Léon, il a institué ce divin sacrement, afin qu'en prenant ce pain cé-

leste, nous passions par sa vertu en la chair de celui qui s'est fait notre chair. Que peut donc craindre celui qui passe au corps de Jésus-Christ, et en qui vit et règne Jésus-Christ? Car ce n'est pas simplement la chair d'un homme que nous mangeons, mais la chair d'un Homme-Dieu, et qui nous fait des dieux, parce qu'elle est unie à la divinité dont elle tire sa vertu. Si donc vous ne sentez plus en vous-même ces violens assauts de la concupiscence qui font quelquefois gémir les plus grands saints, rendez grâces à Dieu, qui vous a donné la victoire par les mérites de son Fils, et par la communion de son corps. Ne doutez point que ce ne soit un effet de ce sacrement, de réprimer les mouvemens de la chair; de dompter cette farouche passion, et de porter l'antidote de ce poison qui corrompt le genre humain. La chair d'Adam nous souille : chair de rébellion, source de toutes les misères du corps et de l'âme, terre de malédiction, qui ne produit que des épines. Mais la chair de Jésus-Christ formée par le Saint-Esprit, chair virginale, chair glorieuse et immortelle, chair déifiée, est l'antidote de la mort, et le souverain remède qui purge toutes nos passions déréglées, qui nous vivifie, qui nous sanctifie, et qui nous fait des dieux.

TROISIÈME POINT.

Élie, étant fortifié par le pain miraculeux que l'ange lui apporta, marcha quarante jours et quarante nuits, jusqu'à ce qu'il arriva à la montagne d'Oreb, où Dieu lui apparut. Mais le pain eucharistique, que le Fils de Dieu nous donne par une grâce beaucoup plus merveilleuse, nous fait marcher par le chemin de la perfection durant tout le cours de notre vie, et nous conduit enfin à la céleste Jérusalem, qui est le terme de notre voyage, pour y jouir éternellement de la claire vue de Dieu, qui est le centre de notre repos. C'est le viatique qui nous nourrit et nous soutient par sa force divine, durant tout le voyage de cette vie, jusqu'à ce

que sortant du siècle, nous arrivions heureusement à celui qui nous le donne. Car, comme dit saint Anselme, la participation du calice et du pain du Seigneur, fait que notre âme et notre corps se conforment enfin à l'âme et au corps de Jésus-Christ, en ce qui regarde la réception de la même béatitude.

Que reste-t-il donc, sinon que nous écoutions, non la parole d'un ange, mais de Dieu même qui nous dit : « Levez-vous promptement, » ne vous endormez point à l'ombre des créatures, dont tous les biens sont faux et épineux, « Mangez ce pain cuit sous la cendre; » et que le souvenir de la mort, dont l'heure est incertaine, vous oblige à le prendre souvent en esprit de pénitence avec l'eau de vos larmes. Et après l'avoir pris, marchez en diligence, non par la voie spacieuse du monde, qui conduit à la mort éternelle, mais par la voie étroite qui conduit les hommes à la vie.

ORAISON DE SAINT ANSELME.

Eh! Seigneur, mon âme accablée d'ennui et de fatigues, revenant de l'égarement de ses pensées, et de la voie large des vanités du monde qui ont partagé ses désirs, souffre une faim dangereuse, et je n'ai rien à lui donner, car je suis pauvre et indigent. Mais vous, ô mon Dieu, qui avez des biens en abondance, et qui rassasiez parfaitement vos serviteurs par l'affluence de vos richesses, donnez de la nourriture à ce pauvre affamé, qui est tout las et languissant; retenez ce vagabond, mettez cet esclave en liberté, et rendez la santé à ce malade tout couvert de plaies et d'ulcères. Le voilà qui frappe, et qui attend à la porte de votre miséricorde. Je vous conjure par les entrailles de votre charité, par laquelle vous êtes venu nous visiter du ciel, de commander qu'on ouvre à ce misérable, afin qu'il puisse librement s'approcher de vous, se reposer en vous, et se nourrir de votre chair qui est le pain de vos élus.

DOUZIEME MEDITATION.

Le précieux Corps de Jésus-Christ adoucit toutes les amertumes de la vie.

LA FARINE D'ELISÉE.

Mors in olla, vir Dei.
Homme de Dieu, cette viande vous fera mourir. 2. Reg. 4. 40.

REMARQUE.

Elisée ayant commandé à son serviteur d'apprêter à manger aux enfans des Prophètes qu'il avait invités durant la famine, cet homme leur servit une viande où il avait mêlé par méprise de mauvaises herbes sans les connaître. Mais aussitôt qu'ils en eurent goûté, ils s'écrièrent : « O homme de Dieu, il y a du venin dans cette viande, qui nous fera mourir. » Alors le prophète dit : « Qu'on m'apporte un peu de farine; » et la mêlant parmi la viande, il en ôta toute l'amertume et le venin. Cette farine est une figure du précieux corps de Jésus-Christ, dont le propre est d'adoucir toutes les amertumes de cette vie. C'est le sujet de cette Méditation.

PREMIER POINT

Les biens du monde sont pleins d'amertume, on les acquiert avec peine, on les possède avec inquiétude, on les perd avec douleur. La vie et la mort, qui sont si contraires, ne s'accordent qu'à nous tourmenter, en mêlant le fiel et l'absinthe parmi nos joies. La vie, dont les plaisirs sont si courts, nous est ennuyeuse par le nombre de ses misères; et nous pouvons dire, avec le prophète Jérémie : « Elle m'a rempli d'amour, elle m'a enivré d'absinthe. » La mort, qui devrait finir nos maux, ne finit que nos contentemens, et redouble nos inquiétudes, par l'incertitude où nous sommes, si l'éternité

qu'elle nous ouvre sera bienheureuse ou malheureuse. Faites ce que vous voudrez, vous ne pouvez vous exempter de souffrir plusieurs choses contre votre volonté. Ceux qui sont plus attachés au monde ont ce surcroît de malheur, qu'ils sont plus sensibles à la douleur et en ont moins de mérite, là où les personnes spirituelles et mortifiées savent profiter de leurs disgrâces et en adoucir la rigueur, en les souffrant pour l'amour de Dieu et pour le salut de leur âme.

SECOND POINT.

Plusieurs choses servent aux gens de bien pour modérer le sentiment de leurs peines : comme, la Passion de Jésus-Christ, l'espérance du ciel, le souvenir des grâces de Dieu et de leurs méconnaissances. Mais elles sont toutes recueillies dans le très-saint Sacrement, qui est un mémorial de la Passion, un gage de la vie éternelle, un raccourci de toutes les faveurs célestes, un charme divin qui change toutes nos tristesses en joie, et toutes les amertumes de notre vie en douceur. C'est pourquoi les théologiens disent que la joie spirituelle est un des principaux effets de ce pain céleste, qui excite dans nos âmes des mouvemens et des sentimens pleins de douceur et d'amour, de même que la viande que nous mangeons, fournit au corps des esprits vitaux et animaux qui réjouissent le cœur, suivant ce que dit David : « Offrez à Dieu un sacrifice de justice, et après cela espérez en lui. Plusieurs disent : Qui nous comblera de biens? Mais, Seigneur, je puis dire que c'est vous qui faites luire sur nous la lumière de votre visage, et qui avez comblé mon cœur de joie. Pour eux, ils se sont multipliés par l'abondance de leur froment, de leur vin et de leur huile ; mais pour moi, je dormirai d'un sommeil paisible, dans l'union que j'ai avec vous; parce que c'est vous seul qui m'avez affermi dans l'espérance et dans le repos. » Votre sacré corps est le pain qui donne la vie à mon cœur, votre précieux sang est le vin qui le réjouit, et l'onction de

votre Esprit est l'huile qui le fortifie. « Les pauvres mangeront, et seront rassasiés; et ceux qui cherchent le Seigneur, le glorifieront, et leurs cœurs vivront éternellement » Car vous êtes le pain de vie qui rassasie les pauvres; vous comblez leur cœur d'une joie intérieure, qui les fait vivre heureux et contens parmi les travaux de cette vie. En effet, comme dit saint Laurent Justinien, quel cœur, quand il serait de fer ou de diamant, ne fondrait en douceur de dévotion, lorsqu'il sent son Dieu uni corporellement à lui, et lui réciproquement à Dieu? Le cœur n'est pas capable de concevoir le secret d'un si grand mystère; la langue ne le peut exprimer, le sens humain n'y peut entrer. O que l'âme y goûte de saintes délices! ô quels parfums! ô quels entretiens! ô quels chastes embrassemens! Qui est celui qui le peut dire? On n'y entend que des chants de joie de l'homme intérieur, des cris de l'âme qui brûle de saints désirs, des actions de grâces, des soupirs que l'amour mêle parmi les louanges de son bien-aimé. Car l'âme dévote, que la présence d'un tel époux console, est ravie de joie et remplie d'allégresse, par le moyen de cet adorable sacrement. Elle est abîmée dans le respect à la vue de son néant, elle est tout éclatante des lumières qui l'éclairent, elle jouit d'un repos merveilleux qui apaise toutes ses inquiétudes, elle est fortifiée par la foi, engraissée par la dévotion, et unie intérieurement à son Rédempteur par le lien indissoluble de la charité. De là vient qu'elle est plus fervente dans l'amour, plus forte dans le travail, plus prompte à l'action, plus discrète et plus prudente dans la tentation, plus soigneuse dans la pratique de la vertu, plus diligente dans son emploi, et même plus désireuse de fréquenter le Sacrement. O Seigneur, « les enfans des hommes espèreront en l'ombre de vos aîles : ils seront enivrés de l'abondance de votre maison; et vous les ferez boire du torrent de vos délices : car la source de la vie est en vous (1). » Source de

(1) *Ps.* 35.

joie, source de consolation, source de délices immortelles, source de la vie.

TROISIÈME POINT.

Les biens du monde ne sont pas seulement mêlés d'amertume, mais encore de venin. Les enfans des prophètes sont souvent obligés de crier que cette viande les fait mourir. Le péché, qui est un venin mortel, les accompagne presque toujours; et le plaisir que les pécheurs y prennent, est un pain empoisonné, qui plaît au goût lorsqu'on le mange, dit saint Grégoire, mais qui se change bientôt en fiel de serpens dans les entrailles. Le remède à ce mal, c'est le précieux corps de Jésus-Christ. La chair, dit saint Ambroise, qui était auparavant le venin du péché, parce qu'elle lui servait d'attrait, en est devenue l'antidote. Voulez-vous savoir comment? Le Verbe divin s'est fait chair, il a porté la main dans la caverne des aspics, il a évacué le venin, il a ôté le péché; c'est-à-dire qu'il a condamné le péché par le péché dans la chair, portant la ressemblance du péché, et devenue hostie pour le péché. C'est par cette raison qu'Albert-le-Grand dit que nous trouvons dans cette précieuse chair le remède de tous nos maux. Le nuage qui se forme de bonne heure, est le remède de tous les maux; parce que la forme du pain qui contient le corps du Seigneur, est appelée nuage, qui est comme une médecine préservative de toutes les maladies de l'âme. Par exemple, dit ce même Père, quand nous communions en mémoire de la passion de Jésus-Christ, si nous pensons sérieusement à l'humilité de celui qui souffre, l'orgueil n'a point de prise sur nous. Si nous pensons à la charité avec laquelle il nous donne sa chair et son sang, nous sommes hors des atteintes de l'envie. Si nous nous souvenons de sa patience et de sa douceur, nous nous délivrons des assauts de la colère : si bien que la divine Eucharistie renferme en soi toute la vertu de la croix, et semble même la surpasser en ce point, que le mystère de la croix nous tire

du pouvoir du péché, et le mystère de l'Eucharistie nous ôte la volonté de pécher, dit le pape Innocent III.

Dites donc, avec saint Anselme : O pain délicieux, guérissez mon cœur, afin que je goûte la douceur de votre amour ; délivrez-le de toute langueur, afin que je ne goûte d'autre douceur que vous seul. O très-saint pain, ô pain vivant, ô pain très-pur et très-blanc, qui êtes descendu du ciel et qui donnez la vie au monde, venez dans mon cœur, et purifiez-moi de toute souillure de la chair et de l'esprit. Entrez dans mon âme, et me nettoyez intérieurement et extérieurement. Soyez la protection et le salut éternel de mon âme et de mon corps. Éloignez tous mes ennemis, qui me dressent des embûches, de la présence de votre toute-puissante majesté ; afin qu'étant bien muni au-dedans et au-dehors, je parvienne à votre royaume par le droit chemin, sans égarement et sans détour.

TREIZIÈME MÉDITATION.

Le précieux Corps de Jésus-Christ est un pain de bénédiction pour les vrais enfans d'Abraham.

LE PAIN DE MELCHISÉDECH.

Melchisedech, rex Salem, proferens panem et vinum, erat enim Sacerdos Dei Altissimi, benedixit ei, et ait : Benedictus Abraham Deo excelso qui creavit cœlum et terram; et benedictus Deus excelsus, quo protegente, hostes in manibus suis sunt.

Melchisédech, roi de Salem, offrant le pain et le vin, car il était Prêtre du Très-Haut, le bénit en disant : Abraham, soyez béni du Dieu Très-Haut, qui a créé le ciel et la terre ; et que Dieu Très-Haut soit béni, par la protection duquel vos ennemis sont entre vos mains. GENES. 14. 18.

REMARQUE.

ABRAHAM retournant de la défaite des quatre rois qui emmenaient Loth, son neveu, captif, et l'ayant retiré d'entre leurs mains avec tout ce qu'ils lui avaient pris, Melchisédech, roi de Salem, vint au-devant de lui pour lui en témoigner sa joie ; et offrant du pain et du vin, il le bénit et rendit grâces à Dieu de ce qu'il lui avait livré ses ennemis entre les mains. Ce pain a toujours été pris par les saints Pères pour une excellente figure du précieux corps de Jésus-Christ, qui est vraiment un pain de bénédiction, qu'il a offert à son Père en mourant sur la croix, pour attirer sur nous les effets de sa bonté, et qu'il nous donne encore dans la divine Eucharistie, comme un gage assuré de tous les biens du ciel. Nous verrons dans cette Méditation ce que nous devons faire pour y participer.

PREMIER POINT.

Considérez que Melchisédech, qui bénit Abraham, était roi de Salem, c'est-à-dire, roi de la paix, et qu'il ne lui donna sa bénédiction qu'après un acte héroïque de charité envers son neveu, qui fit bien voir qu'il ne s'était auparavant séparé de lui que pour éviter la discorde qui commençait à naître entre leurs gens.

Nous apprenons, de là, que Jésus-Christ, qui nous présente le pain du ciel, est le roi de la paix, et qu'il ne donne sa bénédiction qu'aux vrais enfans d'Abraham, qui aiment la paix comme leur père, qui sont prêts à exposer leur vie comme lui pour le salut de leur prochain. Le baptême, dit saint Thomas, est appelé le sacrement de la foi, qui est le fondement de la vie spirituelle; et l'Eucharistie est appelée le sacrement de charité, qui est le lien de la perfection. Pesez ce que dit notre Seigneur en instituant ce Sacrement : « Faites ceci en mémoire de moi, » c'est-à-dire, en mémoire de ma passion; comme s'il voulait dire, selon la pensée de saint Anselme : Souvenez-vous, quand vous recevez ce pain divin, de la charité avec laquelle je me suis immolé pour vous; afin que, s'il est besoin, vous soyez prêt, à mon exemple, à mourir pour le salut de vos frères. Le Seigneur, dit saint Chrysostome, a donné sa vie pour vous, et vous gardez de la haine dans votre cœur contre votre compagnon de service, et vous venez à la table de la paix avec un esprit de discorde? Ce n'est pas là l'esprit des vrais enfans de Dieu, qui n'ont qu'un même pain et un même corps, et qui ne sont tous qu'un cœur et qu'une âme, qui ne tient uniquement qu'à Jésus-Christ.

SECOND POINT.

Considérez qu'Abraham ne voulut rien prendre du roi de Sodome, qui lui offrait tout le butin qu'on avait emporté sur les ennemis, et se contenta des captifs qui

avaient été délivrés. C'est pourquoi saint Cyrille dit qu'il mérita de recevoir le pain et le vin avec la bénédiction de Melchisédech, qui était la figure de Jésus-Christ.

De même, dit Procope, nous attirons sur nous la bénédiction de Jésus-Christ lorsque nous sommes fort peu attachés aux choses humaines, ou plutôt que nous n'en faisons point de cas au prix des biens du ciel, parce que Dieu nous tient lieu de toutes choses. Le pain que nous donne le vrai Melchisédech est saint et divin; il nous fait héritiers de tous les biens de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ. Il ne faut pas s'étonner si ceux qui le reçoivent dignement, méprisent les choses de la terre : ils ont sujet d'être contens ; ils ne doivent plus rien désirer, puisqu'ils ont tout. « Les pauvres le mangeront, et ils seront rassasiés. » Pourquoi ? parce que Dieu est leur trésor. Leur maison est vide, mais leur cœur est plein de Dieu. Que les riches du monde cherchent à remplir leurs coffres, et que les pauvres ne cherchent qu'à remplir leur cœur. Ils sont trop riches, s'ils sont contens. Silence, mortels, soyez remplis de crainte et de tremblement, et bannissez toutes les pensées de la terre ; car le Roi des rois, Jésus-Christ notre Dieu, est ici, pour être immolé et donné aux fidèles pour leur nourriture.

TROISIÈME POINT.

Melchisédech ne vint au-devant d'Abraham pour le régaler et le bénir, qu'après qu'il eut remporté la victoire ; et le Fils de Dieu ne nous visite et ne nous donne sa bénédiction, qu'après que nous avons détruit les ennemis de notre perfection. Il est vrai que les méchans prennent quelquefois le pain céleste, sans avoir chassé le péché de leur cœur ; mais pour la bénédiction du Seigneur, ils ne la doivent pas espérer : la malédiction est la peine qu'ils méritent ; et s'ils ne font pénitence, ils ne la peuvent éviter. Jésus-Christ ne bénit que ceux qui détruisent ses ennemis, et qui tâchent de

se défaire de leurs mauvaises habitudes, et de mortifier leurs passions. Le serpent, dit saint Ambroise, qui vient boire à la fontaine, jette auparavant tout son venin hors de l'eau : de même celui qui veut s'approcher de l'autel, doit premièrement chasser de son cœur tout le venin de l'orgueil, de l'envie, de l'avarice, et de tous les autres vices. Car ceux-là, dit saint Grégoire, ne reçoivent pas le fruit du salut en mangeant l'hostie salutaire, qui portent encore dans leurs âmes les péchés dont ils étaient remplis. Ame chrétienne, quand vous allez à la communion, allez-y comme à la croix, et pensez qu'il faut détruire en vous tout le corps du péché, comme tout le corps de Jésus-Christ a été crucifié.

QUATORZIÈME MÉDITATION.

Le précieux Corps de Jésus-Christ est le vrai pain de proposition que l'Église offre continuellement à Dieu pour action de grâces, et que le Fils de Dieu offre lui-même à son Père, en reconnaissance des grâces qu'il répand sur son corps mystique.

LES PAINS DE PROPOSITION.

Panes super mensam, panes propositionis in conspectu tuo semper.

Vous mettrez sur la table les pains de proposition, qui seront toujours exposés devant mes yeux. Exod. 25. 30.

REMARQUE.

Après que l'arche d'alliance fut achevée, Moïse fit aussitôt une table, comme Dieu le lui avait ordonné, qui était d'un bois incorruptible, revêtue de toutes parts de lames d'or, avec une couronne d'or tout autour. Elle était destinée pour y offrir continuellement

devant le Seigneur les pains qu'on appelait pour ce sujet les pains de proposition, ou les pains de face, parce qu'il y en avait toujours douze, que l'on mettait six à six l'un sur l'autre, en deux bassins d'or, des deux côtés de la table, pour être exposés devant la face de Dieu. On les changeait toutes les semaines; et au lieu de ceux qui étaient rassis, on en mettait d'autres qui étaient encore tout chauds. Sur chacune de ces deux piles, il y avait un vase plein d'encens qu'on faisait brûler, afin que la fumée en montât au ciel, et que les pains fussent ainsi consacrés à Dieu.

PREMIER POINT.

L'oblation des douze pains de proposition était un sacrifice continuel d'actions de grâces, par lequel Dieu voulait que les douze tribus d'Israël lui témoignassent une perpétuelle reconnaissance de ses bontés, et qu'elles l'honorassent comme l'auteur de tous leurs biens.

Comme les faveurs que nous recevons, dans la loi de grâce, de la miséricorde de Dieu, sont beaucoup plus considérables, nous avons aussi un pain de proposition infiniment plus excellent, savoir, le précieux corps de Jésus-Christ, qui est continuellement offert sur la sainte Table, et qui s'offre sans cesse lui-même, pour rendre grâces à son Père des biens spirituels et des dons célestes qu'il répand dans son Église. Car ce pain divin a deux propriétés admirables. La première est qu'il contient en soi l'auteur de tous les biens, qui nous donne sans cesse de nouvelles marques de sa libéralité; la seconde, qu'il nous tient lieu d'offrande, pour reconnaître continuellement les grâces que nous recevons de lui. « Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel; » ce n'en était que l'ombre et la figure : « c'est mon Père qui vous donne le vrai pain du ciel, » qui est une source inépuisable de toute sorte de biens; « car c'est le pain de Dieu, qui est

descendu du ciel, et qui donne la vie au monde. » Il ne nous donne pas une vie mortelle, mais immortelle ; il ne la donne pas seulement une fois, mais il la donne continuellement. Les autres viandes ne donnent la vie que pour quelque temps; voilà pourquoi elles n'ôtent aussi la faim que pour un temps ; mais, pour moi, je suis absolument le pain de vie. « Celui qui vient à moi, n'aura plus faim ; et celui qui croit à moi, n'aura jamais soif. » Il ne perdra pas le désir de me posséder ; au contraire, ce désir augmentera sans cesse : mais il n'aura plus sujet de désirer autre chose, car il trouvera tout en moi. Je lui donnerai continuellement tout ce qui est nécessaire : une vie sainte, une vie heureuse, une vie toute divine. Voilà de quelle manière le Fils de Dieu répand ses dons sur nous par le moyen de ce pain céleste, dans lequel il enferme tous ses trésors. Comme donc il nous fait continuellement du bien, il est de notre devoir que nous lui rendions de continuelles actions de grâces ; mais il ne serait pas en notre pouvoir de nous en acquitter dignement; si, par un excès d'amour, de créancier il ne se rendait le débiteur. Et c'est ce qu'il fait, en nous donnant ce pain de vie, qui est tout ensemble le don de Dieu par excellence, ou plutôt la source de tous les dons, et le tribut de notre reconnaissance pour tous les biens qui découlent de cette source.

O pain miraculeux! ô sacrifice de louange! ô victime précieuse! qui vous peut dignement honorer? qui peut concevoir votre excellence? Mon cœur n'est point capable de former des pensées dignes de vous, ni ma langue, de les publier ; ni mon âme, de vous glorifier autant que je le désire. Donnez-moi, Seigneur, un esprit éclairé et une langue éloquente pour exprimer vos grandeurs. Car il n'y a point d'esprit humain, ni même angélique, qui les puisse expliquer. Nul ne les connaît que celui qui a bien voulu faire de si grandes choses, et qui en a eu le pouvoir. Faut-il donc pour cela que je cesse de vous louer? Non, Seigneur, il

n'est pas juste que je mange ce pain sans l'adorer, et sans bénir celui qui me le donne. Tout pauvre que je suis, je le mangerai, et m'en étant rassasié, je louerai le Seigneur, de qui je l'ai reçu. Ce pain divin sera mon sacrifice, comme il est ma nourriture. « Je vous offrirai un sacrifice de louanges, et j'invoquerai le nom du Seigneur (1). »

SECOND POINT.

Il n'était permis qu'aux prêtres de manger les pains de proposition, après qu'on les avait retirés; et même ils les devaient manger dans le lieu saint, pour en marquer davantage la sainteté. Mais maintenant, quoique le pain eucharistique soit infiniment plus saint, il n'est pas néanmoins réservé aux prêtres seuls : tous les fidèles y participent; et en considération, on les regarde tous comme une nation sainte, élevée en quelque façon à la gloire du sacerdoce royal, en tant qu'ils ont droit de s'unir au prêtre qui sacrifie, d'offrir avec lui ce pain de vie, et de le manger avec lui, afin qu'ils ne soient plus qu'un même corps, animés d'un même esprit, comme ils sont nourris d'un même pain.

Apprenez, de là, en premier lieu, l'obligation que nous avons tous d'être saints, comme ayant l'honneur d'offrir le plus saint de tous les sacrifices avec les prêtres, dont il est dit : « Que vos prêtres soient revêtus de justice, et que vos saints chantent des cantiques de joie (2). »

Apprenez, en second lieu, que puisque nous participons tous à un même pain, qui a la force de nous transformer en lui, et de nous unir tous à lui, pour ne faire qu'un même corps sous un même chef, nous devons vivre dans une parfaite charité; parce que, comme dit saint Jérome, s'il ne nous est pas permis de faire nos offrandes à l'autel, que nous ne soyons dans la paix

(1) *Ps.* 115.—(2) *Ps.* 131. 9.

et dans la concorde, combien moins pouvons-nous recevoir le corps de Jésus-Christ, qui est le roi de la paix? « Jérusalem, chantez, chantez les louanges du Seigneur. Sion, chantez les louanges de votre Dieu; parce que c'est lui qui a fortifié vos portes : il a béni vos enfans qui sont au milieu de vous; il a établi la paix dans toute l'étendue de vos terres, et il vous a rassasié du plus pur et du plus excellent froment (1). »

TROISIÈME POINT.

Comme Dieu voulait que les pains de proposition fussent toujours sur la table exposés à ses yeux, pour, montrer que nous avons besoin de lui à tous momens et que sa providence veille aussi continuellement à nos nécessités, il avait ordonné qu'on les renouvelât toutes les semaines, et qu'alors on fît brûler l'encens sur les pains qu'on lui présentait.

On ne pouvait pas mieux exprimer, d'un côté, le besoin continuel que nous avons du précieux corps de Jésus-Christ, et, de l'autre, la ferveur avec laquelle nous devons nous en approcher. Pour ce qui regarde le besoin que nous en avons, il est continuel. Voilà pourquoi Dieu a voulu qu'il fût toujours gardé sur nos autels, parce que, comme dit Oléaster, Dieu veut que nous soyons dans une dépendance continuelle de sa providence. La condition des pauvres est en cela plus avantageuse que celle des riches; parce que leurs nécessités temporelles étant plus grandes, ils ont plus d'occasion et de besoin de recourir à Dieu : mais pour les nécessités spirituelles, nous sommes tous également pauvres devant Dieu; et s'il y a de l'inégalité, souvent les riches du monde sont les plus indigens à l'égard des biens du ciel. Nous avons donc tous continuellement besoin de lui, et nous y devons recourir sans cesse; et pour faire valoir nos prières, qui sont figurées par l'encens, il les faut appuyer sur Jésus-

(1) *Prov.* 147. 14.

Christ, qui est le pain de vie, qui prie et s'offre à tout moment pour nous. Quant à ce qui regarde vos communions, on ne peut déterminer le même temps généralement pour tous : mais on peut dire, avec saint Augustin, que c'est une coutume fort louable de communier tous les huit jours, pourvu qu'à chaque fois qu'on prend le pain de vie, on le prenne tout récent, c'est-à-dire, avec une nouvelle ferveur.

O mon âme, réjouissez-vous, et rendez grâces à Dieu pour un si grand don. Car toutes les fois que vous recevez le corps de Jésus-Christ, vous renouvelez l'œuvre de votre rédemption, et vous participez de nouveau à tous les mérites de sa passion. C'est pourquoi vous devez vous préparer toujours à cette grâce avec un renouvellement d'esprit et de cœur, et considérer ce grand mystère avec une attention toujours nouvelle. Toutes les fois que vous assistez à la Messe, il vous doit paraître aussi grand, aussi aimable, aussi nouveau, que si Jésus-Christ venait d'être à l'heure même attaché à la croix.

TROISIÈME SEPTÉNAIRE.

LE PRÉCIEUX SANG DE JÉSUS-CHRIST DANS LA DIVINE EUCHARISTIE.

QUINZIÈME MÉDITATION.

Pourquoi notre Seigneur nous a donné son précieux sang sous les espèces du vin.

Et calix meus inebrians quàm præclarus est !
Que ma coupe qui enivre est excellente et délicieuse ! Psal. 12. 5.

REMARQUE.

Ce mot d'enivrer, dans l'Écriture-Sainte, ne signifie souvent autre chose qu'une grande réjouissance, et non pas un excès vicieux qui ôte le sens et la raison aux ivrognes. Ainsi, quand le patriarche Joseph invita ses frères à sa table (que les saints docteurs prennent pour une figure de la table eucharistique), l'Écriture dit « qu'ils burent et s'enivrèrent avec lui; » c'est-à-dire, qu'ils se réjouirent avec lui (1). Cette manière de parler marque l'excès de leur joie, et non pas de leur intempérance. Et quand le Prophète-Roi veut exprimer la joie que Dieu fait sentir à ceux qui mettent leur confiance en lui, lorsqu'ils viennent dans sa sainte maison pour célébrer ses louanges, il en parle en ces termes : « Les enfans des hommes espèreront en l'ombre de vos ailes. Ils seront enivrés de l'abondance de votre maison, et vous les ferez boire du torrent de vos délices. Car la source de la vie est en vous (2). »

(1) *Gen.* 43. 44. — (2) *Ps.* 35. 9.

Ce que le savant Hésychius explique de l'eau et du sang qui coula du côté de Jésus-Christ.

PREMIER POINT.

Le Fils de Dieu nous a donné son précieux sang sous les espèces du vin; parce que le vin, comme dit saint Thomas, exprime mieux l'effet du très-saint Sacrement, qui est la joie spirituelle, suivant ce qui est écrit, que le vin réjouit le cœur de l'homme. En effet, il est difficile d'expliquer quelle est la douceur de ce vin mystique, vu qu'en le buvant on peut dire qu'on entre dans la joie du Seigneur.

Représentez-vous, dit saint Chrysostome, lorsque vous communiez, que le précieux sang de Jésus-Christ découle de son côté sacré; et en vous en approchant, recevez-le avec des lèvres très-pures. N'est-ce pas là puiser la joie dans sa source? Et dans la primitive Église, lorsqu'on invitait les fidèles à s'approcher des sacrés mystères, n'avait-on pas raison de leur dire : « Goûtez, et voyez que le Seigneur est doux? » C'est ce qui donnait sujet à saint Ambroise d'exhorter les personnes dévotes à fréquenter les Sacremens, pour apprendre, par leur propre expérience, combien ce vin eucharistique est délicieux. Venez, disait-il, à cette coupe qui enivre les fidèles, afin qu'elle vous remplisse de joie, en vous donnant une douce espérance que vos péchés vous sont remis, et qu'elle vous décharge des soins du monde, de la crainte de la mort et de toutes les inquiétudes de la vie. O que cette coupe est excellente! ô que la douceur de ce breuvage nous enivre de saintes délices qui nous ravissent en Dieu; et nous faisant oublier le passé, nous portent avec ferveur au progrès de la vertu! Quand cet oubli a effacé d'une âme toutes les illusions de la chair, alors elle sent des choses merveilleuses; elle voit des choses grandes, elle parle de choses inouïes, pendant que cet Agneau pascal demeure en elle, et que la force de ce vin céleste la réjouit et la remplit d'une allégresse inexplica-

ble. « Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie au Dieu vivant, » disait sainte Monique, après avoir communié. Et David, prévoyant en esprit les délices de ce festin évangélique : « Que les justes, dit-il, jouissent avec plaisir de ce festin en la présence de Dieu, et qu'ils soient comblés d'allégresse (1). »

SECOND POINT.

Le Fils de Dieu nous présente son sang sous les espèces du vin, pour montrer la force et la vigueur qu'il donne à ceux qui le boivent, soit pour se vaincre eux-mêmes, soit pour souffrir le mal qu'on leur fait, soit pour combattre leurs ennemis invisibles. Cette force vient, premièrement, de la vertu médicinale du sang de Jésus-Christ, qui bannit toutes les faiblesses de la chair; secondement, du Saint-Esprit, qui échauffe le cœur d'une admirable ferveur; en troisième lieu, de la croix, qui a fait couler ce vin délicieux de toutes les veines de Jésus-Christ, avec d'extrêmes douleurs dont le seul souvenir anime les saints aux souffrances et aux travaux; en dernier lieu, de l'union étroite que nous contractons avec Jésus-Christ, qui est toute notre force. Car, comme dit Œcuménius, le sang de Jésus-Christ nous unit à lui, comme les membres à leur chef, selon les paroles de l'Apôtre. « N'est-il pas vrai que le calice de bénédiction que nous bénissons, est la communion du sang de Jésus-Christ ? » Pourquoi pensez-vous que saint Laurent souffrait la violence des flammes avec tant de vigueur et de courage ? C'est qu'il avait bu à la coupe du Fils de Dieu ; et que s'étant saintement enivré de la douceur de son sang, il était devenu insensible aux tourmens.

TROISIÈME POINT.

Le Fils de Dieu nous donne son sang sous les espèces du vin, parce qu'il en a la couleur : à cause de quoi le

(1) *Ps.* 67.

patriarche Jacob, prédisant la venue du Messie, dit « qu'il sera l'attente des nations, et qu'il lavera sa robe dans le vin, et son manteau dans le sang de la vigne. » Ce vin exprimé de la grappe, dit saint Cyprien, c'est le sang de la coupe du Seigneur : et la robe qu'il lave dans ce vin mystique, selon l'application d'Origène, c'est son Église, qu'il a purifiée dans son sang. Car, comme dit saint Bernard, ce n'est pas un vin qui abrutit les sages, mais un vin qui produit les vierges. La pureté est comparée à l'arbre du Paradis, qui porte du fruit tous les mois de l'année : mais c'est le sang de Jésus-Christ qui l'arrose et qui lui donne cette fertilité. C'est en vertu de la communion que ce bel arbre produit des fruits d'une angélique pureté, dans tous les âges et dans tous les états de la vie : fruits dans l'adolescence, parce qu'il réprime dans cet âge fragile les premiers aiguillons de la concupiscence; fruits dans la jeunesse, parce qu'il éteint dans cet âge bouillant le feu de la colère et les ardeurs de la chair; fruits dans l'âge viril, parce qu'il écarte les dangers et les occasions que cet âge rencontre dans les affaires du monde; fruits dans la vieillesse, qui ne laisse pas d'avoir ses écueils, si le Fils de Dieu ne l'en détourne ; fruits dans l'état du mariage, où la continence est si nécessaire; fruits dans la viduité, qui a besoin d'un puissant préservatif; fruits dans la religion, où l'on perd aisément, par la douceur de la divine Eucharistie, le goût et l'affection de toutes les choses du monde. Si bien qu'il est aisé de conclure que, sans l'usage du très-saint Sacrement, il est moralement impossible de conserver la chasteté, puisque c'est de là que la virginité tire sa conservation ; le mariage, sa pureté ; la viduité, sa défense ; le célibat, son ornement ; et la religion, ses délices.

SEIZIÈME MÉDITATION.

De la bénédiction du Calice qui contient le précieux Sang de Jésus-Christ.

Calix benedictionis, cui benedicimus, nonne communicatio sanguinis Christi est?

Le calice de bénédiction, que nous bénissons, n'est-il pas la communion du sang de Jésus-Christ ? 1. Cor. 10.

PREMIER POINT.

Le calice du précieux sang est un calice de bénédiction ; parce que le prêtre qui célèbre les divins mystères, bénit le vin avant de le changer au sang de Jésus-Christ par les paroles de la consécration. D'où vient que les Pères prennent quelquefois le mot de bénédiction pour celui de consécration : Le calice que nous bénissons, c'est-à-dire, que nous qui sommes prêtres consacrons, dit saint Thomas. Avant la bénédiction, on nomme une autre espèce ; mais après la consécration, on signifie (l'on dit que c'est) le corps de Jésus-Christ, dit saint Ambroise. Et dans un autre lieu : Avant la consécration, ce n'était pas le corps de Jésus-Christ ; mais, après la consécration, je vous dis que c'est le corps de Jésus-Christ.

Admirable changement, qui glorifie d'une manière sublime la toute-puissance du Verbe, et lui rend un souverain honneur ! Quand vous voyez que le prêtre sacrifie, dit saint Chrysostome, ne pensez pas qu'il le fasse de lui-même ; mais croyez que c'est la main de Jésus-Christ qui s'étend invisiblement jusque-là. Nous ne sommes que ses ministres, c'est lui qui sanctifie ces choses et qui les change. C'est lui qui met dans votre bouche ce cantique nouveau dont parle David,

ce cantique de louanges pour notre Dieu, c'est-à-dire, selon la pensée d'Eusèbe, ces paroles miraculeuses qui ont la force de produire son corps et son sang. O quelle pureté ne doit pas avoir la langue qui les prononce ! Saint Bonaventure voyant la langue de saint Antoine de Padoue, qui était encore toute saine et entière trente-deux ans après sa mort, s'écria en pleurant de joie, et la baisant avec respect : O bienheureuse langue, qui avez donné à Dieu de continuelles louanges, et qui avez porté les autres à le louer, on connaît maintenant la grandeur de vos mérites envers Dieu; on ne peut plus aujourd'hui douter du grand crédit que vous avez eu auprès de celui qui vous avait destiné à un si glorieux emploi. Si la langue de ce grand saint fut préservée de la corruption, pour avoir publié les louanges de Dieu; que doit-on dire de celle des prêtres, qui est l'organe de la puissance de Dieu pour opérer le plus grand de tous les miracles ? Un si honorable emploi ne mérite-t-il pas bien qu'ils se gardent de la corrompre ? Et ne serait-ce pas la dernière infamie, s'ils la souillaient par des paroles impures et indignes de leur caractère ?

SECOND POINT.

Le calice sacré est un calice de bénédiction ; parce qu'en buvant le précieux sang de Jésus-Christ, nous attirons sur nous sa faveur et sa bénédiction, qui nous comblent de biens et de richesses célestes. Le Seigneur, dit saint Augustin, nous bénit par sa chair. Les fidèles savent qu'ils sont bénis par la chair, et qu'ils ne le seraient point, si cette chair crucifiée n'était donnée pour la vie du monde. Toute autre bénédiction sans celle-ci ne sert de rien.

On boit dans cette coupe, dit saint Bernard, des torrens de lait, des fleuves de miel, des liqueurs d'un baume céleste, qui répand dans nos cœurs une odeur de sainteté, odeur de vie qui nous fait vivre pour l'éternité.

O chrétien, dit saint Chrysologue, que peut vous refuser à l'avenir celui qui s'est donné à vous dès à présent pour votre nourriture? Quels biens ne vous prépare-t-il pas dans ces demeures éternelles, lui qui vous a préparé un tel viatique durant votre voyage? Venez, venez boire de ce torrent de délices. Ce sont les semences de la vie de la grâce et de la gloire. Que ceux qui mangent et qui boivent à cette table, ne craignent point de le faire souvent. Qu'ils mangent la vie, qu'ils boivent la vie. Ce que vous mangez vous nourrit, et ne se consume point. Ce que vous buvez n'est autre chose que la vie. Mangez la vie, buvez la vie. La vie ne peut mourir, elle demeure tout entière.

TROISIÈME POINT.

Le saint calice du sang de Jésus-Christ est un calice de bénédiction, parce qu'il nous donne occasion de bénir Dieu, et nous excite à produire plusieurs actes de foi, de confiance, d'amour, de respect et de reconnaissance envers son infinie bonté. C'est ainsi que saint Chrysostome explique ces paroles de l'Apôtre: « Le calice de bénédiction que nous bénissons, n'est-il pas la communion du sang de Jésus-Christ? » Ce qui est dans le calice, c'est ce qui coule du côté de Jésus-Christ, et nous y participons. Or, l'Apôtre l'appelle un calice de bénédiction, parce que, lorsque nous le tenons dans nos mains, nous bénissons le Seigneur avec une profonde admiration et un saint respect que nous cause ce don ineffable; et nous lui rendons mille actions de grâces, de ce qu'il a répandu son sang pour nous tirer de l'erreur; et qu'il ne l'a pas seulement répandu, mais qu'il nous en a fait tous participans.

Apprenez de là avec quels sentimens vous devez prononcer ou écouter les paroles de la consécration, et vous approcher de la communion. La bienheureuse Vierge dit un jour à sainte Brigitte, qu'au moment de la consécration tout le ciel triomphe de joie. Le Père est honoré et adoré en esprit par les mérites de son

Fils, le Fils se réjouit en la puissance et majesté de son Père : et moi qui suis sa mère, je reçois les respects de toute la cour céleste, parce que je l'ai engendré. Les anges se tournent vers lui pour l'adorer ; et les âmes des justes lui rendent grâces de ce qu'il les a rachetées.

DIX-SEPTIÈME MÉDITATION.

De la douceur du précieux Sang de Jésus-Christ.

Sicut modò geniti infantes, rationabile, sinè dolo lac concupiscite, ut in eo crescatis in salutem : si tamen gustástis quoniam dulcis est Dominus.

Comme des enfans nouvellement nés, désirez avec ardeur le lait spirituel et pur, afin qu'il vous fasse croître pour le salut : si toutefois vous avez goûté combien le Seigneur est doux. I. Petr. 2. 2. 3.

REMARQUE.

Les Pères interprètent ces paroles de la divine Eucharistie, qui contient le sang précieux de Jésus-Christ qu'ils comparent au lait, parce qu'il en a la douceur, les qualités et les effets.

PREMIER POINT.

Considérez que la tendresse du Fils de Dieu dans le Saint-Sacrement surpasse celles des mères envers leurs enfants. Les mères donnent souvent leurs enfants à nourrir à d'autres ; mais Jésus-Christ n'en use pas de même envers nous : il nous nourrit de sa chair et de son sang, et il ne nous présente point d'autre viande que lui-même, afin de nous inspirer à tous un cœur noble et généreux, comme dit saint Chrysostome, et de nous obliger à l'aimer. Ne demeurons donc pas dans l'insensibilité, après avoir reçu des marques d'un si grand hon-

neur et d'un si prodigieux amour. Si les mères aiment plus tendrement les enfans qu'elles ont nourris de leur lait, comme dit Clément d'Alexandrie, les enfans ne doivent-ils pas aussi réciproquement aimer leurs mères, dont ils ont reçu la nourriture? Or, quelle mère a jamais élevé ses enfans avec autant de soins et de tendresse que Jésus-Christ? Les mères ne nourrissent que le corps de leurs enfans; mais le Fils de Dieu nourrit nos corps des fruits de la terre, et nos âmes de son précieux sang. Les mères ne donnent le lait à leurs petits qu'un certain temps, qui n'est que la moindre partie de leur vie; mais le Verbe incarné nous nourrit continuellement, et nous tient toujours attachés à la mamelle. O bonté incompréhensible! ô don incomparable et sans égal! Pouvons-nous donc nous empêcher de l'aimer, de l'honorer, et de nous unir inséparablement à lui? Certes, si nous manquons à ce devoir, et si nous n'avons de la tendresse pour lui, le ciel se récriera contre nous, la terre en gémira de douleur, et les pierres mêmes accuseront notre dureté et notre stupidité.

SECOND POINT.

Considérez que le sang de Jésus-Christ que nous prenons à l'autel, est un lait délicieux qui nous enivre de sa douceur, et nous cause un agréable sommeil, qui efface de notre cœur le souvenir de toutes les choses de la terre.

Richard de Saint-Laurent dit que le lait de la bienheureuse Vierge, que le Fils de Dieu suça dans son enfance, eut la force de l'enivrer; et qu'aussitôt qu'il en eut bu, comme si cette très-pure liqueur l'eût rempli de la douceur de la miséricorde, il oublia tous nos péchés, et devint facile à pardonner aux pécheurs, et libéral à les enrichir d'une abondance de grâce et de mérites. Pourquoi le sang de Jésus-Christ ne ferait-il pas en nous le même effet? A-t-il moins de douceur que le lait de sa mère, dont il a été formé? Ne l'a-t-il

pas plutôt augmentée par le feu de son amour ? Que ne perdons-nous donc, après l'avoir bu tant de fois, le désir de tous les plaisirs du monde, our ne soupirer qu'après lui ? Que ne quittons-nous ces eaux boueuses, pour aller à la source des délices célestes ?

Ne voyez-vous pas, dit saint Chrysostome, avec quelle impétuosité les petits enfans se jettent au sein de leurs nourrices, et avec quelle avidité ils sucent le lait de leurs mamelles ? Imitons-les donc, en nous approchant avec joie de cette table sacrée, et suçant, pour ainsi dire, le lait spirituel et tout pur de ces mamelles divines. Mais courons-y encore avec plus d'ardeur et d'empressement, pour attirer dans nos cœurs, comme des enfans de Dieu, la grâce du Saint-Esprit ; et que la plus sensible de nos douleurs soit d'être privés de cette nourriture céleste.

TROISIÈME POINT.

Considérez que pour goûter la douceur du sang de Jésus-Christ, qui est le lait des enfans de Dieu, nous devons avoir la pureté et la simplicité des enfans nouvellement nés. Comment cela ? par la pénitence, qui est un second baptême, qui nous redonne, avec la vie spirituelle, l'innocence et la simplicité des enfans de Dieu. La sagesse incarnée, en nous présentant la mamelle, nous dit : « Venez à moi, si vous êtes petit et humble comme un enfant. » Le texte hébreu porte : « Venez à moi, si vous êtes simple et innocent comme un enfant. » Car, si vous avez du venin et de la malice dans le cœur, gardez-vous d'en approcher avant de vous en être défait, autrement vous périrez. Venez donc avec la pureté des enfans ; car ceux qui ne sucent pas ces mamelles divines, se privent de la vie de la grâce. Mais venez-y encore avec l'empressement et l'avidité des enfans : car le Verbe tient lieu de toutes choses à celui qui est enfant. C'est la mamelle du Père, qui nous donne tout, en nous donnant ce lait délicieux qui nous fait oublier tout autre bien. Heureux ceux qui

sucent le lait de cette divine mamelle ! car elle est pleine du lait de la miséricorde, et de la douceur de la grâce, qui remplit le cœur de l'homme sans le rassasier, ou plutôt qui le rassasie et le contente, sans lui ôter la soif et le désir de s'en approcher plus souvent.

DIX-HUITIÈME MÉDITATION.

Du prix inestimable du sang de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement.

Infinitus.... thesaurus est hominibus ; quo qui usi sunt participes facti sunt amicitiæ Dei propter disciplinæ dona commendati.

C'est un trésor.... infini pour les hommes; et ceux qui en ont usé sont devenus amis de Dieu, et se sont signalés par les dons de science et de conseil. Sap. 7. 14.

REMARQUE.

Paschase dit que le très-saint Sacrement est véritablement le trésor caché dans le champ de l'Évangile, parce que, comme la divinité est cachée dans la sainte humanité de Jésus-Christ, de même l'humanité est cachée dans ce mystère, et soustraite à nos yeux; afin que nous la cherchions par la foi avec plus d'ardeur, que nous la trouvions avec plus de certitude et de vérité, et que nous la possédions avec plus d'estime. L'avarice des hommes cache les trésors, de peur qu'on ne les trouve; la nature cache le sang dans les veines, comme un trésor, pour le conserver et le mettre en sûreté. Mais la sagesse incarnée n'a caché son précieux sang dans l'Eucharistie, que pour l'exposer, et pour le donner à ceux qui le cherchent. Cherchez-le par la méditation, et vous le trouverez.

PREMIER POINT.

Considérez que le sang de Jésus-Christ est un trésor infini, parce que c'est le prix avec lequel nous rachetons tous nos péchés, qui sont sans nombre. Le sang de Jésus-Christ, dit saint Ambroise, est un or de grand prix, que le feu de l'amour divin a fait fondre et couler comme un riche fleuve, pour laver tous les péchés du monde. O âme pénitente, quelques péchés que vous ayez commis, si vous en avez de la douleur, venez vous laver dans ce fleuve, il n'en faut qu'une goutte pour effacer toutes vos taches. C'est en cela que paraît le grand miracle de la passion de Jésus-Christ, d'avoir réparé l'univers avec la moindre goutte de son sang, dit saint Grégoire de Nazianze.

SECOND POINT.

Le sang de Jésus-Christ est un trésor infini, parce que c'est le prix avec lequel nous rachetons toutes les peines de l'enfer, qui sont infinies dans leur durée. « Seigneur, dit le prophète Zacharie (1), vous avez tiré vos prisonniers du lac où il n'y avait point d'eau, par le moyen du sang de votre Testament. » Ces prisonniers, ce sont les saints qui étaient captifs dans les limbes avant la passion de Jésus-Christ; ce lac d'où il les tira trois jours après sa mort, c'est l'enfer, selon le témoignage des Pères; et le sang du Testament, c'est le sang qu'il répandit sur le Calvaire, pour confirmer une éternelle alliance entre Dieu et les hommes. C'est ainsi qu'il retire encore tous les jours tant de pécheurs de l'enfer, c'est-à-dire, de l'état de la damnation dans lequel ils s'engagent par les désordres de leur vie, et qu'il opère leur délivrance avec le prix de son sang qui est offert sur les saints autels, et dont la moindre goutte suffirait pour éteindre tous les feux de

(1) *Zach.* 9. 11.

l'abîme, si nous savions nous prévaloir de ses mérites.

TROISIÉME POINT.

Le sang de Jésus-Christ est un trésor infini, parce que c'est le prix avec lequel nous achetons tous les biens de la grâce et de la gloire. Saint Athanase, parlant du jour de la Cène, dit que c'est le jour auquel on peut sans danger cueillir le fruit de la science du bien et du mal; que c'est le jour auquel on ouvre le trésor des mystères, et qu'on prépare le pain de la béatitude pour la nourriture des Apôtres. Saint Chrysostome dit qu'il y a des richesses inépuisables dans le trésor du très-saint Sacrement, avec lesquelles nous acquérons le royaume des cieux. Le pape Clément VI dit que Jésus-Christ a acquis un trésor infini aux hommes par ses satisfactions et ses mérites, et que ceux qui en font un bon usage, deviennent les amis de Dieu. Or, où a-t-il mis ce trésor, sinon dans le Saint-Sacrement, où, comme dit le concile de Trente, le Sauveur du monde a répandu, pour ainsi dire, les richesses de son divin amour envers les hommes? Et le prêtre, après avoir consacré le pain et le vin, demande, pour ce sujet, que tous ceux qui participent au corps et au sang de Jésus-Christ, soient remplis de toutes sortes de bénédictions et de grâces du ciel. Et en effet, c'est en Jésus-Christ que toutes les richesses du ciel habitent corporellement. Il est dans l'Église, dit saint Bernard, comme la source de la grâce; la bienheureuse Vierge, comme le canal; les saints, comme les ruisseaux. Par conséquent, toutes les grâces du canal et des ruisseaux sont en Jésus-Christ comme dans leur source; et toutes les grâces qui coulent dans les ruisseaux, sont dans la bienheureuse Vierge comme dans leur canal.

Ne vous plaignez donc plus, âme chrétienne, de votre indigence, et ne dites plus : Je suis pauvre et misérable, comment voulez-vous que j'achète le ciel ?

C'est pour les pauvres que Jésus-Christ a mis son précieux sang sur l'autel, comme une source inépuisable de toutes sortes de biens. Si vous craignez de ne pouvoir satisfaire pour vos péchés à la justice divine, dites : « Le Seigneur y satisfera pour moi. » Et si vous ne pouvez non plus satisfaire à sa bonté pour tous les bienfaits que vous en recevez, recourez à ce trésor, et dites avec confiance : « Le Seigneur suppléera pour moi. » Gardez-vous seulement de mettre ce précieux sang dans un mauvais cœur; car celui qui le reçoit dans une conscience souillée d'ordures, revomira toutes les richesses qu'il a dévorées; parce que Jésus-Christ ne veut pas loger dans la sentine du démon.

DIX-NEUVIÈME MÉDITATION.

Des qualités et propriétés du Sang de Jésus-Christ, comparées à celles de l'huile.

Parâsti conspectu meo mensam adversùs eos qui tribulant me; impinguâsti in oleo caput meum.

Vous avez préparé un festin devant moi contre ceux qui m'affligent; vous avez répandu une huile de parfum sur ma tête. Psal. 22. 5.

REMARQUE.

Clément d'Alexandrie dit que les personnes vertueuses ne doivent point avoir d'autre parfum que Jésus-Christ, qui est une onction royale, dont l'Épouse parle dans les Cantiques, lorsqu'elle dit à son divin Époux : « Tirez-moi après vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums. » Suivant cette pensée, le Prophète-Roi nous représente la sainte Eucharistie comme un festin magnifique; et le précieux sang du Fils de Dieu qu'elle contient, comme une huile sacrée qui est répandue sur notre tête, c'est-à-dire, sur les plus hautes puissances

de l'âme. Nous considérerons donc ici les propriétés admirables de ce sang par rapport à celles de l'huile qui les représentent naïvement.

PREMIER POINT.

L'HUILE est le symbole de la miséricorde, et Jésus-Christ est la miséricorde même, qui nous donne son propre sang pour guérir nos plaies et remédier à nos misères. Le Seigneur Jésus, dit saint Clément d'Alexandrie, est une huile précieuse d'où découle la miséricorde. Et l'interprète de saint Grégoire de Nazianze dit : Je suis persuadé que Jésus-Christ est un excellent parfum, qui répand dans nos âmes une odeur merveilleuse, et par l'effusion spirituelle de sa grâce les purifie de leurs vices, et les remplit de joie. C'est un parfum qui n'est point composé d'aromates matériels et sensibles par l'industrie des hommes, mais de la Divinité même et d'un sang très-pur et virginal, que le Saint-Esprit a unis ensemble par un miracle de l'art divin. Représentez-vous cette colombe qui apporta le rameau d'olivier dans l'Arche de Noé, pour l'assurer de la fin du déluge. C'est la figure du Saint-Esprit qui nous présente, dans l'assemblée des fidèles, le corps et le sang de Jésus-Christ qui est le fruit et le chef-d'œuvre de la miséricorde, pour mettre fin à nos misères. Dites-lui donc avec le Prophète-Roi : « O Dieu, nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple. Le Seigneur est grand, et digne d'infinies louanges dans la ville de notre Dieu et sur sa montagne sainte. Il sera notre Dieu pour toute l'éternité, et il règnera sur nous dans la suite de tous les siècles. »

SECOND POINT.

L'huile est un symbole de force. Les athlètes s'en servaient lorsqu'ils allaient combattre aux jeux olympiques. Et le sang de Jésus-Christ, non-seulement nous fortifie et nous anime au combat, mais encore il épou-

vante et affaiblit nos ennemis, et nous met hors de leur prise. Ce sang mystique, dit saint Chrysostome, chasse les démons loin de nous, et nous attire les anges et le Seigneur des anges. Les démons prennent la fuite aussitôt qu'ils l'aperçoivent, et les anges accourent à nous. Lorsque l'Ange exterminateur, qui tua les premiers-nés de l'Égypte, voyait le sang de l'Agneau sur les portes des Israélites, il se retirait, et n'y osait pas entrer. Que peut donc faire l'Ange de ténèbres, lorsqu'il voit éclater le sang de Jésus-Christ non sur le linteau des portes, mais sur la bouche des fidèles? Ne faut-il pas qu'il se retire? et n'avons-nous pas sujet de lui faire insulte, et de lui dire avec saint Augustin : Ce sang que tu as répandu, ô misérable démon, t'a vaincu, et m'a racheté? Quand je l'ai bu, je ne crains plus la malignité de ton venin.

TROISIÈME POINT.

L'huile, dit Hugues Cardinal, est l'aliment du feu qui nous éclaire, le remède des plaies, et la nourriture de ceux qui ont faim. Et le sang de Jésus-Christ est la médecine de nos âmes, la lumière de nos esprits, et le divin restaurant qui nous soutient et qui répare nos forces. Ce sang répandu lave toute la terre. C'est le salut de nos âmes : il les lave, il les embellit, il les embrase. Il rend notre esprit plus brillant que le feu et plus éclatant que l'or. L'Église n'a point besoin d'autre soleil ; l'Agneau est la lampe qui l'éclaire. « Approchez-vous de lui, et vous serez éclairés. » Approchons-nous de lui comme les saints, pour en être éclairés : ne nous en approchons pas comme les Juifs, pour en être offusqués et couverts d'épaisses ténèbres. Les Juifs, en s'approchant de Jésus-Christ crucifié, n'y ont trouvé qu'une nuit obscure ; mais nous, en mangeant sa chair et buvant son sang, nous sommes tout environnés de lumière, pourvu que nous nous en approchions avec une foi pure et entière. Car il se plaît et se repaît parmi les lis, c'est-à-dire, parmi la pureté du

corps, et la sincérité de la foi, qui est la virginité de l'esprit, jusqu'au jour de l'éternité, qui dissipera toutes les ombres.

VINGTIÈME MÉDITATION.

La voix du précieux Sang de Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement.

Accessistis ad Testamenti novi mediatorem Jesum, et sanguinis aspersionem melius loquentem quàm Abel.

Vous vous êtes approchés de Jésus, qui est le médiateur de la nouvelle alliance, et de l'aspersion du sang qui parle mieux que celui d'Abel. Heb. 12.

PREMIER POINT.

Le sang de Jésus-Christ parle mieux que celui d'Abel, parce que le sang de l'innocent Abel criait vengeance contre le meurtrier qui l'avait répandu; mais le précieux sang de Jésus-Christ demande miséricorde pour ceux qui le reçoivent avec dévotion. Le sang de Jésus-Christ, dit saint Cyprien, faisant éclater sa voix sur la croix, demande la paix et la réconciliation. Et parce que nous buvons ce même sang, pourvu que nous le buvions avec respect, comme il mérite, il demande encore la paix, et crie miséricorde au milieu de nos entrailles.

Il demande miséricorde pour nous à son Père éternel; et il la demande à nous-mêmes pour nos frères, dont la misère nous doit attendrir le cœur à son exemple. Voulez-vous honorer le corps de Jésus-Christ, dit saint Chrysostome? ne le méprisez pas, lorsqu'il est nu; et le couvrant ici d'étoffes de soie, ne le laissez pas dehors périr tout nu de froid; car celui qui a dit: « Ceci est mon corps, » et qui l'a fait en le disant, c'est celui-là même qui a dit: « J'ai eu faim, et vous ne m'a-

vez pas donné à manger; et autant de fois que vous avez manqué à rendre cette assistance au moindre de ces petits, vous avez manqué à me la rendre à moi-même. »

SECOND POINT.

Le sang de Jésus-Christ parle mieux que celui d'Abel; non-seulement parce qu'il demande miséricorde pour ses amis qui en font un bon usage, mais encore pour ses ennemis qui en abusent, et qui lui font des outrages. Car, comme dit Paschase, les anges ne pardonneraient pas une seule fois à ceux qui communient indignement, si la bonté de Jésus-Christ, de qui toutes choses dépendent et à qui il appartient de marquer le front de ses élus, ne suspendait l'épée de la justice divine, et n'empêchait qu'on ne les fît mourir à l'instant. Nous devons tout attribuer à Jésus-Christ, qui pardonne volontiers toutes les injures qu'on lui fait, et qui intercède encore maintenant pour ceux qui l'offensent, comme il fit sur la croix pour ceux qui le crucifièrent. Mais plus il a de douceur et de clémence, plus nous devons craindre de tomber dans cette faute; de peur qu'au dernier jour il ne change sa patience en fureur, et ne nous traite comme les Juifs qu'il a frappés de sa malédiction, pour avoir répandu son sang, sans en vouloir recueillir le fruit. « Prenez donc garde, dit l'Apôtre (1), de ne pas mépriser celui qui vous parle, Car, si ceux qui ont méprisé celui qui leur parlait sur la terre, n'ont pu échapper à la peine, nous serions bien plus coupables si nous rejetions celui qui maintenant nous parle du ciel, dont la voix ébranla toute la terre; et il déclare ce qu'il doit faire, en disant: Je ferai trembler encore une fois, non-seulement la terre, mais aussi le ciel. » Ce sang, dit saint Bernard, fait éclater sa voix comme une trompette; et si vous ne l'entendez pas, celui du côté duquel il est sorti, l'entend bien.

(1) *Hebr.* 12. 25. 26.

Car, comment n'entendrait-il pas son propre sang, puisqu'il entendait celui d'Abel?

TROISIÈME POINT.

Le sang de Jésus-Christ parle mieux que celui d'Abel, parce qu'il excite tous les fidèles à chanter les louanges de Dieu, qu'il fait retentir dans l'univers le témoignage qu'ils rendent à la présence réelle de son corps dans la divine Eucharistie. Le sang d'Abel, dit saint Augustin, n'est qu'une figure du sang de Jésus-Christ, lequel n'est pas plus tôt reçu par les fidèles, que toute l'Église dit : *Amen*, c'est-à-dire, cela est vrai; c'est le sang de Jésus-Christ. Et en un autre endroit : Le sang de Jésus-Christ a une grande voix sur la terre, lorsqu'après l'avoir reçu, toute l'assemblée répond : *Amen.* C'est cette éclatante voix du sang, que le sang même tire de la bouche des fidèles qui ont été rachetés par ce sang. Saint Paul dit que la foi avec laquelle Abel offrit son sacrifice, qui fut la cause de sa mort, parlait encore depuis ce temps-là ; et que son frère, qui avait répandu son sang, ne lui avait pu ôter la voix qui publiait son innocence, et qui animait tous les hommes à l'imitation de sa vertu. « C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu une plus excellente victime que Caïn, et qu'il fut déclaré juste, Dieu rendant lui-même ce témoignage, qu'il acceptait ses présens; et c'est par elle qu'il parle encore apres sa mort, » Mais on peut dire, à plus forte raison, que le sang de Jésus-Christ nous parle encore après sa mort, et qu'il doit avoir incomparablement plus de force que celui d'Abel, pour nous porter à l'imitation de la piété des premiers Chrétiens, et de la ferveur avec laquelle ils faisaient leur profession de foi, lorsqu'on leur présentait ce précieux sang, et qu'ils étaient près de mettre leur langue dans les plaies du Seigneur pour le sucer. Pesez ce que leur disait saint Amboise, et tâchez d'en profiter : Ce n'est pas inutilement que vous dites : *Amen*, en le recevant, puisque c'est pour protester que vous croyez, du fond de votre

cœur, que c'est le corps de Jésus-Christ que vous recevez. Le prêtre, en vous le donnant, vous dit : Voici le corps de Jésus-Christ; et vous, en le prenant, vous répondez : *Amen*. Croyez donc véritablement de cœur ce que vous confessez de bouche.

VINGT-UNIÈME MÉDITATION.

De la douce rosée du précieux Sang de Jésus-Christ.

Ecce odor Filii mei sicut odor agri plení cui benedixit Dominus. Det tibi Deus de rore cœli et de pinguedine terræ abundantiam frumenti et vini.

L'odeur de mon Fils est comme l'odeur d'un champ rempli de fleurs et de fruits, que le Seigneur a béni. Dieu vous donne, mon fils, de la rosée du ciel et de la fertilité de la terre, du froment et du vin en abondance. Genes. 27. 28.

REMARQUE.

Cette rosee du ciel qu'Isaac souhaite à son fils Jacob, est la figure du précieux sang de Jésus-Christ, et cette terre fertile et abondante en vin et en froment marque son sacré corps que les fidèles reçoivent dans la divine Eucharistie, comme la bénédiction est le partage des enfans de Dieu. Mais pour obtenir cette bénédiction, il faut qu'ils soient revêtus des habits parfumés de leur frère aîné, et que leurs âmes soient comme un champ rempli de fruits et de fleurs odoriférantes, c'est-à-dire, de bonnes œuvres et de vertus qui répandent partout l'odeur de leur bon exemple.

PREMIER POINT.

La rosée du ciel est comme la graisse de la terre, qui la rend fertile et lui fait porter toute sorte de fruits et de fleurs, selon la disposition qu'elle y trouve. Le pré-

cieux sang de Jésus-Christ produit en nous le même effet. Saint Chrysostome dit que ce sang fait refleurir en nous l'image du Roi des rois. Ce sang entretient la noblesse et la beauté de l'âme, qu'il arrose sans cesse, et qu'il nourrit, sans la laisser flétrir. C'est ce que le prophète Osée avait prédit long-temps auparavant : « Je serai comme la rosée du ciel ; Israël germera comme le lis ; il étendra ses racines comme les arbres du Liban ; il égalera la gloire de l'olivier, et son odeur sera semblable à celle du Liban. » Cette rosée, dit saint Cyrille, c'est la divine Eucharistie. L'âme qui la reçoit s'élève comme le lis qui pousse sa tige en haut. Elle porte toutes ses espérances vers le ciel, à l'exemple de Jésus-Christ, qui est la fleur du champ et le lis des vallées. Sa vertu jette d'aussi profondes racines que les arbres du Liban, qui méprisent les vents et les orages. Elle égale, par la fécondité de ses bonnes œuvres et par sa charité envers les pauvres, la gloire de l'olivier, et l'odeur de sa sainte vie et de sa douce conversation se répand partout, comme celle des fleurs que le printemps fait naître sur le Liban.

SECOND POINT.

La rosée modère les grandes chaleurs par son agréable fraîcheur. Celle que l'Ange fit naître au milieu des flammes de la fournaise de Babylone, changea l'ardeur du feu en un doux zéphir, qui rafraîchit les trois jeunes hommes Hébreux, et leur donna sujet de rendre grâces à Dieu d'une protection si visible, et d'inviter toutes les créatures à le bénir avec eux. O que nous sommes bien plus obligés de le louer à jamais, de nous avoir donné le précieux sang de son Fils, qui, comme une céleste rosée, éteint en nous le feu de la concupiscence, et qui fait que les saints trouvent de la douceur au milieu de leurs afflictions! Que si quelquefois Dieu permet que le feu de la douleur les environne, ce feu ne brûle que leurs liens, c'est-à-dire, les mauvaises habitudes, et les inclinations désordonnées qui les em-

pêchent de faire des progrès dans la vertu. Saint Thomas dit que la manne, en tombant du ciel, paraissait sur la terre comme une blanche rosée, et que c'était une figure de la divine Eucharistie, dont un des plus considérables effets est de rafraîchir les ardeurs de la concupiscence. En effet, comme la chaleur naturelle va peu à peu consumant l'humide radical qui entretient la vie, si elle manque d'autre aliment; de même le feu de la concupiscence consume insensiblement la piété, la dévotion, les vertus de notre âme, si le sang précieux du Fils de Dieu n'en empêche la violence. Car c'est lui qui éteint l'ardeur de la convoitise, qui diminue l'amour-propre, qui augmente la dévotion, qui produit la grâce, qui la fait connaître, et qui lui donne sa dernière perfection. « O mon Dieu, soyez béni dans la durée de tous les siècles : vous avez séparé une pluie de grâce toute volontaire pour votre peuple, qui est votre héritage. » Hélas! il est souvent faible, malade, et sujet à de grandes infirmités; mais vous le fortifiez parfaitement; car « vous avez préparé dans votre douceur la nourriture du pauvre. » Vous lui avez donné sujet de vous chanter des cantiques de louanges : la terre de mon cœur en a tressailli de joie; les cieux se sont fondus en pluie en la présence du Dieu de Sion. « O cieux, faites tomber cette céleste rosée » sur nos autels. « Que le juste descende du milieu des nuées, » comme la pluie sur une toison, ou comme l'eau qui tombe par gouttes sur la terre. « La justice fleurira sous son empire, et la paix y règnera avec abondance. »

TROISIÈME POINT.

La rosée n'est pas seulement la nourriture des plantes et des fleurs, c'est aussi l'âme qui les fait revivre après les rigueurs de l'hiver. Le précieux sang de Jésus-Christ fera un jour le même effet sur nos corps. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle; et je le ressusciterai au dernier jour. » Il a

déjà la vie de la grâce, mais je lui donnerai un jour la vie de la gloire du corps et de l'âme.

« Vos morts vivront un jour : mes serviteurs qui ont été tués, ressusciteront. Eveillez-vous, et bénissez Dieu vous qui êtes dans la poussière du tombeau. » Seigneur votre précieux sang est comme la rosée du matin, qui fait lever les herbes à la campagne; c'est une rosée lumineuse qui rendra nos corps glorieux. Ceux qui auront participé aux divins mystères, seront plus éclatans que le soleil. Ceux qui s'en sont éloignés, ou qui en ont abusé, seront tout ténébreux. Car, comme dit saint Grégoire de Nysse, nos corps ne peuvent jouir de l'immortalité glorieuse, s'ils ne sont unis au corps de Jésus-Christ glorieux et immortel.

QUATRIÈME SEPTÉNAIRE.

LE SAINT EMPLOI DE L'AME DE JÉSUS-CHRIST, ET LES VERTUS QU'ELLE PRATIQUE DANS LE TRÈS-SAINT SACREMENT.

VINGT-DEUXIÈME MÉDITATION.

Que le précieux Corps de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement, est un pain vivant, animé de la plus sainte âme qui fut jamais.

Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi.
Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel. JOAN. 6. 41 51.
Spiritus est qui vivificat, caro non prodest quidquam.
C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. JOAN. 6. 64.

REMARQUE.

SAINT Augustin expliquant ces paroles du Fils de Dieu : « La chair ne sert de rien, » dit que cela se doit entendre de la chair qui est séparée de l'esprit et de la divinité de Jésus-Christ, mais qu'avec cet esprit elle sert beaucoup, comme dit l'Apôtre : « La science enfle, et la charité édifie; parce que la science nuit sans la charité, mais avec la charité elle sert beaucoup. Saint Cyrille, par « l'esprit qui vivifie, » entend la divinité de Jésus-Christ, qui donne la vie éternelle à nos corps et à nos âmes, par le moyen de sa chair que nous mangeons à la sainte table. D'autres entendent l'âme qui donne la vie au corps, et qui s'en sert comme de son organe, pour produire de bonnes œuvres, et pour acquérir du mérite. On peut dire, en joignant ces deux

explications, que ce qui est mis sous les espèces du pain en vertu des paroles de la consécration, c'est la chair de Jésus-Christ; mais qu'elle ne servirait de rien, si elle était séparée de l'âme et de la divinité qui l'accompagnent en ce mystère, parce que c'est l'union qu'elle a avec l'une et l'autre, qui la rend précieuse, et qui lui donne sa force et sa valeur.

PREMIER POINT.

Considérez la dignité et la noblesse de l'âme de Jésus-Christ qui accompagne son corps sacré dans le très-saint Sacrement. C'est le chef-d'œuvre de la puissance de Dieu, dont le prix et l'excellence surpassent infiniment tout ce qu'il y a de plus rare et de plus parfait en toutes les créatures. Il est vrai que toutes les âmes sont égales dans leur essence, et que celle de Jésus-Christ n'est pas d'une autre espèce que la nôtre. Mais pour être toutes semblables dans leur nature, elles ne sont pas toutes égales en leurs qualités ni en leurs prérogatives. Celle du Verbe incarné en a cinq, qui s'élèvent à un degré d'éminence suprême au-dessus de toutes les autres.

1.° Elle possède l'être divin par la grâce de son union personnelle avec le Verbe, qui est la beauté et la bonté par essence.

2.° Elle est revêtue de la sainteté incréée, qui donne un prix inestimable à toutes ses actions, et les rend théandriques, c'est-à-dire, humainement divines, et divinement humaines.

3.° Elle a la plénitude de la science par la sagesse infuse, et par la lumière de gloire qui lui est naturelle; non qu'elle soit due à l'excellence de son être créé, mais à la proximité qu'elle a avec le Verbe. Elle sait tout, elle voit tout, elle pénètre tout, jusqu'au secret des cœurs; elle s'étend à tout, jusqu'à ce qui est le plus éloigné dans l'avenir; elle comprend et renferme tout, jusqu'aux plus petits atomes, sans confusion et sans oubli.

4.° Elle a la plénitude de la grâce, qui lui fut donnée, dès le premier instant de sa création, au plus haut degré qu'elle peut être; si bien qu'elle ne peut recevoir aucun accroissement par le cours ordinaire de la puissance de Dieu, ni même, selon quelques théologiens, par la puissance absolue; soit parce qu'elle lui est due, comme une dépendance et une suite naturelle de la grâce substantielle; soit parce qu'elle l'a reçue dans l'état de la béatitude, qui est toujours le même; soit parce qu'elle la possède comme grâce du chef, et, par conséquent, comme principe de toute la grâce qui a jamais été communiquée aux hommes et aux anges.

5.° Enfin, elle a la plénitude des vertus et des grâces gratuites propres à convertir les âmes, dont le salut dépend de ses soins et de ses mérites. Elle a le pouvoir des miracles, le don des langues, le don de prophétie, et tout ce qu'on peut souhaiter pour conduire les hommes dans les voies du salut. De sorte que se donnant à nous dans la divine Eucharistie, nous avons sujet de dire avec le Prophète-Roi : « Le Seigneur me gouverne, je ne manquerai de rien. Il m'a mis dans un lieu de pâturage; il m'a élevé auprès d'une eau nourrissante; il a converti mon âme; il m'a fait marcher dans les sentiers de la justice pour la gloire de son nom (1). »

SECOND POINT.

Considérez combien l'âme de Jésus-Christ est chère et précieuse aux trois divines Personnes. « Si Dieu aime les âmes, comme dit le Sage, et s'il tient celles des justes dans ses mains, » que doit-on penser de celle en qui il a mis tous les trésors de sa sagesse? Si le plus petit ruisseau de la grâce sanctifiante peut élever une âme à un si haut point d'excellence, qu'il n'y a rien dans le monde qui approche de l'estime que Dieu en fait; que sera-ce de celle de son Fils, sur qui toutes

(1) *Ps.* 22. 1. 2. 3.

les sources de la grâce et de la gloire sont descendues, comme dit saint Jérome, et d'où elles découlent sur tous les élus? Que ne feront pas tous ces ruisseaux réunis en la très-noble, très-pure et très-sainte âme de Jésus-Christ, comme dans le lieu de leur origine? Quelle excellence, quelle perfection, quelle beauté n'aura-t-elle pas, puisque non-seulement chaque âme bienheureuse, mais encore toutes les âmes des bienheureux ne sont que de petits rayons en comparaison de ce grand soleil, et des gouttes d'eau en comparaison de ce vaste abîme de la mer! il ne faut donc point douter que Dieu ne l'estime et ne l'aime elle seule incomparablement plus que toutes les autres ensemble, soit parce qu'il y a ramassé plus de biens, soit parce qu'il en reçoit plus de gloire.

Et néanmoins voyez avec quelle bonté et avec quel honneur le Fils de Dieu vous traite, lorsque vous venez participer aux divins mystères. Il ne vous donne pas seulement son corps et son sang, mais encore cette âme qui lui est si chère et si précieuse. Quel état faites-vous d'un si riche présent? avec quel sentiment de reconnaissance le recevez-vous? avec quel soin le conservez-vous? Ne craignez-vous point que le mauvais accueil que vous lui faites, ne l'oblige à se plaindre de votre ingratitude, et à vous faire le même reproche qu'il fait aux Juifs par le prophète Jérémie : « J'ai mis mon âme entre les mains de ceux que je chérissais comme mes amis, et ils l'ont traitée comme des ennemis. » Ah! ne lui rendez pas ce déplaisir pour le bien qu'il vous fait; donnez-lui âme pour âme et cœur pour cœur, et dites avec le Psalmiste : « Mon âme ne vivra plus que pour lui. Eh quoi! mon âme ne sera-t-elle pas soumise à Dieu, puisque mon salut vient de lui? car, enfin, c'est lui qui est mon Dieu et mon Sauveur. »

TROISIÈME POINT.

Considérez combien l'âme de Jésus-Christ procure

de biens à toute l'Église dans la très-sainte Eucharistie. Car, comme c'est par son moyen que le très-saint corps du Fils de Dieu fut uni à la divinité au moment de l'Incarnation, de même c'est par son moyen que ce même corps est offert à Dieu en sacrifice sur l'autel pour tous les fidèles; et que l'Église, qui est son corps mystique, est unie à sa personne divine par la grâce du Sacrement, comme au principe de la vie, et au fondement immobile sur lequel elle subsiste. Car c'est le sens mystique que quelques-uns donnent à ces paroles : « La montagne de Sion, la ville du grand Roi, qui est du côté de l'Aquilon, est fondée sur la joie de toute la terre; » c'est-à-dire, selon saint Ambroise, sur Jésus-Christ, qui est cette vigne féconde d'où sont découlés les Sacremens, dans lesquels nous puisons une joie perpétuelle et d'une éternelle durée : joie si solide qu'elle peut servir de fondement à toute l'Église. La joie de la divine Eucharistie est appelée le fondement de la ville royale, parce que tout l'édifice de la foi chrétienne est appuyé sur ce sacrement. Otez ce sacrement de l'Église, dit saint Bonaventure, il n'y aura plus qu'erreur et infidélité dans le monde, et le peuple chrétien ne sera plus qu'un troupeau dispersé d'animaux immondes, abandonnés à l'idolâtrie. Car c'est par ce mystère que l'Église subsiste, que la foi se fortifie, et que la religion chrétienne et le culte divin demeurent dans leur vigueur.

Réjouissez-vous donc, ô chrétien! et bénissez l'âme de votre très-aimable Sauveur, qui a établi votre salut sur un si solide fondement. Apprenez en quelle source vous devez puiser la joie, et pesez ce que dit saint Amboise : Que notre joie est bien fondée, lorsque nous nous réjouissons en Jésus-Christ. Car la joie du siècle est périsable; mais la joie du Seigneur est éternelle.

VINGT-TROISIÈME MÉDITATION.

De la profonde humilité que la très-sainte âme de Jésus pratique dans le Saint-Sacrement.

Sedens in cathedrâ sapientissimus princeps inter tres, ipse est quasi tenerrimus ligni vermiculus.

Ce très-sage prince, le premier des trois, est assis dans son trône, comme un petit ver tendre et délicat dans le bois. 2. Reg. c. 23. 8.

REMARQUE.

Saint Jérome dit que, selon les Hébreux, ces paroles s'entendent de David dans leur sens naturel et littéral. Litanus et Tostat approuvent son sentiment; les autres sont d'une opinion contraire. Mais pour le sens mystique, il ne peut mieux convenir qu'à Jésus-Christ, soit que nous le considérions sur la croix, où il détruit une infinité de crimes tout d'un coup, par son humilité; soit que nous le regardions dans le Saint-Sacrement, qui est une vive expression de ses souffrances, de ses opprobres, et de la mort qu'il a soufferte sur la croix.

PREMIER POINT.

Considérez combien l'humilité de Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement est industrieuse à se cacher. Il vient, sous les espèces du pain, sur le trône de son amour, à petit bruit, en silence, sans éclat, sans montre, sans appareil, comme un petit ver, dont les traces sont imperceptibles. Aussi est-il le Fils de David, qui était sur son trône aussi humble qu'un petit ver dans le bois. Il est vrai que c'est le propre de tous les sacrements, de cacher les grands trésors sous de faibles apparences. Le baptême cache, sous une goutte

d'eau, la grâce de régénération qui nous fait enfans de Dieu. La pénitence cache la grâce de réconciliation qui ressuscite nos âmes, et retrace l'image de Jésus-Christ dans nos cœurs, sous la parole d'un homme qui naît et qui meurt presque en même temps. C'est ce qui a donné sujet à Tertullien de dire qu'il n'y a rien qui choque si fort la créance des hommes que cette simplicité des ouvrages de Dieu, qui paraît, dans l'exercice et dans l'usage, jointe à la magnificence qu'on nous promet.

Mais il est vrai aussi que le Saint-Sacrement de l'autel surpasse infiniment tous les autres en ce point. Car ce n'est pas seulement la grâce qui est cachée dans ce mystère, mais l'auteur même de la grâce ; ce n'est pas un simple trésor, mais le Dieu des richesses et des trésors, qui cache sa grandeur sous le rond d'une hostie, sa puissance sous de faibles espèces, son immensité sous un atome, son éternité sous un moment, sa sagesse sous une apparente folie, semblable à celle de David, qui changea de visage devant Achis, et se portait dans ses mains. De sorte que c'est ici que l'on peut dire : « Véritablement vous êtes un Dieu caché, » plus caché que dans le sein de la bienheureuse Vierge, plus caché que dans la crèche, plus caché que dans le monde, plus caché que sur la croix, plus caché que dans le tombeau. Il cache son corps dans le sépulcre, et il en sort trois jours après, par une renaissance éclatante et glorieuse. Mais ici, il se cache de telle sorte sous les espèces, qu'il n'en sort que par la destruction de l'être mystique qu'il a dans le Sacrement. Sur la croix, il cache sa gloire, et il découvre ses plaies et ses souffrances ; mais ici, il cache et ses plaies, et sa gloire, et sa béatitude, et ses souffrances. Dans le monde, il se cache aux hommes du siècle, et il se fait connaître à ses disciples ; mais ici, il se cache à ses plus grands amis, et ne se laisse voir qu'aux yeux de la foi. Dans la crèche, il cache sa divinité, et il découvre son humanité ; mais ici, il cache et sa

divinité et son humanité. Enfin, si dans le sein de la Vierge il est entièrement caché, ce n'est que pour neuf mois; mais ici, il est caché jusqu'à la fin du monde. Pourquoi ? pour nous apprendre deux vérités importantes. La première, que c'est le propre de l'humilité chrétienne de se cacher aux yeux du monde, et de fuir la gloire et la louange des hommes. Votre vie est cachée dans le sein de Dieu avec Jésus-Christ. Que personne ne cherche l'éclat du monde, que personne ne s'en fasse accroire, que personne ne se vante. Jésus-Christ ne voulait point être connu ici-bas ; il ne voulait point qu'on publiât son nom pendant qu'il était sur la terre; il était venu pour être inconnu dans le siècle (1).

La seconde, que c'est le propre de l'humilité de se cacher à soi-même et de s'anéantir dans son estime. C'est pourquoi le bienheureux frère Gilles la comparait à la foudre qui frappe et qui tue un homme sans laisser aucune marque du coup : de même cette céleste qualité détruit en nous tous les vices; et néanmoins elle fait que celui qui la possède ne s'estime rien lui-même. Car l'humilité, comme dit saint Jean Climaque, est la plus excellente de toutes les vertus, néanmoins elle ne sait pas qu'elle est vertu.

SECOND POINT.

Considérez combien l'humilité que la très-sainte âme de Jésus-Christ pratique aux saints autels, est profonde dans ses abaissemens. Car il humilie tellement son infinie grandeur, qu'il ne peut descendre plus bas. Saint Augustin dit qu'il n'appartient qu'à Jésus-Christ de nous ouvrir le chemin de l'humilité, et de nous en marquer les degrés. Le premier homme nous a tracé le chemin de l'orgueil, et le Fils de Dieu, celui de l'humilité. En quoi nous avons cet avantage pardessus les anges, qu'ils ont appris à s'humilier par le

(1) *S. Amb. l. 3. de Offic. c. 5.*

culte de Lucifer, et nous, par l'abaissement d'un Dieu qui descend tous les jours du trône de sa gloire sur les saints autels, où il est immolé, et comme réduit au néant. Quand on dit qu'il descend, ne vous imaginez pas qu'il quitte le ciel, et qu'il descende par un mouvement local, cette pensée est trop grossière. Quand le corps d'un enfant est parfaitement organisé, l'âme descend-elle du ciel pour l'animer ? nullement : c'est Dieu qui l'a créée dans ce petit corps en même temps qu'il est disposé à la recevoir. Il en est de même de la divine Eucharistie. Le corps de Jésus-Christ, dit Jean Damascène, ne descend pas du ciel pour venir en terre, et courir d'un autel à l'autre ; mais, par la force des paroles sacrées que le prêtre prononce, le pain est changé en son corps, et le vin, en son sang ; et tous deux sont mis sous les espèces par une action surnaturelle, que les Conciles appellent du nom de transsubstantiation, qui n'est pas proprement une création, mais une conversion d'une substance totale en une autre, sans aucune altération des accidens qui demeurent après la destruction de leur sujet.

Or, voyez jusqu'où le Fils de Dieu s'abaisse par cette action admirable. Il se met entre les mains des pécheurs ; il leur laisse manger son corps et boire son sang ; il demeure enfermé dans une prison si étroite, qu'il est resserré sous un point, ou, pour mieux dire, qu'il est réduit au néant. Il s'est anéanti, dit saint Augustin, afin que l'homme mangeât le pain des anges. Quand les amis de Job le virent assis sur un fumier, et rongé des vers qui se nourrissaient de sa chair, ils furent saisis d'un si grand étonnement, qu'ils demeurèrent sept jours sans pouvoir lui dire un seul mot. Mais voici un spectacle bien plus étonnant. O prodige ! ô excès de la bonté de Dieu ! Celui qui est assis à la droite du Père éternel dans le ciel, est en même temps entre les mains d'un mauvais prêtre, et dans les entrailles d'un pécheur souillé de crimes, où il est plus déshonoré que s'il était sur un fumier. O Sauveur

du monde! souffrez-vous ainsi que votre humilité vous laisse fouler aux pieds? voulez-vous donc ainsi ensevelir votre gloire dans la poussière?

Rougis de ton orgueil, ô pécheur qui n'es que cendre. Ton Dieu s'humilie, et tu t'élèves; ton Dieu s'assujettit aux hommes; et toi, en les voulant dominer, tu te préfères à ton Créateur? Sais-tu bien ce que tu fais? Tu prends, par un excès de vanité, la place de Dieu, pendant que Dieu prend ta place par un excès d'humilité. Dieu se met aux pieds de mon frère, et je veux être sur sa tête; je veux donc être au-dessus de Dieu.

TROISIÈME POINT.

Considérez combien l'humilité que la très-sainte âme de Jésus-Christ pratique dans l'adorable Sacrement est généreuse et constante : car ce n'est point une humilité forcée; elle lui est naturelle, et il s'y porte par inclination et par amour. Ce n'est point une bassesse de cœur; il ne s'humilie que pour rétablir la gloire de Dieu et le salut des hommes. Enfin ce n'est pas une vertu d'une heure ou d'un jour, comme sa passion; c'est une humilité de plus de dix-huit siècles : humilité permanente, humilité par état, qui doit durer sans interruption jusqu'au dernier jour du monde. Il est à l'autel comme sacrificateur et comme sacrifice, comme prêtre et comme victime tout ensemble. Comme prêtre, il est soumis à son Père; comme victime, il est soumis aux prêtres, qui en font ce qu'ils veulent. Comme prêtre, il adore Dieu avec un profond respect; il prie pour nous, et lui montre ses plaies. Comme victime, il s'anéantit devant lui, en prenant la place du pécheur, qui mériterait de perdre l'être et la vie, dont il s'est rendu indigne.

Admirez cette vertu en la personne de Jésus-Christ, et apprenez que l'état du Christianisme est un état d'humilité, où l'on fait profession, non de chercher l'honneur, mais de le mépriser; non de s'attirer l'es-

time et les louanges des hommes, mais plutôt de les craindre et de les fuir.

Un chrétien sans humilité est un corps sans âme; parce que l'âme du Christianisme, c'est la grâce qui ne travaille que sur le néant, d'où elle tire tous ses plus beaux ouvrages. De là vient que toutes les vertus ont une admirable sympathie avec l'humilité, et s'y lient étroitement, comme les formes à la matière; elles s'y reposent avec plaisir, comme dans le lieu de leur naissance, et elles se perdent avec elle, comme l'édifice tombe par terre quand les fondemens sont renversés. La foi ne peut vivre sans elle, parce que son principal objet est un Dieu humilié jusqu'à la mort de la croix. L'espérance la recherche, parce qu'elle lui dresse l'échelle pour s'élever à la gloire. La charité l'embrase, parce que c'est un feu divin qui a son centre dans le cœur de Dieu, d'où il ne peut sortir sans descendre pour se répandre au-dehors. Les vertus morales n'ont pas moins de liaisons avec elle que les divines. La prudence aurait perdu un de ses yeux, si l'humilité ne lui apprenait à se défier de ses propres lumières; et la force, un de ses bras, si elle ne lui aidait à rabattre les saillies de l'ambition et de la témérité. La justice ne serait plus équitable, si elle ne savait céder au prochain quand la raison le demande; et la tempérance tomberait en désordre, si elle ne savait modérer le désir de l'honneur aussi bien que du plaisir. Enfin, l'humilité peut bien suppléer au défaut de toutes les vertus, et en tirer ses avantages; mais toutes les vertus ensemble, si elles n'étaient appuyées sur l'humilité, au lieu d'élever un édifice, ne bâtiraient que des ruines.

VINGT-QUATRIÈME MÉDITATION.

De la patience que la très-sainte âme de Jésus-Christ exerce dans l'adorable Sacrement.

Dominus dirigat corda vestra in charitate Dei et patientiâ Christi.

Que le Seigneur conduise vos cœurs dans l'amour de Dieu, et dans la patience de Jésus-Christ. 2. Thess. 3. 4.

PREMIER POINT.

Considérez que le sacré corps de Jésus-Christ est impassible dans le très-saint Sacrement, non-seulement parce qu'il est revêtu des douaires de la gloire et de l'immortalité aussi bien que dans le ciel, mais encore parce qu'il est sous les espèces du Sacrement, à la manière des esprits. Si le pain que le Fils de Dieu consacra avant sa Passion eût été jeté dans le feu, son très-saint corps, qui souffrait la violence des coups de fouet à la colonne, et de marteau sur le Calvaire, n'eût pu être atteint de la flamme sous les espèces de l'Eucharistie. Il était impassible et invulnérable, en vertu de son état, quoiqu'il ne fût pas encore glorieux et immortel par le privilége de sa Résurrection. La raison est, parce que l'état où il se trouve dans cet auguste mystère est semblable à celui des esprits. Qu'on rompe l'hostie en plusieurs parties, on ne divise pas le corps, il demeure entier dans la moindre parcelle ; comme, lorsque l'on casse la glace d'un miroir, on ne rompt pas l'image qu'il représente, mais on la multiplie. Qu'on jette l'hostie dans la boue, on voit bien la blancheur du voile qui couvre ce très-saint corps, mais il n'en contracte aucune tache, non plus que le rayon du soleil qui éclaire les marais sans se souiller. Qu'on pèse l'hostie, ou qu'on la manie, on sentira bientôt le poids

que le pain y a laissé avec les autres accidens; mais on ne sentira pas celui du corps de Jésus-Christ, car il n'est point lourd ni pesant, non plus que les purs esprits, qui n'ont ni masse ni pesanteur.

Oh! si vous tâchiez, âme chrétienne, de vous conformer à cet état, et d'être toute spirituelle, toute dégagée des sens et de la masse du corps, que vous vous épargneriez de peines! Vous porteriez votre croix sans en sentir la pesanteur, comme autrefois saint Hyacinthe, prenant le saint ciboire d'une main, et de l'autre une statue de la bienheureuse Vierge, qui était d'albâtre, sans sentir le poids de ce doux fardeau, passa un grand fleuve à pied sec, pour éviter la fureur des Tartares qui faisaient irruption dans la Pologne. C'est à quoi tend la grâce du Sacrement, si nous suivions ses lumières. L'état de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est un vrai original de la vie de l'esprit. La viande qu'il nous y donne est toute spirituelle. Car, comme dit saint Bernard, notre pacifique Sauveur nous a apprêté un mets incorruptible, en donnant à son corps l'incorruptibilité pour en faire le banquet du salut. Ainsi les anges et les hommes n'ont maintenant qu'un même aliment, puisque ce que nous recevons dans l'Eucharistie est tout spirituel et tout divin. Vivez donc de la vie des anges, puisque vous mangez le pain des anges. Cessez d'être matériel et charnel dans vos actions et dans vos résolutions; devenez un homme spirituel, un homme de Dieu, puisque vous vivez d'un aliment tout spirituel et tout divin.

SECOND POINT.

Considérez qu'encore que le Fils de Dieu ne soit plus en état de souffrir, il ne perd pas pour cela l'amour des souffrances ni de la croix. Les gens du monde ne se souviennent qu'avec indignation des maux qu'ils ont soufferts par la malice de leurs ennemis, et des affronts qu'ils ont endurés; mais le Sauveur du monde y prend tant de plaisir, qu'il a voulu établir le plus

grand de tous les sacremens, et s'y enfermer lui-même pour en perpétuer la mémoire, et le renouveler tous les jours un million de fois sur les autels d'une manière mystique et non sanglante. La pensée, la résolution qu'il prit sur la montagne des Olives de souffrir avec la mort l'extrémité des opprobres, lui semble si précieuse, qu'il la ratifie à chaque instant, et qu'il est tout prêt à la souffrir de nouveau, s'il était nécessaire, autant de fois qu'on en célèbre la mémoire au sacrifice de la messe.

Ce grand amour qu'il a pour les souffrances et pour la croix, ne vous devrait-il pas inspirer le désir de souffrir pour son service, et vous en faciliter l'exécution? Pourquoi fuyez-vous, ô chrétien, à la vue de la croix, qu'y craignez-vous? Ce n'est pas un serpent qui vous dévore, mais un bâton qui vous soutient. Lorsque Moïse jeta sa baguette par terre, elle se changea en un serpent qui l'effraya; mais quand il prit ce serpent par la queue pour obéir au commandement de Dieu, il lui donna de nouveau la forme d'une baguette, avec laquelle il fit cent miracles pour le salut de son peuple. Ainsi, lorsque, au lieu de porter la croix, nous voulons nous en défaire et la jeter par terre, elle nous paraît effroyable; et, en effet, elle n'a que du venin qui nous étouffe. Mais si nous la prenons courageusement pour accomplir le bon plaisir de Dieu, elle se change pour nous en consolation, en délices, en nourriture qui nous fortifie et nous soutient.

TROISIÈME POINT.

Considérez que Jésus-Christ ne se contente pas du désir de souffrir, mais qu'il en vient à l'effet; et s'il ne reçoit pas des blessures et des plaies en son corps, il endure des indignités étranges en sa personne, depuis qu'il a institué le Sacrement de l'autel. Peut-on rien s'imaginer de plus indigne que ce que l'hérétique, l'athée, le magicien, le mauvais chrétien, lui font souffrir depuis tant de siècles, et lui feront souffrir jusqu'à

la fin du monde ? Sainte Térèse, considérant tous ces outrages, admire la patience et la bonté du Fils de Dieu, et s'adressant au Père éternel, elle lui dit avec une tendresse merveilleuse : « Eh ! Seigneur, ayez pitié de votre Fils ; ne condescendez pas au désir ardent qu'il a de vous servir, et de nous faire du bien ; car il se ferait déchirer, si vous le laissiez faire. C'est à vous à y prendre garde. » Puis se tournant vers ses filles : « Il n'y a rien, leur dit-elle, que votre aimable époux ne souffre et ne soit prêt à souffrir jusqu'à la fin du monde, pour trouver une âme qui le reçoive, qui le retienne et le chérisse. Faites en sorte, mes chères sœurs, que ce soit la vôtre. Car, s'il n'y en avait point qui le dût recevoir avec l'amour et le respect qu'il mérite, le Père éternel n'aurait jamais acquiescé au désir extrême qu'il a de demeurer avec nous. » Voilà quelle est la patience du Sauveur dans l'état eucharistique, où son amour le retient. Voilà l'obligation que nous avons à sa croix, qui a produit un si doux fruit pour nous servir de nourriture. Car, comme dit saint Augustin, nous qui mangeons le corps de Jésus-Christ, nous vivons de ses souffrances, c'est la croix du Seigneur qui nous nourrit.

VINGT-CINQUIÈME MÉDITATION.

De la prière que la très-sainte âme de Jésus-Christ fait pour nous dans ce mystère.

Hic autem eo quòd maneat in æternum, sempiternum habet sacerdotium. Undè et salvare in perpetuum potest accedentes per semetipsum ad Deum ; semper vivens ad interpellandum pro nobis.

Parce que celui-ci y demeure éternellement, il possède un sacerdoce éternel. C'est pourquoi il peut sauver en tout temps ceux qui s'approchent de Dieu par son entremise, étant toujours vivant pour intercéder pour nous. HEBR. 7. 24.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le Fils de Dieu prie pour nous à l'autel, en trois manières différentes. La première est, en tant qu'il fait valoir nos prières, et qu'il autorise celles des prêtres, qui prient pour nous en son nom et par ses ordres, et qui offrent son précieux sang pour obtenir plus efficacement le pardon de nos offenses. Car, d'un côté, la prière est une des principales dispositions qui sont requises pour profiter du sacrifice de la messe et de la participation des mystères. Les Israélites, dit saint Thomas, firent leur demande ; et ils furent rassasiés du pain du ciel. Job soupirait avant que de manger. Magdeleine et les autres femmes dévotes portaient des parfums en allant au sépulcre pour chercher le corps de Jésus-Christ. Ainsi, lorsque nous allons recevoir ce sacré corps, nous devons auparavant nous y préparer par la prière, afin que, s'il se rencontrait quelque défaut dans le jeûne et dans la confession, on y pût suppléer par l'offrande de ce parfum spirituel, qui n'est autre que l'oraison.

D'ailleurs, comme l'oraison assaisonne, pour ainsi dire, le pain céleste que nous prenons à l'autel, et le rend plus utile et plus délicieux, aussi ce pain divin donne de la force et de l'efficace à l'oraison pour fléchir le cœur de Dieu, et pour attirer sur nous les effets de sa bonté. Car c'est ce présent dont parle Salomon, lorsqu'il dit qu'un don caché et mis en secret dans le sein, apaise une grande colère.

Ce don caché, dit saint Thomas, c'est la divine Eucharistie; rien n'y paraît sensiblement, ni le don, ni celui qui le donne, ni celui qui le reçoit. Il est caché dans le sein du Père éternel; il est caché sous les espèces du pain; il est caché dans le sein de celui qui communie : mais, pour être caché, il n'a pas moins de force ni de vertu, et n'en donne pas moins à nos prières. Car que peut nous refuser le Père éternel, lorsque nous lui présentons son Fils, et que nous lui disons avec saint Bernard : « Regardez, Seigneur, de votre sanctuaire, et du plus haut des cieux où vous faites votre demeure, jetez les yeux sur cette sainte hostie, que notre grand Pontife et votre cher Fils le Seigneur Jésus vous offre pour les péchés de ses frères; et pour l'amour de lui, pardonnez-nous la multitude de nos crimes. Regardez, Seigneur, le visage de votre Christ, qui s'est rendu obéissant, jusqu'à la mort, à toutes vos volontés. Ne détournez jamais vos yeux de ses précieuses plaies, afin de vous souvenir toujours du prix que vous avez reçu de lui pour nos péchés. Que je souhaite, Seigneur, que vous pesiez dans la balance, d'un côté nos péchés qui ont mérité votre colère, et de l'autre les maux que votre Fils très-innocent a soufferts pour nous! Certes, ceux-ci l'emporteront, et paraîtront plus dignes que vous répandiez sur nous vos miséricordes, que nos péchés ne méritent que votre colère en arrête le cours. »

SECOND POINT.

Considérez la seconde manière d'oraison que le Fils

de Dieu fait pour nous sur les saints autels, en tant qu'il montre lui-même ses plaies au Père éternel, et qu'il lui représente les vœux et les prières qu'il lui a faits sur le Calvaire. Saint Bonaventure dit que le prêtre élève l'hostie après la consécration, pour deux raisons. La première, pour obtenir toutes sortes de biens, et principalement la paix et la charité; parce que Jésus-Christ a pacifié tout ce qui est dans le ciel et sur la terre, par le sang qu'il a versé sur la croix. La seconde, pour conserver le droit que nous avons au ciel; parce que la vie éternelle nous appartient. Pour maintenir notre droit, nous élevons notre privilége, qui n'est autre chose que Jésus-Christ crucifié, pour le montrer à son Père. Nous ne devons pas craindre que ce privilége ne soit bien reçu, étant écrit avec le sang de l'Agneau, et muni du sceau de ses plaies. Mais qui doute qu'il ne le soit encore mieux, si lui-même le présente pour nous, et s'il en demande l'exécution? O précieuses plaies! ô bouches du saint amour! ô langues éloquentes! que dois-je craindre, ou plutôt que ne dois-je pas espérer, si vous parlez pour moi? David priait Dieu avec instance qu'il détournât de lui ses plaies. Mais, ô mon âme, si vous connaissiez bien le prix des plaies de Jésus-Christ, ce nom de plaies ne vous étonnerait point; vous les lui demanderiez comme le plus riche trésor du ciel, dont la possession vous donnera moyen de payer toutes vos dettes, et d'obtenir de Dieu tout ce qui est nécessaire pour votre salut. Que je serais heureux, si je pouvais y entrer pour établir ma demeure! ou si, en lisant ces adorables caractères des bontés de mon Sauveur, je pouvais concevoir un généreux désir de me crucifier avec lui! Alors mes faiblesses ne me donneraient plus de crainte; parce qu'étant à la source de toutes les vertus j'en tirerais une force invincible, et un gage précieux de ma persévérance.

TROISIÈME POINT.

Considérez la troisième manière d'oraison que le Fils de Dieu fait pour nous sur les saints autels, en tant qu'il prie lui-même formellement, et qu'il demande à son Père l'application des grâces qu'il nous a acquises par l'effusion de son sang, et obtenues par les larmes qu'il versa en priant pour nous sur l'arbre de la croix.

Pesez le respect, la ferveur et la persévérance avec lesquels il prie.

Sa prière est infiniment respectueuse ; car il s'abaisse presque jusqu'au néant devant la majesté de son Père, et se fait plus petit qu'un grain de poussière.

Elle est extrêmement fervente ; car le désir qu'il a de nous sauver est un feu dévorant, que toutes les eaux de la mer ne pourront jamais éteindre.

Elle est constante ; car il accomplit parfaitement dans cet état ce qu'il a dit, « qu'il faut toujours prier, et ne cesser jamais. » Sa prière durera autant que le Sacrement, et le Sacrement durera autant que le monde : elle n'aura donc point d'autre fin que celle de l'univers.

Oh ! que nous vous sommes obligés, mon très-aimable Sauveur, et d'agir, et de prier si efficacement pour une fin qui nous est si avantageuse ! Oh ! si nous pouvions avoir une étincelle de ce feu, de cet incendie qui vous consume sous les espèces ! Eh ! Seigneur, un quart d'heure d'oraison nous lasse ; et une oraison continuelle de tant de siècles ne vous lasse point. Remédiez, mon Sauveur, à nos langueurs ; « apprenez-nous à prier ; » et afin que vous nous accordiez ce que nous vous demandons, faites que nous ne vous demandions que ce qui vous est agréable.

VINGT-SIXIÈME MÉDITATION.

Des trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, dont la très-sainte âme de Jésus-Christ nous enseigne la pratique dans l'adorable Sacrement.

Apud te laus mea in Ecclesiâ magnâ; vota mea reddam in conspectu timentium eum.

Vous serez le sujet de mes louanges au milieu d'une grande Église; je rendrai mes vœux en présence de ceux qui vous craignent. Ps. 21.

REMARQUE.

Saint Augustin entend, par les vœux que le Fils de Dieu promet de rendre, le sacrifice de son corps, qui est le Sacrement des fidèles. Jansénius dit que c'est le commun sentiment de l'Église, et le confirme par ce qui suit immédiatement après ces paroles : « Les pauvres mangeront, et seront rassasiés. » Au reste, le nom de vœux convient à la sainte Eucharistie, soit parce que le Fils de Dieu fit vœu de l'établir dès le moment de l'Incarnation ; soit parce qu'il en conçut la volonté, sans s'y obliger par un vœu exprès ; soit parce qu'il nous a laissé un excellent modèle des vœux évangéliques, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, qui feront les trois points de cette Méditation.

PREMIER POINT.

Considérez l'excellent modèle que Jésus-Christ nous donne de la pauvreté évangélique dans le mystère de l'Eucharistie. Il y accomplit, aussi parfaitement que dans l'Incarnation, le conseil qu'il nous en a laissé dans l'Évangile : « Si vous voulez être parfaits, vendez tout ce que vous avez, et le donnez aux pauvres. »

1.° Car il quitte tout en vue de cet état, le ciel, les

anges, les saints, son Père et sa Mère, pour demeurer avec nous. Comment peut-il quitter le ciel, dites-vous, puisqu'il y est? comment peut-il quitter son Père, puisqu'il est toujours dans son sein? et comment peut-il quitter sa Mère avec la compagnie des anges et des saints, puisque c'est dans la cour céleste qu'il se fait voir en qualité d'objet béatifique? On répond qu'il quitte tout cela dans l'état eucharistique, en tant qu'il s'allie aux espèces du Sacrement qui sont éloignées du ciel, où est son Père et sa Mère, les saints et les anges; de même qu'en s'alliant par l'Incarnation de notre humanité, on dit qu'il est descendu du ciel : et il assure lui-même qu'il est sorti du sein de son Père: d'où vient que le grand Apôtre lui applique ces paroles de la Genèse : « L'homme quittera son père et sa mère. »

2.° Il se quitte lui-même pour s'unir à nous dans ce mystère. C'est pourquoi il nous dit, dans l'Évangile, qu'il ne sera pas toujours avec nous : et néanmoins il nous promet qu'il y sera toujours jusqu'à la fin des siècles. N'y a-t-il point de contradiction en ses paroles? nullement. Il est toujours avec nous d'une manière mystique, il n'y est pas d'une manière sensible ; il est invisible parmi nous, il n'est visible que dans le ciel. Par conséquent, en tant qu'il est invisible, il est autant éloigné de lui-même considéré comme visible, que la terre est éloignée de l'empyrée. Cela est surprenant : et, comme dit Alger, la raison demeure étonnée, et la foi même ne conçoit qu'avec admiration comment il se peut faire que le corps de Jésus-Christ soit également présent au ciel et à la terre, et que, sans se partager et cesser d'être le même, il soit néanmoins éloigné et séparé en quelque façon de lui-même.

3.° Enfin, il donne tout aux pauvres. On trouve dans le Saint-Sacrement de grands trésors, comme dit saint Laurent-Justinien, des dons immenses, des délices spirituelles, des merveilles extraordinaires, des mystères sacrés, et, par-dessus tout, la personne d'un Homme-

Dieu. Mais cet Homme-Dieu ne s'y est renfermé lui-même avec toutes ses richesses, que pour se donner aux pauvres, je veux dire à tous les fidèles, qui sont les pauvres de Dieu. Nous sommes tous les pauvres de Dieu, nous lui demandons tous les jours notre pain, et il ne le refuse à personne. O bonté infinie ! ô dénuement admirable ! Ne craignez-vous point qu'il ne vous reproche votre ingratitude? Il épuise tous ses trésors pour vous enrichir, et vous refusez de donner l'aumône aux pauvres. Il s'appauvrit en votre faveur, et vous voulez être riche ; ou, si vous embrassez la pauvreté, c'est à condition que rien ne vous manque. Il vous donne tout sans réserve, et vous ne lui accordez rien de tout ce qu'il vous demande. Il ne se peut rien de plus déraisonnable.

SECOND POINT.

Considérez le parfait modèle qu'il vous donne de la chasteté évangélique dans ce même mystère. Son corps, en cet état, imite les plus pures intelligences ; et son âme bienheureuse qui est unie substantiellement à son corps, n'y agit point autrement que si elle en était séparée. Elle ne peut exercer sans miracle aucune fonction corporelle : elle ne vit point d'une vie sensitive ; son occupation est tout intérieure. Si elle a quelque connaissance, c'est sans réflexion sur les images matérielles des sens. Si elle produit des affections, elles sont toutes spirituelles ; l'appétit inférieur n'y a point de part. Toutes ses joies, ses lumières, ses clartés et ses images, sont semblables à celles des substances séparées ; et, comme dit Rupert, elle vit dans le corps au Sacrement de l'autel, de la vie de l'esprit, sans vivre de la vie animale : de même que la lune représente dans son globe la lumière du soleil, sans en avoir la chaleur. Cette admirable vie, qui est si dégagée des sens, vous doit servir de modèle. Le pain des anges ne vous est donné que pour vous inspirer une vie angélique. Vous ne recevez l'esprit de Jésus que pour devenir spirituel.

Vous ne goûterez jamais la douceur de cette manne céleste, que vous ne renonciez auparavant aux viandes grossières de l'Égypte, c'est-à-dire, à tous les plaisirs de la chair et à toutes les délices du siècle. L'Église, qui mange la chair de l'Agneau et qui boit son sang, est appelée vierge, et elle l'est en effet, parce que ce froment des élus, ce vin qui produit les vierges, fait qu'elle ne peut aimer ni désirer que Jésus-Christ. Elle n'est affamée ni altérée que de lui.

TROISIÈME POINT.

Considérez le divin modèle que Jésus-Christ nous donne du vœu d'obéissance dans cet auguste mystère. Obéissance de fait, qui consiste en l'exécution entière de ce qui est commandé; car le prêtre n'a pas plus tôt prononcé les paroles de la consécration, que le Fils de Dieu se trouve aussitôt présent sous les espèces, sans tarder un seul moment. Obéissance de volonté; car il le fait librement, et il s'expose par un excès d'amour à tous les inconvéniens qui en peuvent arriver. Obéissance du jugement; car il obéit sans discernement: il ne regarde point qui est celui à qui il obéit, il le considère simplement comme ministre de Dieu; et, dans cette vue, il se met entre ses mains, il se soumet à sa volonté, pour aller ou pour demeurer partout où il veut le porter ou le placer: il reçoit souvent sa bénédiction, quoique ce soit au supérieur, comme dit saint Paul, de bénir son inférieur; il la reçoit également du bon et du mauvais prêtre, pour témoigner la soumission et le respect qu'il doit à son Père, pour l'amour duquel il ne se lasse point de faire à tout moment, depuis tant de siècles, des actes d'une si fidèle obéissance, afin de nous y porter par son exemple. Car il n'y a rien dans le mystère de l'Eucharistie, qui ne nous inspire l'amour et la pratique de cette vertu. Nous mangeons de son pain comme ses domestiques, il est donc juste que nous fassions ce qu'il commande. Il nous donne ce pain lorsqu'il est près de mourir, pour ac-

complir la volonté de son père. Qui fera difficulté d'obéir, s'il se souvient que Jésus-Christ a perdu la vie, de peur de perdre l'obéissance? Il nous le donne comme aux soldats de sa milice qui vont à la conquête du ciel. Courez donc, courez, vous tous, braves soldats de Jésus-Christ; courez en diligence et avec allégresse, vous qui combattez dans la lice d'une religieuse obéissance.

O Père très-amoureux et débonnaire, je vous offre la parfaite obéissance de votre Fils unique, pour effacer tous mes péchés, et principalement pour détruire et anéantir ma propre volonté. Je vous conjure, par son précieux sang, de me donner une si parfaite soumission de jugement et de volonté à tout ce qui m'est commandé, qu'au moindre signe de votre bon plaisir, je vous suive aussi promptement et constamment que l'ombre suit le mouvement du corps. Car, puisque vous avez la bonté de me donner le précieux corps de votre Fils, ne dois-je pas m'y attacher comme son ombre, qui n'a de vie ni de mouvement que par lui?

VINGT-SEPTIÈME MÉDITATION.

De la concorde et de l'union des esprits, que le Fils de Dieu établit et entretient par le moyen de l'Eucharistie.

Lauda, Jerusalem, Dominum..... Qui posuit fines tuos pacem, et adipe frumenti satiat te.

Jérusalem, chante les louanges du Seigneur.... C'est lui qui a établi la paix partout où s'étend son empire, et qui te rassasie du plus pur et du plus excellent froment. Ps. 147. 3.

REMARQUE.

Ces paroles, prises dans un sens allégorique, marquent un des principaux effets de l'Eucharistie, qui est ce froment des élus que le saint concile de Trente appelle le symbole de la paix et de l'union des esprits parce que, comme le pain qui est changé au corps de

Jésus-Christ se fait de plusieurs grains de froment, et le vin qui est changé en son sang, se fait de plusieurs grains de raisins ; de même le corps mystique de l'Église se forme de la multitude des fidèles unis sous un même chef par l'esprit de charité. Mais ce n'est pas seulement le symbole de la concorde, c'est le principe qui la produit. Saint Ignace martyr l'appelle pour ce sujet la paix de Jésus-Christ, prenant l'effet pour la cause, parce que c'est par la participation de ces mystères que Jésus-Christ, pour établir la paix et entretenir l'union des esprits, nous fait tous amis, nous fait tous frères, nous fait tous membres d'un même corps : trois précieuses chaînes de la charité, trois liens sacrés de la paix et de la concorde, qui feront les points de cette Méditation.

PREMIER POINT.

Considérez que le grand dessein de Jésus-Christ dans le banquet eucharistique est de nous faire tous amis, et de lier tous nos cœurs ensemble par les plus tendres et les plus sincères affections que sa charité nous peut inspirer. « Venez, nous dit-il, mes amis, buvez et mangez ensemble avec joie. » Pesez ces paroles amoureuses.

Qui est celui qui vous invite à ce festin? c'est un Agneau qui porte la douceur dans son cœur, dans sa bouche, dans toutes ses actions, et jusque dans son propre nom. C'est le pacificateur du ciel et de la terre, qui veut être l'arbitre de vos différends, comme il sera quelque jour le juge de toutes les actions de votre vie. Avez-vous quelque sujet de récusation ou quelque reproche à lui faire, sinon qu'il vous a trop aimé, trop attendu et trop souffert ?

Qui sont ceux qu'il appelle à sa table ? des amis. Si vous avez envie de rendre vos querelles et vos haines éternelles, retirez-vous. Le pain céleste n'est point pour les plaideurs, dit saint Augustin; ceux qui mangent ce pain, n'aiment point les procès, ni les dissensions. La manne ne tombait point dans le camp des

Israélites, il en fallait sortir pour la recueillir, et le pain des anges ne se plaît point parmi la guerre, si ce n'est contre les vices et contre les esprits de ténèbres.

Quand est-ce qu'il prit le dessein de nous faire un régal si magnifique? lorsqu'il était près de mourir, et que son amour était au plus haut point de son ardeur. Car il n'en est pas de lui comme du soleil visible, qui n'est jamais plus ardent qu'à son midi. C'est à son couchant que ce soleil de justice fait paraître toute sa force, lorsqu'il va mourir pour des ingrats, et pour ceux mêmes qui lui doivent ôter la vie.

Enfin, que nous sert-il à cette table? sa propre chair unie à sa divinité. Dans l'état d'innocence il donna le fruit de vie; dans la loi de nature, le pain et le vin de Melchisédech; la manne, dans la solitude, l'Agneau pascal, dans la loi écrite. Mais, ô l'incomparable excellence du Christianisme! Dieu même se donne à nous dans la loi de grâce, pour nous servir de nourriture.

Les autres ont eu le fruit des arbres, et nous, le fruit de la pureté virginale de Marie. Les autres ont eu un pain matériel et terrestre, et nous, un pain céleste et divin. Les autres ont eu la manne qui tombait des nuées, et nous, la manne qui vient du sein du Père éternel. Les autres ont eu le lait et le miel qui coulaient des rochers, et nous, le lait et le miel qui coulent de la Divinité. Donc, si l'aliment donne à ceux qui le prennent, les qualités qui lui sont propres, quelle douceur nous doit donner cette manne céleste, ce fruit de vie, ce lait délicieux, ce pain de Dieu, dont l'esprit n'est qu'amour, et la nature que bonté? Une petite pluie apaise les vents et les orages, et cette abondante effusion de sang ne pourra pas éteindre le feu de nos discordes? O chrétien! s'écrie Tertullien, dis-moi quel est ton sacrifice, qui n'a pu te porter à la paix? Ne crains-tu point qu'il ne soit pour toi un sacrilége, et que le Sacrement ne soit ton jugement?

SECOND POINT.

Considérez que le grand dessein de Jésus-Christ dans le festin eucharistique, est de nous faire tous frères, et que nous le sommes en effet en vertu de ce mystère. En voici les raisons :

1.° Ce divin Sacrement est un céleste mariage entre Jésus-Christ et l'Église, selon le sentiment de tous les Pères ; et comme il nous engendre à la grâce en nous donnant son corps mortel et passible sur la croix, de même il nous engendre à la gloire en nous donnant dans l'Eucharistie ce même corps immortel et glorieux. Il est donc vrai que nous sommes tous frères, puisque nous sommes tous issus d'un même mariage, et que nous sommes nourris d'un même lait.

2.° De plus, le Sacrement de l'autel est une extension de l'Incarnation, selon les Pères, à cause de l'alliance que le Verbe contracte avec tous les individus de la nature humaine dans la communion, qui a beaucoup de rapport avec celle de sa sainte humanité qu'il a unie à sa personne. Comme donc, dans l'incarnation, le Verbe devient notre frère par l'union qu'il a avec la nature humaine, et l'homme devient fils de Dieu par la communication d'une personne divine, il faut dire en quelque façon de même de la communion, savoir, que nous devenons enfans de Dieu et frères de Jésus-Christ par la grâce du Sacrement, qui nous rend participans de la nature divine ; et par conséquent que nous sommes tous frères, puisque nous n'avons qu'un même Père.

Ajoutez à cela que le Saint-Sacrement est un commun héritage qui nous est échu par le testament que le Fils de Dieu fit en notre faveur la veille de sa mort, pour nous laisser un gage de sa présence. Or, cet héritage n'appartient proprement qu'aux enfans ; et de là vient qu'en demandant à Dieu ce pain céleste, nous l'appelons notre Père. Étant donc tous héritiers d'un même père, tous nourris d'un même pain, et tous mangeant à la même ta-

ble, ne devons-nous pas nous traiter tous mutuellement comme frères ? S'il est véritable que nous le sommes par la divine alliance que nous contractons au Sacrement, quelle apparence de vivre comme des étrangers, et même comme des ennemis ? Ne faut-il pas renoncer à cette qualité, et nous exposer à encourir la disgrâce de notre Père, si nous n'avons que de la froideur et de la haine pour nos frères ? Pesez ces paroles foudroyantes de saint Augustin : « Quiconque ne bannit de son cœur tous les sentimens contraires à la paix en s'approchant de l'autel, au lieu d'y recevoir la vie, y trouve une mort funeste. Le Père éternel le désavoue, le Fils le déshérite, le Saint-Esprit le rejette comme un membre pourri et retranché du corps de Jésus-Christ. »

TROISIÈME POINT.

Considérez que le grand dessein de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement, en nous donnant sa chair pour notre nourriture, est de nous faire tous membres d'un même corps, animés d'un même esprit. « Nous ne sommes, dit l'Apôtre, qu'un seul pain et un seul corps, nous tous qui participons à un même pain. » Le pain que nous recevons à la sainte Table, est un pain que nous mangeons, et qui nous mange : la manducation est réciproque. Nous le mangeons, il est donc notre pain. Il nous mange, nous sommes donc le pain de Jésus-Christ. S'il est notre pain, en le prenant, il ne faut pas le déchirer. Si vous pensez le loger dans votre sein, et en bannir votre prochain qui est un de ses membres, vous ne le mangez pas, vous le déchirez et démembrez. Ce n'est pas assez de le manger, il le faut incorporer. Qu'est-ce que la communion ? C'est un banquet sacré, dit un évêque de Paris, où nous incorporons Dieu même à notre cœur par le feu de la charité, comme nous incorporons l'aliment à notre substance par la chaleur naturelle. Si donc le feu de la charité, qui doit animer notre cœur, y est éteint, ce

divin aliment ne nous profitera point. Les morts ne profitent point de la nourriture qu'on leur donne; elle se peut corrompre dans leur estomac, mais elle ne les peut nourrir. Or, si vous n'avez la charité du prochain, vous êtes morts ; par conséquent le pain céleste ne vous peut profiter ; bien loin de vous profiter, il vous cause une seconde mort encore plus funeste que la première.

D'ailleurs, si nous sommes le pain de Jésus-Christ, en nous prenant il fait deux choses : il nous mange, et il nous transforme en soi. La manducation présuppose que nous soyons un même pain : la transformation fait que nous sommes un même pain, la transformation fait que nous sommes un même corps. « Un même pain. » Voilà ce que nous devons être avant la communion, un même pain par l'union que nous devons avoir avec le prochain. « Un même corps. » Voilà ce que nous devons être après la communion. « Un même pain. » Apprenez, du pain que Jésus-Christ vous donne, quel est celui qu'il demande de vous. Le pain qu'il vous donne, est le pain des anges : vivez donc de la vie des anges, et non pas des malins esprits, qui ne vivent que de discorde. C'est le pain de Dieu, le pain du ciel : vivez donc comme les saints dans le ciel, et non pas comme les reprouvés dans les enfers, où il n'y a que divisions et que désordres.

« Un même corps. » Apprenez de l'union mutuelle qui est entre les membres du corps, celle que vous devez avoir avec vos frères. Les membres s'entr'aident les uns les autres, et ressentent mutuellement leurs déplaisirs. Dieu demande de vous la même sympathie et la même tendresse pour le prochain ; le sacrement d'amour vous y oblige ; que la dureté de votre cœur ne vous rende pas insensible.

Les membres ne sont pas tous égaux; mais leur inégalité n'empêche pas leur union. La tête, pour être élevée au-dessus de tout le corps, ne laisse pas de s'abaisser jusqu'aux pieds, pour remédier au mal qu'ils endurent. La langue est renfermée dans la bouche; mais

elle ne laisse pas de crier, si l'on touche à la moindre partie du corps. Et vous, pour être grand et élevé en honneur, ne pensez pas être dispensé de visiter les pauvres, et de compatir à leur misère. Le Sacrement vous unit tous ensemble : que votre orgueil ne vous sépare pas.

Enfin l'on n'a jamais vu les membres d'un même corps se bander les uns contre les autres, quoiqu'ils soient d'un tempérament fort différent, si ce n'est dans les malades frénétiques et furieux. La main s'expose pour la tête, la langue se plaint pour la main : mais que la main se bande contre la tête, ou la tête contre le corps, c'est un prodige sans exemple. Pourquoi donc tant de divisions entre nous, si nous sommes tous membres d'un même corps? Où est l'effet du Sacrement? Où est la force du sang de Jésus-Christ? O Sacrement de piété ! ô signe d'unité! ô lien de charité! où êtes-vous aujourd'hui ? L'amour-propre a divisé tous les cœurs. Il y a aussi peu de charité parmi nous, que s'il n'y avait point de Sacrement.

VINGT-HUITIÈME MÉDITATION.

De l'amour que la très-sainte âme de Jésus-Christ nous témoigne dans ce Mystère.

Sciens Jesus quia venit hora ejus, ut transeat ex hoc mundo ad Patrem, cùm dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.

Jésus sachant que son heure était venue pour passer de ce monde à son Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. JOAN. 13. 1.

REMARQUE.

Les interprètes expliquent diversement ces mots : « Il les aima jusqu'à la fin. » 1.° Jusqu'à la fin, c'est-à-dire, constamment jusqu'à la mort, jusqu'à la fin de sa vie. 2.° Jusqu'à la fin, c'est-à-dire, jusqu'à l'excès, jusqu'à épuiser sa libéralité, sa puissance et sa sagesse, pour leur témoigner son amour. 3.° Jusqu'à la fin, c'est-à-dire, jusqu'au dernier point où le plus ardent amour peut aller. Car, en effet, il ne pouvait nous donner de plus sensibles preuves de son amour, qu'en nous laissant par testament son corps et son sang avant que de mourir. Nous en choisirons quelques-unes des plus considérables, qui feront le sujet de cette Méditation.

PREMIER POINT.

Considérez que l'excès de l'amour qu'il nous porte, épuise sa libéralité dans ce mystère, et oblige sa magnificence à faire en notre faveur des profusions infinies de tous ses mérites, de toutes ses grâces, de toutes ses richesses, et même de toute sa personne et de sa propre vie. Pourquoi est-ce que je cherche un ami? pour avoir quelqu'un pour qui je puisse donner ma vie;

pour avoir quelqu'un que je puisse accompagner dans son exil, et pour qui je m'expose moi-même en m'opposant à sa mort. Les hommes ont assez de lumière pour voir la beauté et la justice de cette loi d'amour : mais il n'y a que Jésus-Christ qui ait assez de fidélité pour la garder. Il ne s'est pas contenté de mourir une fois pour nous, il a trouvé le moyen de s'immoler une infinité de fois pour notre salut. Il s'est fait un holocauste perpétuel, se consumant tous les jours lui-même, et employant pour cet effet toutes les flammes de la charité. O libéralité inouïe! ô don inestimable! ô don qui surpasse la plénitude de tous les dons! O mes frères, dit Avitus, soyons fidèles à reconnaître l'héritage que nous avons acquis. C'est le même que Jésus-Christ a laissé par testament à ses Apôtres. Il n'en a rien diminué : il nous a également partagés en ce point. Les autres laissent leurs biens à leurs héritiers, et Jésus-Christ se donne lui-même sans aucune réserve.

SECOND POINT.

Considérez que l'excès de l'amour qu'il nous porte, épuise sa puissance dans ce mystère, et l'oblige à passer par-dessus toutes les lois de la nature, pour faire un abrégé de tous les miracles de la grâce. Miracle dans la substance; car il détruit la substance du pain et du vin, pour substituer son corps en leur place. Miracle dans la quantité ; car un corps devrait avoir de l'étendue, et celui de Jésus-Christ n'en a point sous les espèces. Miracle dans la qualité; car un corps devrait être sensible et palpable, et néanmoins celui de Jésus-Christ est invisible, et ne tombe point sous les sens. Miracle dans l'action; car, d'un côté, la parole d'un homme donne à Dieu même une manière d'être toute nouvelle, pour en faire sa nourriture; et de l'autre, au lieu de changer cet aliment en sa substance, c'est l'aliment qui le transforme en soi, et lui fait prendre ses qualités. Miracle dans la passion; car nous voyons ici un prisonnier libre, un mort vivant, un impassible

qui souffre, un corps qui est mis à part, et qui n'est point séparé du sang; qui est ressuscité, et néanmoins enseveli; qui est mangé, et qui n'est point consommé; qui est consommé, et qui n'est point détruit. Miracle dans le mouvement local; car en même temps on le met en plusieurs lieux; on l'élève et on le baisse; on le porte à droite et à gauche, à l'Orient et à l'Occident tout ensemble. Miracle dans la situation; car il a les yeux au même lieu que le cœur, et le cœur au même lieu que la tête, et la tête au même lieu que les pieds: toutes les parties de ce corps adorable sont ensemble, et ne souffrent néanmoins aucune confusion. Miracle dans tous les accidens du pain et du vin : car ils sont détachés de leur sujet, et n'ont point d'autre support que la main toute-puissante du Fils de Dieu, qui les soutient.

Qui a jamais vu tant de prodiges tout à la fois! O qu'il est vrai que l'amour divin ne vit que d'excès! Il n'a point de bornes dans ses saillies, non plus qu'il ne peut souffrir d'obstacles dans ses desseins. Il ne se contente pas de faire violence à la créature, pour satisfaire à ses inclinations, il fait effort sur le créateur, et il emploie le pouvoir de Dieu contre lui-même. S'il n'était question que de faire des miracles par-dessus les lois de la nature, ce ne serait qu'un jeu de sa puissance : mais quand je fais réflexion sur l'indignité du lieu où il veut faire sa résidence, il me semble que ce n'est pas seulement la nature qui se trouve intéressée dans les faveurs qu'il fait à l'homme, mais encore sa propre grandeur. Car quelle apparence qu'une si haute majesté, qui fait trembler les colonnes du ciel, puisse se résoudre à loger dans une prison aussi étroite qu'est celle où il renferme tout ce qu'il y a de plus auguste dans l'adorable Trinité? En vérité, quand je considère que celui qui remplit le ciel et la terre de son immensité, est caché sous la rondeur de l'hostie, et revêtu de faibles accidens au lieu de la pourpre royale, je suis saisi d'une sainte horreur, et je ne puis m'empêcher de lui dire : O céleste Adam, où êtes-vous?

et qui vous a mis en cet état? Un Dieu dans un tabernacle de bois tout vermoulu! un Dieu dans un ciboire de plomb ou d'étain! un Dieu sous un pavillon tout déchiré! Est-ce donc là cet adorable époux qui devait mettre son trône dans le globe du soleil? Est-ce là cette sagesse incarnée, dont le palais devait être si superbe et si magnifique? Et le voilà réduit à un atome, et couvert d'un pauvre rideau. O mystique Jonas! qui vous a jeté dans le ventre de la baleine? Aimable Joseph, qui vous a mis dans la citerne? O Fils de l'homme, qui vous a fait descendre dans la fournaise de Babylone?

TROISIÈME POINT.

Considérez que l'amour extrême de Jésus-Christ envers nous épuise sa bonté, quoiqu'elle soit infinie, et l'oblige à oublier ses intérêts et à souffrir tous les outrages que l'ingratitude et la malice peuvent inventer, afin de pourvoir à nos besoins et de remédier à nos misères. Que mon fils me tue, disait cette dame romaine, pourvu qu'il règne. C'était une dame passionnée, qui avait un désir si violent d'élever son fils à l'empire, qu'elle ne considérait pas s'il en aurait de la reconnaissance. Mais le Fils de Dieu va encore au-delà de l'amour maternel, pour nous élever au royaume des cieux. Il n'aime pas seulement des enfans ingrats, ce que font les mères; mais des ennemis outrageux, qui sont complices de sa mort, et coupables de la profanation de son corps et de son sang. Il ne se dépouille pas seulement de ses biens pour les donner à des enfans prodigues; il se met sous la dent des tigres, qui le déchirent: et tant sans faut qu'il se laisse vaincre par leur méchanceté, qu'au contraire il prend souvent occasion de redoubler ses bienfaits, pour satisfaire au moins à sa bonté, s'il ne peut triompher de leur malice. Vraiment c'est aimer sans intérêt, et s'oublier soi-même pour faire du bien à qui ne le mérite pas. S'il aimait pour le profit, il n'inviterait pas les pauvres à

sa table ; s'il aimait pour le plaisir, il n'y admettrait pas les misérables ; et s'il aimait pour l'honneur, il n'y souffrirait pas des scélérats et des profanateurs du plus saint de tous les mystères qui regardent le culte et le service de Dieu.

Encore si les personnes parmi lesquelles il demeure, avaient quelques charmes et quelques attraits : mais de quitter la compagnie des anges, pour caresser les pécheurs, et se faire le compagnon des autruches et des dragons, pour me servir des termes de l'Écriture-Sainte, n'est-ce pas un excès d'amour qui passe tout ce qu'on peut dire ou penser ? S'il se trouvait un grand monarque, qui envoyât tous les jours un plat de sa table, par son propre fils, à quelque pauvre de l'hôpital en particulier, ne dirait-on pas avec raison qu'il aurait beaucoup d'affection pour lui ? Mais s'il y allait lui-même en personne, et si, non content d'une simple visite, il quittait sa cour pour demeurer toujours avec cet homme, ne serait-ce pas une chose fort extraordinaire ? Mais si, au lieu de lui servir les viandes les plus délicates, il lui donnait sa propre chair, cela est inouï. Et toutefois vous l'avez fait, ô mon divin Sauveur, et vous nous avez donné votre corps pour notre nourriture, et votre sang pour notre breuvage. Vous descendez tous les jours dans ce grand hôpital du monde pour visiter de pauvres malades, et vous n'avez point d'horreur d'entrer dans la bouche des lépreux, et, ce qui est incomparablement plus indigne de la sainteté de votre divine personne, dans les entrailles des pécheurs où vous n'êtes reçu que parmi les démons, qui sont vos ennemis mortels.

Sagesse incompréhensible, il paraît bien que l'amour vous ferme les yeux en vous ouvrant le cœur ; car, en prenant la résolution de demeurer avec vous, il semble que vous ne prévoyez pas les déplaisirs que vous en devez recevoir. Souffrez, s'il vous plaît, que je vous fasse cette demande : Savez-vous bien que, nonobstant toutes vos défenses, plusieurs s'approcheront

indignement de votre table; que mille fourbes, mille adultères, mille voleurs, couvriront leurs crimes du voile du Sacrement? Je le sais. Savez-vous bien que les libertins feront un jeu de vos mystères; les hérétiques, un scandale; les Juifs, un sujet d'exécration? Je le sais. Savez-vous bien que les Donatistes en Afrique vous jetteront aux chiens, que les Calvinistes en France vous fouleront aux pieds; et que les sorciers, j'ai horreur de le dire, se serviront de l'hostie pour faire leurs sortiléges, et pour mettre votre précieux corps entre les mains des démons? Oui, je le sais: doutez-vous de ma prévoyance? J'ai vu tout cela dans mon éternité. Mais sachez que j'ai tant d'amour pour mes élus, que, quand il n'y aurait qu'une seule âme à sauver, je l'attendrais ici jusqu'à la fin des siècles, et je souffrirais pour l'amour d'elle tous les mépris et les injures des pécheurs?

Je confesse, mon Dieu, que vous avez des bontés infinies, et que nous ne mériterons pas de vivre, si nous ne consacrons tous les momens de notre vie à votre amour. O mon Seigneur Jésus-Christ, soleil qui répandez partout les rayons de votre amour, que celui-là est insensé, qui n'aime que soi-même, et qui n'a point d'amour pour vous!

CINQUIÈME SEPTÉNAIRE.

DES PERFECTIONS DE LA DIVINITÉ QUI RELUISENT DANS LA DIVINE EUCHARISTIE.

VINGT-NEUVIÈME MÉDITATION.

Le feu de la divinité caché dans le très-saint Sacrement.

Volavit ad me unus de Seraphim, et in manu ejus calculus quem forcipe tulerat, de Altari.

Un des Séraphins vola vers moi, tenant en sa main un charbon ardent qu'il avait pris à l'Autel avec des pincettes. Is. 6.6.

REMARQUE

Saint Basile et saint Cyrille disent que le charbon ardent que l'Ange porta sur les lèvres du prophète Isaïe, était la figure de Jésus-Christ, parce que, comme le charbon est uni au feu qui le pénètre et le rend éclatant, de même l'humanité du Fils de Dieu est unie à la divinité, qui est un feu consumant, selon l'Écriture. Saint Justin et saint Jean Damascène ajoutent que c'est une figure de la divine Eucharistie. Isaïe vit un charbon, dit saint Jean Damascène. Or le charbon n'est pas un simple bois, mais un bois uni au feu; de même le pain de la communion n'est pas un simple pain, mais un pain uni à la divinité. Suivant le sentiment de ces grands saints, arrêtez-vous aux considérations suivantes.

PREMIER POINT.

Considérez, en premier lieu, que lorsque nous re-

cevons le pain céleste de la main du prêtre, c'est un feu divin qui entre dans notre bouche, afin que le feu du fervent désir qui nous est inspiré par la chaleur que ce charbon mystique allume en nous de plus en plus, brûle et détruise nos péchés, qu'il éclaire nos cœurs; et que, par la participation de ce feu divin, nous soyons embrasés des flammes de la plus pure charité, et transformés parfaitement en Dieu. Voilà quatre effets considérables du feu de la divinité, caché dans l'adorable Eucharistie. Il purifie, il illumine, il échauffe, il nous transforme en lui : de légers et volages, il nous rend fermes et constans dans la vertu; de lâches, forts et courageux; de terrestres, tout célestes, tout spirituels et divins. C'est le grand dessein du Fils de Dieu, qui nous a donné son corps et son sang comme un charbon de feu, pour nous servir de nourriture et de breuvage; afin que celui qui le mange et le boit, devienne un homme tout divin, c'est-à-dire, qu'il ait des pensées toutes divines, des affections divines, un cœur divin, une âme divine, un corps divin qui porte Dieu, qui le glorifie, et qui soit parfaitement assujetti à son esprit. « Glorifiez et portez Dieu dans votre corps. »

SECOND POINT.

Considérez, en second lieu, que le prêtre qui prend ce feu céleste sur l'autel, afin de le distribuer aux fidèles, doit être un Séraphin en pureté, en zèle et en ferveur; même, s'il était possible, il les devrait surpasser en amour, comme il les surpasse en pouvoir. Car, comme dit saint Augustin, notre Seigneur a donné à ses Apôtres, et par la suite à ses ministres qui leur succèdent au sacerdoce, un pouvoir sur la nature, pour la guérir; sur les démons, pour les défaire; sur la mort, pour la mépriser, et par-dessus les anges mêmes, pour consacrer son précieux corps. Tel était saint Paul, ce grand apôtre de Jésus-Christ triomphant et glorieux. C'était un citoyen du ciel, un ange terrestre, un homme céleste et divin, comme dit saint Chrysostome.

Car, comme le fer qu'on met dans la fournaise devient tout feu, de même saint Paul, embrasé du feu de la charité, était devenu tout feu et tout amour.

Tels doivent être tous ceux qui servent à l'autel, et dont l'office est d'entretenir ce feu du ciel avec tant de soin qu'il brûle jour et nuit, sans jamais s'éteindre. Ils doivent souvent s'appliquer ce que le prophète Isaïe disait aux prêtres de l'ancienne loi, qui immolaient les victimes sur l'autel des holocaustes : Qui de vous pourra demeurer auprès du feu qui dévore les holocaustes? Qui de vous sera digne d'entretenir ce feu perpétuel, qui ne doit jamais s'éteindre? Ce sera celui qui marche dans les voies de la justice, et qui ne s'éloigne jamais de la vérité.

ORAISON DE SAINT AMBROISE.

O Seigneur Jésus! apprenez à votre serviteur, que vous avez daigné appeler, entre vos autres dons, à la dignité même sacerdotale, sans aucun mérite de ma part, mais par le seul mouvement de votre miséricorde; apprenez-moi, je vous prie, à traiter un si grand mystère avec la révérence et l'honneur, la dévotion et la crainte que le devoir et la bienséance requièrent.

TROISIÈME POINT.

Considérez que les fidèles doivent s'approcher du très-saint-Sacrement, comme l'on approche du feu, non pas pour se brûler, mais pour se réchauffer et pour se défaire du froid. Ceux qui s'approchent de Dieu avec témérité, sans révérence, sans retenue et sans modestie, s'exposent au danger de périr; car notre Dieu est un feu dévorant, qui consume ces téméraires qui perdent le respect en sa présence. Ceux qui s'en éloignent trop, sous quelque prétexte que ce soit, courent risque de perdre la charité, et de se refroidir dans l'exercice de la vertu. Mais ceux qui y viennent avec de saintes dispositions, avec foi, avec humilité, avec application, s'en retournent pleins d'une sainte ferveur,

ou, pour le moins, avec une résolution de s'attacher inviolablement au service de Dieu. Allons-y donc dans cet esprit, afin d'en revenir comme des lions qui ne respirent que le feu et la flamme, et de nous rendre terribles et redoutables aux démons (1).

TRENTIÈME MÉDITATION.

De la puissance de Dieu qui paraît dans ce Mystère.

Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus, escam dedit timentibus se.

Le Seigneur, qui est bon et miséricordieux, a fait un abrégé de ses merveilles pour en conserver la mémoire, il a donné à ceux qui le craignent une excellente nourriture. Ps. 100. 4.

PREMIER POINT.

Considérez que le Saint-Sacrement est le plus grand de tous les miracles, pour trois raisons.

La première, parce que les autres sont faits sur la créature par la puissance du créateur; mais celui-ci est fait par la créature sur le Créateur même. Car, comme dit l'auteur du sermon de la Cène du Seigneur, qu'on attribue à saint Cyprien : Le pain que notre Seigneur donnait à ses disciples fut fait chair par la toute-puissance du Verbe, non en changeant de figure, mais en changeant de nature. Or en même temps qu'il fit ce grand miracle, il donna à ses apôtres le pouvoir de faire de même, de mettre son propre corps sous les espèces du pain, en leur disant : « Faites ceci en mémoire de moi. » Pouvoir le plus admirable qui ait jamais été donné à l'homme.

La seconde raison est, parce que ce miracle est un parfait raccourci de toutes les merveilles que le Fils de Dieu a faites durant sa vie, et dont il voulait consacrer

(1) *S. Chrysost. hom. 45. in Joan.*

la mémoire, en établissant le Sacrement de son corps, et s'enfermant lui-même dans son ouvrage.

La troisième, parce que les autres dons que Dieu fait à l'homme, lui coûtent presque toujours quelque chose. Tantôt il y a de la dépense à faire qui l'appauvrit, tantôt il y a du travail qui l'incommode, tantôt il y a de la contradiction qui lui est un sujet de peine. Mais le pouvoir que Dieu lui donne de faire ce grand miracle est sans dépense, sans travail, sans résistance, et ne lui coûte que trois paroles : « Ceci est mon corps. » O merveille incompréhensible ! dit saint Chrysostome. Ceux qui habitent sur la terre, et qui sont dans le plus bas élément du monde, ont la commission de dispenser les trésors du ciel, et ils ont le privilége de posséder le pouvoir que Dieu n'a point voulu donner aux anges ni aux Archanges. O prêtre ! qui avez l'honneur de faire ce grand miracle, écoutez ce que dit Isaïe au souverain Pontife, quoique dans une autre occasion : Qui êtes-vous ici à l'autel ? Un homme pécheur, un petit ver, un néant, moins qu'un néant. Et néanmoins quelle figure y faites-vous ? Celle de Jésus-Christ, que vous faites descendre du ciel pour l'immoler à son Père éternel; celle de Dieu, qui vous a revêtu de son pouvoir. Vous êtes comme rien, de vous-même; comme Dieu, par sa grâce et par sa faveur.

SECOND POINT.

Considérez que le très-saint Sacrement est une œuvre plus admirable que la création; et que la parole de Dieu fait mieux paraître sa force dans la consécration du corps de Jésus-Christ, que dans la production et dans la conservation de l'univers.

1.° La parole de Dieu montre sa force dans la création, en donnant l'être à la créature, qui ne l'avait point auparavant; et faisant que les prairies se couvrent de fleurs, que les plantes se chargent de fruits, et que les animaux se multiplient; mais la parole de la consécration montre sa force, en donnant un être nouveau

au Fils de Dieu par une opération mystique et divine, et faisant que la terre se peuple de saints, et que le ciel se remplit de bienheureux.

2.° La parole de Dieu montre sa force en conservant toutes les choses créées, et les maintenant dans la possession de leur être; mais la parole de la consécration fait subsister toute l'Église triomphante, souffrante et militante. « Sion est notre forteresse, et le Sauveur lui servira de muraille et de rempart (1). »

3.° La parole de Dieu montre sa force dans la création, en ramassant toutes les créatures dans l'homme; mais la parole de la consécration ramasse toutes les grâces dans leur source, toutes les vertus dans leur principe, toutes les paroles écrites et révélées dans le Verbe incarné, qui en est l'original. « Le Seigneur, qui est miséricordieux et rempli de bonté, a éternisé la mémoire de ses merveilles; il a donné une nourriture convenable à ceux qui le craignent (2). »

TROISIÈME POINT.

Considérez que le très-saint Sacrement est une œuvre admirable de la toute-puissance de Dieu, qui ajoute quelque chose à l'incarnation, et qui lui donne plus d'étendue.

Dans l'incarnation, Dieu s'unit à un seul homme; mais dans la communion, il s'unit à tous ceux qui le reçoivent.

L'incarnation ne s'est faite qu'une fois; mais la transsubstantiation se renouvelle tous les jours, autant de fois qu'il y a de prêtres qui consacrent.

L'incarnation ne s'est faite qu'en un seul lieu; mais la transsubstantiation se fait en toutes les parties du monde.

Dans l'incarnation, c'est le Fils de Dieu qui agit et qui emploie sa toute-puissance pour se faire homme; mais dans la transsubstantiation, c'est le Fils de

(1) *Is.* 26. — (2) *Ps.* 110.

l'homme qui agit, et qui emploie la toute-puissance divine pour nous faire des dieux.

Après cela, ne faut-il pas dire comme David : « Seigneur, je vous bénirai de tout mon cœur dans l'assemblée et dans la congrégation des justes ? » Il faut confesser que les ouvrages du Seigneur sont grands, parce qu'ils répondent parfaitement à l'idée et au dessein d'un ouvrier infiniment sage, infiniment bon, infiniment puissant, à qui toutes choses rendent une parfaite obéissance, et qui fait d'un seul mot tout ce qu'il veut. Mais la merveille des merveilles, c'est de le voir obéir lui-même à un homme qui consacre son corps et son sang pour en faire sa nourriture. O prodige ineffable et incompréhensible ! Où trouver une langue qui puisse expliquer cette merveille, un entendement qui la conçoive, un esprit qui la pénètre ? Qui n'admirerait la magnificence et la gloire du Fils de Dieu, qui a donné un si grand pouvoir aux hommes ?

TRENTE-UNIÈME MÉDITATION.

De la sagesse de Dieu qui reluit dans le très-saint Sacrement.

Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris, et dicetis in die illâ : Confitemini Domino, et invocate nomen ejus ; notas facite in populis adinventiones ejus.

Vous puiserez les eaux avec joie des fontaines du Sauveur, et vous direz en ce jour-là : Louez le Seigneur, et invoquez son nom ; faites connaître ses intentions aux peuples, et les secrets de sa sagesse. Is. 12. 3.

PREMIER POINT.

Considérez l'admirable invention de la sagesse de Dieu, qui a trouvé le moyen de demeurer dans le

monde en le quittant, de s'unir à nous en se séparant de nous, et de nous laisser son corps et son sang sur la terre en les portant dans le ciel. Lorsqu'Élie fut enlevé dans un chariot de feu, il laissa tomber son manteau, qu'il donna à Élisée comme un précieux héritage. Alors, dit saint Chrysostome, il y avait comme un double Élie; car Élie était en haut, et Élisée, qui devint un autre Élie, était en bas. Mais ce que nous recevons dans le Saint-Sacrement est bien plus précieux. Car Élie ne laissa que son manteau à son disciple; mais le Fils de Dieu, montant au ciel, nous laissa sa propre chair. Élie se dépouilla de son vêtement; mais Jésus-Christ nous laissa tellement son corps, qu'en nous le laissant il le retint et l'emporta avec lui. Artifice merveilleux que sa sagesse inventa pour obéir à son Père, qui l'appelait à soi, et satisfaire à son amour en même temps, en demeurant avec nous. O Seigneur, faites-moi la grâce que je vous puisse imiter; et que, répondant de toutes mes forces à l'excès de votre amour, je me donne tout à vous par obéissance, et tout à mon prochain par charité et par miséricorde.

SECOND POINT.

Considérez que, dans l'incarnation, le Fils de Dieu, par un merveilleux secret de sa sagesse, trouva le moyen de rendre l'invisible visible, en se couvrant de notre humanité, pour traiter familièrement avec nous; mais dans le Saint-Sacrement, par une invention qui n'est pas moins merveilleuse, il rend le visible invisible, en couvrant son humanité sainte des apparences du pain pour nous nourrir de sa chair et de son sang. Dans le mystère de l'incarnation, il se cache pour se faire voir; et dans la divine Eucharistie, il se cache pour se faire manger. Là, il fit voir la douceur de sa divinité; ici, il nous fait goûter la douceur de son humanité. Tâchez d'en être reconnaissant, et trouvez le moyen de lui rendre le réciproque, en cachant toutes vos vertus sous le voile de l'humilité et de la pénitence,

afin de vous donner à lui comme une nourriture qui soit agréable à son goût. Car, comme dit saint Ambroise, le Verbe divin se repaît des vertus de l'âme, toutes les fois qu'il la trouve soumise à ses volontés, et remplie du suc de la dévotion. Alors il en vient cueillir les fruits, et les goûter avec plaisir. « Venez, mon bien-aimé, venez dans votre jardin; » aimable Époux de mon âme, « goûtez la douceur des fruits » que votre grâce y a produits. Prenez tout, tout est à vous. Puisque vous voulez bien être tout à moi, ne dois-je pas être tout à vous?

TROISIÈME POINT.

Considérez les admirables inventions que la Sagesse incarnée a trouvées pour nous préparer cette céleste nourriture de son corps et de son sang, et pour nous en faciliter l'usage. S'il nous l'eût donnée à découvert, la vue nous en eût fait concevoir de l'horreur : il a trouvé moyen de la couvrir sous les espèces du pain et du vin, dont l'usage nous est familier; et, sans tromper nos sens, en leur laissant tout ce qu'ils sont capables de voir, il a donné un admirable emploi à notre esprit, qui découvre par la foi, et qui goûte par l'amour tout ce qu'il y a de plus délicieux dans la Divinité.

S'il nous eût donné cette divine viande sous quelque matière rare et précieuse, plusieurs eussent craint la dépense; et s'il nous eût obligés de l'aller chercher bien loin, plusieurs eussent appréhendé la peine : mais il a trouvé moyen de l'exposer en tous lieux et de la couvrir sous les espèces d'une chose fort commune, afin que tous les hommes en pussent également jouir, et qu'il leur pût dire en les conviant à son festin : Venez tous librement à ma table, tout est prêt, rien ne vous manquera : vous trouverez tout ce que vous pouvez souhaiter, sans qu'il vous en coûte rien que le désir. Le prix de cette table c'est la faim; et cette coupe, qui enivre les âmes du vin céleste de la charité, ne

s'achète que par la sobriété et par la soif des divins mystères. « Mon Dieu, c'est dans Sion qu'on vous doit louer, » parce que c'est là que vous avez institué le Sacrement de votre corps. « Vous avez visité la terre, et vous l'avez abreuvée, vous l'avez comblée de richesses. Le fleuve de Dieu est rempli d'eau : vous avez préparé leur nourriture. » Ils n'ont pas besoin de la chercher ; ils la trouvent partout, « parce que vous l'avez ainsi préparée. » Que ne suis-je aussi toujours prêt à vous servir partout et en tous lieux, sans vous donner la peine de me chercher !

TRENTE-DEUXIÈME MÉDITATION.

De la miséricorde de Dieu qui paraît dans ce Mystère.

Suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui.

O Dieu ! nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple. Ps. 47. 8.

REMARQUE.

On peut expliquer cette miséricorde, dont parle le Prophète-Roi, en deux manières. La première regarde l'incarnation du Verbe, et son entrée dans le temple de Jérusalem. La seconde regarde le très-saint Sacrement, qui est le trône de la miséricorde que Dieu a établi dans son Église. Nous la considérons ici en tant qu'elle paraît dans la divine Eucharistie.

PREMIER POINT.

Le très-saint Sacrement est dans l'Église de Dieu comme une source inépuisable de miséricorde qui s'étend partout. « Seigneur, disait David, votre miséricorde est dans le ciel : » mais nous pouvons dire maintenant qu'elle en est descendue et qu'elle s'est entière-

ment répandue sur la terre. La justice divine ne tombe, pour ainsi dire, que par gouttes du ciel, parce qu'elle se réserve à venger nos crimes en l'autre vie. Mais la miséricorde se répand comme un grand fleuve qui nous suit partout durant tout le cours de notre vie, comme l'eau que Moïse fit sortir du rocher, suivait les Israélites dans le désert. « Moïse fendit la pierre dans le désert, et il leur donna à boire comme au milieu des abîmes d'eau. Il fit sortir des eaux de la pierre, et il fit courir ces eaux comme des rivières. » C'était une figure de l'abondance des grâces que la miséricorde divine fait couler de l'Eucharistie, comme d'une source d'eau vive, où tous les enfans de l'Église peuvent puiser. « Ils buvaient de l'eau de la pierre spirituelle qui les suivait; et cette pierre, c'était Jésus-Christ. » L'eau qui sortit de la pierre du désert, suivit miraculeusement les enfans d'Israël jusqu'à la fin de leur voyage; et la grâce du Sacrement, qui sort des plaies de Jésus-Christ comme un effet de sa miséricorde, nous accompagne et nous suit jusqu'à la mort. « Votre miséricorde m'accompagnera tous les jours de ma vie, afin que j'habite éternellement dans la maison du Seigneur. »

Mon Dieu et mon Sauveur, vous m'êtes tout dans votre Sacrement, et je puis, à juste titre, vous appeler ma gloire, mon salut, ma protection, mon trésor et mes richesses : mais il me semble que je comprends tout en disant que vous êtes ma miséricorde. Car c'est en cette qualité que vous remédiez à toutes mes misères, et que vous pourvoyez à tous mes besoins. Que les autres mettent leur bonheur où ils voudront, pour moi j'ai mis mon espérance au Seigneur. Je ne puis penser à votre miséricorde, et à la bonté que vous me témoignez en vous donnant vous-même à moi, qu'avec des transports de joie et d'allégresse

SECOND POINT.

La miséricorde du Fils de Dieu paraît singulièrement dans ce mystère; parce que, comme dit le concile de

Trente, il l'a institué afin de nous appliquer la vertu du sacrifice de la croix pour la rémission de nos péchés, parce qu'il fait, par le moyen du sacrifice de l'autel, que nous obtenons miséricorde, et que nous trouvons, au besoin, le secours de sa grâce, lorsqu'elle nous est plus nécessaire. Ajoutez à cela, qu'il est lui-même dans cet auguste Sacrement, afin que nous puissions recourir à lui en toutes nos nécessités et en toutes nos afflictions. Il fait un prodigieux nombre de miracles pour s'y tenir, et il ne s'y tient que pour nous secourir et pour nous faire du bien. Son corps, dit saint Bonaventure, est la médecine des malades et le viatique des voyageurs. Il fortifie les faibles, il réjouit ceux qui sont saints; il guérit la langueur des uns, et il conserve la santé des autres. Il fait que l'homme reçoit la correction avec plus de douceur, et qu'il porte le travail avec plus de patience. Il le rend plus ardent dans l'amour, plus sage pour prendre ses précautions, plus prompt à l'obéissance, et plus dévot pour rendre à Dieu les témoignages de sa reconnaissance. Approchez-vous donc des divins mystères avec une vive foi, une pénitence sérieuse et efficace, et une conscience pure; et vous obtiendrez par ce moyen votre sanctification. Dans cette disposition, que le souvenir de vos péchés passés ne vous empêche point de vous présenter à la communion; parce que l'Eucharistie, comme dit Rupert, est le grand Sacrement de la miséricorde.

TROISIÈME POINT.

Le très-saint Sacrement n'est pas seulement un moyen utile pour attirer la miséricorde de Dieu, mais encore nécessaire. Nous avons tous besoin de la miséricorde de Dieu, dit saint Bernard, parce que nous sommes tous pécheurs. Par conséquent, nous avons besoin de Jésus-Christ, car c'est lui qui nous a apporté la miséricorde du ciel, selon laquelle il nous a sauvés. C'est lui-même qui en est la source et qui la répand sur tous les hommes. C'est une source qui coule toujours

et qui ne s'épuisera jamais : source de sagesse, source de grâce, source de dévotion et de ferveur; mais, surtout, source de miséricorde. Jésus-Christ est la fontaine où nous lavons les taches de notre âme, selon qu'il est écrit : « Il nous a aimés, et il nous a purifiés de nos péchés. » Puis donc que personne n'est exempt de tache, la source de miséricorde est nécessaire à tous, et tous y doivent courir, de quelque état qu'ils soient, et comme Job, et comme Daniel, et comme Noé. Or, où trouverons-nous Jésus-Christ sur la terre, sinon dans le Saint-Sacrement, où il se rend présent en personne par la compassion qu'il a de nos misères, pour exercer envers nous les œuvres de miséricorde, et nous apprendre, à son exemple, à les pratiquer envers les pauvres. Car, comme dit l'Abbé de Celles, la sainte table est remplie des entrailles de la miséricorde. En effet, c'est là que Dieu se donne tout à nous, lui qui est la source de la miséricorde. Quand est-ce que vous vous donnerez tout à son service?

TRENTE-TROISIÈME MÉDITATION.

De l'immensité divine qui paraît dans ce Mystère.

Ab ortu usque ad occasum magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur, et offertur nomini meo oblatio munda, quia magnum est nomen meum in gentibus.

La gloire de mon nom est étendue parmi toutes les nations, depuis l'orient jusqu'à l'occident. Partout l'on sacrifie, et l'on présente une offrande pure à mon honneur, parce que mon nom est en grande vénération parmi les nations. MALACH. 1. 11.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que dans l'ancienne loi il n'était pas permis aux Juifs de sacrifier en autre lieu que dans le ta-

bernacle et dans le temple de Jérusalem, que Dieu avait choisi pour sa maison et pour le lieu destiné aux sacrifices. Que s'il se trouve dans l'Écriture que quelques grands amis de Dieu aient sacrifié en d'autres lieux, comme Gédéon dans Ephrata; Manué, dans son champ; Samuel, dans Masphat; David, dans l'aire d'Areüna, et Élie, sur le Mont-Carmel, ce fut sans doute par une dispense particulière, comme il parut par les marques d'approbation qu'ils reçurent du ciel : mais la loi générale obligeait tous les enfans d'Israël de s'assembler seulement dans le temple, pour y offrir leurs sacrifices. C'est pourquoi David compare le temple à la licorne, à cause de sa singularité, parce que c'était le seul temple où il était permis de sacrifier au vrai Dieu. Les saints Pères disent que Dieu avait établi cette loi parmi les Juifs : premièrement, pour les entretenir dans l'union, et leur donner occasion de s'entre-connaître et de se lier d'une sainte amitié dans les assemblées qui se faisaient aux jours de fêtes, où ils se trouvaient tous en même lieu; secondement, pour les retirer de l'idolâtrie, à laquelle ils étaient fort sujets, et pour leur imprimer par l'unité du temple l'unité du souverain Seigneur que tout le monde doit adorer.

Admirez la patience de Dieu, qui de toutes les parties du monde n'avait à soi, pendant tant de siècles, qu'une petite province de l'Asie où il était connu, et d'où il retirait un si léger tribut d'honneur. « Dieu est connu dans la Judée : son nom est grand dans Israel. » Eh! Seigneur, est-ce là toute l'étendue de votre domaine? N'êtes-vous pas le souverain Monarque du monde, de qui toutes les couronnes relèvent, et à qui tous les peuples doivent hommage? « O Dieu, que les peuples vous louent, que tous les peuples vous rendent hommage. » Faites luire sur nous la lumière de votre visage, afin que tous les hommes vous connaissent. Éclairez ceux qui sont dans les ténèbres et dans les ombres de la mort, et conduisez nos pas dans les voies du salut et de la paix.

SECOND POINT.

Considérez le merveilleux avantage que l'Église a sur la Synagogue, en ce qu'elle porte partout Jésus-Christ, et qu'elle a la liberté, non-seulement de lui dresser partout des autels, mais de l'attirer lui-même du ciel, pour le rendre présent partout où elle est. Si bien qu'au lieu que les Juifs venaient chercher Dieu dans un petit coin de la terre, aujourd'hui il semble, pour ainsi dire, que Dieu va chercher les fidèles partout, et qu'il fait de toutes les villes une sainte Jérusalem, et de tout l'univers un temple de Salomon, où ce roi pacifique reçoit nos vœux et nous comble de ses bienfaits. C'est ce qui a donné sujet à saint Ambroise de dire que l'Église n'est pas renfermée dans les bornes du monde, mais qu'elle enferme tout le monde dans son étendue, et que nous y sommes tous réunis en Jésus-Christ : merveille qui ravit le prophète Baruch. « O que la maison de Dieu est grande ! ô que l'étendue de son domaine est vaste ! Il est grand, il est infini, il est très-haut, il est immense. »

TROISIÈME POINT.

Considérez l'état glorieux de Jésus-Christ, qui participe en quelque façon à l'immensité de Dieu ; non qu'il soit absolument en tous lieux, comme les Ubiquistes hérétiques se le sont faussement imaginé, mais parce qu'il est tout en chaque partie de l'hostie, et tout en toute l'hostie, comme Dieu par son immensité est en tout le monde, et tout en chaque partie du monde : et, de plus, il a encore une étendue miraculeuse par la multiplication de sa présence dans toutes les hosties consacrées, qui égale presque celle de l'univers ; puisque, comme dit le prophète Malachie, il n'y a point de nations si éloignées où l'on n'offre le sacrifice de la messe.

Considérez ensuite l'honneur que le Fils de Dieu rend

à son Père, et celui qu'il reçoit lui-même dans cet état; car il y est tout ensemble comme Dieu adorant et adoré. Comme Dieu adorant, il rend hommage à son Père céleste dans tous les lieux de la terre habitable; et comme Dieu adoré, il reçoit lui-même les hommages de tous les peuples qui sont dans l'univers. « Toutes les nations du monde lui rendront leurs adorations, dit le Psalmiste; car c'est au Seigneur qu'il appartient de régner, et il dominera les nations. Tous les riches de la terre mangeront du sacrifice, et l'adoreront; tous les mortels qui descendent en terre, se prosterneront en sa présence. »

Joignez-vous en esprit avec tous les fidèles, désirez d'être présent à tous les sacrifices qui se font dans le monde, et dites avec le Prophète : « Mon âme, bénissez le Seigneur dans toute l'étendue de sa domination. N'oubliez pas les grâces que vous avez reçues de lui. C'est lui qui rachète votre vie de la mort, c'est lui qui vous couronne de miséricorde, et qui remplit tous vos désirs par l'abondance de ses biens. »

TRENTE-QUATRIÈME MÉDITATION.

De l'éternité divine qui paraît dans ce Mystère.

Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam.

Travaillez, non pour avoir la nourriture qui périt, mais la nourriture qui demeure pour la vie éternelle. JOAN. 6. 17.

PREMIER POINT

CONSIDÉREZ que la nourriture que le Fils de Dieu nous donne dans le très-saint Sacrement, n'est point une viande corruptible qui se consume par l'usage. Celui qui prend ce pain de vie ne le rompt point, ne le corrompt point, ne le divise point, en le mangeant. Il le

prend tout entier sous la moindre partie de l'hostie ; et nonobstant qu'il le prenne tout entier, cela n'empêche pas que tous ceux qui le prennent, et qui le prendront jusqu'à la fin du monde, ne le prennent aussi tout entier. Le Fils de Dieu en apporte lui-même la raison. « Travaillez, dit-il, pour avoir, non une viande qui périt, mais une viande qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera. Car le Père éternel lui a imprimé son sceau et son caractère. » Comme s'il voulait dire : Mon Père a imprimé sur moi le caractère de sa divinité par la génération éternelle ; et depuis il a marqué de ce même sceau mon humanité, en faisant de mon corps et de mon âme, par l'union hypostatique et par l'effusion de ses grâces, un vif portrait de ses perfections infinies. Et maintenant je vous promets un sacrement, où, vous donnant ma chair et mon sang pour aliment, je m'unirai à vous et vous incorporerai à moi, afin d'imprimer aussi en vous le caractère de ma divinité et de mon humanité. Ne craignez donc point que cette nourriture vous manque, car elle est immortelle : elle porte le caractère de l'éternité. Je ne vous invite point à des festins que l'art humain prépare, et où l'on ne sert que des viandes corruptibles : je vous donne un aliment bien différent des autres, un aliment divin, un pain immortel ; et qui nourrit vos âmes à l'immortalité. Il ne faut pas craindre qu'il se corrompe. Il ne peut pas vieillir, puisqu'il nous renouvelle de jour en jour. Il est vrai que les espèces dont il se couvre, sont corruptibles ; mais pour lui il est éternel. Après cela, ne devons-nous pas nous attacher inséparablement à Jésus-Christ, qui pourvoit si royalement à notre subsistance ? N'avons-nous pas sujet de lui dire : « Seigneur, à qui irons-nous, sinon à vous ? vous avez les paroles de la vie éternelle. »

SECOND POINT.

Considérez ce que dit saint Thomas, que le sacré corps de Jésus-Christ est le fruit de la vie, qui détruit

la mort éternelle, et qui nous donne une vie incorruptible et immortelle. On dit que la manne qui tombait dans le désert, entretint les Israélites dans une parfaite santé, pendant qu'ils furent dans la solitude : et, c'est par cette raison que Tertullien dit que ce peuple ayant vécu de cette nourriture céleste l'espace de quarante ans, se trouva dans un heureux état, qui portait l'image de l'éternité. Si cela est vrai, c'était un miracle perpétuel, ou plutôt c'étaient autant de miracles qu'il y avait d'Israélites dans cet affreux désert. Mais, après tout, ces prodiges ne sont rien en comparaison de la divine Eucharistie, qui nous ramène à l'éternité que le premier homme avait perdue, soit parce qu'elle entretient la vie de la grâce pendant le cours de notre voyage, soit parce qu'elle nous introduit dans la vie éternelle, qui est le dernier et principal effet du Sacrement. D'où vient que saint Ambroise dit que l'eau qu'on mêle avec le vin dans le calice, et qui représente le peuple, devient comme une vive source qui rejaillit à la vie éternelle. Dites donc encore une fois : « Seigneur, à qui nous adresserons-nous, sinon à vous ? C'est vous qui avez les paroles de la vie éternelle. » Car vous avez la source de la vie éternelle dans votre corps et dans votre sang que vous nous distribuez ; et nous croyons que vous êtes le Fils de Dieu, c'est-à-dire, que vous êtes la vie éternelle, et qu'en nous donnant votre corps et votre sang, vous ne donnez que ce que vous êtes.

TROISIÈME POINT.

Considérez que Jésus-Christ est l'arbitre de l'éternité bienheureuse, et le seul sacrificateur selon l'ordre de Melchisédech, dont le sacerdoce est éternel. C'est lui qui nous a apprêté ce pain de vie avec beaucoup de peine, et qui en a fait la principale dépense ; mais néanmoins il veut que nous y coopérions de notre part, et que nous travaillions de toutes nos forces pour pré-

parer nos âmes à recevoir les effets de sa bonté. Travaillez, nous dit-il, pour avoir ce pain incorruptible et immortel. Pourquoi use-t-il de ce terme ? pour vous apprendre, dit le Père Dupont, que vous devez vous rendre digne de manger ce pain de vie par la pratique des bonnes œuvres et par l'exercice des plus excellentes vertus. Qui ne travaille point, ne mange point. Le calice que le Fils de Dieu nous présente, et qui contient avec son sang un trésor inépuisable de biens spirituels, est le calice de la nouvelle et éternelle alliance qu'il veut contracter avec nous, et qui demande notre correspondance. Que l'homme donc s'éprouve lui-même, et qu'il boive ainsi de ce calice. Qu'il se souvienne de ce que le Fils de Dieu a fait pour lui, et qu'il tâche de l'imiter. Car celui-là célèbre dignement ce mystère, et fait voir qu'il conserve le souvenir de la passion de Jésus-Christ, qui s'efforce avec sa grâce de lui être semblable, et d'accomplir en son corps ce qui reste encore à souffrir à son Sauveur. C'est celui-là qui mange véritablement la vie à la table du Seigneur, et qui boit véritablement la vie à sa coupe, c'est de lui qu'on peut dire qu'il vit en Jésus-Christ, et que Jésus-Christ vit en lui, selon la promesse qu'il en a faite dans l'Évangile.

TRENTE-CINQUIÈME MÉDITATION.

De la bonté de Dieu, du désir qu'il a d'être aimé, et des marques qu'il en donne dans ce mystère.

Et nunc, Israel, quid Dominus Deus tuus petit à te, nisi ut timeas Dominum Deum tuum, et ambules in viis ejus, et diligas eum ?

O Israël, qu'est-ce que le Seigneur votre Dieu désire maintenant de vous, sinon que vous le craigniez, et que vous marchiez dans ses voies, et que vous l'aimiez ? Deut. 10. 12.

PREMIER POINT.

Considérez que Dieu demande trois choses de nous, comme dit saint Bernard, la crainte, l'honneur et l'amour; mais que son plus grand désir est d'être aimé. Comme seigneur, il veut qu'on le craigne ; comme père, il veut qu'on l'honore; comme époux, il veut qu'on l'aime. Lequel des trois est le premier et le plus excellent ? C'est l'amour, sans lequel la crainte est pénible, et l'honneur n'est point agréable. La crainte est une servitude, si l'amour ne l'émancipe; et l'honneur n'est qu'une flatterie, s'il ne procède d'amour. Dieu n'agrée ni l'un ni l'autre, si l'amour ne l'accompagne. L'amour est la seule chose qu'il demande par retour, et qui lui peut rendre le réciproque. Car, quand Dieu aime, il ne désire autre chose que d'être aimé. Il n'a point d'autre dessein en nous aimant, que de se faire aimer; sachant bien que ceux qui l'aiment sont bienheureux. En effet, il est impossible d'être uni à Dieu, et de ne l'être pas à la béatitude même. Or, c'est l'amour qui nous unit si étroitement à Dieu, et qui nous élève à un si haut degré d'honneur que nous ne sommes qu'un avec lui. O quelle joie, dit

ce Père! ô quelle gloire! ô quelles richesses! ô quel sujet d'orgueil! car il y a une espèce de saint orgueil dont la sagesse se glorifie, lorsqu'elle dit : « Les biens, la gloire, les richesses superbes et la justice sont dans mes mains. »

SECOND POINT.

Considérez que ce désir vient de l'amour qu'il porte, et de sa bonté qui en est l'objet. Car le propre de Dieu est d'aimer, et il ne tient point cela d'ailleurs : c'est de lui-même qu'il aime ; et il aime d'autant plus ardemment que ce n'est pas tant le propre de Dieu d'avoir de l'amour, que d'être l'amour même. Son amour, comme dit saint Bernard, n'est point un acte différent de son objet. Son amour est sa bonté, ou, pour mieux dire, il est lui-même la bonté souveraine, et l'amour souverain de sa bonté. C'est ainsi qu'il faut entendre saint Denis, lorsqu'il dit que l'amour divin est un mouvement affectueux qui est né en Dieu et de Dieu, et qui est éternellement et originairement enfermé et contenu dans la beauté et la bonté de son essence, comme dans la source d'où il sort, et s'allume dans sa volonté. Cela veut dire que Dieu contemplant de toute éternité les beautés et les bontés infinies de son essence, il s'allume dans sa volonté un brasier infini d'amour, qui excite une soif toujours ardente et toujours rassasiée : toujours ardente, parce qu'il se porte avec une inclination infinie à l'amour d'un objet infiniment aimable ; toujours rassasiée, parce qu'il trouve dans cet amour des complaisances infinies et des torrens de délices inépuisables. Adorez et admirez ce feu divin dans sa source, mais en même temps étonnez-vous que l'ayant dans votre sein par la grâce de la communion vous n'en soyez point échauffé, et que vous sentiez tant de froideur dans votre cœur.

TROISIÈME POINT.

Considérez que le désir que Dieu a d'être aimé, l'a obligé de sortir de lui-même, pour se communiquer aux créatures, et leur découvrir sa beauté et sa bonté. D'où vient que saint Denis dit que l'amour divin est une manifestation que Dieu fait de soi-même et par soi-même. Car, quand nous aimons une chose, nous désirons naturellement que les autres en connaissent le prix et la valeur. Dieu donc s'aimant infiniment, comme il est infiniment aimable, il ne faut pas s'étonner si son amour le presse de faire part aux hommes et aux anges des trésors qu'il possède, afin de gagner leur cœur et de se faire aimer. C'est ce désir qui l'a porté à tirer le monde du néant, et à produire une infinité de créatures qui sont autant de miroirs de ses perfections qu'il nous présente devant les yeux, comme pour nous dire : Voyez si je ne suis pas bien aimable, puisque je suis l'auteur de ces ouvrages, qui ne sont pourtant que de faibles crayons de ma beauté. C'est ce même désir qui l'a fait descendre jusqu'à notre néant, pour nous tracer sur sa sainte humanité une éclatante image de ses plus glorieux attributs ; et par une extension amoureuse de son incarnation, il s'est voulu unir intimement à nous dans le très-saint Sacrement, pour nous imprimer le caractère de sa divinité, et par ce moyen, porter son amour jusqu'au fond de notre cœur avec le portrait de sa beauté.

Admirable excès de la bonté de Dieu, qui lui fait oublier, pour ainsi dire, sa grandeur, pour penser aux intérêts de ses créatures? Car, en effet, n'est-ce pas bien s'oublier que de se renfermer jusqu'à la fin du monde sous les espèces d'une miette de pain, pour y attendre des vers de terre, et leur servir de nourriture ?

O mon âme, voilà en quoi consistent principalement les extases amoureuses du Verbe incarné, et celles qu'il demande de vous; savoir, dans l'oubli de vos

intérêts, de votre honneur, de vos commodités, et même de votre vie, quand il s'agit de son service. Ce sont là les véritables ravissemens qu'il désire et qu'il attend de vous, sans lesquels vous ne devez faire aucun cas des autres.

QUATRIÈME POINT.

Considérez enfin que ce désir d'être aimé, qui a obligé le Créateur à sortir hors de lui-même par une amoureuse extase de sa bonté, pour s'approcher des créatures et se donner à elles, le porte aussi de nouveau à les attirer vers lui, et à les ramener à leur source, qui est la bonté même, où elles doivent trouver leur repos et leur demeure éternelle. Car, comme dit saint Denis, l'amour est un principe mouvant qui nous attire à Dieu, qui est seul la beauté et la bonté par elle-même. C'est pourquoi il n'y a point de créature dans le monde à qui Dieu n'ait donné une inclination naturelle, qui la fait tendre vers lui. Mais outre cette pente nécessaire qui est commune à toutes choses créées, il a mis d'autres trésors merveilleux dans la nature angélique et humaine, qui les attirent à lui d'une manière plus excellente. Car il leur a donné l'intelligence pour le connaître, la liberté pour l'aimer et le servir, la grâce et les vertus pour les élever à un être surnaturel; et, ce qui surpasse toutes nos admirations, il s'est donné lui-même aux hommes pour les venir prendre comme par la main, et les attirer à lui. Et c'est ce qu'il voulait dire sur le Calvaire, lorsqu'il criait à haute voix : « J'ai soif. Je suis altéré de votre amour et du salut de vos âmes : je les cherche avec une ardeur incroyable, pour les emmener avec moi dans le ciel. C'est ce qui m'a attaché à la croix, et ce qui m'oblige à vous laisser mon corps et mon sang dans le Sacrement de mon amour; afin qu'étant en vous, et vous en moi par une union indissoluble, je vous enlève avec moi pour vous réunir au principe d'où vous êtes sortis.

Admirez la bonté de Dieu, qui veut bien que nous l'aimions, et qui ne nous le permet pas seulement, mais qui le veut et le désire, et qui s'abaisse jusqu'au néant pour satisfaire à son désir. Certes, s'il fait d'autant plus éclater sa bonté, qu'il paraît plus petit dans son humanité, il n'y a point de lieu où il soit plus petit que sous les espèces du Sacrement; car il est sous un atome, par conséquent il n'y a rien où il fasse mieux paraître sa bonté. Si donc la bonté est l'objet de l'amour, et s'il ne nous la découvre dans le Sacrement que par le désir qu'il a d'être aimé, donnez-lui cette satisfaction, et ne perdez jamais le souvenir de ce que dit saint Anselme : Que celui qui aime le plus, profite du pain céleste de l'Eucharistie; et par un heureux échange, celui qui mange ce pain de plus en plus, aime aussi de plus en plus.

SIXIÈME SEPTÉNAIRE.

DU SACRIFICE DE LA MESSE, DE LA DÉVOTION ET DU RESPECT AVEC LEQUEL NOUS DEVONS Y ASSISTER, ET DES MOTIFS QUI NOUS Y PORTENT.

TRENTE-SIXIÈME MÉDITATION.

La Messe est un vrai sacrifice que Jésus-Christ a établi dans l'Église; de son excellence en général.

PREMIER MOTIF.

Habemus altare, de quo edere non habent potestatem qui Tabernaculo deservunt.

Nous avons un autel, dont ceux qui servent dans le Tabernacle n'ont pas le pouvoir de manger. HÉBR. 13.10.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la Messe est un vrai sacrifice par lequel nous protestons que tout ce que nous avons vient de Dieu, et qu'il est juste de le consacrer à son honneur. Sur quoi il faut remarquer, en premier lieu, que le sacrifice est un tribut ou un hommage qui n'est dû qu'à Dieu; de même que les rois ont certains droits qui n'appartiennent qu'à eux, et que celui qui les rendrait à d'autres serait coupable d'infidélité, et commettrait un crime d'État. Il faut observer, en second lieu, que pour faire un véritable sacrifice, trois choses sont nécessaires : la première, qu'on offre à Dieu quelque chose; la seconde, que la chose qu'on lui offre soit détruite; la troisième, qu'elle soit détruite pour honorer son souverain domaine et son excellence infinie.

Il faut remarquer, en dernier lieu, que toute créature raisonnable, comme dit Eusèbe, serait obligée d'offrir à Dieu sa propre vie en sacrifice, s'il la voulait exiger ou accepter; mais parce qu'il ne le veut pas, la loi de nature oblige l'homme à substituer en sa place l'oblation de quelque autre chose, qu'il détruit devant Dieu, pour protester qu'il tient de lui tout ce qu'il a, et qu'il est prêt à s'immoler lui-même, s'il est nécessaire, pour son service. Or, la vérité est que nous n'avons rien de nous-mêmes qui soit digne de lui être offert, soit à cause que tout ce que nous avons n'est rien devant lui; soit parce que nous n'avons rien qu'il ne nous ait donné, et qui ne lui appartienne par plusieurs titres.

C'est pourquoi Jésus-Christ, pour suppléer à notre indigence, a établi un admirable sacrifice dans l'Église; un sacrifice plein de Dieu, et qui rend à Dieu le tribut et l'hommage que tous les hommes et les anges lui doivent; un sacrifice très-saint et très-digne de Dieu. O prophète, ne soyez plus en peine de ce que vous offrirez à Dieu. Ne dites plus : « Qu'offrirai-je à Dieu, qui soit digne de lui? Quels holocaustes lui offrirai-je (1)? » Le Fils de Dieu y a pourvu : il nous a donné une victime éternelle, un sacrifice digne de Dieu; et je puis dire, avec saint André, que je sacrifie tous les jours un agneau sans tache, qui demeure entier après que tout le peuple fidèle a mangé sa chair et bu son sang. Admirez le zèle de notre souverain Pontife; remerciez-le de la bonté qu'il a pour nous. Exercez un acte de foi sur cette vérité, que les puissances des ténèbres ont attaquée de toutes leurs forces dans ces derniers siècles, vous conformant au sentiment de l'Église universelle, que le concile de Trente a déclaré en ces termes : Si quelqu'un dit que ce n'est point proprement un véritable sacrifice qu'on offre à la messe, ou qu'être offert ne veut dire autre chose sinon qu'on nous donne Jésus-Christ à manger, qu'il soit anathème

(1) *Mich.* 6. 6.

SECOND POINT.

Considérez que Jésus-Christ est tout ensemble le prêtre et l'hostie de ce divin sacrifice : le prêtre, selon l'esprit; l'hostie, selon le corps; le prêtre de toutes les hosties, l'hostie de tous les prêtres. Car le Seigneur, dit saint Paulin, est l'hostie de tous les prêtres, qui s'immole à son Père pour la réconciliation de tous les hommes; il est la victime de son sacerdoce, il est le prêtre qui s'immole comme victime, et c'est encore pour lui, comme pour le souverain Seigneur de toutes choses, que toute nouvelle créature est un sacrifice, et que tous les prêtres sont des victimes.

D'où il suit, premièrement, comme dit saint Chrysostome, qu'en quelque disposition et de quelque mérite que soient les prêtres qui célèbrent la messe, le sacrifice est toujours d'une égale valeur, l'un ne vaut pas mieux que l'autre; parce que ce ne sont point les hommes qui sanctifient l'hostie, mais le même Jésus-Christ qui a consacré le premier de tous les prêtres, et dont tous les prêtres ne sont que les ministres.

Il s'ensuit, en second lieu, que nous devons assister au saint sacrifice de la messe avec autant de dévotion et de respect, que si Jésus-Christ paraissait visiblement à l'autel, et prenait la place du prêtre; car il n'y est pas moins présent, quoique nous ne le voyions point : et, comme dit saint Ambroise, le prêtre montre évidemment que c'est Jésus-Christ qui offre le sacrifice, puisque c'est en la personne de Jésus-Christ qu'il parle, lorsqu'il dit : « Ceci est mon corps; » et, par conséquent, que c'est la parole de Jésus-Christ qui consacre l'hostie. Jugez en quel respect vous devez être, lorsque vous entendez ces paroles, et qu'au point de la consécration, comme disent les saints Pères, les cieux s'ouvrent, les anges sont dans l'admiration, les saints chantent les louanges de Dieu, les justes se réjouissent, les captifs sont visités, les prisonniers sont mis en liberté, l'enfer gémit, la sainte Église est com-

blée de joie et de délices spirituelles; les choses célestes se joignent aux terrestres, les supérieures aux inférieures, les invisibles aux visibles, et la terre même devient un ciel en la présence de Jésus-Christ.

TROISIÈME POINT.

Considérez que Jésus-Christ offre sa vie pour la nôtre dans ce mystère; et que, tenant lieu de victime, il s'anéantit pour l'amour de nous, et se détruit d'une manière admirable. Car il est tellement sous les accidens du pain et du vin, qu'il semble n'être rien, vu que naturellement et sans miracle il ne peut faire aucune action de vie en cet état. Le lieu où il est est si étroit, qu'il y devrait mourir; et il n'y peut vivre que par miracle. Il n'y retient rien de l'homme qui puisse tomber sous nos sens, ni la grandeur, ni la situation, ni l'action, ni le mouvement, ni aucune marque qui fasse connaître qu'il y a là un homme, et beaucoup moins encore un Homme-Dieu. Et puis, nous servant d'aliment aussi bien que de victime qui doit être consommée, il ne conserve cet être mystique qu'il a dans le Sacrement, qu'autant que les espèces durent avant que d'être altérées; et s'il n'avait point d'autre existence que celle qu'il prend en ce mystère, il cesserait d'être absolument.

Admirez ici, en premier lieu, le grand pouvoir qu'il donne aux prêtres. Car, ayant le caractère pour consacrer et pour consommer le sacrifice, ils ont en quelque façon droit de vie et de mort sur la personne du Fils de Dieu: de vie, par la consécration, en vertu de laquelle il a un être et une vie mystique sous les espèces; de mort, par la consommation de l'hostie, dont les espèces étant altérées, il perd son être mystique qu'il avait auparavant.

Admirez, en second lieu, la bonté qu'il a pour vous. Quand tous les martyrs donneraient leur vie pour la vôtre, quand le ciel et la terre seraient réduits au néant en votre considération, ce serait peu de chose

au prix de ce qu'il fait pour vous en ce mystère. Que pouvez-vous donc faire pour lui, qui réponde à son amour? Quand vous lui donneriez tout ce que vous possédez, jusqu'à votre vie, que serait-ce au prix de la vie d'un Dieu? Louez donc, âmes dévotes, la magnificence de notre Dieu. Avouez que les œuvres de Dieu sont parfaites. Car le don qu'il vous fait, est un ouvrage achevé; rien ne manque à sa perfection, puisqu'il ne s'est rien réservé qu'il ne nous ait donné. O libéralité du Tout-Puissant, digne de toute louange et de toute reconnaissance! Sans doute votre magnificence, ô mon Dieu, s'est élevée par-dessus les cieux, lorsque vous nous avez donné dans le très-divin Sacrement tout ce qu'il y a de grâce et de gloire dans le ciel.

Ame fidèle, que pensez-vous devoir rendre pour un don si magnifique à celui qui en est l'auteur? Certes, vous n'avez rien à lui rendre, sinon la résolution de l'aimer. Car on ne peut reconnaître de meilleure grâce, ni d'une plus belle manière, ce qui est donné par amour, que par un amour réciproque.

TRENTE-SEPTIÈME MÉDITATION.

Le sacrifice de la messe est le même que celui de la Croix.

SECOND MOTIF.

Hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur. Hoc facite in meam commemorationem.

Ceci est mon corps, qui est donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. Luc. 23. 19.

PREMIER POINT.

Considérez que le sacrifice de la messe est une vive image du sacrifice de la croix, et que la mort de Jésus-Christ y est parfaitement représentée. Car, en vertu des paroles de la consécration, le corps de Jésus-Christ est mis sous les espèces du pain, et son sang sous les espèces du vin : et, comme dit Paschase, de tout ce qui s'est passé sur la croix pour consommer notre rédemption, il n'y a rien qui ne se trouve dans le sacrifice de la messe, pour représenter la passion. Là, dit saint Jean Damascène, il est élevé en croix dans les mains des prêtres, rompu, distribué, et enseveli dans nos entrailles, où il nous exempte avec lui de la corruption. Là, il prie pour ceux qui l'offensent, comme il avait fait sur la croix. Là, il donne le paradis à ceux qui participent dignement à son corps et à son sang, comme il fit au bon larron; et il condamne ceux qui en font un mauvais usage. Là, dit saint Martial, nous faisons pour notre salut sur l'autel sanctifié ce que les Juifs ont fait par haine et par envie, pensant abolir la mémoire de Jésus-Christ en l'immolant sur le Calvaire. Car nous savons que nous ne pouvons avoir la vie, ni

éviter la mort que par ce remède ; parce que c'est le Seigneur même qui nous a commandé de faire ainsi en mémoire de lui. Là, dit saint Grégoire, Jésus-Christ, qui, étant ressuscité, n'est plus en soi sujet à la mort, souffre néanmoins encore pour nous en son mystère par l'hostie sacrée. Car autant de fois que nous lui offrons l'hostie de sa passion, nous renouvelons sa passion pour la rémission de nos péchés. Enfin, c'est dans ce saint sacrifice que nous faisons mémoire de cette admirable charité que le Fils de Dieu nous a témoignée dans sa mort, qui est la chose du monde la plus grande, la plus utile, la plus aimable et la plus agréable aux yeux de la divine Majesté, dit saint Laurent Justinien. Ce fut par cette raison que le Sauveur du monde, instituant ce sacrifice, dit à ses Apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi ; » afin que ce très-haut et vénérable mystère nous servit d'un excellent mémorial du singulier amour qu'il nous a porté. Mémorial, dis-je, admirable et surprenant, très-agréable, très-doux, très-sûr, et précieux par-dessus tout, où l'on voit des miracles et des prodiges tout nouveaux, où l'on trouve toute sorte de plaisirs et de délices, et où l'on goûte la douceur même du Seigneur dans sa source. Jugez quel cas vous en devez faire, et avec quelle dévotion vous y devez assister.

SECOND POINT.

Considérez que le sacrifice de la messe n'est pas une simple figure du sacrifice de la croix. C'est la même hostie qui fut offerte sur le Calvaire : le même Sauveur qui s'offrit sur la croix, s'offre encore maintenant par le ministère des prêtres. Il n'y a que la manière d'offrir qui est différente. Il n'endure pas de nouveau une mort cruelle et sanglante, mais il la représente par une mort mystique ; il n'acquiert point de nouvelles grâces, mais il nous applique celles qu'il nous avait méritées. Mais, nonobstant, c'est toujours la même victime, le même sacrificateur, et, par suite, le même sacrifice. Oui, le même

corps qui était attaché à la croix sur le Calvaire, est maintenant réellement sur l'autel, attaché aux espèces après la consécration. Le même Sauveur qui s'immolait sur la croix, se rend encore présent réellement sur l'autel, où il s'immole tous les jours pour le bien de son Église, et pour le vôtre en particulier. Vous devez donc y assister avec le même sentiment de reconnaissance et d'amour, que si vous le voyiez mourir pour vous sur le Calvaire, et comme s'il vous disait en mourant : Voyez ce que j'ai souffert pour vous, voyez mes plaies; voyez l'amour que je vous porte. Que voulez-vous faire pour moi ? Ne m'aimerez-vous jamais ? Me traiterez-vous toujours avec tant de froideur ? Que répondrez-vous à des invitations si amoureuses, sinon ce que disait souvent un de ses fidèles serviteurs, avec des soupirs ardens et une grande abondance de larmes qu'il versait en célébrant la messe : O Jésus, que vous êtes doux à ceux qui vous aiment ! Seigneur, c'est assez. Mon cœur n'est pas capable de porter une si grande douceur.

TROISIÈME POINT.

Considérez que cette liaison si étroite du sacrifice de la messe avec celui de la croix, demande de nous deux choses : la première est, que nous nous souvenions de la passion de Jésus-Christ toutes les fois que nous célébrons ou que nous entendons la messe. Le Fils de Dieu le désire et l'ordonne; et pour nous témoigner jusqu'où va son désir, il donne sa toute-puissance aux prêtres, pour faire le plus grand de tous les miracles, et ne leur demande autre chose, sinon qu'ils le fassent en mémoire de lui : « Faites ceci en mémoire de moi. » Combien de fois ? Autant de fois que vous célébrerez ce mystère. « Toutes les fois que vous ferez ceci, vous le ferez en mémoire de moi. Car toutes les fois que vous mangerez ce pain, et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. » Annoncer la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne

c'est assurément un très-précieux et très-doux souvenir, dit saint Bernard. La mort de Jésus-Christ est une œuvre sans exemple, une humilité sans mesure, un don sans prix, une faveur sans mérite. Le seul souvenir de cette grâce attire sur nous toutes les bénédictions du ciel, suivant cette promesse du Seigneur : « En tous les lieux où l'on se souviendra de mon nom, je viendrai à vous, et je vous bénirai (1). » La mémoire du nom du Seigneur, dit saint Thomas, est le sacrifice de l'autel, savoir, le corps de Jésus-Christ, qui commande qu'on le fasse en mémoire de lui.

La seconde chose que cette liaison demande de nous, est que nous fassions un sacrifice de nous-mêmes, et que nous nous offrions avec le précieux corps de Jésus-Christ pour être crucifiés et immolés avec lui. Lorsque nous faisons ces choses, il est nécessaire de nous sanctifier nous-mêmes à Dieu en contrition de cœur; parce qu'en célébrant les mystères de la passion du Seigneur, nous sommes obligés d'imiter ce que nous faisons. Ce sera donc alors que nous offrirons à Dieu une véritable hostie, quand nous nous serons faits nous-mêmes la victime. Nous tirons notre nourriture de la croix en mangeant le corps de Jésus-Christ crucifié, dit saint Augustin. Il faut donc que nous en prenions les qualités, et que nous soyons crucifiés et mortifiés comme lui. C'est pour cela, dit Paschase, qu'il institua le saint Sacrement, et qu'il communia les Apôtres, avant que de mourir; afin qu'étant unis avec lui, et nous aussi en leur personne, nous fussions tous crucifiés avec lui, pour ressusciter pareillement avec lui. Concevez cette importante vérité; et après la communion, faites en sorte de vivre comme un homme crucifié. C'est ce que notre Seigneur vous recommande par les paroles que saint Bernard lui fait dire : « Méditez continuellement, conservez fidèlement, embrassez doucement ce que vous voyez, ce que vous faites, ce que vous tenez. Em-

(1) *Exod* 20. 24.

brassez-le, dis-je, et de cœur, par un amoureux souvenir, et d'effet, par une pieuse imitation, sachant que vous êtes obligé d'avoir ces dispositions. L'autel où vous assistez, représente la croix; le calice représente le tombeau dans lequel je repose après la mort; la patène représente la pierre du sépulcre; le corporal, le suaire; et l'hostie que vous voyez, n'est plus du pain, mais ma chair, qui fut attachée à la croix pour le salut du monde. »

TRENTE-HUITIÈME MÉDITATION.

Jésus-Christ a réduit tous les sacrifices à celui de la messe, qui les enferme tous, et qui les surpasse tous en valeur et en mérite.

TROISIÈME MOTIF.

Erunt Domino offerentes sacrificia in justitiâ. Et placebit Domino sacrificium Juda et Jerusalem sicut dies seculi, et sicut anni antiqui.

Ils offriront des sacrifices au Seigneur en esprit de justice. Et le sacrifice de Juda et de Jérusalem sera aussi agréable au Seigneur, que tous ceux qui lui ont jamais été offerts depuis le commencement des siècles. MALACH. 3. 3 et 4.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ l'unité et la multiplicité du sacrifice de la messe : unité dans la multiplicité; multiplicité dans l'unité, parfaitement exprimée par les paroles du prophète Malachie, qui en parle tantôt comme de plusieurs sacrifices, et tantôt comme d'un seul : « Ils offriront des sacrifices en esprit de justice. » Voilà la multiplicité dans l'unité, qui est un effet merveilleux de la puissance de Dieu. Car que peut-on se figurer de plus prodigieux que le nombre des sacrifices qui se font tous les jours

en toutes les parties de la terre habitable, où néanmoins on n'offre qu'une même victime, qui est le précieux corps de Jésus-Christ? Qui croirait jamais qu'un même corps pût être en tant de lieux en même temps, si la foi ne nous l'avait appris? O charité immense du Fils de Dieu, qui veut être partout, quand il s'agit de nous obliger et qui ne peut souffrir de bornes! O que nos cœurs sont étroits au prix de ce grand cœur! « Et le sacrifice de Jérusalem et de Juda, » c'est-à-dire, le sacrifice de la messe, qui a été établi dans Jérusalem sur la montagne de Sion, « sera lui seul aussi agréable à Dieu, que tous les autres ensemble qui lui ont été offerts depuis la naissance du monde. » Voilà l'unité dans la multiplicité, qui est un effet merveilleux de l'amour divin. Car, qu'y a-t-il de plus admirable que d'avoir trouvé le moyen de réunir tous les cœurs en esprit de charité, et de tant de nations si différentes, qui sont répandues par toute la terre, n'en faire qu'un corps mystique par la participation d'un même pain et d'un même sacrifice, qui est d'autant plus excellent, qu'il est unique et singulier en son espèce? Je dis unique et singulier en son espèce : parce que, comme dit saint Grégoire, quoiqu'on consacre le corps de Jésus-Christ en plusieurs lieux et en un nombre infini de jours, ce ne sont pas pourtant plusieurs corps, ce ne sont point aussi plusieurs calices; mais c'est toujours un même corps et un même sang, savoir, celui-là même qu'il a pris dans le sein de la bienheureuse Vierge, et qu'il donna à ses apôtres.

Admirez ici la charité du Fils de Dieu à votre égard, qui fait autant et plus en quelque façon pour vous seul dans la divine Eucharistie, qu'il n'a fait pour tous les hommes ensemble dans son incarnation et dans sa passion. Car il ne s'est incarné qu'une fois, et il n'est mort qu'une fois pour tous les hommes en général; mais, dans l'Eucharistie, il descend mille fois pour se donner tout à vous en particulier, et pour vous unir à lui si étroitement, que vous ne soyez plus avec lui

qu'une même chair, un même cœur, un même Jésus-Christ. Vous devez donc, pour répondre à l'excès de son amour, vous offrir à lui tous les jours volontairement en assistant au sacrifice de la messe, pour être une offrande pure et sainte, vous abandonnant à lui de toute l'étendue de votre cœur. C'est ce qu'il désire, c'est ce qu'il vous demande. Offrez-vous à moi, vous dit-il, et donnez-vous tout pour Dieu, comme il se donne tout pour vous; et votre oblation me sera agréable. Tout ce que vous me donnerez sans vous donner vous-même, ne m'est rien; parce que c'est vous que je cherche, et non pas vos dons. Vous voyez que je me suis sacrifié tout entier à mon Père pour l'amour de vous, et que j'ai donné aussi tout mon corps et mon sang pour votre nourriture, afin que je fusse tout à vous, et que vous fussiez tout à moi. Si donc vous demeurez en vous-même, et si vous ne vous offrez volontairement à tout ce que je désire de vous, l'oblation n'est pas entière, et il n'y aura point de parfaite union entre nous (1).

SECOND POINT.

Considérez les raisons pour lesquelles Jésus-Christ a réduit tous les sacrifices de l'ancienne loi à celui de la sainte messe. Saint Augustin dit que notre Seigneur a substitué le sacrifice de son corps à tous les autres, parce que tous les autres n'étaient que des figures et des ombres de celui-ci, qui devaient disparaître en sa présence. Saint Vincent Ferrier dit que c'est à raison de l'excellence de la victime. L'excellence de ce sacrifice est si grande, que Dieu a permis qu'il n'y eût point d'autres sacrifices dans le monde.

Alger apporte une troisième raison qui me semble considérable. Car il dit que le Fils de Dieu a aboli la multitude des sacrifices, pour nous exempter de ces occupations charnelles, et nous appliquer aux spiri-

(1) *Imit. Christ. lib. 4. c. 8.*

tuelles, en sorte que nous ne fussions point distraits par la diversité de tant de cérémonies légales. A quoi il ajoute, qu'en abrégeant la multiplicité des sacrifices anciens par la singularité de son sacrifice, il a diminué notre occupation extérieure, et il a multiplié la grâce de ses bienfaits, effaçant tous nos péchés, et nous conduisant à la vie éternelle par l'exercice de la foi et de toutes les vertus.

Il semble que c'est ce que le prophète Isaïe voulait dire par ces paroles : « Le Seigneur, Dieu des armées, fera un abrégé et un raccourci au milieu de toute la terre : » un abrégé de tous les sacrifices de l'ancienne loi en un seul sacrifice de la loi nouvelle; un raccourci de tous les préceptes en un seul commandement, qui est celui de la charité. A quel dessein? Afin, dit saint Léon, de ne faire, de toutes les nations, qu'un seul royaume de Jésus-Christ, comme il n'y a plus qu'un sacrifice au lieu de toutes les autres victimes. Accomplissez en vous ce grand dessein; et passant de la multiplicité des créatures à l'unité du souverain bien, faites que Jésus-Christ soit seul le roi de votre cœur.

TROISIÈME POINT.

Considérez les avantages signalés et les prérogatives que le sacrifice de la messe a par-dessus tous les autres sacrifices, et par suite le cas que vous en devez faire. Le prophète Malachie dit qu'il sera lui seul aussi agréable à Dieu que tous les sacrifices ensemble, qui lui ont été offerts depuis le commencement du monde. Il ne s'en faut pas étonner; car tous les autres qui ont jamais été offerts, ne lui ont plu qu'en vue de celui-ci. Il se peut faire qu'ils lui aient été offerts par des personnes plus saintes que ne sont les prêtres qui consacrent à l'autel, d'où vient qu'ils prient Dieu au canon de la messe, que leur oblation lui soit aussi agréable que celle d'Abel et d'Abraham. Mais si nous considé-

rons Jésus-Christ, qui est le premier et le principal sacrificateur, dont les prêtres ne sont que les ministres, il n'y a point de saint dans l'ancien Testament qui soit digne de lui être comparé, vu que c'est l'unique objet des complaisances du Père éternel, qui n'aime rien que pour l'amour de lui. Et d'ailleurs, il n'est pas seulement le prêtre du sacrifice de la messe, mais encore l'hostie qui surpasse infiniment tout ce qu'il y a jamais eu de sainteté, de majesté, de gloire dans les sacrifices anciens, dont le nombre et le prix se trouvent relevés, multipliés et ennoblis par cette unique et singulière victime, au-dessus de tout ce qu'on en peut dire ou penser. Ce qui nous oblige d'assister à la messe avec un respect infini, si nous comprenons bien ce que c'est que d'offrir à Dieu et de l'offrir à Dieu.

ORAISON DE L'ÉGLISE.

O Dieu, qui avez compris la diversité des victimes légales dans la perfection d'un seul sacrifice que vous avez établi, recevez ce sacrifice de vos dévots serviteurs, et le sanctifiez d'une pareille bénédiction que les présens d'Abel ; afin que ce que chacun a offert à l'honneur de votre majesté, soit utile à tous pour le salut.

TRENTE-NEUVIÈME MÉDITATION.

Le sacrifice de la messe est un sacrifice de gloire, où Jésus-Christ s'offre pour nous en holocauste, et rend à Dieu le tribut d'honneur que nous lui devons.

QUATRIÈME MOTIF.

Sanctificabitur altare in gloriâ meâ.

L'autel sera sanctifié par ma gloire, c'est-à-dire, par le sacrifice de l'Agneau, qu'on offrira tous les jours en mon nom. Exod. 29. 44.

REMARQUE.

Il y avait, dans l'ancienne loi, quatre sortes de sacrifices : le premier était un sacrifice de gloire, un sacrifice honoraire, par lequel on honorait la souveraine excellence et le domaine de Dieu sur tout ce qui est créé ; le second était un sacrifice propitiatoire, qu'on offrait pour tous les péchés que l'on commet contre Dieu ; le troisième était un sacrifice de louange, qu'on offrait pour remercier Dieu des bienfaits qu'on en avait reçus ; le quatrième était un sacrifice pacifique, qu'on offrait pour obtenir de Dieu quelque faveur. Le sacrifice de la messe les contient tous en éminence. C'est un sacrifice de gloire, sacrifice de louange, sacrifice propitiatoire, sacrifice impétratoire. Nous le considérons en cette Méditation comme un sacrifice de glorification.

PREMIER POINT.

Considérez que les hommes n'ayant rien qui fût digne d'être offert à Dieu, pour reconnaître la souveraine excellence et le souverain domaine qu'il a sur tout être créé, Jésus-Christ a établi le sacrifice de la messe, par lequel il s'offre lui-même en holocauste, et nous

l'offrons avec lui au Père éternel, pour lui rendre le tribut d'honneur que nous lui devons : merveilleuse invention que son amour a trouvée, pour demeurer avec nous jusqu'à la fin du monde, et pour rétablir à perpétuité la gloire de Dieu sur la terre, suivant la prophétie de David : « Le Sauveur est proche de ceux qui le craignent, afin que la gloire habite dans notre terre (1) ; » c'est-à-dire, la gloire que Dieu reçoit du sacrifice de la croix, qui se renouvelle tous les jours sur les saints autels par toute la terre. Car, depuis que Jésus-Christ s'est donné aux hommes pour victime, on offre, en tout lieu, comme dit Tertullien, un pur sacrifice de gloire. La gloire de Dieun'est plus étrangère sur la terre, elle y a établi sa demeure dans l'Eucharistie. Il n'y a point de sacrifice qui rende plus d'honneur et de louange à Dieu, que l'hostie sans tache qu'on offre sur l'autel, et que Jésus-Christ a établie dans l'Église pour rendre à Dieu une louange parfaite et accomplie.

SECOND POINT.

Considérez que Jésus-Christ offre pour nous au Père éternel ce sacrifice de gloire, pour honorer sa souveraine excellence, qui consiste en ses perfections infinies : d'où il suit, en premier lieu, qu'il paie ce tribut pour autant d'hommes qu'il y en a jamais eu, et qu'il y en aura jamais sur la terre ; en second lieu, qu'il acquitte pour chacun de nous autant de dettes qu'il y a de perfections en Dieu. C'est un tribut qui est dû à l'éternité divine par des créatures mortelles, dont la vie n'est qu'un moment. C'est un tribut qui est dû à l'immensité divine par de petites créatures, dont la grandeur n'est qu'un point. C'est un tribut qui est dû à la beauté infinie de notre Dieu par de faibles créatures, dont la beauté n'est qu'une ombre. Enfin, c'est une espèce de monnaie qu'on donne pour tribut, qui

(1) *Ps.* 4. 10.

porte d'un côté les plus éclatans caractères de la très-pure divinité, et de l'autre les marques de notre bassesse et de notre impureté. O mon âme, « de qui est cette image et cette inscription ? » c'est l'image de Dieu, la splendeur de la gloire du Père, la figure de sa substance, la parfaite expression de toutes ses grandeurs. « Rendez donc à Dieu ce qui appartient à Dieu. Offrez à Dieu un sacrifice de louange, et rendez vos vœux au Très-Haut (1). »

TROISIÈME POINT.

Considérez que Jésus-Christ offre pour nous au Père éternel ce sacrifice de gloire, pour honorer le souverain domaine qu'il a sur nous, comme premier principe qui nous donne l'être et la vie : domaine de juridiction en vertu duquel il a droit de nous commander tout ce qu'il lui plaît ; domaine de propriété, par lequel il a droit de disposer de nous selon sa volonté. D'où vient que le prêtre, qui est son ministre, après avoir consacré l'hostie, l'élève en haut, pour témoigner la souveraineté de cet être infini, qui est la source de tout être et de tout bien. Puis il l'abaisse, pour témoigner la dépendance essentielle que tous les hommes ont généralement, en toutes choses, de sa divine Majesté.

Joignez-vous à lui, lorsque vous assistez au sacrifice. Rentrez en vous-même, et faites sur l'autel de votre cœur, qui est consacré à la très-sainte Trinité, ce qu'il fait au saint autel ; abaissez-vous profondément devant Dieu, concevez une haute estime de sa grandeur et du souverain domaine qu'il a sur vous ; offrez-lui en cette considération un sacrifice de louange, qui part d'un cœur embrasé du feu de l'amour divin, et dites avec saint Anselme : O le Saint des saints, qui sanctifiez toutes choses, je vous bénis, je vous glorifie, je

(1) *Ps.* 49. 14.

vous adore. Que toutes vos créatures vous bénissent; que vos anges et vos saints vous bénissent. Que je vous bénisse comme eux durant toute ma vie. Que tout mon intérieur et mon extérieur vous adorent. O mon salut, ma lumière et ma clarté, que mes yeux vous bénissent, vous qui les avez créés et formés pour contempler la beauté de votre visage plein de charmes et d'attraits. O ma douceur et mes délices, que mes oreilles vous bénissent, vous qui les avez créées et disposées pour entendre l'agréable harmonie de votre voix. O l'unique objet de mes louanges et de mes cantiques nouveaux, que ma langue vous bénisse et vous glorifie, vous qui l'avez créée et destinée pour publier vos merveilles. O ma sagesse et mon conseil, que mon cœur vous bénisse et vous adore sans cesse, vous qui l'avez créé, et me l'avez donné pour discerner vos inestimables miséricordes. O ma vie et ma béatitude, que mon âme pécheresse vous bénisse, vous qui l'avez créée et destinée pour jouir de vos biens dans la durée de tous les siècles. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME POINT.

Considérez que la très-sainte âme de Jésus-Christ offre pour nous au Père éternel ce sacrifice de gloire, pour honorer le droit qu'il a sur toutes les créatures raisonnables, comme leur dernière fin à laquelle elles doivent rapporter toutes leurs œuvres. Mais souvenez-vous qu'encore qu'il supplée à nos défauts, il ne nous dispense pas de l'obligation que nous avons de chercher sa gloire en toutes choses. Il met son cœur tout en feu, et il s'exhale comme un sacré parfum pour monter au ciel; mais il n'y va pas tout seul, il nous attire après lui, et nous dit avec une ardeur incroyable : « Rendez au Seigneur l'honneur et la gloire, rendez gloire à son nom. Adorez le Seigneur dans son sanctuaire. » C'est à vous, dit Richard de Saint-Victor, que ces paroles s'adressent. En toutes vos pratiques

de vertu, qui sont autant de sacrifices, cherchez la gloire de Dieu, et non pas la vôtre. En tout le bien que vous faites, désirez qu'il soit loué, et non pas vous. Que toutes vos actions et tous vos soins tendent à ce but, que Dieu soit glorifié, que Dieu soit honoré. Rendez-lui la gloire et l'honneur qui lui sont dus. Il est glorifié par les louanges; il est honoré par les bonnes œuvres. Voilà les holocaustes que Dieu demande de nous, pour les unir au sacrifice de son Fils. Ceux qui ne réservent rien d'eux-mêmes, qui lui offrent leurs sens, leur langue, leur vie et toute leur substance, lui sacrifient de véritables holocaustes, ou plutôt, comme dit saint Grégoire, ils deviennent des holocaustes.

QUARANTIÈME MÉDITATION.

Le sacrifice de la messe est un sacrifice de louange, où le Fils de Dieu s'offre pour nous comme une victime pacifique, afin de remercier Dieu de tous les biens que nous recevons de sa bonté.

CINQUIÈME MOTIF.

Sacrificium laudis honorificabit me.
Le sacrifice de louange m'honorera. Psal. 49. 23.

REMARQUE

Saint Augustin explique ces paroles du sacrifice de la messe. Quel sacrifice de louange plus saint, dit ce Père, que l'action de grâce? Et de quoi devons-nous plus remercier Dieu que de la grâce qu'il nous a faite par Jésus-Christ? ce que font tous les fidèles au sacrifice de l'Église, dont tous les autres sacrifices ne sont que l'ombre et la figure.

PREMIER POINT.

Considérez ce que dit saint Irénée, que Jésus-Christ a institué le sacrifice de la messe, afin que nous ne fussions point ingrats envers Dieu. Il a enseigné à ses disciples une nouvelle oblation du Nouveau-Testament, oblation de son corps et de son sang, afin qu'ils ne fussent point inutiles et ingrats. Et l'Église l'ayant reçue des apôtres, l'offre maintenant à Dieu dans tout l'univers, comme une victime pacifique sans laquelle nous serions toujours ingrats, ne pouvant nous acquitter de nos devoirs.

Car, d'un côté, les obligations que nous avons à Dieu comme l'auteur de tout bien, sont infinies. C'est pourquoi lorsque le prêtre qui célèbre à l'autel, nous invite à rendre grâces au Seigneur, nous avouons qu'il est digne et juste de le faire. Et lui, s'adressant à Dieu, lui dit en notre nom : Vraiment il est digne, juste, raisonnable et salutaire de vous rendre grâces en tout temps et en tout lieu, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel. Il est digne, parce que votre souveraine excellence le mérite : il est juste, parce que vos bienfaits nous y obligent ; il est raisonnable, parce que la lumière naturelle l'enseigne; il est salutaire, parce que la reconnaissance d'un bienfait reçu en attire plusieurs autres. Il est digne, il est juste, il est raisonnable; parce qu'étant notre souverain Seigneur, nous tenons tout de vous. Étant saint, vous êtes la source de toutes les grâces; étant père, vous nous donnez l'être et la vie ; étant tout-puissant, vous nous protégez contre tout ce qui nous peut nuire ; étant éternel, vous ne cessez de nous faire du bien en tout temps, et chaque moment est une faveur nouvelle qui demande de nous des actions de grâces continuelles et immortelles.

Mais d'ailleurs, autant il est juste de remercier Dieu de ses bienfaits, autant il nous était impossible de le faire sans Jesus-Christ. « Que rendrai-je à Dieu pour

toutes les grâces qu'il m'a faites ? » disait le Prophète-Roi : car je ne vois rien à l'entour de moi, ni dans moi-même, que des bienfaits de Dieu. Je n'ai donc rien dans mon fonds que je lui puisse rendre par reconnaissance. Où trouverai-je donc de quoi le reconnaître ? Je suis pauvre de moi-même, il est vrai ; mais je suis riche en mon Sauveur. Il a pourvu à mon indigence : il s'est lui-même offert au Père éternel en sacrifice de louange, et il a ordonné qu'on l'offrit en tout lieu jusqu'à la consommation des siècles, afin que nous puissions remercier Dieu en tout temps et en tout lieu, comme il n'y a lieu ni moment où il ne nous fasse du bien. Je prendrai donc le calice de son sang, et je l'offrirai à Dieu pour m'acquitter. Le Seigneur rendra grâces pour moi. Seigneur, je ne vous puis dignement louer, si vous ne m'en donnez le moyen. Donnez-vous à moi, afin que je vous loue. Car que suis-je par moi-même, pour pouvoir vous louer ? Quoi ! les ténèbres donneront-elles des louanges à la lumière ? la mort pourra-t-elle bénir la vie ? Vous êtes la lumière, et je ne suis que ténèbres : vous êtes la vie, et moi, la mort.

SECOND POINT.

Considérez que le saint sacrifice de la messe est une parfaite reconnaissance de tous les bienfaits divins, et que c'est dans l'Eucharistie que Jésus-Christ accomplit pleinement tous les devoirs que la gratitude envers Dieu exige de nous, savoir : l'estime du bienfait, l'amour du bienfaiteur, le souvenir, l'action de grâce et le retour. Car, comme dit saint Chrysostome, parce que les hommes manquent souvent en tous ces points à leurs obligations, le Fils de Dieu prend notre place, et fait pour nous tout ce que nous devrions faire. En effet, le sacrifice eucharistique supplée à nos défauts et à nos impuissances d'une manière excellente. C'est un témoignage public d'amour et d'estime que Jésus rend à son Père pour tous les hommes, parce qu'il n'y a que lui qui connaisse le prix et la valeur de tous les

biens que Dieu nous fait, et qui le puisse aimer autant qu'il le mérite.

C'est un mémorial perpétuel de toutes les merveilles que sa miséricorde a faites en notre faveur. Car n'est-ce pas un miracle de bonté de nous avoir donné son Fils ? Miracle de l'avoir livré à la mort de la croix, pour pardonner à des esclaves : miracle de nous avoir délivrés de l'enfer que nous avions mérité pour nos péchés ; miracle de nous avoir ouvert le ciel dont nous nous étions rendus indignes. Le sacrifice de la messe est une vive représentation de tous ces mystères et de toutes ces merveilles, qui en conserve le souvenir à perpétuité. C'est une solennelle action de grâces, et une protestation publique de l'obligation que nous avons à Dieu de tant de grâces que nous recevons à tout moment de son infinie charité.

Enfin, c'est un amoureux retour par lequel nous offrons à notre bienfaiteur un présent égal à ses bienfaits. O Sauveur du monde, que vous êtes admirable ! Vous êtes tout ensemble mon souverain bien, mon bienfaiteur et ma reconnaissance, mon créancier, mon débiteur, et l'acquit de mes dettes. Ainsi, vous avez trouvé le moyen de me faire pauvre et riche, ingrat et reconnaissant tout à la fois. Je suis riche, parce que je possède tout en vous ; et je suis pauvre, parce que je vous dois tout ce que j'ai. Je suis reconnaissant, parce que je vous rends un présent qui égale tous vos bienfaits ; et je suis néanmoins toujours ingrat, parce que le présent que je vous rends est un nouveau bienfait que je reçois, et que je ne puis jamais assez reconnaître.

TROISIÈME POINT.

Considérez que le sacrifice de la messe ne supplée pas seulement à nos ingratitudes, mais il y remédie encore, en nous excitant à louer Dieu et à le remercier de ses bienfaits. Car tout ce qui est dans la divine Eu-

charistie, nous porte à la reconnaissance, et nous inspire l'amour et la pratique de cette vertu.

Premièrement, la douceur que nous y goûtons nous convie à bénir Dieu, suivant ce que dit David : « Louez son nom, parce que le Seigneur est doux. » Or, où est-ce qu'il se montre plus doux que dans les divins mystères? Qu'y a-t-il de plus doux que le pain des anges? Comment donc le Seigneur ne serait-il doux, puisque l'homme mange le pain des anges? C'est pour cela, Seigneur, que vous vous donnez aux fidèles en ce mystère, afin qu'ils apprennent de sa douceur à vous aimer, à vous posséder, à vous connaître et à vous louer.

Secondement, les grands biens que nous y recevons, sont autant de motifs qui nous y engagent indispensablement, à moins que de nous rendre coupables de la dernière ingratitude. « Les pauvres mangeront ce pain céleste, et seront rassasiés. Ceux qui cherchent le Seigneur, le loueront, » parce qu'ils trouveront en lui la source de tous les biens ; « et leur cœur vivra éternellement. » Enfin, l'honneur que Dieu nous fait de nous admettre à sa table, l'amour qu'il nous témoigne, et la reconnaissance qu'il nous donne de ses perfections, ne nous permettent pas de respirer un seul moment sans le bénir et le remercier du fond de notre cœur ; parce que, comme dit saint Laurent Justinien, le plaisir intérieur que l'on prend à célébrer perpétuellement les louanges de Dieu sans ennui et sans dégoût, vient de la seule connaissance du Créateur. Car celui qui le connaît, ne le peut assez aimer ; et celui qui le connaît et qui l'aime, ne le peut assez louer.

Suivez donc le sage conseil de saint Augustin. Ne vous éloignez jamais tant soit peu des louanges de Dieu. Car, si vous vous détournez de ce chemin, et si, au lieu de bénir Dieu, vous voulez vous louer vous-même, vous ne pourrez vous défendre contre vos ennemis. Si Dieu veut que vous lui donniez des louanges, ce

n'est pas pour relever sa grandeur, mais pour accroître vos mérites.

QUARANTE-UNIÈME MÉDITATION.

Le sacrifice de la messe est un sacrifice pacifique, par lequel nous impétrons toute sorte de biens temporels et spirituels.

SIXIÈME MOTIF.

Obsecro primùm omnium fieri obsecrationes, orationes, postulationes, gratiarum actiones pro omnibus hominibus : pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt, ut quietam et tranquillam vitam agamus in omni pietate et castitate.

Je vous prie, avant toutes choses, que l'on fasse des supplications, des prières, des demandes et des actions de grâces pour tous les hommes : pour les rois et pour tous ceux qui sont élevés en dignité, afin que nous menions une vie paisible et tranquille, dans toute sorte de piété et d'honnêteté. 1. AD TIMOTH. 2. 1.

REMARQUE.

Il y avait deux sortes de sacrifices pacifiques dans l'ancienne loi : l'un, pour remercier Dieu de ses bienfaits, comme lorsque Melchisédech offrit le pain et le vin après la victoire d'Abraham ; l'autre, pour obtenir de Dieu quelque faveur, comme lorsque le grand-prêtre Onias offrit une victime pacifique pour la vie d'Héliodore. Le sacrifice de la messe nous tient lieu des deux ensemble. Nous l'offrons pour rendre grâces à Dieu des faveurs que nous avons reçues, et pour en obtenir de nouvelles. D'où vient que toutes les liturgies ordonnent que l'on prie à l'autel pour les vivans et pour les morts ; et saint Paul, écrivant à Timothée, lui recommande que l'on fasse des prières pour tous

les hommes, et spécialement pour les rois et pour les grands : ce que les saints Pères expliquent des prières que l'on fait en célébrant les divins mystères.

PREMIER POINT.

Considérez que le saint sacrifice de la messe a été établi pour obtenir principalement tous les biens spirituels. De là vient que le prêtre, après avoir consacré, offrant cette précieuse victime, l'appelle « le pain de la vie éternelle et le calice du salut perpétuel, » et prie la divine Majesté de combler de toute sorte de bénédictions et de grâces célestes tous ceux qui y participent. Il n'excepte rien ; parce que, comme dit saint Thomas, le Fils de Dieu ne s'est rien réservé, il s'est donné totalement en ce mystère. Semblablement, en quelque temps et en quelque lieu, et par quelque prêtre, bon ou mauvais, que ce salutaire sacrifice soit offert selon les formes de l'Église, le Père éternel avec le Saint-Esprit se donne tout à chaque âme, afin qu'elle en jouisse. Que peut donc refuser celui qui donne, non-seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est, sans restriction et sans réserve ?

SECOND POINT.

Considérez que le sacrifice de la messe a été établi pour obtenir aussi les biens temporels, mais par rapport aux spirituels, en tant qu'ils peuvent servir au salut de ceux qui les reçoivent. Ainsi, saint Augustin assure que de son temps une maison qui était infestée des malins esprits, en fut délivrée par le sacrifice de l'Eucharistie. Et saint Grégoire fait mention, dans ses homélies sur l'Évangile, d'un certain prisonnier qui sentait que ses chaînes se détachaient à chaque fois qu'on disait la messe pour lui en un lieu fort éloigné : ce que le vénérable Bède confirme par un autre exemple. Saint Chrysostome dit, par la même raison, que les prêtres qui sacrifient, font des prières publiques

sur l'hostie de propitiation pour la paix commune des Églises, pour la tranquillité du monde, pour les rois, pour leur milice, pour leurs alliés, pour les malades, et généralement pour tous ceux qui ont besoin de quelque secours, et même pour les fruits de la terre. Admirez la bonté de Dieu, et apprenez à lui demander avec confiance tous vos besoins, lorsque vous assistez à la messe, vous assurant qu'il vous accordera ce que vous lui demandez, s'il est utile pour votre salut, ou qu'il vous donnera autre chose de plus grand prix, qui vous sera beaucoup meilleur.

TROISIÈME POINT.

Considérez que la vertu du sacrifice de la messe, et la force qu'il a d'impétrer toute sorte de bénédictions spirituelles et temporelles, s'étend à tous les hommes. D'où vient que saint Chrysostome dit que le prêtre fait office de médiateur entre Dieu et la nature humaine, en portant nos prières vers Dieu, et nous rapportant ses dons et ses bienfaits. Et dans un autre endroit : Le prêtre, dit-il, est comme un père commun; par conséquent il est convenable qu'il prenne soin de tous et qu'il pourvoie à tous comme Dieu même, dont il est le lieutenant. Sur quoi il faut remarquer que le prêtre représente quelquefois l'Église dans les cérémonies de la messe, quelquefois il tient la place de Jésus-Christ, qui est le premier et le principal sacrificateur, et quelquefois il agit en sa propre personne. En tant qu'il agit comme personne particulière, il peut offrir le sacrifice de la messe, et prier en son cœur pour tous les fidèles et infidèles. En qualité de ministre de Jésus-Christ, la vertu du sacrifice ne dépend point de lui, mais de la bonté de Dieu, et des mérites et des prières de son Fils, qui ont toute la force et toute l'étendue qu'il lui plaît; car il n'est pas seulement le fondement de l'Église dans ce mystère, et la colonne qui la conduit dans le désert; il est encore la sauve-garde du monde, qui tient tous

les hommes sous sa protection, et qui leur dit : « Venez à moi, et je vous soulagerai. » Je suis la joie des prêtres, le fondement de l'Église, et la sauve-garde de l'univers. Mais en tant qu'il représente l'Église, qui le députe vers Dieu, il ne peut prier que pour les fidèles; parce que l'Église ne prie point pour les infidèles et pour ceux qui sont excommuniés, sinon le Vendredi-Saint.

C'est pourquoi vous devez remercier Dieu de ce qu'il vous a fait la grâce d'être enfant de l'Église; parce que vous avez en cette qualité une part beaucoup plus avantageuse au fruit du sacrifice, aux prières de l'Église, et à la faveur de Jésus-Christ. Le corps de Jésus-Christ est le fruit de la vie qui a la force de détruire l'enfer, et de nous acquérir la vie éternelle; mais ce fruit d'Église ne se trouve que dans l'Église, qui est le paradis de la terre. Il y faut être pour le cueillir.

QUARANTE-DEUXIÈME MÉDITATION.

Le sacrifice de la messe est un sacrifice propitiatoire pour les vivans et pour les morts.

SEPTIEME MOTIF.

Ingrediens mundum, dicit : Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptâsti mihi ; holocautomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : Ecce venio.

Le Fils de Dieu, entrant dans le monde, dit : Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation ; mais vous m'avez formé un corps. Vous n'avez point agréé les holocaustes pour le péché. Alors j'ai dit : Me voici. Hebr. 10. 5.

PREMIER POINT.

Considérez ce que dit le concile de Trente, qu'il y a un purgatoire, et que les âmes qui y sont détenues,

sont secourues par les suffrages des fidèles, et principalement par le très-agréable sacrifice de l'autel. C'est pourquoi, lorsque l'évêque consacre un prêtre, et qu'il lui confère le caractère du sacerdoce, il lui dit ces paroles essentielles : Recevez le pouvoir d'offrir le sacrifice à Dieu, et de célébrer la messe pour les vivans et pour les morts au nom du Seigneur, ainsi soit-il. Or, le pouvoir qu'il reçoit sur le corps réel de Jésus-Christ regarde aussi le pouvoir qu'il a sur son corps mystique, dont les âmes qui sont dans le purgatoire sont les membres les plus considérables, puisqu'elles sont assurées de n'être jamais séparées de leur chef : ce que pas un des fidèles qui sont sur la terre n'oserait s'attribuer. Étant donc élevé à cette excellente dignité pour servir le corps mystique du Sauveur, il est juste qu'il considère davantage les plus nobles membres de ce corps qui lui seront toujours unis. Le prophète Isaïe dit que le sang de Jésus-Christ est une rosée de lumière. David l'appelle une eau nourrissante, une eau qui rend nos esprits calmes et tranquilles; et saint Isidore, une source d'immortalité, qui donne la vie éternelle à ceux qui en boivent. Les âmes qui brûlent dans le feu du purgatoire, n'en demandent qu'une goutte pour éteindre la flamme qui les dévore. Ce serait une espèce de cruauté, si ceux qui l'ont toute entre leurs mains, leur refusaient ce soulagement. Le Père Henri Suso avait promis à un religieux de son ordre, qu'il aimait fort, de dire une messe de morts tous les lundis l'espace d'un an, pour le repos de son âme, en cas qu'il lui survécût. Celui-ci lui apparut après sa mort, et se plaignit de ce qu'il l'avait mis en oubli. Henri, s'en excusant, lui dit que s'il n'avait pas célébré la messe, il avait fait tous les jours d'autres prières pour lui. Mais il lui repartit avec de grands soupirs : Le sang, le sang de Jésus-Christ, c'est ce que je demande pour apaiser le feu qui me brûle.

SECOND POINT.

Considérez que le sacrifice de la messe est un sacrifice propitiatoire pour les vivans; et qu'on l'offre dans l'Église pour les péchés, pour les peines dues aux péchés, pour les satisfactions, et pour les autres besoins des fidèles, comme dit le concile de Trente. L'Eucharistie n'a pas cette qualité en vertu de sacrement; parce que celui qui le reçoit doit être en grâce, et par conséquent il est obligé de se réconcilier avec Dieu avant que de communier; mais en qualité de sacrifice, elle a cela de propre, qu'elle apaise la colère de Dieu, et opère la conversion et la réconciliation des pécheurs, en tant qu'elle leur applique le fruit du sacrifice de la croix, que le Fils de Dieu a offert pour la rémission de nos crimes. « Car il est mort pour nos péchés, et il a pacifié, par le sang de la croix, ce qui est sur la terre et ce qui est dans le ciel. »

Les sacrifices propitiatoires que l'on offrait dans l'ancienne loi, ne remettaient que les taches légales et les peines temporelles; mais le sacrifice de la messe a la vertu de nous réconcilier parfaitement avec Dieu, tant par la rémission des offenses, que des peines temporelles et éternelles. C'est pourquoi saint Augustin dit que les sacrifices qu'on offrait anciennement, étaient des figures de ce seul sacrifice, où se fait véritablement la rémission des péchés.

Apprenez de là, que pour procurer auprès de Dieu la conversion des âmes, il n'y a rien de plus efficace que de lui offrir le sacrifice de l'autel. Car, comme dit un célèbre auteur, toutes les fois que nous immolons l'hostie non sanglante de l'Eucharistie en mémoire de la passion de Jésus-Christ et de sa croix, nous bandons l'arc, pour ainsi dire, et nous tirons des flèches avec lesquelles nous perçons le cœur de Dieu. Il est difficile qu'il y résiste.

Admirez encore la bonté de Jésus-Christ, qui ne s'est pas contenté « de détruire en soi-même l'inimitié

qui était entre Dieu et les hommes ; » mais a voulu encore se donner à nous pour otage dans la divine Eucharistie, et demeurer avec nous jusqu'à la fin du monde, non-seulement pour gage de la paix, mais encore pour victime, afin d'affermir l'amitié qu'il avait procurée par sa mort, et de la renouer quand nous l'aurions rompue et détruite par notre faute. « Il est la victime de propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais encore pour ceux de tout le monde. »

TROISIÈME POINT.

Considérez que la valeur du sacrifice de la messe, et la vertu qu'il a de produire en nous de salutaires effets, est infinie en trois manières. La première est, que s'il y avait une multitude infinie de personnes qui assistassent au même sacrifice, ou des prêtres qui en fussent tous ensemble les ministres, comme il arrive lorsque l'évêque consacre les ordinans et qu'ils disent tous ensemble la même messe, le nombre ne diminuerait rien du fruit que chacun en doit retirer : par conséquent le fruit de cette messe serait infini dans son étendue, parce qu'elle profiterait à une infinité de personnes. La seconde consiste en ce qu'une même personne profite plus ou moins du sacrifice, à proportion qu'elle y apporte plus ou moins de disposition ou de dévotion. Or, sa dévotion et sa disposition peuvent croître à l'infini : car il n'y a point de bornes dans le progrès des vertus. Par conséquent le fruit du sacrifice peut aussi croître à l'infini. La troisième consiste en ce que les maux dont notre Seigneur nous a délivrés, et les biens qu'il nous a acquis par sa mort sont sans nombre. Or, il a mis tous les mérites de sa vie et de sa mort dans le sacrifice de la messe. C'est donc un trésor infini dont nous avons la clef, et Dieu veut que nous y puisions tous les biens spirituels, comme l'eau dans la mer, d'où tous les fleuves coulent, sans que jamais elle tarisse. O bonté incom-

préhensible ! s'il fallait acheter ce trésor, nous devrions tout donner pour en jouir : et maintenant qu'on nous l'offre gratuitement, n'est-il pas étrange que nous plaignions une demi-heure de temps, pour faire une acquisition si importante pour notre salut? O que nous avons peu de foi ! ô que les biens du ciel nous touchent peu !

QUATRIÈME POINT.

Considérez qu'outre la valeur essentielle du sacrifice, qui ne dépend que des mérites de Jésus-Christ et de la bonté de Dieu qui les accepte pour la rémission de nos péchés, il y en a encore une moins considérable, qui dépend de la sainteté du prêtre : en tant que l'action qu'il fait en célébrant la messe, est d'autant plus agréable à Dieu et plus digne d'impétrer ses grâces et d'attirer ses faveurs sur celui pour lequel il offre le sacrifice, que lui qui sacrifie est plus saint, et qu'il fait cet acte de religion avec plus de charité et de dévotion. D'où il suit, qu'encore qu'il ne fût point obligé par d'autres motifs à la perfection et à la pureté de cœur, cette seule considération suffirait pour l'y engager. Car, comme dit saint Chrysostome, quel devrait être celui qui est l'homme de Dieu même, et le député de l'univers, pour traiter du salut de toute une ville, et non-seulement d'une ville, mais de tous les peuples du monde ? Certainement, quand il aurait tout le crédit et toute la vertu de Moïse et d'Élie, cela ne suffirait pas pour une négociation de cette importance, vu qu'il se présente devant Dieu comme le père commun de tous les hommes, à qui tout l'univers a été confié pour obtenir la paix générale du monde, la tranquillité des royaumes, la cessation des troubles, des guerres, des dissensions, des désolations publiques, et de tous les désordres du genre humain. La vie d'un prêtre, dit ce Père, doit être si éclatante en sainteté, qu'elle puisse éclairer l'univers. Et saint Ambroise ajoute : Les prê-

tres doivent prier jour et nuit pour le peuple qui leur est commis. Il faut donc qu'ils surpassent tous les autres en pureté, parce qu'ils sont les agens de Dieu même. Car en effet, avec quelle confiance pourraient-ils intercéder devant Dieu pour les péchés des autres, si leurs propres crimes leur ôtaient l'assurance de paraître devant son trône, dit saint Grégoire ?

SEPTIÈME SEPTÉNAIRE.

DE LA FRÉQUENTE COMMUNION, ET DE LA DÉVOTION QUI EST REQUISE POUR EN RECUEILLIR LE FRUIT.

QUARANTE-TROISIÈME MÉDITATION.

La fréquente Communion rend un grand honneur à la très-sainte Trinité, et lui est très-agréable.

Manducaverunt et adoraverunt omnes pingues terræ : in conspectu ejus cadent omnes qui descendunt in terram.
Tous les riches de la terre ont mangé le pain céleste, et l'ont adoré ; tous ceux qui descendent en terre, c'est-à-dire tous les mortels, se prosterneront en sa présence. Psal. 22. 32.

PREMIER POINT.

Considérez que la fréquente communion rend un grand honneur au Père éternel, et lui est très-agréable, pour deux principales raisons. La première, parce qu'étant la source de tous les biens, sa gloire et son plaisir sont de donner. Or, il ne nous peut rien donner de plus grand ni de meilleur que ce que nous recevons dans la communion. Car tout ce qu'il a donné à son Fils dans l'incarnation, le Fils nous le donne de sa part dans l'Eucharistie. « Je leur ai donné

la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un. » La seconde, parce que dans la communion nous lui offrons en actio de grâces ce cher Fils, qui est toute sa gloire et l'objet de ses délices. Si bien qu'après la communion nous pouvons dire ce que Jésus-Christ dit lui-même après avoir donné la communion à ses Apôtres : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. » Car il n'est rien de plus glorieux au Fils, que de s'immoler à la gloire de son Père sur l'autel de notre cœur; rien de plus glorieux au Père que d'être honoré par l'oblation d'une telle victime. C'est pourquoi saint Ignace martyr avait raison de dire aux Éphésiens, qu'il exhortait à la fréquente communion : « Ayez soin de vous assembler souvent pour l'Eucharistie et pour la gloire de Dieu. »

SECOND POINT.

Considérez que la fréquente communion rend un grand honneur au Fils, et lui est très-agréable. Que ce soit son plaisir, nous n'en pouvons douter ; car nous savons que ses délices sont d'être avec les enfans des hommes, et que c'est dans la communion qu'il s'entretient plus familièrement avec eux. Que ce soit sa gloire, il n'est pas moins évident : « Le Seigneur est grand dans Sion ; il est élevé sur tous les peuples. » Pourquoi est-il grand dans Sion plutôt que dans un autre lieu ? Parce que, dit un savant interprète, Jésus-Christ a établi les divins mystères sur cette montagne ; par conséquent, c'est là premièrement qu'il a fait éclater sa gloire, qui s'est depuis répandue sur tous les peuples. A considérer la petitesse de l'hostie, sous laquelle il se renferme, on dirait qu'il s'est plutôt anéanti qu'il n'a fait paraître sa grandeur. Mais c'est par là même, dit le Docteur angélique, qu'il nous découvre son grand pouvoir aussi bien que sa sagesse et sa bonté. Sion, dit cet Ange de l'école, signifie un miroir, selon l'inter-

prétation de son nom. Or, l'image du plus grand corps paraît aussi entière dans un petit miroir que dans un grand. Il est donc dit que le Seigneur est grand dans Sion, c'est-à-dire dans le miroir de l'Eucharistie, parce que nous croyons avec raison que le corps de Jésus-Christ est aussi entier sous une petite hostie que sous une grande. O le grand pouvoir de Dieu, qui a pu donner à tous les hommes sa divinité, son corps, son sang et son âme, sous les espèces d'un peu de pain, comme un divin aliment que chacun prend, et qui néanmoins ne se consume point, mais demeure toujours tout entier ! O l'admirable sagesse, qui a trouvé un ressort si subtil de notre salut éternel ! O la bonté incompréhensible de notre Dieu, qui a produit ce rare chef-d'œuvre d'amour pour nous sauver !

TROISIÈME POINT.

Considérez que la fréquente communion rend un grand honneur au Saint-Esprit, et lui est très-agréable, pour trois raisons considérables. La première est, que tout excellent ouvrier se plaît à son ouvrage : et d'ailleurs, nous ne nous lassons point de faire ce que nous faisons avec plaisir. Or, la divine Eucharistie, avec tous les effets qu'elle produit dans les âmes par la communion, est un chef-d'œuvre du Saint-Esprit. Car le pain est fait le corps de Jésus-Christ, et le vin est fait son sang par l'opération du Saint-Esprit. Et de plus la chair et le sang de Jésus-Christ ne nous profitent point sans l'onction du Saint-Esprit. Il ne faut donc point douter que la fréquente communion ne lui soit très-agréable, puisque c'est lui qui en est le principal auteur. La seconde est fondée sur la maxime de saint Thomas, qui dit que, si nous aimons quelque chose d'un amour gratuit, c'est-à-dire pour l'amour d'elle-même, nous sommes bien aises qu'elle soit excellente et qu'elle se multiplie. D'où vient que Dieu, qui s'aime pour l'amour de lui-même, ne pouvant se multiplier dans son essence, se multiplie dans ses ou-

vrages. Or, c'est par ce même principe que le Saint-Esprit se plaît à multiplier les communions, parce qu'il aime Jésus-Christ, et qu'il désire, pour ce sujet, de le faire vivre en tous les cœurs. La troisième est prise de la propriété personnelle du Saint-Esprit, qui est le terme de l'amour incréé et le principe de l'amour créé ; c'est pourquoi il se plaît à le répandre dans tous les cœurs qu'il trouve disposés à le recevoir. Or, la communion est le plus excellent moyen dont il se sert pour cet effet. L'Eucharistie porte son caractère, et lui ressemble en ce point. C'est le terme et le dernier effort de l'amour de Jésus-Christ, et le principe du nôtre. Écoutez donc ce que sainte Mechtilde entendit un jour de la bouche de cet aimable Sauveur, qui encourageait une âme craintive, et l'exhortait à communier souvent : « Chère âme, pourquoi me fuyez-vous ? Prenez courage, et venez avec confiance à la toute-puissance du Père, afin qu'il vous fortifie et vous affermisse dans le bien ; à la sagesse du Fils, afin qu'il éclaire votre esprit ; et à la bonté du Saint-Esprit, afin qu'il attendrisse votre cœur, et qu'il le rend paisible et tranquille. »

QUARANTE-QUATRIÈME MÉDITATION.

La fréquente Communion réjouit l'Église triomphante, souffrante et militante.

Fluminis impetus lætificat civitatem Dei, sanctificavit tabernaculum suum Altissimus; Deus in medio ejus, non commovebitur.

Le cours impétueux du fleuve qui arrose la ville de Dieu, la comble de joie. Le Très-Haut a sanctifié sa demeure. Dieu est au milieu d'elle, elle ne sera point ébranlée. Ps. 45. 5.

PREMIER POINT.

Considérez que la fréquente communion comble de joie l'Église triomphante. Ce Sacrement, dit saint Laurent-Justinien, est si excellent et si auguste, que les anges mêmes, ravis de joie et d'étonnement de voir Dieu conserver familièrement avec les hommes, s'entre-disent par admiration : « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes : il demeure avec eux, et ils seront son peuple ; et lui-même, demeurant avec eux, sera leur Dieu. » Autrefois, un Chérubin fermait l'entrée du paradis terrestre à tous les hommes, de peur qu'ils ne prissent le fruit de vie ; mais maintenant les anges ne leur tiennent plus cette rigueur : bien loin de les éloigner du très-saint Sacrement, qui est le paradis de la terre et le véritable fruit de vie, ils les invitent à s'en approcher ; ils les encouragent, ils les assistent, et leur inspirent la dévotion et le respect avec lequel ils doivent cueillir cette manne et manger ce pain du ciel.

Tous les saints, qui regardent d'en-haut ceux qui communient, sont dans les mêmes sentimens de joie que ces bienheureux esprits. Le souvenir de leur ré-

demption, la vue de notre salut, et l'admiration de la bonté de Dieu, leur causent une extrême satisfaction, et d'ailleurs ils tiennent à grand honneur qu'on les invoque dans les divins mystères, et qu'on offre le sacrifice à Dieu pour le remercier des grâces qu'ils ont reçues de sa libéralité.

Surtout il est impossible d'expliquer quelle est la joie de la bienheureuse Vierge, lorsqu'elle nous voit communier avec ferveur, et nous nourrir de la chair et du sang que son Fils a pris dans ses chastes entrailles. O que cette pensée devrait toucher notre cœur! Je m'en vais donner à la sainte Vierge la plus grande joie qu'elle puisse recevoir de moi en m'unissant à son Fils, et le faisant l'hôte, le roi, le Dieu de mon cœur. Je m'en vais contracter avec elle la plus étroite affinité qui puisse être. Oui, âme fidèle, quand vous prenez le précieux corps de Jésus-Christ, vous entrez dans une plus étroite alliance avec la bienheureuse Vierge, que n'est celle des enfans avec leur mère; car n'étant plus qu'un avec son Fils, vous n'êtes plus qu'un avec elle.

SECOND POINT.

Considérez que la fréquente communion comble de joie toute l'Église souffrante, parce qu'elle ouvre la porte du ciel à un plus grand nombre d'âmes captives, qui brûlent du désir de sortir de leur prison, et de se voir en liberté pour jouir de leur souverain bien. A quoi la communion leur sert en plusieurs manières. Premièrement, par voie d'impétration; parce que les prières qu'on fait pour elles en communiant, apaisent la colère de Dieu, surtout lorsqu'on le conjure par les plaies de son Fils, qu'on lui présente, de leur remettre les dettes qu'elles n'ont pas encore payées. Car il ne se peut dire combien ce présent lui est agréable. Ce riche présent, caché sous les espèces, éteint le feu de la colère de Dieu, c'est-à-dire, le feu du purgatoire. C'est ainsi que saint Thomas explique les paroles du Sage.

Secondement, par voie de satisfaction; car les suffrages de l'Église, dit ce même Père, sont comme autant de satifactions et de paiemens que les vivans font pour les morts. En troisième lieu, par les indulgences que le souverain Pontife applique à la communion des fidèles, comme dispensateur du trésor des mérites de Jésus-Christ. Car les âmes du purgatoire, comme dit saint Augustin, ne sont pas séparées de l'Église, qui est le royaume de Jésus-Christ, autrement on n'en ferait point de commémoration à l'autel. On peut donc leur appliquer les mérites et les satisfactions de Jésus-Christ, et c'est en cela que nous ne pouvons assez louer sa bonté, qui veut bien accepter le paiement que nous lui faisons de ses propres biens, et qui nous donne même son précieux sang pour cet effet, afin que nous ayons de quoi lui satisfaire les uns pour les autres.

TROISIÈME POINT.

Considérez que la fréquente communion comble de joie l'Église militante. Car c'est ce qui lui donne la vie, ce qui la conserve, ce qui la fait triompher de tous ses ennemis, et disputer en quelque façon du bonheur et de la gloire avec la céleste Jérusalem. C'est ce doux lieu qui les unit étroitement ensemble par la participation d'un même bien que l'une et l'autre possède; de telle sorte que si l'Église triomphante le goûte avec plus de plaisir, l'Église militante en jouit d'une manière plus merveilleuse. Quoi qu'il en soit; on peut dire que l'Eucharistie est plus nécessaire à celle-ci que l'âme ne l'est au corps, et qu'elle la fait vivre d'une vie plus excellente et plus parfaite. Car l'âme ne donne au corps qu'une vie mortelle, sujette à beaucoup de misères; mais la chair de Jésus-Christ fait vivre l'Église d'une vie sainte, et lui donne droit à la vie éternelle et bienheureuse. C'est pourquoi le concile de Trente, qui la représente, « nous exhorte, nous prie et nous conjure de sa part, par les entrail-

les de la miséricorde de Dieu, que tous les fidèles, en général et en particulier, conviennent et s'accordent si parfaitement dans ce signe de l'unité, dans ce lien de la charité, dans ce symbole de la concorde, et qu'ils révèrent ces sacrés mystères du corps et du sang de Jésus-Christ avec une foi si ferme et si constante, avec une telle dévotion, et enfin avec un culte si religieux, qu'ils puissent recevoir souvent ce pain substantiel, et qu'il soit véritablement leur âme, leur vie, et la santé de leur esprit, dont la vigueur leur donne la force de parvenir de ce misérable exil à leur céleste patrie, où ils mangeront à découvert et sans aucun voile ce pain des anges. » Ainsi soit-il.

QUARANTE-CINQUIÈME MÉDITATION.

Des nécessités spirituelles qui obligent tous les fidèles à fréquenter les sacremens et à communier souvent.

Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es.

Quand je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais point les maux, parce que vous êtes avec moi. Ps. 22. 4.

PREMIER POINT.

Considérez que nous sommes tous sujets à plusieurs misères spirituelles, qui nous obligent à recourir souvent au très-saint Sacrement, comme au remède le plus efficace et le plus salutaire contre toute sorte de maux, dit saint Ignace martyr.

La raison essentielle est, parce que ce sacrement contient en soi Jésus-Christ, qui est le seul médecin de tous les maux de l'âme, et qui fait de soi-même, comme dit saint Augustin, la médecine des malades.

Si donc, lorsqu'il était encore passible et mortel, on envoyait dans tous les pays d'alentour, et on lui présentait tous les malades, le priant qu'il leur permît de toucher seulement le bord de sa robe, et si tous ceux qui le touchaient étaient guéris, que n'allons-nous en foule à ce charitable médecin, pour obtenir la guérison de nos maladies spirituelles? Doutons-nous que son corps glorieux et immortel n'ait plus de force que sa robe? ou craignons-nous que ce bon Pasteur, qui a cherché sa brebis égarée, ne nous rebute, lorsque nous le cherchons nous-mêmes? Pauvre brebis, pensez-vous que celui qui vous a cherchée, lorsque vous le méprisiez et ne le cherchiez pas, vous méprise lorsque vous le chercherez? Commencez donc à le chercher, puisqu'il vous a cherchée le premier, et qu'il vous a portée sur ses épaules. Ne lui donnez pas sujet de se plaindre de vous, et de vous dire : « Je regardais à ma droite, pour voir s'il viendrait quelqu'un auprès de moi; mais il n'y avait personne qui me connût (1). »

SECOND POINT.

Considérez que le péché, qui nous prive de la grâce de Dieu, est le souverain mal et la dernière misère de l'homme; et que le danger où nous sommes à tout moment de tomber dans ce malheur, nous oblige de recourir souvent au très-saint Sacrement pour nous en préserver. Je dis pour nous en préserver; car il n'a pas été établi pour remettre les péchés mortels que nous avons commis, mais pour nous empêcher de les commettre. Ce qu'il fait, premièrement, en augmentant la grâce sanctifiante, qui donne une certaine vigueur à l'âme pour repousser ce venin qui la ferait mourir; secondement, en faisant couler dans le cœur la joie spirituelle, et lui ôtant le goût du plaisir sensuel, qui est l'amorce du vice; en troisième lieu, en éclairant l'esprit de la lumière céleste, qui dissipe les ténèbres

(1) *Ps.* 141. 5.

du péché. Car, comme dit saint Vincent Ferrier, ce divin aliment guérit l'entendement de ses erreurs et des fausses opinions du monde qui le séduisent; la volonté, de ses désirs déréglés; et la mémoire, de l'oubli des bienfaits de Dieu et de l'éternité. En quatrième lieu, en affaiblissant les mouvemens de la concupiscence et la violence des tentations. Et enfin, en nous unissant étroitement à Jésus-Christ, qui est notre force, notre constance, notre vie, et le seul appui de notre persévérance.

C'est dans cette vue, ô mon Dieu! que je m'approche de vous, afin de recevoir ce don céleste, où je trouve tout ce qui m'est nécessaire. « Car ce très-digne et très-sublime sacrement est le salut de l'âme et du corps, et le remède de toutes les maladies spirituelles. C'est lui qui guérit tous nos vices, qui réprime nos passions, qui affaiblit ou arrête tout-à-fait les tentations qui nous attaquent, qui répand dans nous une plus grande grâce, qui fait croître la vertu, qui affermit la foi, qui fortifie l'espérance, et qui étend et allume de plus en plus le feu de l'amour. C'est pourquoi je dois m'approcher souvent de vous, et vous recevoir comme le remède qui me doit guérir, de peur que je ne tombe en défaillance durant le chemin, si je suis privé de cette nourriture céleste. Faites-moi donc maintenant part de cette grâce, ô mon Sauveur, qui nous avez laissé votre corps dans ce sacrement pour la consolation de vos fidèles. Mon âme brûle du désir de le recevoir, et mon cœur, du désir d'être uni à vous. Donnez-vous à moi, et cela me suffit; car, hors de vous, toute consolation est fausse. Je ne puis être sans vous, je ne puis vivre sans recevoir de vos visites (1). »

TROISIÈME POINT.

Considérez qu'après le péché mortel, la plus grande misère de l'homme est la facilité avec laquelle les jus-

(1) *Imit.*, *l.* 4. *c.* 3. *et* 4.

tes mêmes tombent dans le péché véniel. Car il n'y a rien qui souille tant la beauté de l'âme, et qui retarde davantage son progrès dans la vie spirituelle. Or, la fréquente communion remédie à un si grand mal en deux façons. Elle efface la tache des péchés que l'on a commis, et elle nous empêche d'y tomber si souvent, en suspendant ou arrêtant le mouvement et la pente que nous y avons. Elle efface la tache du péché véniel qui souille l'âme, en nous excitant à la contrition et à l'amour divin; et elle soutient notre fragilité, en chassant le malin esprit, qui nous tente, et affaiblissant l'amour-propre qui est la source de tous les vices. C'est ainsi qu'il faut entendre les saints, lorsqu'ils disent que l'Eucharistie nous ôte la volonté de pécher; que le sang de Jésus-Christ est un bain salutaire qui lave les taches du péché; que Dieu nous a pourvus d'un sacrifice propitiatoire pour expier les offenses que nous commettons tous les jours; que la demeure de Jésus-Christ en chasse le péché, et que sa présence est l'exil du serpent qu'il faut fuir, comme dit excellemment saint Paulin.

Agréez donc, mon Sauveur, que j'aie souvent recours à vous, pour vous représenter mes faiblesses et vous découvrir les plaies de mon âme. Comme je tombe et que je pèche si souvent, et qu'il faut si peu de chose pour me relâcher et pour m'abattre, je dois nécessairement me renouveler, me purifier et m'encourager de nouveau par des oraisons, par des confessions et des communions fréquentes, de peur que m'abstenant plus long-temps de votre corps sacré, je ne me refroidisse peu à peu de mes saints désirs. Car, si maintenant que je communie ou que j'offre souvent les saints mystères, je ne laisse pas de me trouver si négligent et si tiède, que deviendrais-je si je ne prenais point un tel remède, et si je n'avais point recours à une si grande perfection

QUATRIÈME POINT.

Considérez que nous sommes sujets à de grandes peines spirituelles et corporelles, qui sont des fruits malheureux de nos péchés. Car, comme dit le Saint-Esprit, « c'est le péché qui rend les peuples misérables, » c'est-à-dire, qui cause la guerre, la peste, la famine et tous les malheurs qui arrivent dans le monde, qui désolent les communautés et qui ruinent les particuliers. Or, le bon usage de la fréquente communion nous délivre des peines temporelles du Purgatoire et de la vie présente, que nos péchés attirent sur nous, selon le degré de ferveur et de dévotion avec laquelle on offre ou l'on reçoit ce sacrement. La grâce du Sacrement est quelquefois si abondante, dit le dévot auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et elle donne à l'homme une si grande ferveur de dévotion, que non-seulement son âme, mais son corps même, tout faible qu'il est, en reçoit des forces très-considérables. Et sainte Thérèse dit que, dans le chemin de la perfection, l'Eucharistie est un grand remède pour les infirmités du corps. Je connais une personne sujette à de grandes maladies, qui était souvent délivrée entièrement des douleurs très-aiguës qu'elle souffrait, en prenant cette nourriture céleste. Cela lui était ordinaire dans des maux qui n'étaient point imaginaires ni feints, mais qui se faisaient assez connaître. C'est dans ce sentiment que l'Église fait ces prières publiques après la communion : Nous vous supplions que ces alimens célestes, que nous avons reçus, nous préservent de toute sorte d'adversités; et derechef : Nous vous prions que la médecine du Sacrement nous soit utile au corps et à l'âme. Car, comme dit sainte Brigitte, le corps sacré de Jésus-Christ, qui rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux pieds pour marcher, et la force aux mains pour travailler, est un très-prompt secours aux malades. C'est pourquoi nous devrions nous plaindre de nous-mêmes, et

déplorer notre négligence et notre tiédeur, de voir que nous nous portons avec si peu d'affection à recevoir Jésus-Christ, en qui consiste toute l'espérance et tout le mérite de ses élus. Car c'est lui qui est notre consolation dans l'exil de cette vie, comme il est dans le ciel l'éternelle félicité de ses saints. Ce nous doit donc être un grand sujet de douleur, que tant de personnes soient si peu touchées de ce saint mystère, qui est la joie du ciel et le salut de tout le monde. Certes, on ne peut assez priser le salutaire avis que saint Macaire d'Égypte donna à une femme qu'il avait délivrée d'un maléfice fâcheux : « Ne quittez jamais l'Église, et ne vous abstenez point de la participation des sacremens de Jésus-Christ. Car ces maux vous sont arrivés, parce qu'il y a déjà cinq semaines que vous ne vous êtes approchée des sacrés mystères de notre Sauveur. »

QUARANTE-SIXIÈME MÉDITATION.

Des biens spirituels qu'apporte le bon usage de la fréquente Communion.

Fons hortorum, puteus aquarum viventium, quæ fluunt impetu Libano.

La fontaine des jardins, le puits des eaux vives qui coulent avec impétuosité du Liban. CANT. 4.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le Saint-Sacrement est comparé à la source du Jourdain qui coule du mont Liban. Le Liban est la figure de Jésus-Christ à cause de sa blancheur. Les ruisseaux de la grâce coulent avec rapidité de cette sainte montagne par le mouvement impétueux de la Divinité. Le Saint-Sacrement est la fontaine d'où

coulent ces eaux salutaires avec abondance. Car ce sacrement contient la source et l'origine de tous les biens ; et l'on peut dire que c'est celle qui est appelée dans les Cantiques la fontaine des jardins, et le puits des eaux vives qui coulent avec rapidité du mont Liban, et qui arrosent les âmes saintes, que l'Époux divin chérit comme le lieu de ses délices. Faites en sorte que la vôtre soit comme un de ses jardins délicieux, et qu'étant souvent arrosée du précieux sang de Jésus-Christ, elle devienne fertile en toute sorte de vertus.

SECOND POINT.

Considérez que le premier effet des eaux qui coulent de cette fontaine, est d'éteindre la soif; parce qu'étant la source de tous les biens, elle peut bien, par conséquent, contenter tous les désirs du cœur humain. « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, dit le Seigneur, n'aura jamais soif; mais l'eau que je lui donnerai, deviendra en lui une fontaine d'eau qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle (1). » C'est pourquoi l'abbé Pasteur dit que nous devons aller à la communion comme le cerf court à la fontaine. Les cerfs, dit-il, mangent les serpens qu'ils trouvent dans les déserts ; et se sentant échauffés de leur venin, ils soupirent avec ardeur après les sources des eaux, parce qu'en buvant ils se délivrent de ce poison mortel. De même, ceux qui se retirent du monde et qui aiment la solitude, sentant le feu des désirs déréglés que les malins esprits allument dans leur cœur, souhaitent d'aller le dimanche, qui est le sabbat du Seigneur, à la source des eaux, c'est-à-dire, à la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, pour éteindre cette soif dangereuse, et se garantir du venin de ces serpens de l'enfer. Si quelqu'un brûle d'une ardente chaleur, qu'il s'approche de cette source, et il sera soulagé, dit saint Chrysostome. Car les eaux qu'elle donne, vien-

(1) *Joan.* 4. 14.

nent d'en-haut. Le Saint-Esprit les distribue, et le Fils de Dieu en est le dispensateur.

TROISIÈME POINT.

Considérez que le second effet de ces eaux célestes est de réjouir l'esprit, et de nous remplir d'une sainte allégresse. Assurément le corps sacré de Jésus-Christ qui est dans ce sacrement, est la source de toutes les délices, d'où coulent divers ruisseaux d'une divine douceur, qui se partagent à chaque faculté et à chaque vertu de notre âme. Ceux qui n'en reçoivent pas l'écoulement, ni l'accroissement de la vraie dévotion, deviennent secs et languissans, et manquent bientôt de force et de vigueur.

QUATRIÈME POINT.

Considérez que le troisième effet de ces eaux est de nourrir nos âmes, de leur conserver la vie. Car ce sont des fontaines de lait qui nourrissent les enfans de Dieu. « Venez, dit le prophète Isaïe, vous tous qui avez soif, aux eaux de la fontaine; hâtez-vous, achetez et mangez, vous qui êtes sans argent. Venez, achetez le vin et le lait sans argent, et sans aucun autre échange. » Voilà de merveilleux marchands, dit saint Jérome sur ces paroles : ils achètent des eaux sans argent par un admirable commerce; et, ce qui est encore plus étrange, ils ne les boivent pas, mais ils les mangent. Voulez-vous savoir comment? Ils les mangent, parce que Jésus-Christ, qui est la fontaine d'eau vive, est aussi le pain qui est descendu du ciel, et qui s'est fait lait pour les enfans. Ils les achètent sans argent, c'est-à-dire, sans fraude et sans malice, qui est l'argent que le Saint-Esprit réprouve; mais non pas sans amour et sans vertu, qui est un argent de bon aloi, un argent purifié et raffiné par le feu du Saint-Esprit. Méprisons donc cet argent impur qui ne nous peut faire acheter les eaux du Sauveur, et allons vers celui qui, tenant

à la main le calice de son sang, disait à ses Apôtres : « Recevez ce calice, et le buvez ; car c'est mon sang » qui sera répandu pour vous pour la rémission des » péchés. »

QUARANTE-SEPTIÈME MÉDITATION.

Continuation des biens spirituels qu'apporte le bon usage de la fréquente Communion.

Dominus regit me, et nihil mihi deerit ; in loco pascuæ ibi me collocavit.

Le Seigneur est mon pasteur qui me conduit, je ne manquerai de rien : il m'a mis en un lieu d'excellens pâturages. Ps. 22. 2.

PREMIER POINT.

Considérez que celui qui possède Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement, ne peut manquer de rien pour sa perfection et pour son salut éternel. Lorsque ce bon pasteur descend du ciel pour chercher une pauvre brebis, et la nourrir de sa chair et de son sang, il ne laisse pas ses trésors dans sa maison, disait le Père Alvarès, il n'oublie point ses miséricordes, ni ses douceurs, ni son pouvoir, ni ses excellences ; il ne vient point les mains vides, mais pleines de richesses spirituelles. C'est pourquoi qui a Dieu, a le comble de tous les biens ; et le moyen le plus efficace et le plus court pour posséder toutes choses, est d'en détourner la vue, et de ne désirer que Dieu seul, jusqu'à ce qu'on soit parfaitement uni à lui. Car c'est alors que s'accomplit ce que dit le Prophète-Roi : « Il a rassasié une âme vide, il a rempli de biens une âme affamée (1). »

O bonté merveilleuse ! ô faveur incompréhensible, que vous, mon Seigneur et mon Dieu, qui êtes le créa-

(1) *Ps.* 106. 9.

teur et la vie originale de tous les esprits, ne dédaigniez pas de venir dans une âme pauvre, et d'employer toutes les richesses de votre divinité et de votre humanité pour la combler de biens dans son indigence! O heureuse l'âme qui a le bonheur de recevoir saintement et dévotement son Seigneur et son Dieu, et qui est comblée d'une joie spirituelle en le recevant! O que le Seigneur qui la visite est grand! que l'hôte qu'elle reçoit est aimable! que celui qui lui vient faire compagnie est doux! que l'ami qui la vient voir est fidèle! que l'époux qui veut s'unir à elle est beau, qu'il est grand, et qu'il mérite d'être aimé, puisqu'il passe infiniment tout ce qui se peut ou aimer ou désirer en cette vie! O mon bien-aimé, qui êtes les délices de mon âme, que le ciel et la terre, avec tout l'éclat dont vous les parez, se taisent et se cachent devant vous; parce qu'ils n'ont rien de beau et d'admirable que ce que vous leur avez donné, et que leur beauté n'égalera jamais la vôtre, vous dont le nom est ineffable, et dont la sagesse est infinie.

SECOND POINT.

Considérez, en particulier, les fruits de la fréquente communion.

1.° L'âme fidèle qui en fait un bon usage, reçoit un grand accroissement de grâce et de gloire, soit à cause des actes de vertus qu'elle y pratique, et qui sont de grand mérite devant Dieu; soit parce que, comme dit le cardinal de Lugo, le propre effet de l'Eucharistie est d'accroître la grâce sanctifiante; non que les autres sacremens ne l'augmentent dans les justes qui les reçoivent, mais ce n'est pas la fin principale de leur institution. Le Baptême tend à la régénération des enfans de Dieu; la Pénitence, à la réconciliation des pécheurs; l'Ordre, au bon usage du pouvoir sacerdotal; la Confirmation a pour fin de donner des forces pour confesser la foi; l'Extrême-Onction, pour combattre les tentations à l'heure de la mort; le mariage, pour

porter les charges et les obligations de cet état. Mais le propre de l'Eucharistie est d'être à l'âme ce que l'aliment est au corps qu'il nourrit et qu'il fait croître. Par conséquent, elle regarde immédiatement et formellement par elle-même l'accroissement de la grâce, ce qui ne convient pas aux autres sacremens.

2.° L'âme fidèle qui en fait un bon usage, reçoit avec la grâce sanctifiante l'accroissement des vertus théologales, de la foi, de l'espérance et de la charité. Car, comme un charbon qui est éteint, s'allume auprès d'un brasier ardent, de même le Saint-Sacrement, qui est la fournaise de l'amour, embrase l'âme qui le fréquente dévotement, et allume dans son cœur les plus pures flammes et les plus saintes ardeurs de la divine charité.

3.° Il en est de même de toutes les vertus infuses et de tous les dons du Saint-Esprit, qui rendent l'âme flexible aux mouvemens de la grâce; si bien qu'après avoir communié, elle peut dire, si nous en croyons sainte Magdeleine de Pazzi : « Tout est consommé; » parce que cette nourriture céleste contient toute sorte de biens; et parce que Jésus-Christ produit dans l'âme toutes les vertus, tous les dons et toutes les grâces: de sorte qu'on ne peut rien désirer davantage, puisque c'est dans lui que sont tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu.

4.° Ce même sacrement donne à nos corps un droit particulier à la résurrection, à cause de l'union qu'ils ont avec celui de Jésus-Christ, qui est une fleur miraculeuse dont la seule odeur, comme dit saint Bernard, ressuscite les morts.

5.° L'âme fidèle, en vertu de la sainte communion, entre dans une étroite alliance avec son divin époux, qui se donne à elle, comme le douaire que l'époux donne à son épouse, afin que cette chaste colombe conserve un doux souvenir de son bien-aimé.

» Elle devient ensuite une excellente image de Jésus-Christ, qui lui inspire ses perfections divines et humaines, sa vie, ses mœurs et son esprit, ainsi qu'il

le dit lui-même : « Comme mon Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange, vivra par moi (1). »

7.° De plus, elle est dans cet état comme le sceau et le cachet de la divinité, qui ne porte pas seulement l'image du Saint des saints, mais qui l'imprime dans les autres. Ce qui a donné sujet à un savant évêque de dire, que la communion est une consécration et une sanctification de tout le peuple de Dieu : comme s'il voulait dire que celui qui participe aux divins mystères, devient lui-même un Sacrement, qui cache dans son sein la source de la grâce, et qui la communique aux autres. Son âme est comme un ciel animé, où Jésus-Christ pose le trône de sa gloire, et d'où il éclaire le monde comme un soleil, répandant partout les rayons de sa lumière. Car « celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang, dit le Seigneur, demeure en moi, et je demeure en lui (2). » S'il demeure en moi, n'y trouve-t-il pas le paradis? Si je demeure en lui, ne possède-t-il pas le Dieu du paradis? et possédant la divinité, ne devient-il pas lui-même Dieu? Il n'est pas Dieu comme moi, car je le suis par moi-même; et l'homme n'est Dieu, que parce qu'il me possède. Il ne vit pas comme moi par la génération éternelle, mais il me mange, moi que le Père éternel engendre, afin de vivre par moi, comme je vis par mon Père. Il y a donc de la ressemblance et de la différence entre le Fils unique et les enfans adoptifs du Très-Haut. Celui-là vit par la génération éternelle : et ceux-ci vivent, parce qu'ils mangent la chair du Fils, qui est le seul engendré du Père. Mais cette différence ne leur porte point de préjudice. Car ils ne sont pas des dieux par droit de naissance, ils le sont en mangeant celui qui est né et prédestiné Fils de Dieu de toute éternité, avec lequel ils ne font qu'un. O bonheur inestimable de celui qui fait un saint usage du Sacrement! Il possède

(1) *Joan.* 6. 58. — (2) *Joan.* 6.

le Dieu du paradis : il est le paradis et la demeure de Dieu, il est un avec Dieu même. Allez donc souvent aux sacrés autels pour y pratiquer ce que vous ferez un jour dans le ciel, étant tout abîmé dans la divinité. Adorez et aimez ardemment Jésus-Christ, le doux hôte de votre cœur. Regardez ce cœur comme le sanctuaire où les Anges viendraient infailliblement se rendre, si le paradis leur manquait. Y a-t-il peine, fatigue, travail, qu'on ne dût volontiers embrasser pour se rendre digne de cet honneur?

TROISIÈME POINT.

Considérez la perte que fait celui qui, par tiédeur ou par erreur, s'éloigne des sacremens et néglige de participer aux divins mystères.

1.° Il se prive de tous les biens que la fréquente communion apporte à l'âme qui en fait un bon usage : de la rémission de ses péchés, de la protection particulière de Dieu contre les tentations du démon, de cette céleste rosée qui éteint le feu de la concupiscence, de la diminution des peines que ses péchés méritent, de l'accroissement de la foi, de l'espérance, de la charité, et de toutes les vertus surnaturelles, des dons du Saint-Esprit, des lumières et des grâces actuelles, de la ferveur, de la dévotion, et de tous les autres secours sans lesquels il est difficile de faire progrès dans la vie spirituelle.

2.° Il quitte le viatique si néccessaire pour le voyage de l'éternité, s'exposant à la mort de son âme; parce que, s'il ne prend l'aliment du corps de Jésus-Christ qui entretient la vie de l'esprit, il devient comme un membre sec et décharné, qui ne reçoit point de nourriture.

3.° Enfin il anéantit, autant qu'il est en lui, le culte divin, et l'honneur suprême qui est dû au Créateur, se montrant ingrat et méconnaissant de ses bienfaits, et faisant voir le peu d'amour qu'il a pour son Sauveur qui se donne si librement à lui.

Écoutons donc cet important avis de saint Cyrille : Si nous aimons passionnément la vie, et si nous désirons avoir en nous celui qui donne l'immortalité, ne refusons point la divine Eucharistie, comme font les âmes tièdes qui négligent trop leur salut, et gardons-nous de tomber dans le filet et dans le piége que le démon, infiniment artificieux, nous tend sous un faux et pernicieux prétexte de religion et de respect. « O si vous saviez le bien que notre Seigneur vous veut faire dans cette action, disait la bienheureuse Victoire aux personnes scrupuleuses, vous embrasseriez une occasion si favorable avec beaucoup plus de reconnaissance et d'amour. »

QUARANTE-HUITIÈME MÉDITATION.

Des causes du peu de fruit que nous tirons de la fréquente Communion.

Quæ utilitas in sanguine meo?
Quel profit tirez-vous de mon sang ?

PREMIER POINT.

Considérez le sujet que nous donnons au Fils de Dieu de se plaindre de nous, vu le peu de fruit que nous retirons de son sacré corps et de son précieux sang.

La bienheureuse Magdeleine de Pazzi disait qu'il ne fallait qu'une communion bien faite pour sanctifier une âme et l'élever à la perfection. Elle avait raison : car, comme dit saint Denis, ce chef-d'œuvre de l'amour divin est le principe de notre sanctification, et la cause essentielle de la pureté et de la beauté de nos âmes. D'où vient donc qu'ayant tant de vertus, il fait si peu d'impression sur nous ? Si c'est un trésor inépuisable, d'où vient que nous sommes si pauvres ? Si

c'est la source de toutes les vertus, d'où vient que nous sommes si vicieux? Si c'est l'autel divin où nos âmes sont consacrées à Dieu comme des victimes, et où le Fils de Dieu se consacre lui-même pour nous combler de sainteté, d'où vient que les désirs de notre cœur et les pensées de notre esprit sont si profanes? N'a-t-il pas sujet de dire : J'ai travaillé inutilement, en vain j'ai épuisé toutes mes forces? O aveuglement! ô dureté du cœur humain, de faire si peu de réflexion sur un don si ineffable, et de s'y accoutumer de telle sorte par l'usage qu'on en fait tous les jours, qu'on tombe dans l'inapplication et dans l'indifférence, qui fait injure à Jésus-Christ et qui lui ôte autant qu'il est en nous l'honneur qui lui est dû!

SECOND POINT.

Considérez la cause du peu de profit que nous faisons de nos fréquentes communions.

La première est, que nous n'allons pas à la sainte table avec assez de pureté de cœur. Car le grand nombre des péchés véniels que nous commettons par une extrême négligence, le peu de soin que nous prenons de nous en corriger, le peu de douleur avec laquelle nous les confessons, l'attache que nous avons à quelques-uns, et enfin les mauvaises habitudes que nous laissons croître insensiblement, au lieu de les affaiblir, sont comme des nuages épais qui empêchent le soleil de justice de répandre ses lumières, et qui offusquent notre âme, et refroidissent sa ferveur dans la pratique de la perfection.

La seconde est, que nous y allons avec des affections déréglées pour nos divertissemens, pour nos commodités, pour nos vanités, et généralement pour toutes les consolations humaines. Videz votre cœur des affections de la terre, le Fils de Dieu le remplira de son amour. Il n'y a point de vide dans la grâce, dit sainte Cathérine de Sienne, non plus que dans la nature.

La troisième est, que nous y allons avec peu de pré-

parations et de révérence. Gardez-vous de vous approcher de l'autel avec trop de tiédeur, et trop peu de disposition et de préparation ; car vous ne communiez pas dignement, si vous n'y apportez de la révérence, de la circonspection et de l'application.

La quatrième est, que nous y allons avec trop d'indifférence et de langueur. Ce pain du ciel demande un cœur affamé, dit saint Augustin. Sainte Catherine de Gênes, voyant la sainte hostie entre les mains des prêtres, leur portait une sainte envie ; et brûlant d'un désir ardent de communier, elle disait en soi-même : « Vite, vite, faites-la passer au fond de mon cœur ; car c'est sa nourriture et sa vie. »

TROISIÈME POINT.

Considérez la mauvaise conséquence que plusieurs tirent du peu de profit qu'ils font de la communion. Je ne vois aucun fruit de mes communions ; j'y vais avec froideur, j'en sors avec aussi peu de dévotion que j'en avais auparavant. Il vaux donc mieux que je m'en abstienne, de peur que je ne mange mon jugement. Raisonnement pitoyable et dangereux ! Dites-moi donc, pouvez-vous vivre sans prendre de nourriture ? Ne savez-vous pas que cette abstinence vous conduit insensiblement à la mort ? Que voulez-vous donc que je fasse ? M'approcher de la sainte Table avec tant de tiédeur, de distraction, d'égaremens, d'irrévérence, c'est chercher ma condamnation. M'en éloigner si fort comme je fais, c'est m'éloigner de Dieu qui est ma vie. Que ferai-je donc pour ne point mourir ? Ma perte est inévitable. O l'erreur ! O l'illusion ! Eh ! que l'esprit humain est ingénieux à se tromper lui-même ! Demandez-vous ce qu'il faut faire pour éviter la perte de votre âme ? Changez de raisonnement ; dites en vous-même : Si je ne profite point de mes communions, c'est par ma faute. C'est que je suis trop sensuel, trop attaché à mon plaisir, à mes intérêts, à mon honneur. C'est que mes passions sont trop vives, mes sens mal

fortifiés, les puissances de mon âme mal recueillies. Il faut donc que je me corrige, et que j'ôte ces empêchemens, puisqu'ils sont volontaires. Car ne serait-ce pas mal raisonner à un malade de dire : Mon mal continue toujours, et je ne guéris point, parce que je ne garde point de régime, et que les excès que je fais empêchent l'effet des remèdes : donc il faut que je congédie les médecins, et qu'on ne me parle plus de médecines. Ne devrait-il pas dire, s'il était sage : Donc il faut que je me contraigne, et que je retranche tout ce qui nuit à ma santé, pour faire désormais un meilleur usage des remèdes?

Voilà donc ce que vous devez dire et ce que vous devez faire vous-même. Lisez le chapitre dixième du quatrième livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et pesez bien ces paroles :

« Que vous sert de remettre long-temps la confession, ou de différer la communion? Hâtez-vous de purger votre âme ; rejetez au plus tôt ce poison qui la rend malade; prenez vite le remède salutaire, et vous vous trouverez mieux que si vous aviez long-temps différé d'en user. Si vous différez aujourd'hui de communier pour une raison, il vous en viendra peut-être demain une autre, encore plus grande. Ainsi vous pourriez différer long-temps de communier, et vous y trouver moins disposé dans la suite. Tirez-vous, le plus tôt que vous pourrez, de cette langueur et de ces peines, parce qu'on ne gagne rien à s'entretenir ainsi dans l'inquiétude, à nourrir ses troubles, et à trouver de jour en jour de nouveaux obstacles pour se séparer de ce Sacrement divin. Il nuit au contraire beaucoup de différer long-temps de communier, parce que l'âme d'ordinaire en devient tout endormie. O douleur ! il se trouve même des personnes si lâches et si négligentes, qu'elles sont bien aises de ne se confesser que rarement, et qu'elles souhaitent que leurs communions soient différées, afin de n'être pas obligées à veiller avec plus de

soin à la garde de leur âme. Hélas ! que ces personnes ont peu d'amour et peu de dévotion solide, de se dispenser si facilement de la sainte communion ! »

QUARANTE-NEUVIÈME MÉDITATION.

Quel doit être celui qui communie souvent, et par quelles marques il donne à connaître qu'il en fait un bon usage.

Super aquam refectionis educavit me, animam meam convertit. Deduxit me super semitas justitiæ propter nomen suum.

Il m'a élevé auprès d'une eau qui me nourrit; il a converti mon âme. Il m'a conduit par les sentiers de la justice, pour la gloire de son nom. Psal. 22. 2. 3.

PREMIER POINT.

Il paraîtra que vous profiterez de la divine Eucharistie, si vous savez retenir votre langue et en retrancher tous les vices. Il faut que cette langue sur laquelle passe si souvent le Fils de Dieu, soit toute pure et toute sainte, comme elle est toute teinte de son sang. Il faut que votre bouche par où il entre, soit toute consacrée à ses louanges. Saint Chrysostome dit que c'est par ces portes qu'entre Jésus-Christ au temps de la communion. Votre bouche reçoit un honneur incomparable, lorsque vous participez au corps de Jésus-Christ. Elle devient plus auguste et plus vénérable que le propitiatoire du temple, où Dieu prononçait ses oracles. Il n'en doit sortir que des paroles saintes et divines. Que ceux qui prononcent des paroles lascives ou des paroles injurieuses, fassent réflexion à ceci, et qu'ils en conçoivent de l'horreur, se souvenant que la bouche qu'ils souillent et déshonorent, porte le sceau

du Saint-Esprit, qui en a fait son sanctuaire. Pensez sérieusement quelle est la sainteté de votre bouche, qui est scellée du Saint-Esprit. Considérez qui sont ceux qui sont autour de vous, lorsque vous communiez, savoir les Chérubins et les Séraphins. Les Chérupins ne médisent point, ils ne blâment personne, ils n'aiment point la raillerie; leur emploi continuel est de bénir et de glorifier Dieu. Comment donc osez-vous dire le sacré Trisagion, vous qui d'une bouche profane proférez tant de médisances et tant de paroles messéantes et indignes d'un serviteur de Jésus-Christ ?

SECOND POINT.

Il paraîtra que vous profitez de la communion, si vous êtes plus spirituel, plus intérieur et plus jaloux de la pureté de votre cœur que Jésus-Christ honore si souvent de sa présence, comme le lieu de ses délices, où il fait sa demeure ordinaire. Car, comme dit saint Chrysostome, lorsque Dieu choisit son domicile dans une âme, il en bannit tout ce qui est humain et terrestre, et elle devient toute céleste, tout angélique, toute divine, n'ayant plus d'autres pensées que de Dieu, ne parlant plus que des choses divines, comme étant la maison où Dieu habite. Jésus-Christ s'est fait notre aliment, dit saint Paulin ; afin que, vivant de ce pain et suivant sa conduite, nous puissions dire comme l'Apôtre: « Notre conversation est dans les Cieux. » Et de vrai, si ce mystère fait que la terre est un ciel à l'égard de ceux qui le reçoivent pendant qu'ils sont en cet exil, leur vie ne doit-elle pas être toute céleste ? Ne doivent-ils pas vivre en présence du très-saint Sacrement, comme les Saints vivent en la présence de la très-sainte Trinité ? La pureté de la foi et la sincérité du cœur plaisent infiniment à ce divin hôte, qui y fait son séjour, dit saint Cyprien. Et puis, comme il nous régale à sa table, nous devons aussi lui dres-

ser un festin, dont les mets les plus délicieux sont la charité, la paix, la douceur, la libéralité, la patience, la joie du Saint-Esprit, et les autres vertus qui sont les véritables fruits d'une bonne communion. Voyez quel progrès vous avez fait dans la pratique de ces vertus; et si vous n'en reconnaissez en vous aucune marque considérable, que la crainte d'abuser des sacremens ne serve qu'à réveiller votre foi, et animer votre courage; mais non pas à vous éloigner de la table du Seigneur, vu que vous devez être persuadé que s'il y a du danger à s'en approcher trop souvent, lorsqu'on n'en profite point, il n'y en a pas moins à s'en priver trop long-temps.

TROISIÈME POINT.

Enfin, vous ferez voir le fruit que vous tirez de la sainte communion, si vous mortifiez votre corps, si vous avez soin de le conserver dans une inviolable intégrité.

Car, comme dit saint Gaudence, la disposition de la loi, qui ordonnait qu'on mangeât l'Agneau pascal avec des laitues amères, marque qu'on ne peut mener une vie pure sans mortifier la chair. Le jeûne et l'abstinence de toutes les délices charnelles semblent être quelque chose d'amer; mais on ne célèbre point autrement la Pâque. D'ailleurs, comme notre corps, par la communion, devient le temple du Saint-Esprit et un membre du corps mystique de Jésus-Christ, nous le devons traiter avec un grand respect, et le conserver dans une grande pureté. L'Apôtre assure que vous êtes le corps de Jésus-Christ : gardez donc votre corps et vos membres avec toute l'honnêteté que la bienséance requiert. Vos yeux sont les yeux de Jésus-Christ: il ne vous est donc pas permis de les porter sur des vanités, parce que Jésus-Christ est la vérité même, à qui toute vanité est opposée. Votre bouche est la bouche de Jésus-Christ : vous ne devez donc jamais l'ouvrir pour proférer, je ne dis pas seulement

des paroles de détraction ou de mensonge, mais non pas même des paroles oiseuses; elle ne doit être ouverte que pour louer Dieu et pour édifier le prochain. Enfin, notre Seigneur dit qu'il viendra avec son Père à celui qui mange sa chair et boit son sang, et qu'il y fera sa demeure : il faut donc considérer sérieusement avec quelle sagesse et avec quelle révérence nous devons gouverner les sens et les membres de notre corps, auxquels la Divinité même préside. Quand le Fils de Dieu vient se mettre sous les espèces, le pain matériel cède sa place au pain divin, et rentre par respect dans son néant. Cela ne lui fait point de tort. C'est le droit du Créateur, que la créature lui cède par honneur sa place avec tout ce qu'elle a, sa blancheur, sa saveur, sa rondeur, son étendue. Faites de même, s'il est possible, lorsqu'il entre chez vous. Rendez-lui ce respect, que votre amour-propre lui cède la place de votre cœur, et qu'en s'anéantissant lui-même, il abandonne toutes les puissances de votre âme et de votre corps à son souverain Seigneur, à qui soient honneur et gloire dans la durée de tous les siècles.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DES ENTRETIENS ET MÈDITATIONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

VIE MYSTIQUE DE JÉSUS-CHRIST

DANS LE TRÈS-SAINT SACREMENT.

Entretien pour la Fête du très-saint Sacrement. Le Saint-Sacrement est le pain de tous les enfans de Dieu ; Jésus-Christ les invite tous à sa table. *page* 1

Méditation pour le même jour. Honneur et respect que nous devons au très-saint Sacrement. 19

Entretien pour le Vendredi dans l'Octave du très-saint Sacrement. Le Fils de Dieu invite les pénitens à sa table, et leur trace le modèle d'une parfaite conversion dans le Saint-Sacrement. 28

Méditation pour le même jour. De la pureté de conscience avec laquelle on doit s'approcher de la sainte table. 40

Entretien pour le Samedi dans l'Octave du très-saint Sacrement. Le Fils de Dieu invite à sa table tous ceux qui sont tentés. 45

Méditation pour le même jour. Ceux qui fréquentent les Sacremens, et qui communient souvent, doivent avoir un grand empire sur leurs passions, et un grand courage pour combattre les ennemis de leur salut. 57

Entretien pour le Dimanche dans l'Octave du très-saint Sacrement. Jésus-Christ est le pain des pauvres, il les invite à sa table, et il les console par son exemple. 61

Méditation pour le même jour. Pour bien communier, il faut s'approcher de la sainte table avec une ferme foi. 80

Entretien pour le Lundi de l'Octave du très-saint Sacrement. Le Saint-Sacrement est le trône de la miséricorde, le Fils de Dieu y appelle tous ceux qui sont dans l'affliction, pour les consoler et les soulager dans leurs misères. 85

Méditation pour le même jour. Le Fils de Dieu se donne mourant dans le Saint-Sacrement, pour nous enseigner à mourir à nous-mêmes. *page* 100

Entretien pour le Mardi de l'Octave du très-saint Sacrement. De la joie spirituelle que notre Seigneur nous donne dans le très-saint Sacrement. 104

Méditation pour le même jour. Le Fils de Dieu se donne vivant aussi bien que mourant dans le très-saint Sacrement, afin de nous apprendre à vivre selon l'esprit de l'Évangile. 115

Entretien pour le Mercredi de l'Octave du très-saint Sacrement. Jésus-Christ invite tous ceux qui craignent la mort ; vie qu'il communique à ceux qui participent aux mystères de l'Eucharistie. 120

Méditation pour le même jour. Jésus-Christ se donne non-seulement mourant et vivant, mais encore vivifiant et inspirant sa vie à nos âmes dans le très-saint Sacrement, pour nous apprendre avec quel esprit nous devons travailler au salut des hommes. 129

Entretien pour le jour de l'Octave du très-saint Sacrement. Du saint viatique. — Le Fils de Dieu, dans le Saint-Sacrement, s'offre aux agonisans pour les consoler et secourir au point de la mort. 133

Méditation pour le même jour. De la dévotion avec laquelle nous devons recevoir le très-saint Sacrement, pour en tirer de la consolation. 156

Entretien pour le Vendredi après l'Octave du très-saint Sacrement. Le Fils de Dieu, dans le Saint-Sacrement, est l'asile des pécheurs ; il s'offre pour eux à la justice divine ; il leur procure des grâces pour les réconcilier avec Dieu, pour apaiser sa colère. 161

Méditation pour le même jour. Attraits tout-puissans de Jésus-Christ pour gagner le cœur d'un pécheur. 173

Entretien pour le Samedi après l'Octave du très-saint Sacrement. Le Fils de Dieu ne demande que notre cœur pour reconnaissance de tous les biens qu'il nous fait dans le très-saint Sacrement. 176

Méditation pour le même jour. Amour que nous devons à la bienheureuse Vierge, en considération de cet adorable mystère. 195

CONTINUATION DE LA VIE MYSTIQUE DE J. C. DANS LE TRÈS-SAINT SACREMENT.

MÉDITATIONS POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

PREMIER SEPTÉNAIRE.

Figures du très-saint Sacrement.

I.re MÉDITATION. *L'Arbre de Vie.* Première figure. *page* 205
II. *Le Fleuve du Paradis terrestre.* Seconde figure. 208
III. *L'Arc-en-Ciel.* Troisième figure. 211
IV. *La Manne.* Quatrième figure. 215
V. *La Colonne du Désert.* Cinquième figure. 220
VI. *L'Arche d'Alliance.* Sixième figure. 223
VII. *Le rayon de miel que Samson trouva dans la gueule du lion.* Septième figure. 227

SECOND SEPTÉNAIRE.

Du sacré Corps de J. C. dans le très-saint Sacrement.

VIII. Le sacré corps de Jésus-Christ est notre véritable nourriture. 230
IX. Le sacré corps de Jésus-Christ est le vrai pain supersubstantiel qu'il faut demander tous les jours. 234
X. Le sacré corps de Jésus-Christ nous arme contre nos ennemis invisibles, et les met en déroute. — *Le pain de Gédéon changé en épée.* 237
XI. Le sacré corps de Jésus-Christ est notre Viatique. — *Le pain d'Élie.* 242
XII. Le précieux corps de Jésus-Christ adoucit toutes les amertumes de la vie. — *La farine d'Elisée.* 246
XIII. Le précieux corps de Jésus-Christ est un pain de bénédiction pour les vrais enfans d'Abraham. — *Le pain de Melchisédech.* 251
XIV. Le précieux corps de Jésus-Christ est le vrai pain de proposition que l'Église offre continuellement à Dieu pour action de grâces, et que le Fils de Dieu offre lui-même à son Père, pour reconnaissance des grâces qu'il répand sur son corps mystique. — *Les pains de proposition.* 254

TROISIÈME SEPTÉNAIRE.

Du précieux sang de J. C. dans la divine Eucharistie.

XV. Pourquoi notre Seigneur nous a donné son précieux sang sous les espèces du vin. *page* 260
XVI. De la bénédiction du calice, qui contient le précieux sang de Jésus-Christ. 264
XVII. De la douceur du précieux sang de Jésus-Christ. 267
XVIII. Du prix inestimable du sang de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement. 270
XIX. Des qualités et propriétés du sang de Jésus-Chrirt, comparées à celle de l'huile. 273
XX. La voix du précieux sang de Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement. 276
XXI. De la douce rosée du précieux sang de Jésus-Christ. 279

QUATRIÈME SEPTÉNAIRE.

Le saint emploi de l'âme de J. C. et les vertus qu'elle pratique dans le très-saint Sacrement.

XXII. Le précieux corps de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement est un pain vivant, animé de la plus sainte âme qui fût jamais. 283
XXIII. De la profonde humilité que la très-sainte âme de Jésus-Christ pratique dans le Saint-Sacrement. 288
XXIV. De la patience que la très-sainte âme de Jésus-Christ exerce dans l'adorable Sacrement. 294
XXV. De la prière que la très-sainte âme de Jésus-Christ fait pour nous dans ce mystère. 298
XXVI. Des trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, dont la très-sainte âme de Jésus-Christ nous enseigne la pratique dans l'adorable Sacrement. 302
XXVII. De la concorde et de l'union des esprits, que le Fils de Dieu établit et entretient par le moyen de l'Eucharistie. 306
XXVIII. De l'amour que la très-sainte âme de Jésus-Christ nous témoigne dans ce mystère. 313

CINQUIÈME SEPTÉNAIRE.

Des perfections de la Divinité, qui reluisent dans la divine Eucharistie.

XXIX. Le feu de la divinité caché dans le très-saint Sacrement. *page* 319
XXX. De la puissance de Dieu qui paraît dans ce mystère. 322
XXXI. De la sagesse de Dieu qui reluit dans le très-saint Sacrement. 325
XXXII. De la miséricorde divine qui paraît dans ce mystère. 328
XXXIII. De l'immensité divine qui paraît dans ce mystère. 331
XXXIV. De l'éternité divine qui paraît dans ce mystère. 334
XXXV. De la bonté de Dieu. Du désir qu'il a d'être aimé, et des marques qu'il en donne dans ce mystère. 338

SIXIÈME SEPTÉNAIRE.

Du sacrifice de la messe; de la dévotion et du respect avec lesquels nous y devons assister, et des motifs qui nous y portent.

XXXVI. La messe est un vrai sacrifice que Jésus-Christ a établi dans l'Église; son excellence en général. 343
XXXVII. Le sacrifice de la messe est le même que celui de la croix. 348
XXXVIII. Jésus-Christ a réduit tous les sacrifices à celui de la messe, qui les renferme tous, et qui les surpasse tous en valeur et en mérite. 352
XXXIX. Le sacrifice de la messe est un sacrifice de gloire, où Jésus-Christ s'offre pour nous en holocauste, et rend à Dieu le tribut d'honneur que nous lui devons. 357
XL. Le sacrifice de la Messe est un sacrifice de louange, où le Fils de Dieu s'offre pour nous comme une victime pacifique, afin de remercier Dieu de tous les biens que nous recevons de sa bonté. 361
XLI. Le sacrifice de la messe est un sacrifice pacifique, par lequel nous impétrons toute sorte de biens temporels et spirituels. 366
XLII. Le sacrifice de la messe est un sacrifice propitiatoire pour les vivans et pour les morts. 369

SEPTIÈME SEPTÉNAIRE.

De la fréquente Communion, et de la dévotion qui est requise pour en recueillir le fruit.

XLIII. La fréquente communion rend un grand honneur à la très-sainte Trinité, et lui est très-agréable. *page* 374
XLIV. La fréquente communion réjouit l'Église triomphante, souffrante et militante. 378
XLV. Des nécessités spirituelles qui obligent tous les fidèles à fréquenter les sacremens et à communier souvent. 381
XLVI. Des biens spirituels qu'apporte le bon usage de la fréquente communion. 386
XLVII. Continuation des biens spirituels qu'apporte le bon usage de la fréquente communion. 389
XLVIII. Des causes du peu de fruit que nous tirons de la fréquente communion. 394
XLIX. Quel doit être celui qui communie souvent, et par quelles marques il donne à connaître qu'il en fait un bon usage. 398

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

246.7
N851

45684

NOUET, S. J., JACQUES

AUTHOR

L'Homme D'Oraison Ses Méditations
Et Entretiens.
Édition Revue Et Corrigée. Tome 5.

TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED
	STORAGE - CBPL	

45684